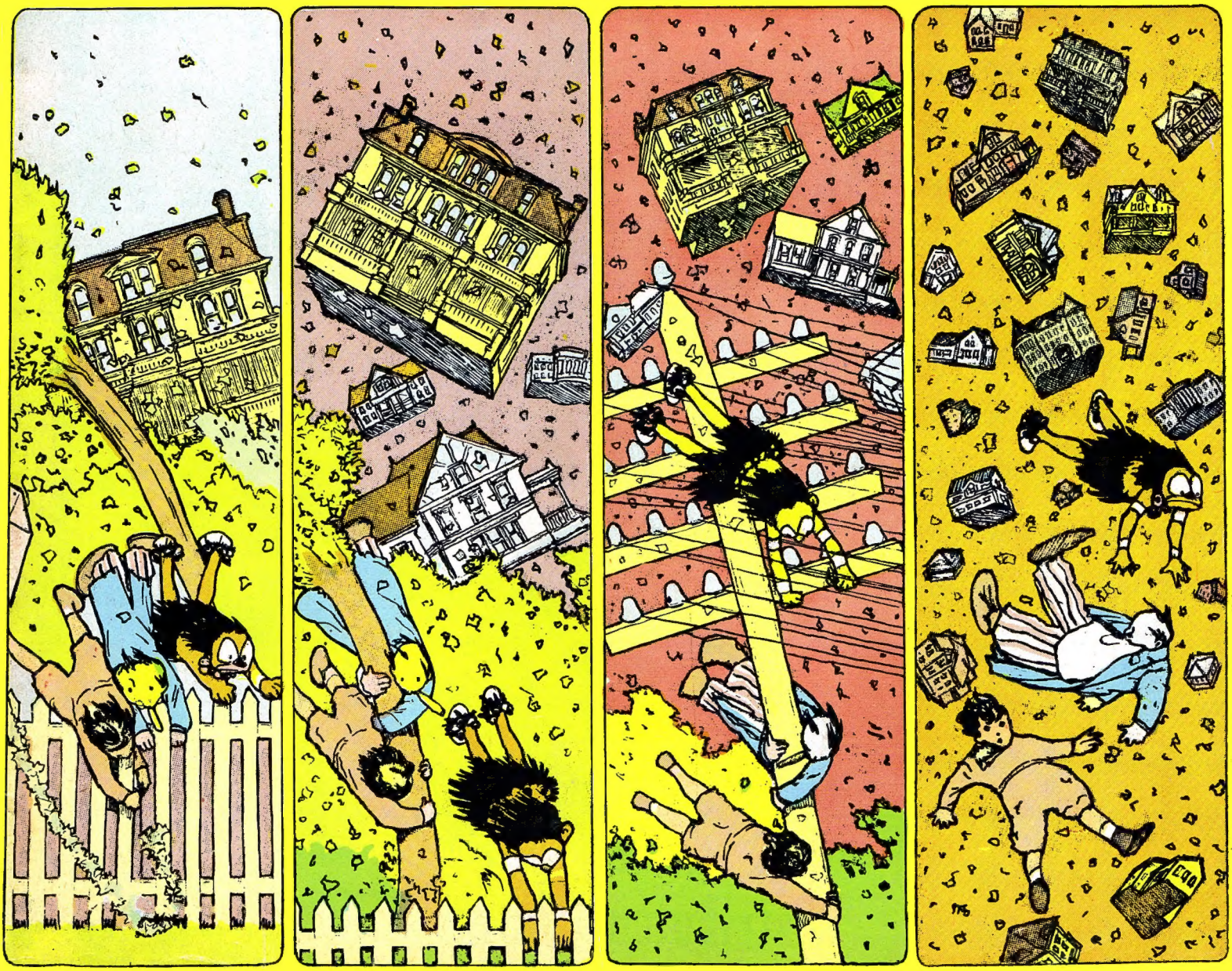
ACTUEL

nova press

NUMERO 18
Mars 1972 - Mensuel 3 Fr./35 Francs Belges

les villes brûleront et vous les reconstruirez

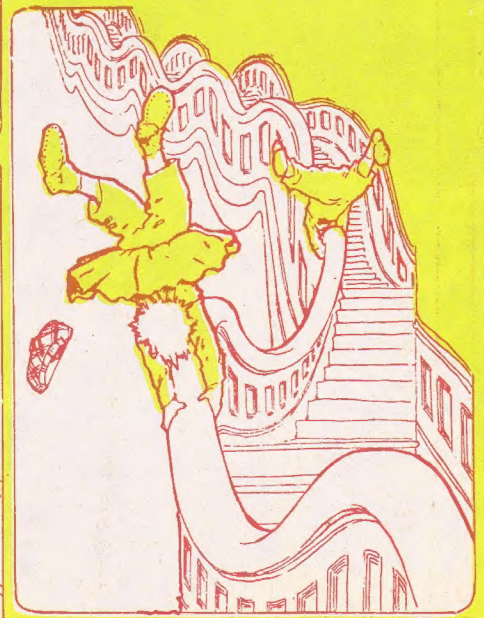


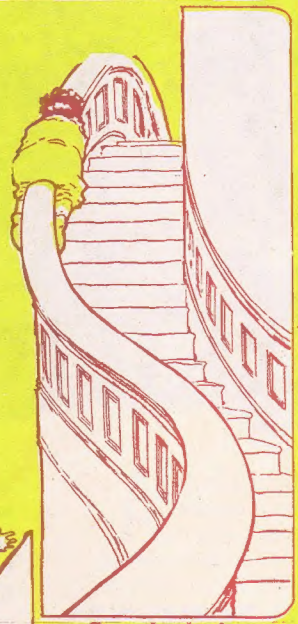
NEIL YOUNG FREAKS
REJOYCE

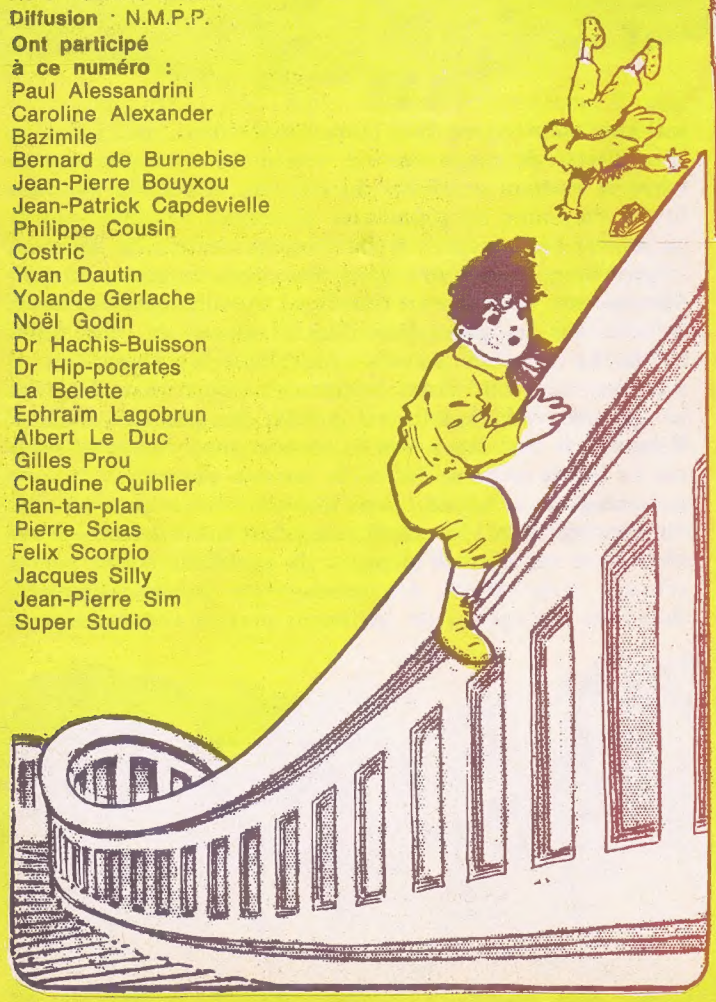
distributeur Kinney Filipacchi Music.

Actuel 18
Mars 1972
60, rue de Richelieu
Paris 2
OPE 20-20

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Gilles Février
Henri Gougaud
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Yves Simon
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Didier Chapelot
Christian Otvos
Administration :
Jacques Goyet
Publicité :
A. B. Kamir
Secrétariat :
Sylvie
Composition :
L.I.T.O.,
Dépt Presse offset,
Paris-1er
Photogravure, montage offset, tirage :
Roto Technic offset
Diffusion : N.M.P.P.
Ont participé à ce numéro :
Paul Alessandrini
Caroline Alexander
Bazimile
Bernard de Burnebise
Jean-Pierre Bouyxou
Jean-Patrick Capdevielle
Philippe Cousin
Costric
Yvan Dautin
Yolande Gerlache
Noël Godin
Dr Hachis-Buisson
Dr Hip-pocrates
La Belette
Ephraïm Lagobrun
Albert Le Duc
Gilles Prou
Claudine Quiblier
Ran-tan-plan
Pierre Scias
Felix Scorpio
Jacques Silly
Jean-Pierre Sim
Super Studio







SOMMAIRE

Attention : nouvelle adresse d'Actuel à partir du 20 mars : impasse Lebouis, Paris (14e).

Les villes brûleront	2
Et Paris brûle-t-il ?	12
Ote-toi de là	15
Les villes absurdes de Super-studio	17
Cousin b.d.	21
Captain Beefheart	25
Horde catalytique	29
Underguide	30
Livres, journaux	32
Hip-pocrates	34
Garrel	36
Crumb : Mister Natural	37
Irlande	44
Entretien avec Henri Lefebvre	48
Underguide de Bruxelles	54
Une page débile	57
Mosik	58
Les lecteurs parlent aux lecteurs	62
Anti-psychiatrie	66
Mémoires d'un jeune homme dérangé	72
Petites annonces	76

Les dessins de la couverture, du sommaire et des pages 12-13 sont extraits de **Little Nemo** de Winsor McKay, super bande dessinée, la grande défonce des années 1900, publiée chez Pierre Horay.

Actuel est membre de l'Underground Presse Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la publication : Jean-François Bizot.

les villes brûleront

«IL VAUT MIEUX VIVRE DANS LA MERDE QUE DANS UNE CLINIQUE»

« Il vaut mieux vivre dans la merde que dans une clinique.» L'architecte de ces temps est devenu le valet des promoteurs, le metteur en boîtes du pouvoir. Il gère la vie, l'articule, l'ordonne en géométries abstraites, l'étouffe sous le paramètre et le mépris. Exilé loin des centres de décision, le prolétaire se retrouve dans des cages de béton où l'on découpe son existence en tranches : travail, sommeil, loisir, projetés sur les plans immenses et glacés des ensembles morts. Le résultat, Sarcelles ou Maine-Montparnasse, ce n'est pas une ville : un avortement monstrueux. La Cité irrespirable, Mégalopolis, est pour le tournant de ce siècle. Bien sûr, il faut loger tout le monde, mais la vie se brise sur le béton précontraint et la parano s'installe. L'utopie technologique a fait un temps illusion, avec la productivité, l'ordinateur sacré, les super, méga ou substructures. L'architecte a cru pouvoir dépasser le problème social par la science. Aujourd'hui, débandade : les jeunes architectes fuient les entreprises de bâtiment, partent construire sans

un sou des petites maisons de fortune et retrouvent l'usage de leurs mains. Ils s'enfoncent dans des projets bouffons ou charmeurs et cherchent à détourner par l'humour le sens morbide de la ville. D'autres se raidissent dans le militantisme.

La ville demeure la propriété exclusive du pouvoir et de l'Etat. Nos rois ne se cachent plus à Versailles, ils préfèrent rejeter dans leurs banlieues ceux qui ne leur ressemblent pas, et rénovent la cité à leur image. Tout semble permis pour contrôler l'espace : les étudiants qui ont planté des arbres sur un terrain vague de Berkeley sont chassés à coups de fusils, des vieillards meurent d'être délogés, les déportations vont bon train. Quatre articles explorent le présent et l'avenir, absurde, possible ou rêvé. Henri Lefebvre, théoricien de l'urbain et du quotidien, nous donne son analyse de notre situation. Autant que le temps, martelé par le travail, l'espace est le grand terrain des aliénations de demain. Et des résistances ?

Aquelques kilomètres de Bolinas, cité privilégiée des freaks californiens, un vieux camion bleu charge de vieilles planches et de détritus cahote sur une route poussiéreuse. L'engin s'arrête devant une accumulation de déchets habilement assemblés : la maison de l'homme qui résume à lui tout seul les contradictions et l'aventure de l'architecture moderne, Lloyd Kahn, longtemps immergé dans les nouvelles technologies : dômes gonflables, ordinateurs et programmation. « Le jour, dit-il, où j'ai vu un homme marcher sur la lune, j'ai tout cru possible ». Auteur des fameux « Domebooks », il a recensé toutes les formes de dômes géodésiques, ces habitats circulaires qui rompent avec l'angle droit et se montent en moins d'une semaine. Bâtisseur de l'âge écologique, il entend nier l'époque du gadget et de la programmation. Aujourd'hui, il bricole, récupère, rafistole. Poursuivant une démarche analogue, Paolo Soleri, auteur de projets futuristes démentiels, construit dans le désert du Nouveau Mexique une ville de boue séchée sans l'apport — ou presque — des techniques modernes. En France même, un jeune professeur des Beaux-Arts, Guy Naizot, tout comme

Lloyd Kahn, prépare depuis quatre ans une maison qui lui coûtera moins de dix mille francs. L'architecture, retrouvant son degré zéro, s'enracine dans la vie.

Un autre français, Roger Katan, essaie de traduire en esquisses les désirs secrets et contradictoires des Portoricains et des noirs de Harlem. A Amsterdam, les kabouters luttent dans les vieux quartiers contre la rénovation bureaucratique. L'architecte devient ainsi l'avocat des individus que le technocrate rêve d'entasser dans ses cubes et d'étouffer sous le paramètre abstrait. On appelle cela « l'Advocacy Planning ».

A Londres, des bureaux très « in » aux couleurs vives : ce sont les locaux d'un groupe d'architectes, ou plutôt de dessinateurs, **Archigram.** Ils se livrent à « l'architecture conceptuelle », projetant des idées folles : maisons qui marchent sur des bras télescopiques, villes démontables, universités mobiles, cinéma en plein air à partir d'un Zeppelin.

A Vienne, le groupe Haus Rucker et Co propose de dresser une énorme voiture en plastique derrière la cathédrale.

A l'instar du sculpteur pop Oldenburg qui plante ses bouillotes flasques et ses bananes monumentales sur les places publiques, **Archigram** et autres jettent l'absurde jusque dans la rue. Irrespectueux, ces fils de technocrates tournent en dérision la science paternelle. Dans les plans immenses et glacés des ensembles invivables, ils glissent un ricanement explosif.

Les jeunes architectes sont partis dans trois directions : l'autosuffisance dans la récupération en gros des déchets, la lutte pour l'aménagement précis des vieux quartiers chargés d'histoire — « la ville, c'est du temps comprimé » — et le délire complet enfin, porteur d'idées neuves, mobiles, extensibles. Ces nouveaux bâtisseurs ont tous un point commun : le refus catégorique des voies mornes de la planification, des lignes droites et désespérantes de l'urbanisme, de cette vie découpée, classée, ordonnée et étiquettée, asservie à des notions de rentabilité et de profit. « Voilà la fin d'une grande illusion, déclare Charles Jencks — auteur d'un bon ouvrage, **Architecture 2000** qui, hélas, comme beaucoup d'autres, n'est pas traduit en français. Après Le Corbusier et le Bauhaus qui ont défini les normes esthétiques du grand ensemble et du « design » des objets industriels, les architectes ont cru pouvoir maîtriser la ville. Pendant quarante ans, ils ont entrevu la cité idéale. Sur le papier, leurs villes s'articulaient comme de belles mécaniques. Elles ne font plus guère illusion. L'architecte est devenu le valet des promoteurs, des banques ou de l'Etat. Ses grands projets ne lui appartiennent pas. Accablé sous la contrainte, il prend la fuite... »

Les situationnistes, et après eux le groupe **Utopie,** ont forgé de superbes concepts qui dépassent et détruisent la logique figée de l'urbanisme. A la « séparation », ils opposent un urbanisme unitaire, c'est-à-dire lié, vrai, vécu. La ville doit être une somme de situations et de quartiers différents, l'affrontement d'espaces aux fonctions conflictuelles. L'urbanisme se réduit à une pratique de classe qui découpe la cité, en supprime la richesse et la complexité, lamine les conflits possibles, éloigne l'ennemi en l'installant à deux heures de train. Le pouvoir ne va plus se réfugier à Versailles, il exile ses prolétaires, les contrôle dans un quadrillage de HLM très au point, dilue le risque d'émeute sur un rayon de cinquante kilomètres, enterre l'existence sous le mauvais spectacle. La représentation, factice et synthétique supplante le vécu concret.

Une critique si radicale a provoqué la cassure. Se trouvant directement impliqué dans une manipulation sociale, l'architecte doit choisir : briser net ou servir. « Nous ne pouvons plus nous prétendre artistes et innocents », dit Antoine Grumbach, trente ans, qui théorise et pratique le « détournement » dans la ville.

Deux groupes s'opposent : modernistes et bureaucrates, révolutionnaires et rêveurs. Charles Jencks, très friand de structuralisme, dégage six formes de conduites extrêmes dans la pratique urbaine :

Intuitive
émotive
naturelle
expressions
organique
délirante

Activiste
futuriste
utopique
révolutionnaire
dynamique
transformations

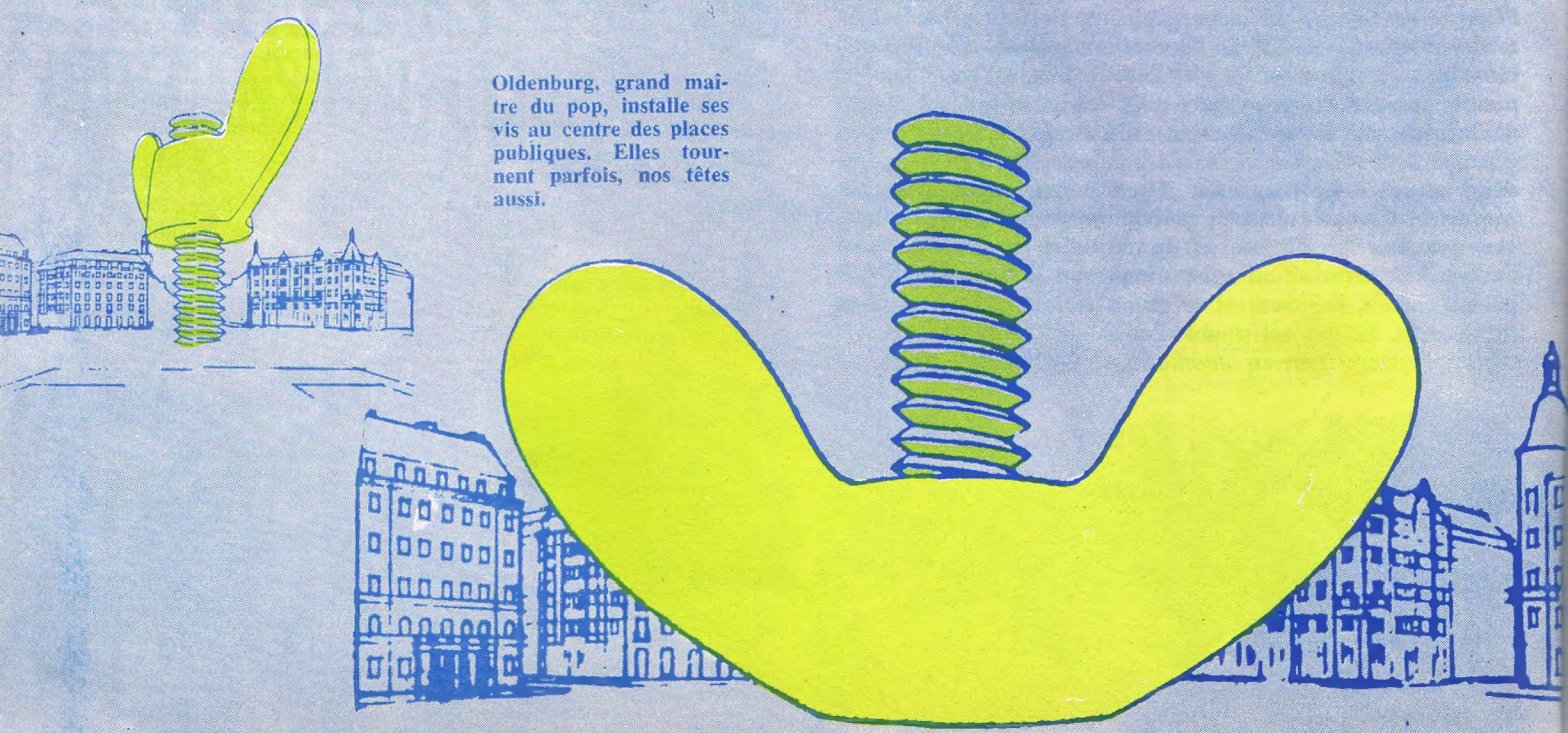
Consciente
Beaux-Arts
placissisme
académisme
bureaucrate
fasciste
dirigiste
bourgeoise

Spontanée
folklorique
vernaculaire
hybride
bricolage
improvisé
éclectique

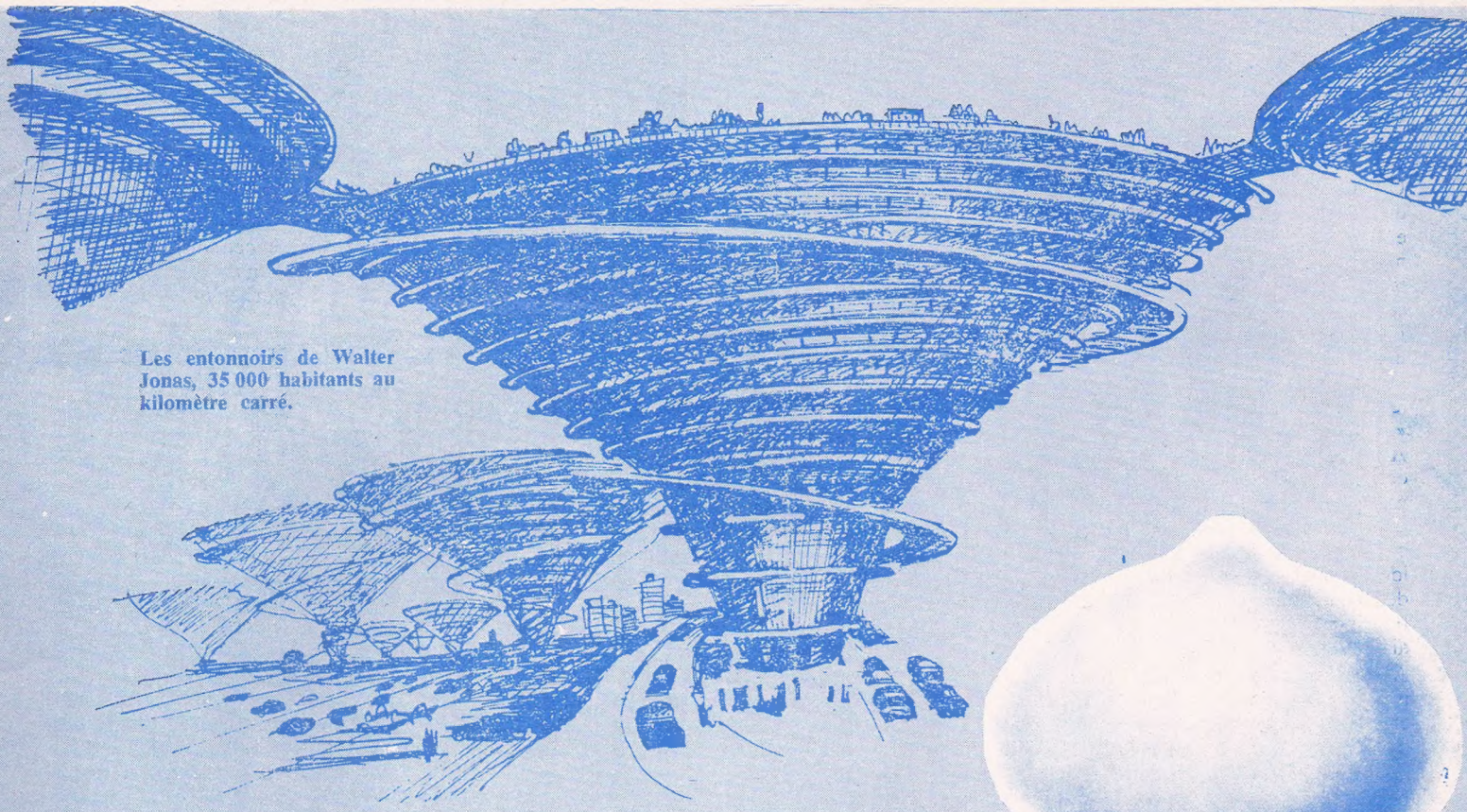
Idéaliste
rationnelle
puriste
cybernétique
signifiante

Logique
engineering
fonctionnelle
mathématique
structures légères
négastructures

Aujourd'hui encore, l'idéologie technologique reste un concept social dominant, expression plastique d'un futur dément et mégalomane livré aux technocrates. La France, en ce domaine, est bien lotie, qui possède, juste après

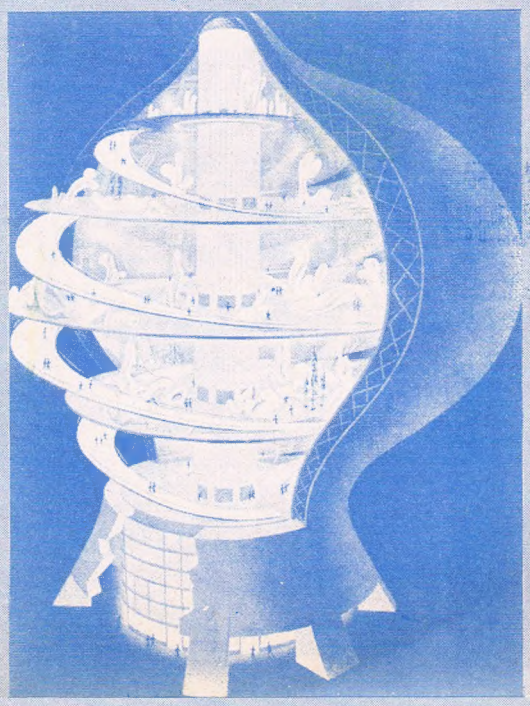


Oldenburg, grand maître du pop, installe ses vis au centre des places publiques. Elles tournent parfois, nos têtes aussi.



Les entonnoirs de Walter Jonas, 35 000 habitants au kilomètre carré.

Quel rire dans ce sein maléfique où Nicolas Schoeffer veut placer un centre de loisirs sexuels. Hygiène, hygiène, mon gros souci...



l'Union soviétique, la bureaucratie la mieux fournie et la plus stable.

Aussi, depuis Le Corbusier, les projets de « mégastructures » foisonnent, exprimés prosaïquement en Sarcelles et grisailles. Toutes les formes possibles y sont passées : l'entonnoir des villes de Walter Jonas, avec ses gradins internes, ses jardins suspendus, ses écoles au même niveau. Merveilleux rendement : trente cinq mille habitants au kilomètre carré, plus qu'à Paris. Paul Maymont, plus réaliste, a inversé ce projet en élaborant d'élégantes tours de Babel de cent vingt cinq mètres de haut qui risquent bien de voir le jour dans un avenir relativement proche. Nicolas Schoëffer, connu pour sa tour cybernétique, a pensé le plan d'une ville où chaque bâtiment aurait sa fonction propre : un tiers au sommeil, un tiers au travail, un tiers aux loisirs — la quintessence du fonctionnel et de la « séparation ». On travaille à la verticale dans des immeubles de mille mètres de haut, on récupère à l'horizontale dans des cités dortoirs améliorées. Que le réel devienne impraticable n'est pas le souci de Schoëffer. Les ordinateurs sont là, ils vont tout arranger.

Toutes ces « mégastructures », figées et bétonnées, manquent de mobilité. Yona Friedman, Schultze-Felitz, introduisent la construction sur pilotis et franchissent ainsi mers et rivières, pourront peut-être dégager le sol, mais en le couvrant d'une carapace métallique. Friedman a poussé le scientisme à ses limites extrêmes : la ville n'est que l'expression géométrique d'une somme de paramètres, conglomérat de cubes suspendus à leurs câbles selon l'ordre de programmes corrigés par le « feedback » des habitants — sensés définir eux-mêmes leurs souhaits. L'ordinateur trace un optimum. Super arbitrage démocratique ou arbitrage surdémocratique ?

A cette tendance mathématique, une légère déviance, la tendance biomorphe : la ville reproduit à son échelle la complexité organique et organisée du corps humain. Gaudi, l'Espagnol génial, en avait trouvé les formes contournées au début de ce siècle. Un homme comme Paolo Soleri en a dessiné le schéma moderne : ses villes se développent selon les besoins et les techniques du moment, se pliant toujours à **l'évolution.** A l'intérieur de cette structure globale, on travaille sur mesure. Les cellules se créent et disparaissent. On va jusqu'à imaginer des maisons projetées à la bombe de plastique qui peuvent se dissoudre d'un coup de vaporisateur. Equilibre écologique, ordre psycho-social, formes d'organisation de la Cité, Soleri essaie de maintenir ses concepts en rapports permanents avec les ordres du végétal et de l'animal. Pour cela, il enterre ou immerge les usines et les stocks, ne laissant surnager que les aéroports, les cellules d'habitation et les jardins. Soleri ne manque pas d'humour, il surnomme Babel sa nouvelle Arche de Noé.

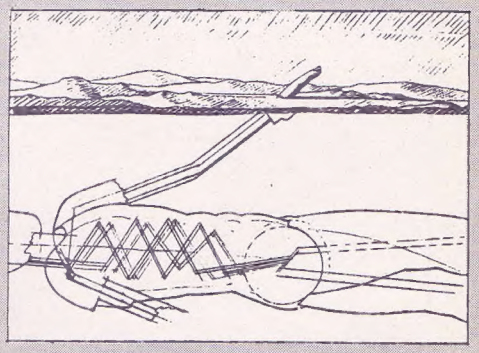
« Il ne peut qu'être bon, il mesure 30 cm de long ! » Cette publicité du hot-dog américain résume l'état d'esprit des utopistes technologiques. Suivant l'exemple du vieux Buckminster Fuller, ils croient **sublimer** l'ensemble des problèmes sociaux par l'apport de technologies neuves. Comme s'il suffisait d'automatiser la fabrication de l'habitat ou de couvrir Manhattan d'un gigantesque dôme antipollution pour éliminer Harlem. « Le refus du politique, explique Charles

Jencks, reste une grande tradition américaine. Bucky a proposé un jour qu'on envoie tous les politiciens dans la lune. Selon lui, les problèmes les plus pressants s'en trouveraient résolus. Mais l'illusion persiste : à la fin du siècle dernier, déjà, le magmat des abattoirs de Chicago, les plus grands du monde, prétendait abolir la lutte des classes en fabriquant soixante millions de boîtes de corned beef par an... »

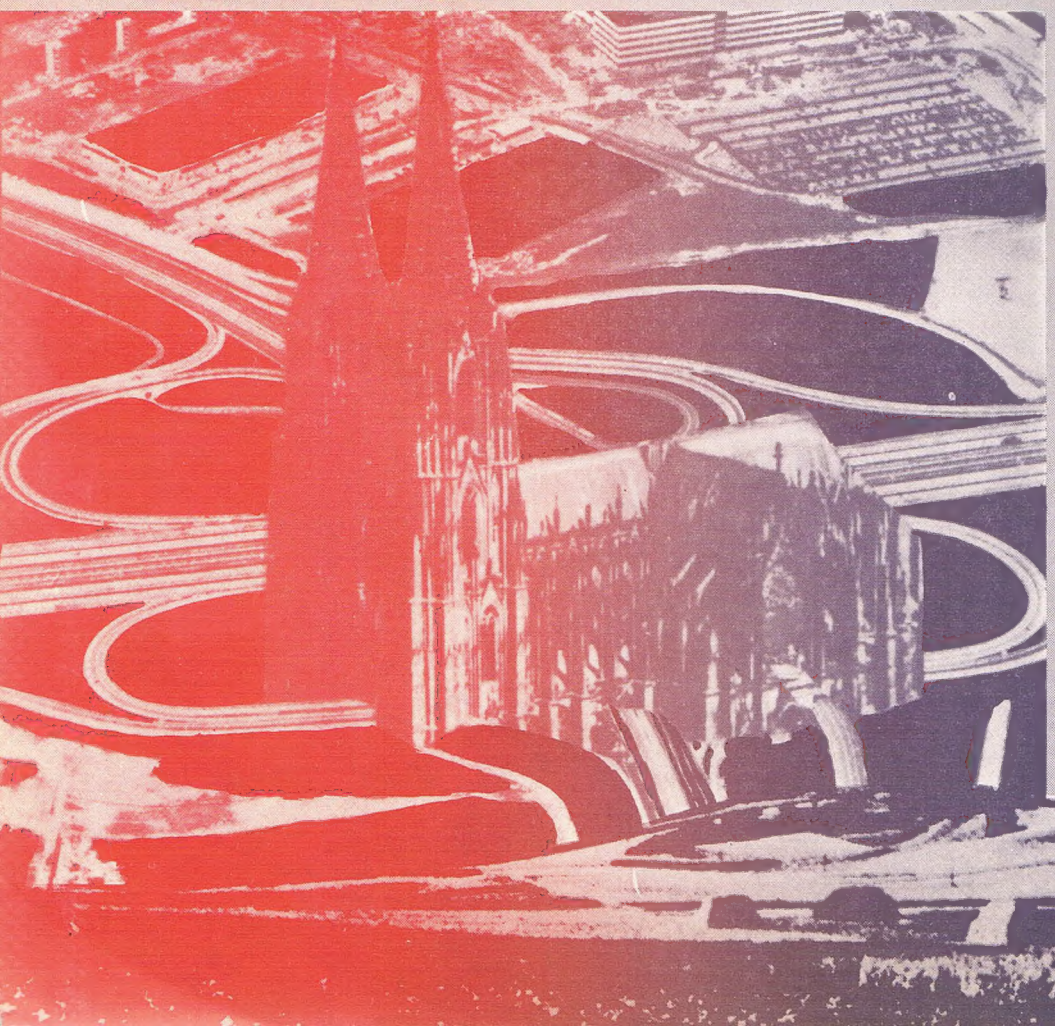
Délaisser l'élément politique revient à éliminer tous les mécanismes fragiles de l'équilibre social. La réflexion des utopistes technologiques répond en fait à un besoin tragique, et Megalopolis va apparaître au tournant du siècle : Bogwash, ville continue, va étendre ses soixante millions d'habitants sur cinq cents kilomètres, de Boston à Washington. Soit Paris-Le Havre, Bruxelles-Dusseldorf ou Lyon-Marseille-Milan, rubans continus de trente ou quarante millions de personnes. Dans ces zones, la révolte sporadique est le seul exutoire, et l'agressivité monte. Si l'on veut maintenir l'ordre, il va bien falloir intensifier contrôle et répression. Grande urbanisation suppose obligatoirement mise en fiche et banques d'informations, sondages « d'opinion » par écoute téléphonique et surveillance des « flux » par caméras de télévision. Pour se réaliser, de tels projets réclament un Etat intransigeant, fort et stable, des systèmes politiques centralisés et soigneusement hiérarchisés par les sociétés d'organisation. Ce n'est pas un secret : avant guerre, Gropius et Mies Van der Rohe, deux des maîtres du Bauhaus, ont fricoté avec le nazisme. Le second devait même écrire : « L'individu en tant que tel perd son importance. Ce n'est plus son destin qui nous intéresse. Dans tous les domaines, les réalisations décisives sont impersonnelles et leurs auteurs, pour la plupart, nous demeurent inconnus. Ils ne sont que **l'expression de la tendance du moment ».**

Goebbels, ministre de la propagande du Reich, échange une correspondance suivie avec les deux. Charles Jencks commente : « Un environnement total est totalitaire par définition. Aussi, pour accepter de construire dans ces conditions, faut-il avoir une confiance suffisante dans la forme de l'Etat et les buts des groupes politiques... »

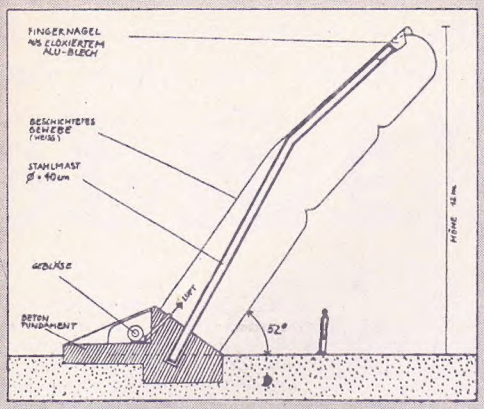
L'histoire ne connaît pas de hasard : le Japon le premier se livre aux mégastructures. Dans cette société complètement intégrée où l'on vit à l'usine de la naissance à la mort, on peut les assumer. Le groupe des Métabolistes, mené par un grand formaliste, Kenzo Tange, couve le projet de doubler la capitale en urbanisant la baie de Tokyo : sur dix millions d'habitants prévus, soixante pour cent de bureaucrates devront s'administrer les uns les autres. L'un d'entre eux, virtuose de la conception des grands ensembles, Noriaki Kurokawa, est en train de mettre sur pied l'édification de trois villes nouvelles où il intègre néanmoins des capsules d'habitation d'origine hétérogène, tant par leur forme que par leur matériau. L'exposition d'Osaka fut le plus bel exemple de l'intégration de toutes les inventions récentes : **Archigram,** que personne à Londres ne prenait alors au sérieux, s'est même vu réserver un pavillon.



La réaction des plus jeunes architectes est résolument libertaire quand elle ne frôle pas le nihilisme : « Ces choix se ramènent en fait à l'opposition de valeurs morales, dit Antoine Grumbach. La morale des mégastructures est celle de l'hygiène, de la production, de l'ordre social réalisé à travers la famille stable et cellulaire, le tout optimisé par ordinateurs. Nous revendiquons, au contraire, la complexité et l'ambiguité. Les traces de l'histoire et l'évolution organique déterminent la ville. A l'extrême, on est plus à l'aise dans la merde que dans une clinique. » Peu de jeunes architectes acceptent de bâtir des mégastructures : « Surtout, dit Martin Pawley, professeur à l'A.A., les Beaux-Arts progressistes de Londres, éviter les grands bidules... »



La cathédrale de Cologne, elle aussi à la recherche de fidèles. collage de Vostell.



Il faut toujours montrer du doigt, surtout quand il n'y a rien à montrer. Vive l'architecture gratuite. Projet aussi sérieux qu'une pyramide de Cheops. (Haus Rucker and Co).

L'évolution d'**Archigram** est exemplaire en ce point. Diplômés vers 1960, en pleine inflation technologique, leurs premiers projets visent à l'amélioration d'une mégastructure à leur gré trop rigide. Dans la Plug-in City de Peter Cooke, les éléments s'emboîtent, les habitations se branchent et se débranchent, les quartiers s'ajoutent ou non, selon les besoins. L'extensible se transforme en mobile. La Walking City de Ron Herron est « le symbole d'une capitale mondiale qui se déplacerait autour de la planète ». Le concept l'emporte ici sur la réalisation, le dessin est superbe, l'image résume l'idée et, en un rien de temps, le petit milieu de la construction est informé et en tient compte. **Archigram,** sans réaliser quoi que ce soit, possède son influence. « Une nécessaire spécialisation des tâches » dit Charles Jencks. Les membres d'**Archigram** ont vite compris que l'utopie urbaine ne pouvait simplement se contenter d'extrapoler les données du présent ou les possibilités de la technologie dans les quinze années à venir. Ils tentent d'imaginer des environnements réalisables qui intègrent et mêlent les gonflables, la vidéo cassette, le plastique et le son. La planification de l'habitat et de l'usine étant contrôlés de près par l'Etat et l'industrie, ils se tournent vers le champ encore vierge du loisir : c'est Instant City, grande foire itinérante qui déplace de ville en ville ses amphithéâtres et ses projections en plein air. Le festival pop est une approche spontanée d'Instant City. Cedric Price, l'inspirateur d'**Archigram,** avait lui aussi essayé de construire un Fun Palace, espace de jeu, de réunions et de rencontres. Ses structures mobiles et transformables sont calquées à peu de choses près sur celles d'un studio de télévision aux décors escamotables. Trop « coûteux » pour son « utilité », le projet dut être abandonné après dix ans d'efforts. Pour Price, « les bureaucrates ont refusé leurs autorisations — manque de sécurité, dit Cedric Price. Il est interdit de grouper des foules dans un espace restreint ; les parcs ont été créés, paraît-il, pour la promenade solitaire... Mais il leur a été impossible d'endiguer le flot des amateurs des Stones : la masse des participants peut imposer ses fêtes, l'île de Wight ou le festival de Glastonbury démontrent dans la pratique la validité des idées d'**Archigram** : l'architecture devient le domaine du son, de la lumière et de l'environnement électrique.

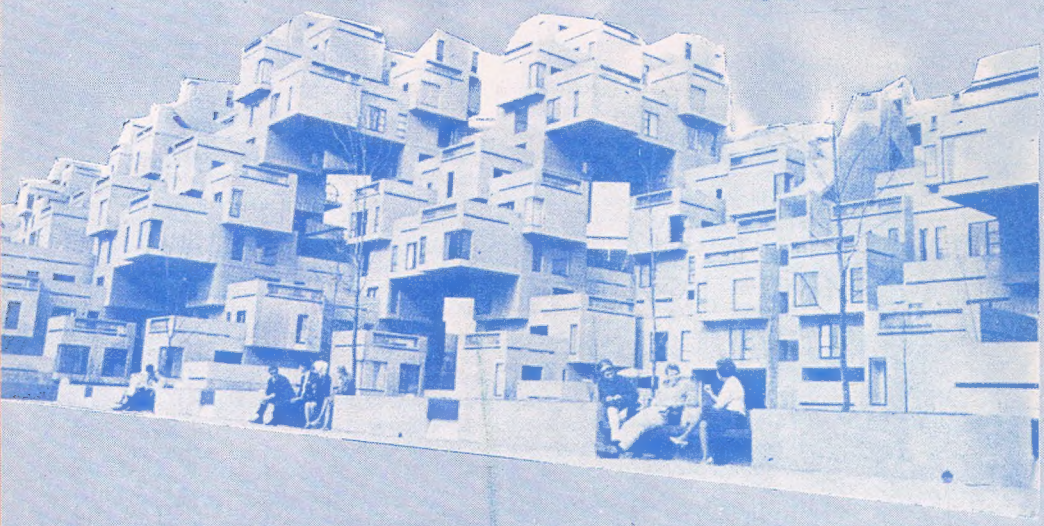
A Glastonbury comme à Wight, les structures légères gonflables, tentes, petits dômes, s'élèvent en huit jours. La ville du loisir, Instant City, dure le temps de la fête, gigantesque embarquement pour le délire, le rococo, l'imprévu et le démesuré. D'autres groupes dépassent et de loin **Archigram** sur son propre terrain. En Italie, royaume du baroque, **Archizoom** et **Superstudio** lancent des utopies inquiétantes et bouffonnes. Ils poussent à bout les idées des technocrates, les ridiculisent en les exagérant, font éclater leurs défauts en les exacerbant : à Non Stop City, par exemple, énorme HLM qui ceinture l'univers, où les voitures tournent inlassablement dans les sous-sols, on peut se promener sur les toits. Haus Rucker and Co, ou Hans Hollein préfèrent le collage. Ils flanquent un porte-avion dans un champ, prétendant y loger cinq mille personnes, obstruent pour quelques jours le ciel des villes de structures gonflables où l'on projette des films. De temps en temps — hélas et toujours dans le cadre d'une exposition — Rucker crée une animation. On se souvient du matelas géant jeté dans une rue de New York. Tous, à la longue, souhaitent participer au réel, et cela implique un rétrécissement de leurs perspectives.

« Le projet d'Instant City était encore trop vaste, commente Peter Cook. Nous avons senti le besoin de nous enraciner dans le réel pour contribuer à sa transformation. Cela n'est possible qu'à son échelle. Nous voulons maintenant modifier les rues de banlieue, la vraie ville anglaise se constituera à partir du petit pavillon ». L'évolution se complète d'autres projets du même cru : il s'agit de s'emparer dans la ville des espaces sous-utilisés ou désaffectés et de changer leur sens. L'accent est mis sur l'architecture

Plutôt un porte - avion planté dans un champ qu'une cité de mille logements : collage absurde et superbe de Hans Hollein.

du « software » — son, lumière, équipements — et non du « hardware » — le bâtiment en soi. Cedric Price propose d'instituer une université dans les locaux déserts d'une usine désafectée. Un chemin de fer mènerait équipements et laboratoires d'un bâtiment à l'autre. A Philadelphie, Parkway university a adopté ce principe en utilisant pendant les heures creuses tous les grands locaux de Parkway, une grande avenue qui coupe la ville. Environnements complexes, technologies, retour à la base, modification laborieuse du quotidien, les démarches d'**Archigram** demeurent exemplaires, car elles résument les attitudes de tous les jeunes architectes. Simplement, n'ayant guère de pratique politique, s'affirmant comme « créateurs » avant tout, les membres d'**Archigram** laissent à d'autres la pratique de leurs idées.

Les freaks quant à eux font appel aux technologies les plus modernes pour passer de l'utopie idéale à la pratique : le dôme géodésique et les gonflables. Aux Etats-Unis, de multiples communes se

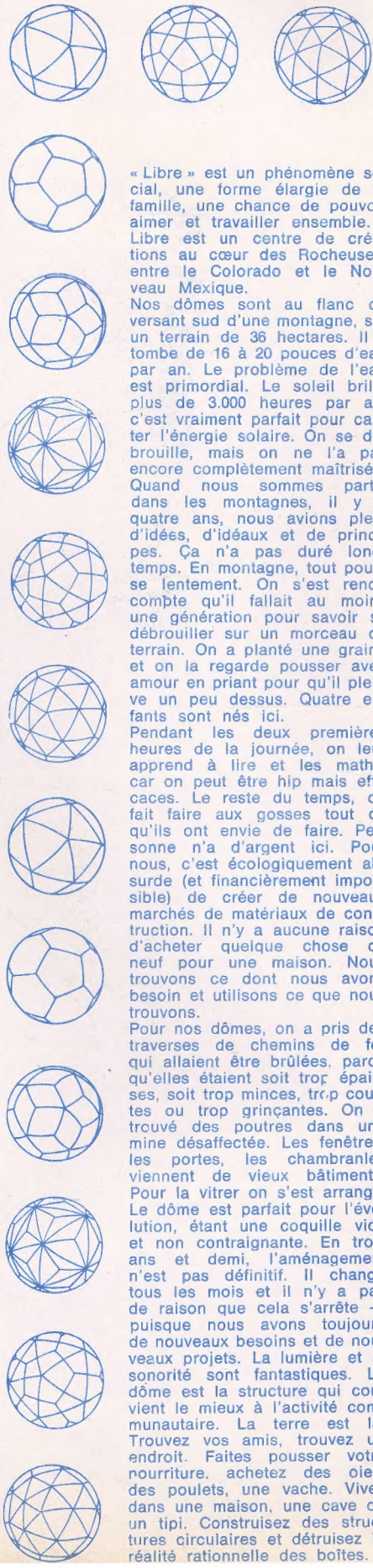


Habitat 67 de Mosche Shafdie, le HLM au rythme bop.

sont couvertes des dômes les plus hétéroclites, dodecaëdron, isocaëdron, etc., faits en plastique, de bois, de contreplaqué, de capots ou de toits d'automobiles équarris. Le collectif Ant Farm, qui vit près de San Francisco, explore quant à lui l'univers du P.V.C., chlorure de polyvinyle gonflé à l'aide d'un ventilateur, d'un moteur d'aspirateur ou, s'il est énorme, d'un petit compresseur. Les conseils d'Abbie Hoffman et la morale écologique ont porté leurs fruits : le rebut se porte bien — des boîtes de bière en aluminium, soudées, peuvent servir d'armature à un bâtiment. Les « Farralones », eux, parcourent les bas quartiers du ghetto, occupent les cours d'école, redessinent les classes, installent des jeux pour les enfants dans tous les espaces libres, accumulant des cordes, des troncs d'arbres, des rocs ou du sable. Ils viennent de publier un grand livre, **Farralones scrap book**, où l'on trouve le résumé de toutes leurs techniques et de tous leurs matériaux. Leur devise : « Le déchet permet tout ».

On peut imaginer une systématisation du procédé, un bricolage généralisé que l'architecture moderne et convenable pratique aussi. En 1967, Mosche Shafdie, âgé de vingt-sept ans, réalise Habitat 67 pour l'exposition de Montréal : une synthèse enfin supportable du HLM et de la cellule individuelle, empilée dans un ordre apparemment anarchique qui confère à chaque élément une caractéristique particulière. En France, à Montereau, Xavier Arsène-Henri construit un immeuble qu'il laisse intérieurement vide. Les habitants en aménagent les structures à leur gré : les cloisons sont mobiles, et chaque appartement occupe 80 m2. Trente-six plans différents répartissent l'espace de deux à six pièces. La plupart des locataires, encore, se réfèrent au modèle bourgeois d'appartement, insistant par exemple pour que l'entrée préserve l'intimité du salon. La séparation des fonctions se reproduit : salon, salle à manger, office, cuisine, chambres à coucher. D'autres disposent de l'espace avec plus d'invention : pièce de jour (cuisine, séjour) et pièce de nuit. On reste tout de même très loin de cette véritable architecture communautaire que les Russes ont expérimenté pendant les années fécondes d'après la révolution et que certaines communautés américaines sont en train aujourd'hui de définir. Un tel bricolage, cependant, réintroduit l'autonomie de l'habitant par rapport à son logement.

Les gauchistes essaient d'aller plus avant dans l'installation des processus démocratiques au sein de la ville, neuve ou rénovée. Tous se heurtent à la même contradiction : grands ensembles ou petits détails, centralisme et décentralisation, aménagement du réel ou lutte pour le pouvoir, technologie libérée ou asservie, privé ou et public. Un architecte de l'ancienne génération, Christopher Alexander, a subi toutes ces oscillations. Son premier livre définissait avec précision, il y a quinze ans, l'espace



« Libre » est un phénomène social, une forme élargie de la famille, une chance de pouvoir aimer et travailler ensemble.

Libre est un centre de créations au cœur des Rocheuses, entre le Colorado et le Nouveau Mexique.

Nos dômes sont au flanc du versant sud d'une montagne, sur un terrain de 36 hectares. Il y tombe de 16 à 20 pouces d'eau par an. Le problème de l'eau est primordial. Le soleil brille plus de 3.000 heures par an, c'est vraiment parfait pour capter l'énergie solaire. On se débrouille, mais on ne l'a pas encore complètement maîtrisée.

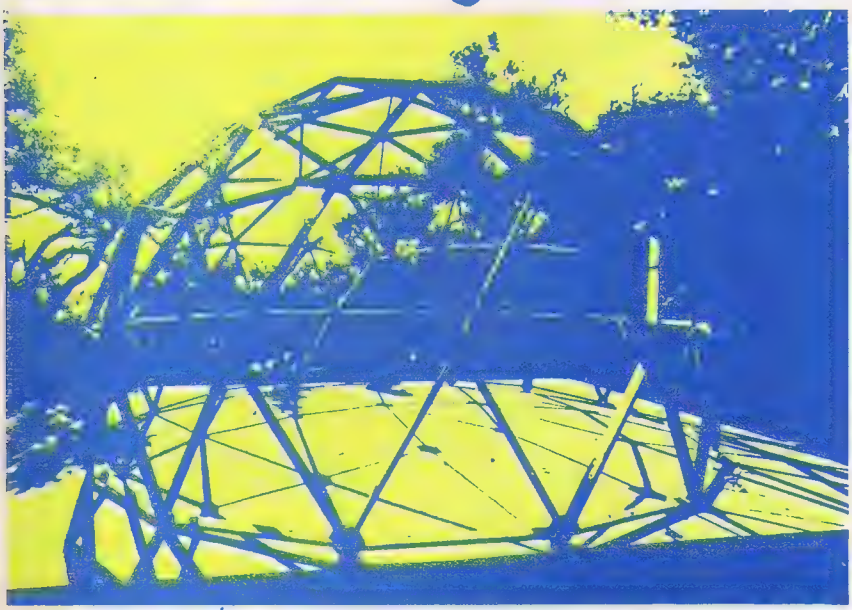
Quand nous sommes partis dans les montagnes, il y a quatre ans, nous avions plein d'idées, d'idéaux et de principes. Ça n'a pas duré longtemps. En montagne, tout pousse lentement. On s'est rendu compte qu'il fallait au moins une génération pour savoir se débrouiller sur un morceau de terrain. On a planté une graine et on la regarde pousser avec amour en priant pour qu'il pleuve un peu dessus. Quatre enfants sont nés ici.

Pendant les deux premières heures de la journée, on leur apprend à lire et les maths, car on peut être hip mais efficaces. Le reste du temps, on fait faire aux gosses tout ce qu'ils ont envie de faire. Personne n'a d'argent ici. Pour nous, c'est écologiquement absurde (et financièrement impossible) de créer de nouveaux marchés de matériaux de construction. Il n'y a aucune raison d'acheter quelque chose de neuf pour une maison. Nous trouvons ce dont nous avons besoin et utilisons ce que nous trouvons.

Pour nos dômes, on a pris des traverses de chemins de fer qui allaient être brûlées, parce qu'elles étaient soit trop épaisses, soit trop minces, trop courtes ou trop grinçantes. On a trouvé des poutres dans une mine désaffectée. Les fenêtres, les portes, les chambranles viennent de vieux bâtiments. Pour la vitrer on s'est arrangé. Le dôme est parfait pour l'évolution, étant une coquille vide et non contraignante. En trois ans et demi, l'aménagement n'est pas définitif. Il change tous les mois et il n'y a pas de raison que cela s'arrête — puisque nous avons toujours de nouveaux besoins et de nouveaux projets. La lumière et la sonorité sont fantastiques. Le dôme est la structure qui convient le mieux à l'activité communautaire. La terre est là. Trouvez vos amis, trouvez un endroit. Faites pousser votre nourriture, achetez des oies, des poulets, une vache. Vivez dans une maison, une cave ou un tipi. Construisez des structures circulaires et détruisez la réalité rationnelle des boîtes.

Il vaut mieux penser à mettre une porte, octogonale elle ne s'ouvre pas facilement, puis mettre une cheminée pour le chauffage sinon le logis risque de s'envoler, et alors adieu à notre...

DOME, SWEET DOME



Mode d'emploi

Les dômes géodésiques fleurissent aux Etats-Unis. Leur construction est simple, à partir d'éléments triangulaires équilatéraux. Il faut débuter la construction par des modèles réduits, en carton par exemple, pour éviter les déconvenues en grandeur nature. Les structures peuvent être en plastique ou en bois ; celles du dôme définitif peuvent être en aluminium. Le dôme n'a pas besoin d'être une sphère complète : la face inférieure est coupée à la moitié, ou plus bas. Le dôme est portable, avantage certain sur la maison qui exige l'achat d'un terrain.

Les structures triangulaires, par exemple en bois, sont assemblées ensemble avec précaution (colle plus clous) sinon, il pleut à l'intérieur. D'autant plus que le dôme vit, s'épand ou rétrécit selon la température. Les structures porteuses peuvent être aussi en tube métallique creux. Ou même en bambou !

Le plancher est un assemblage de planches en surélévation, sur pilotis, évitant l'humidité. Le dôme se monte à partir de ce plancher, de bas en haut. On attache les structures porteuses triangulaires de base au plancher. Quand elles sont toutes fixées ensemble, on fixe tous les panneaux. Attention, prévoir des panneaux transparents pour les fenêtres ! Prévoir l'ensoleillement, l'orientation désirée du soleil pour la mise en place des fenêtres. Pour une meilleure isolation, peindre le dôme en couleur claire. De préférence, fenêtres vers le sud et l'ouest. Pour l'assemblage panneaux opaques, panneaux - fenêtres transparents, toutes les combinaisons sont possibles, graphiquement, par exemple : tous les panneaux d'un même niveau seront transparents, ou un sur deux, ou verticalement, etc.

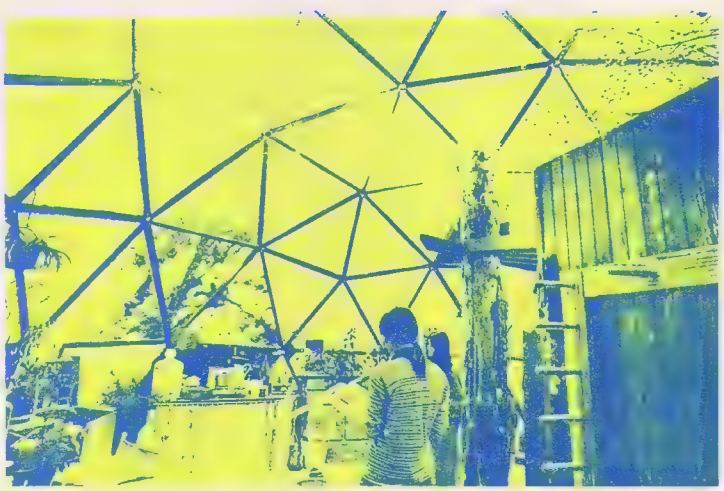
Les panneaux, s'ils sont en bois, peuvent être recouverts d'aluminium, de plastique, de mousse posée au pistolet : les dômes en mousse de plastique (polyuréthane expansé projeté au pistolet) permettent le meilleur isolement thermique. Se font de préférence sur les dômes en panneaux d'aluminium. A cause de leur forme, les dômes sont faciles à chauffer ou isoler. Attention ! les matières plastiques sont souvent inflammables.

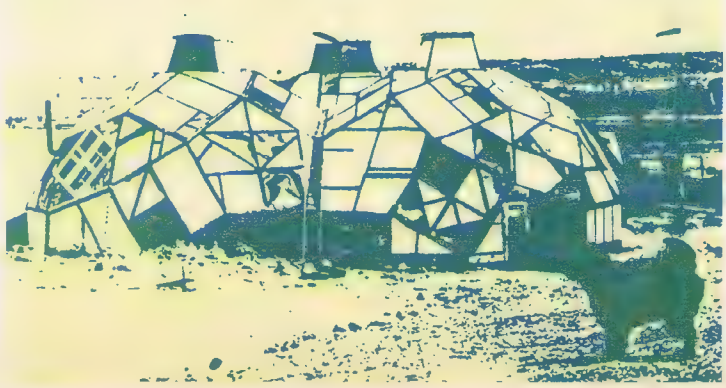
Les dômes en alu, au milieu d'un pré, sont très chouettes : ils reflètent et multiplient le paysage. La feuille d'aluminium a environ un demi millimètre d'épaisseur : la solidité est à toute épreuve. Les fenêtres sont en plexiglas, ou en vinyle. Les panneaux peuvent être recouverts de mousse (végétale), elle isole.

Si la structure est en tubes de métal, les panneaux seront en fibre de verre, en plexiglas ou en contreplaqué. Prévoir des montants de bois assemblés en triangle qui ne soient pas trop grands, pour qu'un seul panneau de contreplaqué s'y adapte.

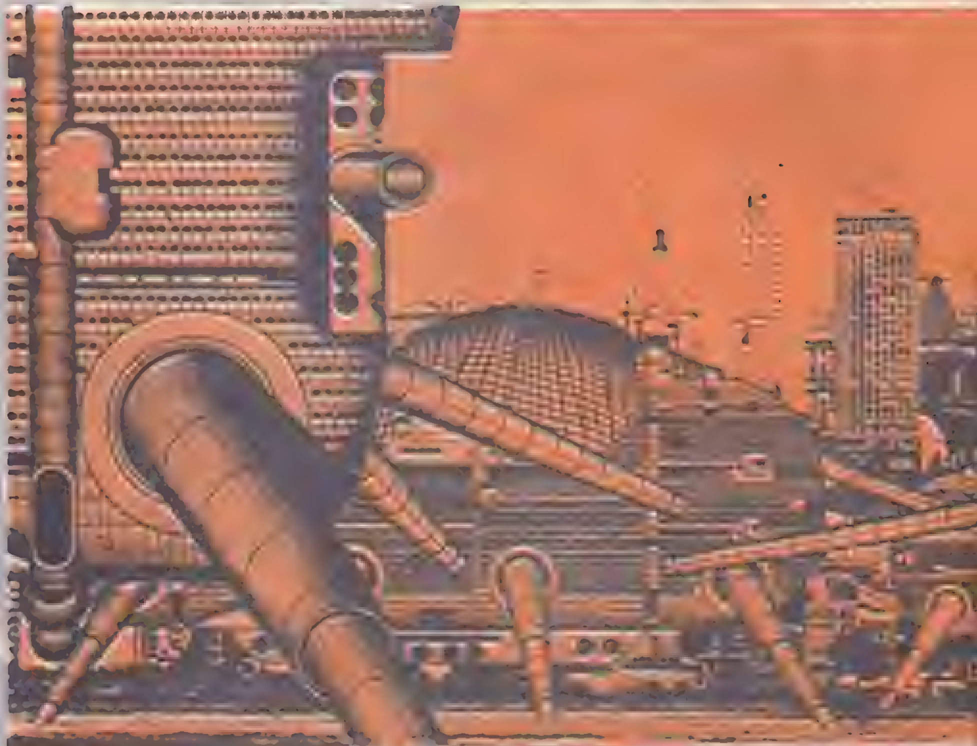
On peut construire des dômes sphériques, mais aussi elliptiques, aplatis sur le sol, ou au contraire en forme d'œuf, verticalement. On peut même faire des dômes avec de la récupération : planches, petites planches posées comme des tuiles, ou tissus de tente, etc. A l'intérieur des dômes, tous les aménagements sont possibles. Prévoir une ouverture vers le haut pour l'échappement du tuyau de poêle. Prévoir aussi que pour entrer dans le dôme ou en sortir il faut une porte, donc une plaque triangulaire à monter sur gonds. Une porte formée d'un seul panneau limite la grandeur des objets qui entreront dans le dôme ! Mais si le plancher est en surélévation, la porte peut être... une trappe dans le plancher.

Ceci n'est pas un manuel complet de construction. Pour plus amples renseignements et tous les détails — en anglais — sur une cinquantaine d'expériences vécues et diverses, écrire à : « Pacific Domes. General Delivery », Bolinas, CA 94924 ou à : « Whole earth catalogue », 558 Santa Cruz Ave, Menlo Park. CA 94025. 4,20 $ pour le **domebook 2.** Manuel comparable pour le **gonflable,** le Inflatocookbook. 3 $, écrire à « Whole Earth Catalogue ».





privé et l'espace public dans la ville. Il pensait, au début des années soixante, que la ville [illegible] des modèles mathématiques très formels et un peu desséchés. Pour lui, « la ville n'est pas un arbre » : ses quartiers doivent être [illegible] [illegible], contradictoires et complémentaires, et non s'aligner sur des [illegible]. Christopher Alexander ne s'est pas contenté d'être le grand penseur de l'[illegible] urbaine. Il a compris que les modèles ne pouvaient [illegible] [illegible] qu'on pouvait seulement [illegible] les grandes lignes. [illegible], il exprime cette compréhension dans son projet de [illegible] les bidonvilles des [illegible]. La Police ne pouvant pas à les contenir, on a fait appel aux architectes. Alexander et quelques autres ont compris qu'il était aberrant et [illegible] d'enfermer les [illegible] dans des [illegible]. Ils se contentèrent de [illegible] de larges espaces, [illegible], [illegible], de mettre à leur disposition toutes sortes de matériaux [illegible] ou de [illegible] de préfabriqué, de créer un certain nombre de [illegible] collectifs. Le [illegible]



Walking City. La capitale du monde doit, sans jamais s'arrêter, en faire le tour. Projet de Ron Heron d'Archigram.

People's Architecture : prendre possession de son espace. Avant, un desert automobile. Apres, une commune chinoise.

ville se transforme ainsi en ville sans y perdre son animation.

A Berkeley, People's Architecture fait preuve d'un pragmatisme comparable. Il s'agit de partir du réel, de l'aménager et de l'occuper. Chaque pâté de maisons de Berkeley possède de quatre à douze cuisines. On peut les grouper et reconvertir les autres en fabriques de confiture, [illegible] ou [illegible] à pain. Cela suppose bien sûr que les maisons soient reliées entre elles, que l'on [illegible] quelques cloisons. Le même principe peut s'appliquer à l'espace public : les voies [illegible] à la circulation peuvent devenir des jardins potagers. De telles tentatives tournent vite à l'affrontement politique, voire au combat de rue. Il y a deux ans, les [illegible] de Berkeley occupèrent un terrain en friche dont l'université ne faisait rien et créent un People's Park, plantent des arbres, installent des balançoires. C'en est trop, la municipalité lance la

La bulle censurée de Marcel Lachat qui rêvait d'un grand living room.

police. L'émeute dure quatre jours. Les [illegible] se [illegible] avec une rare violence de [illegible]. Bilan : un mort, des [illegible] de blessés. Cent mètres de liberté dans une ville, cela représente un phénomène grave et répréhensible. Le contrôle est universel : à Genève, Marcel Lachat pose une bulle de [illegible] sur la façade [illegible] d'un HLM. On l'oblige à la supprimer. A Villeneuve-la-Garenne, des sympathisants de VLR [illegible] la maison du peuple sur un terrain vague. La bidonville portugais y trouve un lieu de réunion. La [illegible] du maire ne se fait pas attendre : une [illegible] de bulldozer fait place nette. L'espace apparaît bien comme le [illegible] d'un affrontement politique.

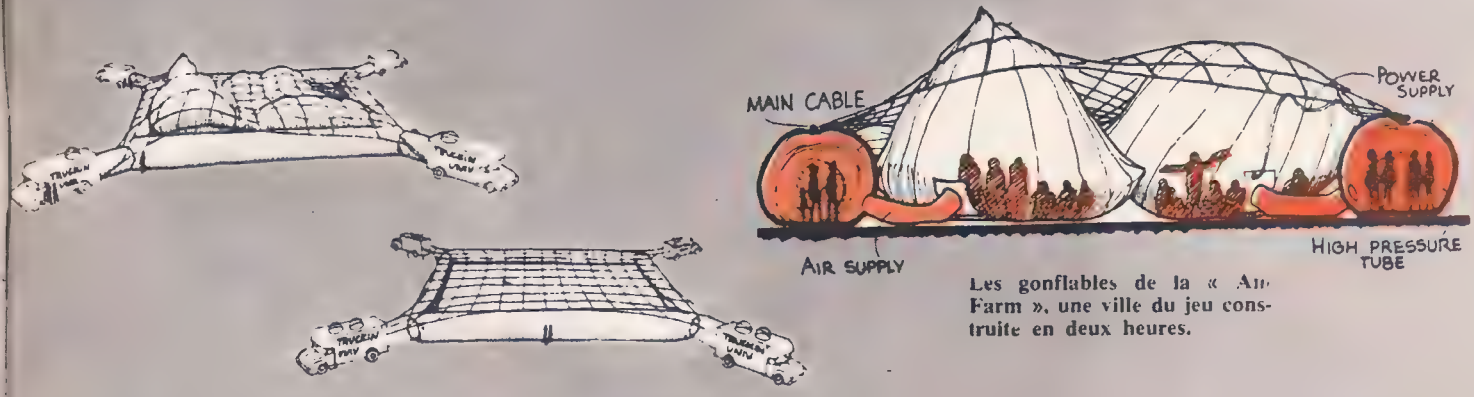
D'autres [illegible] préfèrent [illegible] et [illegible] Advocacy Planning ou comités de quartier, un même objectif. La [illegible] de tous les vieux quartiers est en soi un [illegible] de classe. On [illegible] les jeunes cadres aux vieux [illegible], on isole les opposants potentiels. L'Advocacy Planning, inventé en 1960 par Paul Davidoff, établit l'architecte en avocat des opprimés. Educateur aussi, il essaie de traduire leurs désirs : « Les noirs veulent peut-être des HLM et des [illegible] propres, dit Roger Katan, mais pas n'importe lesquels. Trop souvent les nouveaux logements sont en contradiction [illegible] avec leurs traditions ethniques et culturelles. Par ce biais on veut les intégrer, mais on ne fait que détruire le groupe social. A New York, dans Harlem ou Bedford Stuyvesant, les nouveaux immeubles sont devenus le centre de la délinquance et le foyer de la rébellion. »

A Amsterdam, le métro coupera Niew Markt en deux malgré l'action des kabouters. Les Halles de Paris sont démontées, Ménilmontant rénové **in extenso.** L'opposition n'est cependant pas complètement inutile. L'Etat « récupère » toujours. Tous les grands projets américains ont aujourd'hui leur « advocate planner », on ne rasera pas complètement le quartier des Halles : il faut préserver une partie du patrimoine, conserver une animation urbaine, limitée mais présente.

Dans leur effondrement, l'utopie technologique et la superplanification laissent un vide salutaire, mais un vide tout de même. La critique destructrice de l'urbanisme appelle d'autres visions d'ensemble qui n'apparaissent pas dans les programmes des partis politiques. L'architecte découvre l'humilité, il n'envisage plus de façonner de cadre de vie. Un grand architecte d'Amsterdam, Nikolaas Habraken, donne la mesure de sa profession : « On ne peut planifier l'ordinaire. Nous devrions admettre que le détail du décor ne s'invente pas. Nous pouvons tout de même favoriser son éclosion en nous mettant au service des initiatives individuelles. Notre travail : les communications, l'aménagement de l'espace, les grandes structures ». C'est une façon d'éviter le choix entre des propositions opposées : la plupart des « responsables » commencent à comprendre. On ne peut pas supprimer les vieux quartiers — sortes de villages urbains. A l'extrême, des architectes comme Cedric Price ou Jean-Paul Jungmann du groupe **Utopie** penchent pour la construction de bâtiments « irrecupérables » qui n'existent que le temps de leur fonction et sortent du paysage dès qu'elle s'éteint. La ville pneumatique de Jungmann en est l'exemple type. C'est une contradiction formelle : aménager, démocratiser l'ancien ou inventer l'impensable. « Tout le débat des Beaux-Arts est là, dit Antoine Grumbach. Pour le dogmatisme gauchiste, seuls comptent le HLM et les conditions de travail de l'industrie du bâtiment, celle qui tue le plus en France. Il faut se battre sur ce point mais nous ne pouvons pas nous contenter d'une perspective de mort et de misère ». Le but d'une action politique est de créer, d'introduire le dérisoire et le beau, de détourner les nouvelles techniques, et d'oser exiger le maximum. »

La contradiction ne peut se résoudre qu'au sein d'une explosion de **créativité politique.** Les jeunes architectes sont tous plus ou moins libertaires. Un brassage d'idées anarchistes, par la voie des comités d'action, est capable de dégager les vœux secrets de l'habitant, ordinairement enterré sous les usages. Une évidence éclate : « Les contradictions sont fécondes, affirme Charles Jencks. La situation rappelle étrangement celle des années 1915-1916, lors de l'apparition du futurisme ». Créateurs formels déments, peu politisés, esprit antiautoritaire et utopique chez d'autres, recherche du sens profond des traditions, il ne manque plus qu'une réaction chimique de synthèse pour enfin, selon la formule d'**Utopie,** « rendre le possible possible ».

Jean-François Bizot



Les gonflables de la « Air Farm », une ville du jeu construite en deux heures.

BIBLIOGRAPHIE

Urbanisme, *de Le Corbusier (éd. Vincent, Fréal et Cie) 295 p., 23 F 50.*

Plaidoyer pour la ville, *de Bernard Oudin (Laffont), 1972. 254 p.*

Moins théorique que les autres ouvrages cités ici, Plaidoyer pour la ville *situe le phénomène* Urbanisme *de façon prospective : la ville ou quoi ? A ces questions des habitants agglomérés, il répond de façon claire et vivante.*

Rénovation urbaine et changement social, *de Henri Coing (Editions ouvrières), 1966, 295 p.*

Du rural à l'urbain, *de Henri Lefèbvre (Anthropos), 1970, 287 p.*

Le droit à la ville, *de Henri Lefèbvre (Anthropos), 1968, 165 p.*

L'espace social de la ville, *de Raymond Lecrut (Anthropos), 1968, 368 p.*

Espaces et sociétés, *4 numéros parus (éditions Anthropos).*

Les villes de l'an 2000, *de Michel Ragon (Casterman).*

Ville et révolution, *architectes soviétiques des années 20, d'Anatole Kopp (Anthropos).*

Et si vous causez l'anglais, procurez-vous absolument :

Architecture 2000, *de Charles Jencks (éd. Studio Vista)*

Architectural Design, *une excellente revue bourrée d'idées.*

L'abonnement pour la France, tarif étudiant, coûte 5 livres (port compris). Ecrire à Architectural Design, 26 Bloomsbury Way, Londres WC 1 2 SS.

Utopie, boîte postale 141-06 Paris.

L'urbanisme d'aujourd'hui a sa racine dans l'histoire européenne du XIXe siècle : fournir aux ouvriers la récupération de leur force de travail. D'où suppression, quand même, des taudis — ce qui n'a jamais été totalement possible : à la Défense, comme à Brasilia, tout grand chantier s'accompagne de son bidonville, qu'il s'appelle Nanterre ou qu'il soit innommable — et idéologie de l'hygiène.

> *« La vie moderne réclame la récupération des forces usées. L'hygiène et la santé morale dépendent du tracé des villes. Sans hygiène ni santé morale, la cellule sociale s'atrophie. Un pays ne vaut que par la vigueur de sa race. »* Le Corbusier

Le point de départ de l'urbanisme officiel : l'homme qui travaille, l'homme qui jouit, l'homme qui dort, l'homme qui circule ; la séparation totale des fonctions, s'est traduite avant-guerre par la « Charte d'Athènes ».

> *« Il est utile de se rendre compte des différentes qualités d'habitants d'une grande ville (...). Classons trois sortes de populations : les citadins à demeure ; les travailleurs dont la vie se déroule moitié dans le centre et moitié dans les cités-jardins ; les masses ouvrières partageant leurs journées aux usines de banlieue et dans les cités-jardins. Cette classification est, à vrai dire, un programme d'urbanisme. »* Le Corbusier

Ce découpage des fonctions, Le Corbusier le nomme « l'apurement des grandes villes ». Aujourd'hui, on dit ghetto. Cette forme d'urbanisme conceptualisant la séparation totale des fonctions de l'homme, de la ville, ou fonctionnalisme, a donné naissance au **zoning.**

Le zoning. — application **a posteriori** de conceptions utopiques au moment où elles furent exprimées — comme toutes les utopies techniques, mort-nées, est, dévastateur : la ségrégation fonctionnelle, traduction du rentabilisme économique, précipite la ségrégation sociale.

En sont nés : le grand ensemble, la ville-dortoir, Sarcelles, les nouveaux envahisseurs de Paris et le dépérissement du centre des villes, les bureaux ; par conséquent, la rénovation qui chasse les habitants et rentabilise le terrain par les tours ; « l'aménagement du territoire », en fait, le centralisme de la région parisienne (« Lorsque sera résolue l'urbanisation de la grande ville, le pays d'un coup aura été irrigué. » Le Corbusier) et la mort des campagnes ; les zones industrielles ; la priorité accordée à l'automobile ; etc.

1950-1960. Le grand ensemble surgit. La cité-dortoir. L'expérimentation sur le terrain du morcellement des fonctions, l'exemple type, évidemment, Sarcelles, 60.000 habitants environ aujourd'hui. Orientation systématique des « barres » d'immeubles Est-Ouest ou Nord-Sud, donnée par Le Corbusier pour que les hommes fassent : Ah ! à l'apparition du soleil.

> « On tire des lignes droites, on comble des trous, on nivelle, et l'on aboutit au nihilisme... » *(sic) (Apostrophe courroucée du grand édile présidant une commission de plans d'extension.) J'ai répondu :* « Pardon, c'est, à proprement parler, le travail de l'homme » *incident authentique).* Le Corbusier

Paul Maymont, architecte urbaniste, s'insurge contre cette monotonie imposée par le grand ensemble construit « pour un seul type d'homme à partir de l'hypothèse : il faut que les hommes soient tous égaux. Absurde ! On a donc construit un même appartement à des milliers d'exemplaires, avec deux mètres cinquante de hauteur sous plafond. L'expérience était indispensable, il ne fallait pas recommencer ». Et pourtant, Créteil n'est qu'un nouveau Sarcelles. Le plan de Créteil est fort simple : les urnes électorales au centre, avec en étoile tout autour les routes qui forment le tissu urbain — les routes de Créteil, un tiers de la superficie de la ville ! C'est le type même de l'opération ratée : la rue n'est pas un moyen de communication, elle est un fossé.

> *« Il nous faut en particulier réinventer la rue. »* M. Chalandon

A la séparation des fonctions se combine l'optique circulatoire, il faut bien relier les zones entre elles !

> *« Des autos, des autos, vite, vite ! L'on est poigné, l'enthousiasme nous saisirait, la joie (...) de la force. La candide et ingénue jouissance d'être au milieu de la force, de la puissance. »* Le Corbusier

Hypothèse de départ : à chaque foyer, sa voiture. D'où : voie express rive gauche sur les berges de la Seine prévue ; projet d'autoroute sur le canal Saint-Martin dans les cartons de l'Administration ; autres projets : un viaduc au-dessus de l'avenue de Neuilly ; et les Champs-Elysées deviennent une autoroute.

> *« Le noyau historique (de Paris), qui ne peut être irrigué en surface, requiert une desserte souterraine. Cette voie existe déjà : c'est le lit de la Seine dont l'aménagement devient indispensable sur quatre kilomètres (...). Cette vaste surface ainsi disponible (3 000 ha) deviendrait l'épine dorsale de Paris, la Seine reprendrait sa vocation de grand axe de circulation en reliant l'autoroute de l'Est à celui de l'Ouest par une nouvelle autostrade à 14 voies. Dans les divers niveaux aménagés sous l'autostrade, on envisagerait la création d'un parking de 500 000 voitures (...). L'ouvrage proposé se situe immédiatement sous le lit de la Seine, à 5 mètres de profondeur. »* Paul Maymont

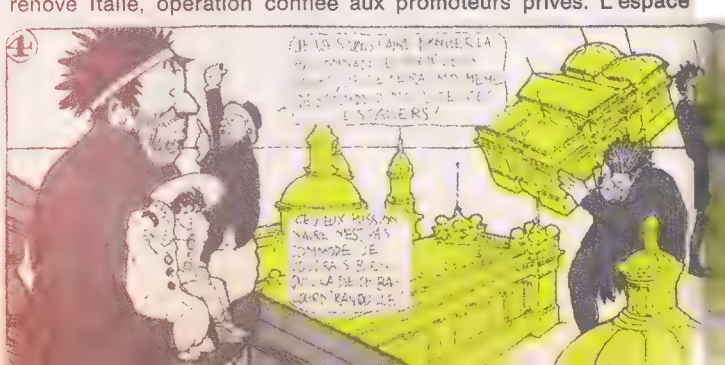
Mais l'utopie technique est incapable de sortir du cercle vicieux de ses contradictions : la dispersion des activités impose de nouvelles voies routières, qui se saturent à la vitesse grand V : le problème est seulement déplacé. « Voie express rive droite : morts par asphyxie sous le tunnel » : un titre pour la grande presse qui ne saurait attendre longtemps.

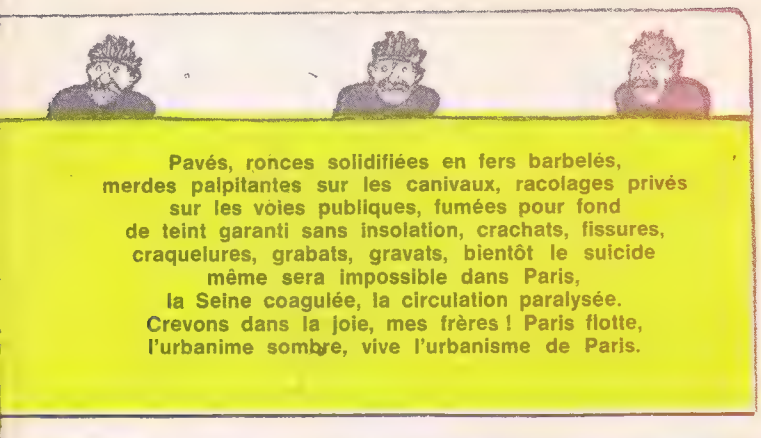
La priorité aux transports collectifs est plus verbale que réelle. L'aérotrain, c'est pour le prestige : choix par le gouvernement du trajet Défense-Cergy, alors que la politique de desserte des aéroports (trajet Roissy-Orly) est au point mort.

Autre réalité économique à la base de l'urbanisme dans lequel nous sommes plongés, « justification » de l'actuelle politique de rénovation des grandes villes, et surtout dans Paris : le problème foncier.

> *« Le principal ennemi de l'urbanisation est la propriété privée du sol ; il faut réaliser une collectivisation progressive du sol. »* M. Chalandon, 7 déc. 1970

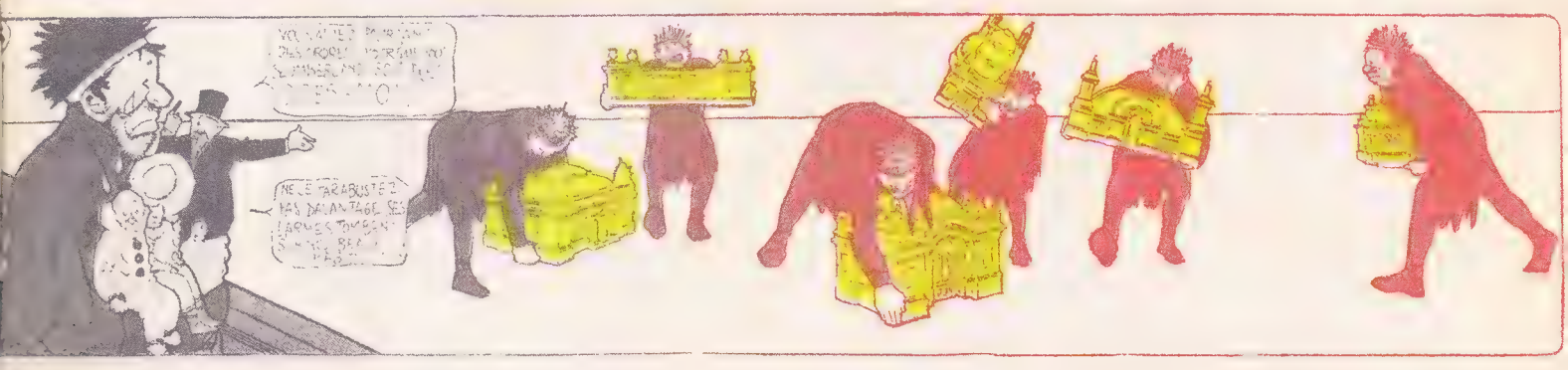
Les activités de bureaux envahissent Paris. Pas de surprise naïve ! Le terrain sur les Champs-Elysées vaut 500.000 F le m2 au sol, tout habitat est exclu : d'où : bureaux ! bureaux ! Idem à Montparnasse (bureaux pour les trois quarts), dans le secteur rénové Italie, opération confiée aux promoteurs privés. L'espace





Pavés, ronces solidifiées en fers barbelés, merdes palpitantes sur les canivaux, racolages privés sur les voies publiques, fumées pour fond de teint garanti sans insolation, crachats, fissures, craquelures, grabats, gravats, bientôt le suicide même sera impossible dans Paris, la Seine coagulée, la circulation paralysée. Crevons dans la joie, mes frères ! Paris flotte, l'urbanime sombre, vive l'urbanisme de Paris.

traites). La vie de quartier est abandonnée au profit (?) de la vie urbaine, le voisinage a perdu son attrait : « Nous sommes plus renfermés ; on rentre, on ferme la porte, et ça y est. On ne papote plus, ce n'est plus la vie commune. » « La vie de Paris est intenable, on a besoin de respirer de l'air pur. »
L'animation culturelle spontanée d'un quartier est tuée par la rénovation telle qu'elle est pratiquée. L'exemple des Halles est probant, où le Pouvoir veut institutionnaliser la culture souterraine, au sens propre : le foyer culturel se fera sous les décombres, l'opération sera rentabilisée par des bureaux et un grand centre de commerce international !
Quelle est la plus grande opération mise en chantier dans les années 60 ? La Défense, à l'ouest de Paris, opération énorme de quarante tours, plusieurs millions de mètres carrés de bureaux, pôle des affaires, le C.N.I.T., la préfecture de Nanterre, le ministère de l'Education nationale, les tours des grandes sociétés, peu

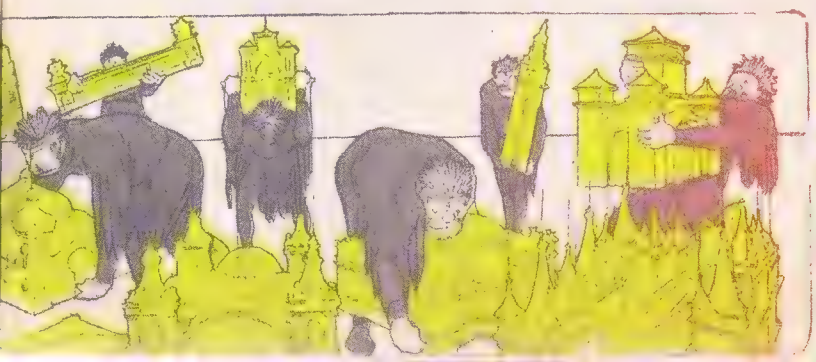


était à dominante industrielle ; après rénovation, l'activité industrielle a disparu, 180.000 m2 sont réservés à la zone commerciale à grand rayonnement, l'avenue d'Italie sera élargie : 750 mètres. 3.500 H.L.M. devaient être construites, il y en aura 1.750, c'est-à-dire 2 % des surfaces de plancher construites ; 16.200 élèves scolarisables sont attendus, 6.300 places nouvelles sont prévues : à trois sur le même tabouret, on se tient chaud !
La charge foncière dans Paris est telle que la hauteur moyenne des immeubles (27 mètres dans Paris, cinq à six étages, 29 puis 31 mètres vers la périphérie) ne peut plus du tout êtres respectée. Le Paris rénové surplombe insolemment le Paris ancien : tour Apogée du secteur Italie à 230 mètres, tour Montparnasse à 210 mètres, futur hôtel Sheraton, Front de Seine, Halle aux Vins, Bercy... à cent mètres : architecture du château-fort et du donjon ! La rénovation, opérations isolées de leur contexte, « débloque » le tissu urbain par la hausse du prix du loyer (ex. au Front de Seine : 400.000 F le m2 à l'achat, contre 100 000 pour une H.L.M.). Conséquence collective, le prolétariat est chassé vers la banlieue. Pas de larmes de crocodiles S.V.P. Voir la démonstration éclatante de Henri Coing dans « **Rénovation urbaine et changement social** » (éd. ouvrières, 1966), qui analyse le Quartier de la Gare, dans le 13e arrondissement de Paris : la rénovation affecte profondément un groupe humain ; en 1954, 50 % des logements étaient sans eau, 86 % sans W-C, 98 % sans douche, ni baignoire ! mais les facteurs de cohésion ne manquaient pas, en référence au mode de vie collectif, le calme du quartier, son air de banlieue, « on peut encore causer dans la rue ». « La puissance d'intégration du quartier (est) en liaison étroite avec sa **polyvalence** : besoins, travail, approvisionnement, loisirs, relations, autant de liens. (...) Passer les frontières de l'arrondissement, c'est « aller à Paris » ! Les habitants se connaissent : c'est la vie de quartier, qui forme un tout, cette vie de quartier que le zoning a tué. Dans le quartier rénové, les habitants succombent à la griserie de la consommation ostentatoire : « On ne sort plus, on ne va plus au café, on ne fume plus » (en 1963, 60 % du revenu des Sarcellois étaient absorbés par les

de (re) logements sur place. Le grand parc culturel, idée de Malraux, ne se fera pas. L'opération Défense présente une cohérence interne à l'intérieur du système foncier/profit où nous sommes, dans l'optique de la rentabilité.
L'échec du zoning, du morcellement des fonctions de la ville, est patent. On a voulu lui substituer dans les années 60 l'intégration des fonctions urbaines, la deuxième grande idée urbanistique du siècle, idée encore aujourd'hui « futuriste », qui préside à la mise en place de fameuses villes nouvelles : rues souterraines, moindre pollution affirme-t-on, silence.

« C'est au contraire le bruit, la proximité, la possibilité de faire un ensemble humain qui semble être la seule défense contre l'angoisse, contre la peur de la mort. »
Emile Aillaud

Logements, travail, bureaux, industries « propres », commerces, seront intégrés en un même lieu, que l'on espère miraculeusement béni des dieux, au point que les grands pontes des vieilles villes protestent : « Les villes nouvelles, harmonieuses et tout et tout, nous font concurrence, et à notre détriment ! » Le paradis est pavé de mauvaises intentions Qu'en est-il de ces paradis promis ?
D'abord ils n'existent que sur le papier, ou bien ils sont, depuis longtemps, en chantier. On veut créer de toutes pièces la cohérence d'un système complexe. Le tout pauvre, gris, laid, morne, faux. Fascinés çà et là sur cet univers désolé, les taches de rousseur snobes et fabriquées : les villes nouvelles. Politique de prestige pas morte. L'apparence et la réalité.
La preuve : les promoteurs privés ont démarré plus vite que les collectivités : les logements (les grands ensembles quoi) sont déjà construits à l'extérieur des zones des villes nouvelles, sans supporter évidemment les charges de construction, mais en bénéficiant de la plus-value des terrains. L'urbanisme par petites taches, par petites touches, ne sera jamais un urbanisme sain. Il fallait prévoir autour des villes nouvelles des réserves foncières. Si le gouvernement avait voulu empêcher la spéculation... C'est ainsi que **Grigny II** s'est construit, mais sur la ville nou-



velle d'**Evry,** il n'y a rien, que des plans et une future préfecture grandiose. 500.000 habitants sont prévus. 10.000 habitants aujourd'hui. Les « Trois E » (équipements, environnement, emplois) font partie du mythe. Mais en 1962, 70 % des occupants travaillaient sur place, en 1972, 50 % seulement : la réalité ? Une réserve de migrants à la recherche de travail, destruction de sites classés (le futur Robinson II de M. de Balkany), les moches tours de Grigny II — un seul café pour 10.000 logements en cours de construction — et **la Grande Borne,** expérience urbanistique intéressante tentée par M. Aillaud ; les immeubles de quatre étages sont tout en courbes, entrelacs, ondulations. A l'intérieur, rien de nouveau. Mais les sculptures, les jardins, les cours pavées, les écoles maternelles, le décor urbain, sont bien intégrés, restent vivants. Mais : pas d'emplois sur place ; pas de distractions ; la ségrégation sociale (un immeuble pour les pauvres et immigrés, un autre pour les gendarmes, etc !).

Autres villes nouvelles : **Cergy-Pontoise,** à 30 km au nord-ouest de Paris, est la ville nouvelle la plus réaliste, et la plus avancée : deux cinémas et un centre commercial sont ouverts, quatre groupes scolaires sont construits, des usines sont implantées : il n'y a pas d'habitants ! **Le Vaudreux,** entre Paris et Rouen, est la plus utopique : c'est la ville anti-pollution ! alleluiah ! Les techniques de construction sont « révolutionnaires » : « évolutives » : permettent des modifications internes et externes des bâtiments ! D'un cinéma, on pourra faire, dans trente ans, une usine ! Les paysans expropriés sont venus à la cérémonie de pose de la première pierre protester contre le prix de misère fixé par les Domaines pour l'achat de leurs terres ! Amen. Une constatation « optimiste » : toute ville construite d'après des plans définitifs prévus **a priori,** d'avance, n'a pas su évoluer, s'est figée, en fait la mort lente l'accable : en France, même la ville de Richelieu, construite par Richelieu, de 1631 à 1642, a survécu telle quelle depuis sans modification : terrain sans relief, deux quartiers symétriques autour d'axes en croix. Conclusion : l'urbanisme est une forme — la forme bâtie — de la socialisation : elle ne s'impose pas d'en haut...

Les aspirations populaires, certains urbanistes d'aujourd'hui pensent encore les combler à grands coups de solutions urbanistiques « de pointe », tout raser, tout reprendre à zéro !

« L'architecte doit aborder le problème de la création d'un édifice avec l'esprit du constructeur d'avions et sa démarche. »
Paul Maymont

« L'autre jour, on me montrait une immense dalle de béton. Je dis : « Mais qu'y fera-t-on, que fera-t-on là, ça a plus d'un hectare ? ». On m'a répondu que c'était un « silence architectural ». L'urbanisme contemporain est un échec parce qu'il fonctionne sur deux ou trois idées qui ne sont pas vraies. »
Emile Aillaud

M. Maymont déclare : « Si, aujourd'hui, Paris est construit sur cinq étages, cela date du temps du Paris sans ascenseur. L'ascenseur fait changer l'échelle de la ville qui dépend de la rentabilité de l'ascenseur : seize étages. A Paris, la densité est de 300 habitants à l'hectare en moyenne. Avec seize étages et de bonnes conditions d'existence, on parvient à 1.000 habitants à l'hectare. Il faut alors construire les immeubles sous forme de stabilité, avec davantage de mètres carrés de plancher. »

« On n'avait pas pensé au fait que la ville ne doit pas être de l'architecture. »
Emile Aillaud

« Propositions pour Paris (...). Coulées de verdure larges de 250 mètres, dix grands axes pénètrent dans la capitale et aboutissent à une rocade qui protège le cœur historique, centre administratif et culturel, les huit premiers arrondissements (...). Les 3 millions d'habitants du Paris intra-muros (...) n'ont à leur disposition (...) que 223 ha de verture. Créons 30 parcs de l'importance du Luxembourg (...) soit 1 000 hectares (...). Chaque habitation bénéficie d'une vue imprenable sur un jardin de la taille du Luxembourg. »
Paul Maymont

« Je déteste aussi certains esthètes architectes qui composent la ville comme un paysage, vue de loin, de la colline d'en face. Il faudrait faire une ville qui ait les apparences de l'aléatoire, qui ait l'air d'être le fruit du hasard. »
Emile Aillaud

Friedman et ses villes spatiales, Maymont et ses pyramides, Jonas et ses entonnoirs n'ont pas mis en accord — ils ne le pouvaient pas — **l'utopie formelle** avec les changements de la société. Ils n'ont fait que modifier une image de marque. M. Ionel Schein est rassurant : « Les utopies technocratiques des années 60 et 70 n'ont servi que de tremplin, de brèche, de publicité coup de poing pour forcer le passage. Elles n'avaient pas d'autre but. Dire que la construction verticale est morte est pure démagogie, poujadisme. Mais naturellement, comme on ne peut pas gouverner un pays qui a trois cent soixante-quatre sortes de fromages, on ne peut pas faire de l'urbanisme avec le secteur actuel du bâtiment. Le vrai problème est politique : de reconversion du secteur du bâtiment, en introduisant la notion de productivité : passer du stade de la construction au stade de la production industrielle (production d'un objet fini, consommable, destructible, remplaçable) introduit une notion nouvelle : de destructibilité du cadre de vie, mais non plus à travers la guerre ; avec l'évolution technologique peut-être sommes-nous parvenus à une économie de paix. »

Rassurant ? Aujourd'hui, la grande industrie s'empare du bâtiment. Nous entrons dans l'ère du marché du « fabriqué » : bâtiment fini industrialisé. Le nouvel architecte, prédit M. Schein, sera un penseur au niveau de la production, « il y aura enfin accord entre le contenu et le contenant, entre l'architecte et la société dans laquelle il évoluera ».

On n'abandonne l'utopie technique que pour tomber dans la ville de demain conçue comme une aciérie ou une raffinerie !

« On écrit forum sur les plans. A quoi correspond cette notion de forum » Où jamais y a-t-il eu, à Rome ou ailleurs, un espace semblable ? Le forum de Rome est un entrelacs de ruelles probablement sordides à l'époque. »
Emile Aillaud

Ou bien l'urbaniste pense en termes d'utopie technicienne — il ignore les conditions de la production, de l'amortissement en pays capitaliste ou communiste. Ou bien l'urbaniste, délaissant standardisation régionale, nationale, internationale, mondiale ! la technicité pour la productivité vise le prix de revient et la le Progrès !

« Le pittoresque est un agrément dont l'abus lasse vite. »
« Le béton armé nous apporte la libération. » Le Corbusier

Ou bien, enfin, démission de l'urbanisme, règne du pavillon, l'idéologie pavillonnaire fait dire à M. Chalandon : « Urbanisme à l'échelle humaine, forum des anciens, lieux de rencontres, vie sociale, contact avec la nature, urbanisme végétal »... traduire : la construction des maisons individuelles a mis les forêts de la région parisienne en coupe réglée. Et : aucune vie sociale n'est possible dans un ensemble pavillonnaire : Dix millions de maisons occuperont 100.000 km2, la France deviendra une immense banlieue !

« Si on est dans une atmosphère stérilisée et partant stérile, les gens ne sont pas à l'aise. Il faut qu'ils vivent un peu dans une certaine laideur. »
« Ce qu'on peut enseigner, c'est de ne pas prendre l'urbanisme comme une composition plane, mais comme une série d'événements, alors que d'habitude, on a supprimé toute invention au profit de l'addition de commodités, ce qui finit par rendre la vie répugnante. » Emile Aillaud

Habiter un lieu, ce n'est pas seulement être dans un gadget rond, cubique..., pas seulement s'habituer. Mais avoir avec soi des références culturelles (Cf. Bachelard : « poétique de l'espace » : des greniers, des caves des coins, des fonds de tiroir...). L'urbaniste pense à tout... mais s'est aperçu que dans les fameuses villes nouvelles, il n'y avait pas d'espace prévu pour les fêtes foraines ! Que faire ? Ne pas planifier le tissu urbain : il n'est pas planifiable (« Des lieux de rencontre, ça ne se suscite pas, ça devient. » Emile Aillaud). Horreur ! Sacrilège ! Il était une fois en Hollande un grand ensemble morne, mort et triste. Un séminaire est venu pour le « transformer » : d'abord, il a rapporté de la merde, des balcons, des passerelles, etc., puis il a tenté l'ouverture du système fermé, de l'intérieur : trous creusés entre deux immeubles, terre prise posée entre deux autres, etc. ; à la perspective de la mort (les choses ne peuvent pas être touchées) a substitué la débâcle de la vie : pouah ! Alors les paris sont ouverts : UBUrbanisme, ANARchitecture, MEGALOpolis, seront-ils notre lot quotidien, pardon, de chaque jour ?

Gilles Février.

OTE-TOI QUE JE M'Y METTE DE LA

Une femme de ménage assise sur une chaise longue avec un balcon qui donne sur des arbres en fleurs. Un scandale ! Maintenant l'air et la lumière sont réservés aux PDG. » Elle n'est pas près de s'en aller, cette petite vieille aux yeux bleus perçants de la rue des Lyonnais. Pourtant la société propriétaire de l'immeuble a tout essayé pour la faire déguerpir. Les quarante autres locataires sont partis au début des vacances. Elle, rien ne la fera bouger. Elle continue à arroser ses plantes tous les matins, à cirer le parquet de l'escalier, à laver les rideaux de ses fenêtres tant convoitées et à faire des clins d'œil aux enfants qui jouent dans la cour de la maternelle.

Elle est une des nombreuses locataires que l'on tente d'expulser pour cause de « rénovation urbaine ». Avant, les bourgeois résidaient dans les « beaux quartiers », le 8e, le 16e, le 17e Neuilly. Maintenant, ils envahissent les anciens. Habiter le Marais, la rue Mouffetard, ou Ménilmontant, voilà le dernier cri. Si dans vingt ans les ruelles du Quartier Latin sont transformées en larges artères bordées d'immeubles blancs et rectilignes, qu'importe ! On pourra dire : « J'ai un studio dans le 5e ».

Les promoteurs en profitent. On rachète un vieil immeuble, on ravale la façade, on retape les appartements, on installe une baignoire, un vide-poubelles, quelques fausses poutres, et le tour est joué. De 200 F par trimestre pour un deux pièces, le loyer passe à 800 F par mois, plus les charges. Evidemment, on n'est pas des philanthropes. Motif officiel : supprimer les taudis. Manque de chance, si l'on regarde la carte de Paris, on s'aperçoit que les zones les plus couvertes de logements délabrés ne sont pas les premières touchées par les démolitions. Alors ? Alors, on ne peut tout de même pas empêcher les promoteurs de construire où ils en ont envie. Après tout, ce sont leurs capitaux. (Voir la pièce du Théâtre de l'Aquarium, **Marchands de villes**, qui passe actuellement au TNP.)

Et puis les logements luxueux que l'on construit maintenant seront d'un n i v e a u « moyen » dans quarante ans. Il faut bien marcher avec son temps. On ne va tout de même pas attendre que les locataires des vieux quartiers crèvent pour élever de nouveaux immeubles sur leurs vieilles masures. Alors on les expulse. On les reloge, dit-on.

Certains ont la « chance » d'être relogés dans les HLM de banlieue. Avec une bonne indemnité, ils pourront même parfois verser un comptant pour un appartement en accession à la propriété. Mais cela n'a de sens que pour les jeunes. Les vieux ? On leur propose l'hospice, comme sur le plateau Beaubourg. On était gentil. On leur prenait toute leur retraite, et on leur donnait de l'argent de poche comme on donne un cadeau. Ils n'avaient plus de problèmes de budget à établir. Ils ont refusé. On se demande bien pourquoi.

S'ils refusent l'hospice, on leur propose un nouveau logement. « Si j'avais été la démarcheuse, j'aurais eu honte de m'offrir les taudis qu'elle m'a montrés, me dit la petite vieille. Deux mètres sur deux, un escalier vermoulu, une fenêtre qui donne sur des murs pourris. Ici, j'ai les arbres de la maternelle. Ils me prennent vraiment pour une bête. Moi ça m'est égal de partir, mais qu'ils me relogent dans de bonnes conditions. Seulement, un bon logement à 180 F par trimestre, ils ne peuvent plus en trouver, alors ils me montrent des taudis. D'ailleurs tous les vieux locataires qu'ils ont relogés, ils les ont mis dans le 13e, le 14e, le 20e, dans des logements qui vont être détruits dans quelques années. Il faut bien s'en débarrasser. »

Moi : « Mais ils ne vous ont pas offert une indemnité ? » « Si, 600 000 F anciens. Que voulez-vous que j'en fasse ? Ils peuvent se les garder. Qui voudrait vivre dans un taudis pour 600 000 F ? Je connais des institutrices qu'ils ont relogées avec des trois et cinq millions. Seulement moi, je n'ai pas d'instruction. Alors on se figure que je vais accepter n'importe quoi. Si l'indemnité était correcte, je pourrais retourner en province. Je suis des Pyrénées Atlantiques (ça fait mieux que Basses Pyrénées, comme avant). Je ne vais tout de même pas aller vivre aux crochets de ma famille ! Ce n'est pas parce que je suis une femme de ménage, que je vis avec quatre heures de travail par jour que je n'ai pas ma fierté. »

— « Vous n'avez pas été voir à la mairie ? »

« A la mairie, ils m'ont refusé l'aide au logement, parce que je n'ai pas soixante ans. Pas assez vieille pour l'hospice, mais trop jeune pour la retraite. Si j'étais forte, je pourrais travailler un peu plus. Mais avec mes 43 kilos et mon traitement pour neurasthénie, je ne peux pas faire grand chose. »

— « Et la préfecture ? »

« Ils sont les premiers à me mettre dehors. Quant au député, il n'habite pas loin, mais ne se risque pas ici. »

Ainsi, une vieille dame arrive à tenir tête à une société immobilière et à l'administration. Son arme ? La loi de 1948.

Article 4 : « Les occupants de bonne foi **(ceux qui paient régulièrement leur loyer et qui respectent le contrat)** des locaux définis à l'article premier **(logements à usage d'habitation construits avant le 1-9-1948)** bénéficient de plein droit du maintien dans les lieux loués aux clauses et conditions du contrat primitif.

Article 18 : en cas d'expulsion pour cause de travaux (mais il faut l'autorisation du ministre), le propriétaire doit reloger le locataire dans « un local en bon état d'habitation, remplissant des conditions d'hygiène normales et au moins équivalentes à celles du local, objet de la reprise, et correspondant à ses besoins personnels ou familiaux, le cas échéant professionnels, et à ses possibilités. »

Ainsi le seul moyen qui reste à la société propriétaire est l'usure de l'adversaire. « On a tout essayé pour me faire sortir, dit la vieille dame. Sans doute est-ce le hasard, les fuites d'eau soudaines, l'électricité coupée, mon paillasson dans les détritus, ma cheminée arrachée, mon plafond crevé. Hasard, le clochard couvert de... enfin vous me comprenez, que j'ai trouvé un soir devant ma porte. Il a fallu trois gardiens de la paix pour le retirer de là. J'habite au fond de la cour, il y a des tas de logements vides dans les premiers escaliers ; et justement c'est devant chez moi qu'il s'est retrouvé. Vraiment j'ai affaire à des vandales. Avant, dans la cour intérieure, on avait des rosiers, de la vigne vierge, des arbres. C'était à celui qui aurait la fenêtre la plus fleurie. Maintenant elle est pleine de matelas percés, de valises éventrées, de vêtements déchirés. Ne croyez pas que ce sont les anciens locataires qui ont jeté leurs détritus là. Tout est venu de l'extérieur. C'est le dépotoir, la décharge publique. S'ils croient me faire céder ainsi, ils se trompent. »

— « Vous êtes seule à résister dans l'immeuble ? »

« Non, il y a encore deux vieux. Mais je crois qu'ils ne sont pas très en règle. Moi j'ai toutes mes quittances de loyer, d'eau, d'électricité depuis trente six ans que je vis là. Tenez, vous n'avez qu'à jeter un coup d'œil. Vous voyez, ils ne peuvent rien me reprocher. Même pendant la guerre, j'ai continué à payer... Il y a une vieille dame aussi en dessous. Elle a été hospitalisée il y a huit mois. Tous ses meubles sont là, elle veut revenir ici. La société prétend ne pas la connaître, alors qu'elle habite ici depuis 1932. Ils ont vraiment le cœur sous les talons. Ils me réclament 140 000 anciens francs d'eau pour un semestre. Bien sûr avec les fuites qui ont été provoquées. Ils me coupent l'eau le 12, si je ne paie pas. S'ils s'imaginent que je vais payer pour les quarante locataires qui sont partis maintenant ! »

Une victime de la rénovation. Mais il n'y a pas que la rénovation. A Paris les voitures ont besoin de circuler. Il faut créer de nouvelles artères. La voie expresse rive gauche par exemple, le projet de liaison canal Saint-Martin-gare d'Austerlitz, et tant d'autres !

Le Théâtre de l'Epée de Bois a déjà été sacrifié, des quartiers entiers risquant de disparaître. Peu importe : la voiture est reine, les cadres ont la vie belle et les petits vieux vont bien finir par mourir.

Claudine Quiblier

LES VILLES ABSURDES DE SUPERSTUDIO

Superstudio : huit villes idéales, l'apothéose de vingt siécles de civilisation. L'homme détient enfin la vérité, ses contradictions sont résolues, il se complait dans sa propre perfection. Six jeunes architectes italiens nous proposent le cadre de nos vies futures, c'est le test de vos goûts. Faites votre choix.

LA PREMIERE VILLE

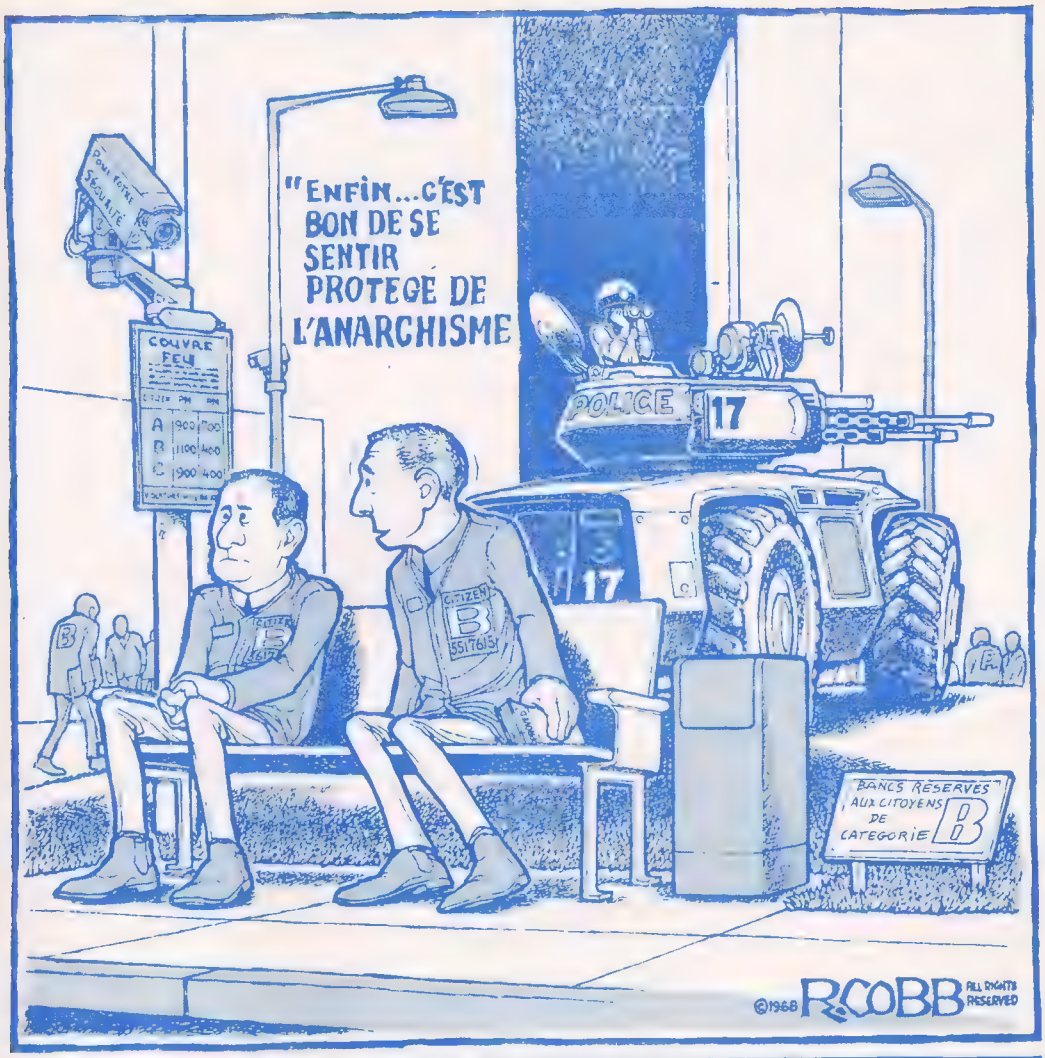
Lisse et parfaite, la ville se déploie parmi les espaces verts, les collines et les montagnes ensoleillées. De hautes et minces lignes continues de bâtiments s'entrecroisent en un filet rigoureux et carré, aux mailles de cinq cents mètres de côté. Les bâtiments, ou plutôt cet unique bâtiment ininterrompu est constitué de cellules cubiques de 5 m3. Empilées verticalement les unes sur les autres, les constructions de cellules atteignent au maximum, une hauteur de cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. La hauteur relative des bâtiments varie donc proportionnellement au niveau du sol. Chaque cellule a deux murs extérieurs, en un matériau opaque, poreux à l'air, rigide, mais lumineux. Le mur exposé au Nord, ou à l'Est s'il s'agit d'un mur extérieur, peut émettre des images, des sons, et des odeurs en trois dimensions. On trouve, contre le mur opposé, un siège capable de s'adapter parfaitement au corps humain et éventuellement de l'absorber complètement. La machinerie qui y est incorporée satisfait tous les besoins physiologiques. Le plancher évoque sur commande toutes les sensations souhaitées. De chaque cellule, les impulsions cérébrales de l'individu qui l'habite sont en permanence transmises à un ordinateur placé au sommet du bâtiment sous une voûte cylindrique. L'ordinateur sélectionne, compare et interprète les désirs de chacun et programme minute par minute toute la vie de la cité. Tous les citoyens sont parfaitement égaux et malgré Orwell nul n'est plus égal que les autres. La mort n'existe donc plus. Quelquefois bien sûr, un individu se laisse aller à d'absurdes sentiments de révolte contre cette vie parfaite et éternelle. Le calculateur n'en tient pas compte. Si il y a récidive, l'homme disparaît. Le plafond tombe sur le plancher avec une pesée de 2 000 tonnes, puis revient à sa hauteur originelle. Quel merveilleux système : une naissance va avoir lieu. Toutes les personnes vivant dans un rayon de 75 mètres donnent, qui un ovule, qui un groupe de spermatozoïdes, aussitôt transportés vers la cellule libérée par des canaux prévus à cet effet. L'ovule est fertilisée, la cellule devient utérus et protège le nouveau petit de la cité pendant neuf mois, jusqu'à son heureuse naissance. La grande aventure recommence.

LA VILLE USINE SE MORD LA QUEUE

La ville avance en s'enroulant comme un serpent majestueux à travers de nouvelles terres. Génération après génération, elle transporte ses habitants à travers les vallées, les collines et les montagnes jusqu'au bord de la mer. La tête de la cité, c'est la grande Usine, six kilomètres de large sur cent mètres de haut. Elle exploite la terre et le sous-sol, et transforme les ressources naturelles en des éléments de la ville. La Grande Usine avance d'un mètre et demi par jour. Le plan de la ville est tracé au cordeau : les routes perpendiculaires sont numérotées par des lettres et les parallèles datées du jour et du mois de leur construction.

Le grand rêve de tous les citoyens est d'aller continuellement plus avant, car à l'avant les maisons sont de plus en plus modernes. Les grandes familles changent de maison tous les mois. Les plus paresseux attendent parfois jusqu'à quatre ans. De toute façon, on ne peut pas rester dans une maison plus de quatre ans : au bout de ce délai, tout se pourrit et s'effrite, et ceux que l'on surprend dans ces ruines sont déclarés a-sociaux.

Pour éviter cette triste destinée, on inculque à chacun l'idée d'un progrès continu, d'une maison neuve. C'est pourquoi les journaux, la télévision et les autres media transmettent sans désemparer les informations les plus récentes sur les problèmes du logement. Quelle joie de s'installer dans une nouvelle maison ! Un grand jour à marquer d'une pierre blanche, quand votre directeur vous donne le congé de déménagement tant désiré. Quelle allégresse lorsque vous entrez dans votre foyer et que vous y découvrez tous les perfectionnements techniques pour vous fabriqués par la grande usine.



LA CITE CONIQUE AUX MILLE TERRASSES

La Cité s'élève au beau milieu d'une gigantesque plaine, entourée d'un canal profond de cent quatre vingts mètres. Elle se constitue de cinq cents plate-formes circulaires entassées les unes sur les autres, chacune perdant neuf mètres soixante de diamètre au fur et à mesure qu'elle s'élève. Une plate-forme est haute de deux mètres quarante, la hauteur totale est de douze cents mètres. Le diamètre de la plate-forme de base mesure quatre kilomètres huit cents.

Sur le pourtour intérieur de chaque plate-forme s'ouvrent des portes de soixante centimètres sur deux mètres quatre vingts. La plus grande plate-forme est pourvue de six mille cinq cents portes. A chaque anneau treize portes disparaissent. Au sommet, sur la terrasse supérieure de neuf mètres soixante de diamètre, se dresse une coupole métallique d'un rayon de deux mètres quarante.

Chaque porte donne sur une pièce délimitée par le mur extérieur, un mur intérieur concentrique et deux parois latérales. Sur ces parois latérales s'ouvrent des portes de soixante centimètres sur deux mètres quatre vingts, qui permettent aux cellules de communiquer entre elles.

La ville tout entière est construite en céramique blanche, translucide et imputrescible.

Les niveaux ne communiquent pas entre eux : ce n'est pas prévu. Les terrasses qui séparent chaque niveau n'ont pas de parapet. Dans chaque pièce, au centre du mur qui fait face à la porte d'entrée, s'ouvrent deux fenêtres circulaires. La plus basse a soixante centimètres de diamètre, elle donne en plein sur le silence et l'obscurité du cône intérieur, simple cavité sans divisions horizontales ou verticales. La seconde ouverture, placée au-dessus de la première, a un diamètre beaucoup plus réduit : c'est l'embouchure d'un tuyau. On y place les nouveaux nés dès leur naissance. Quelques heures passées dans ce triste boyau suffisent à mettre dans la cervelle de l'enfant un « coordinateur » qui lui permettra de communiquer avec ses voisins immédiats, à l'exclusion de tous les autres. On peut, au prix d'un effort important, résister au coordinateur des voisins, mais cela occasionne de graves troubles mentaux, tel que le sentiment de culpabilité vis-à-vis du système et un repentir social très douloureux.

Deux fois par jour, à heure fixe, tous les habitants mettent leur tête dans la minuscule lucarne qui s'ouvre sur le cône interne et reçoivent leur ration de rêve émise par celui qui a la chance de vivre au sommet de la coupole. Personne ne connaît sa manière de vivre, mais tout le monde l'imagine heureux, car il ne donne ni ne reçoit, n'en ayant nul besoin. Les merveilleux rêves qu'il transmet viennent sûrement de sa propre vie. Accéder à ce paradis, tel est le désir commun de tous les habitants qui tirent d'invraisemblables plans pour y parvenir. Ceux d'en haut se défendent, quelquefois il y a lutte. Mais la question reste posée : qu'arrive-t-il aux habitants de la Coupole une fois détrônés. Sur la terrasse supérieure, on n'a jamais vu personne.

NEW-YORK SUR CERVEAUX

La Ville est née dans cet espace dévasté, torturé, mutilé qu'était autrefois New York, et plus précisément Central Park, vers la quatre vingt et unième rue. On décida de la construire quand on eut compris que l'explosion avait irrévocablement contaminé tous les habitants de New York et qu'il fût clair que leurs corps étaient devenus inutilisables. Représentez-vous un cube de cent quatre vingts pieds de côté, couvert de tuiles de quarts de dix pouces de côté, avec une lentille de neuf pouces de diamètre. Ce revêtement condense la lumière sur une cellule photo - électrique qui transforme l'énergie nécessaire au fonctionnement de la ville.

Chaque cube reçoit un container de dix pouces en plastique inerte et transparent. Son intérieur représente une cavité sphérique remplie d'un liquide capable de faire vivre un cerveau placé en son centre. Un système d'électrodes, connectées en différents points de la masse cérébrale, lui assurent une communication directe.

Au centre de la ville, une cavité de trente-trois pieds de côté, un couloir de trois pieds de large, quatre de haut et cinquante-huit de long relie cette cavité centrale à l'extérieur. C'est là que se trouve l'appareillage qui régénère et filtre le liquide cérébral. Le procédé, particulièrement au point, élimine toutes les toxines et prévient ainsi tout processus de névrose ou de vieillissement.

Dix millions quatre cent cinquante six cerveaux vivent dans la cité. Dans la lumière rouge du couloir, et dans la cavité centrale, ils battent doucement, enfermés dans leurs interminables méditations ou concentrés dans d'inépuisables réflexions. Complètement coupés de toute perception extérieure, ils peuvent sublimer leurs pensées aussi longtemps que le soleil durera, libres d'atteindre les espaces infinis de la sagesse et de la folie, d'atteindre peut-être enfin la connaissance absolue. Ils survivront à l'humanité, ils verront sa marche vers la destruction, mais resteront incapables de faire quoi que ce soit pour l'accélérer ou la ralentir A la fin des fins, ils seront seuls.

LA CITE DES SUPERBES DEMEURES

Complètement coupée de la campagne, elle possède tout ce qu'il faut pour satisfaire ses habitants. C'est sûrement la plus belle ville du monde, puisque tous ses habitants n'ont d'autre but dans la vie que de posséder la plus belle maison. Ils partent tous au départ dans les mêmes conditions : chaque noyau familial se voit attribuer un espace fixe. La cité s'organise sur un réseau de routes parallèles larges de dix mètres. Chaque bloc fait trente-six mètres carrés. Si l'on ne donne pas une surface plus grande à chaque famille, c'est pour obliger les citoyens à oublier un confort amollissant et à garder comme seul souci la beauté du décor. La concurrence est permanente. Chaque maison a cinq mètres de côté, trois mètres de haut, des murs de béton de cinquante centimètres d'épaisseur, un toit de verre. Une lampe l'éclaire au milieu. Le sol est en plastique avec, en son centre, une plaque de chauffage. Les murs sont peints en vert. Un rideau masque les pièces utilitaires, à droite de l'entrée. Un placard d'acier contient les vêtements, seul meuble de la pièce. Sur le mur en face de la porte, deux robinets, l'un pour l'eau, l'autre pour un plasma nutritif à base de chlorophylle corsé de vitamines et de sels minéraux : c'est l'unique nourriture du citoyen.

Au-dessus des robinets, quelques cadrans reliés au compteur central de la ville qui indique en permanence l'état du compte en banque de l'habitant. Tous les citoyens travaillent dans les usines de la ville, qui produisent des plaques de métal, des revêtements plastique, des vêtements et quelques articles de première nécessité. A la fin du mois, on leur donne des coupons dont on déduit la contribution pour l'électricité, l'eau, le chauffage et la nourriture. Avec ces coupons, ils peuvent acheter les matériaux nécessaires à l'embellissement de leurs maisons, ce qui occupe tous ses loisirs.

Les murs de béton de la maison supportent de grandes sérigraphies aux couleurs vives. Le choix du sujet est laissé au goût de chacun. L'élégance veut qu'on choisisse comme modèle des monuments historiques fameux, mais on voit aussi des arbres, des animaux, des peintures et des motifs abstraits.

On peut construire aussi haut que l'on veut, mais le coût élevé des matériaux limite la hauteur. Les familles les plus prestigieuses arrivent à atteindre les deux cents mètres, et leurs fresques sont superbes. Il faut souligner qu'à partir de quatre vingt dix mètres, l'acier ne suffit pas à soutenir les murs : on loge sous le toit un ballon transparent rempli d'hélium pour soutenir l'édifice.

ENTREZ, ENTREZ DANS LA VILLE FABULEUSE ET MAGNIFIQUE DE BARNUM JUNIOR !

La ville repose sous une énorme tente de cirque aux rayures rouges et bleues. Reliée à la terre par des centaines de câbles, la tente est suspendue à d'immenses aérostats. Elle a un diamètre de trois ilomètres. En son centre se dresse un énorme cylindre fait de feuilles de métal d'argent verni. Un kilomètre neuf cents de haut. On a construit la ville à l'intérieur même du cylindre, une cité modèle réduit (cinq fois). Là vivent à peu près deux millions d'habitants. On y trouve tout ce qui caractérise les villes modernes, mais aussi les reproductions des monuments les plus connus, comme l'Empire State Building, la Tour Eiffel, le Colysée (entièrement recogstitué) et Sunset Boulevard.

Petit guide pour la visite : vous arrivez, vous vous garez et payez un ticket (deux francs cinquante par minute de visite). Vous devez ensuite verser une caution pour les dommages que vous pourriez éventuellement causer. Le montant en est fixé à 5 francs la

LA CITE DE L'ORDRE

Rien d'étrange apparemment. Des rues, des squares, des parcs, des maisons de tous âges. Un fait curieux : la ville a le même maire depuis quarante cinq ans. Pour une bonne raison : cet homme a eu un jour une heureuse idée. Au lieu d'adapter la ville à ses habitants, il a adapté les habitants à leur ville. Près d'un demi siècle plus tard, les choses commencent à bien se passer.

Dès qu'un citoyen commet un acte délictueux ou se plaint de quoi que ce soit, on ne le punit ni le contente — il est envoyé à l'Hôtel de Ville dont il est l'invité pendant une semaine, et il rentre chez lui convaincu. A son retour, il a beaucoup changé. Précis, respectueux, calme, il accomplit tous ses devoirs avec le sourire. Depuis quarante cinq ans, presque tous les citoyens ont séjourné à l'Hôtel de Ville

La plupart des conseillers municipaux sont morts dans les quarante cinq dernières années. Le maire leur a rendu un dernier hommage en leur faisant élever de superbes statues en plastique grandeur nature.

Le maire est très content. Il commence à nourrir de grandes ambitions. Hier, on a eu très peur pour lui. Il est tombé et il a perdu ses petites boules en polystirène. Ses adjoints le réparent.

LA CITE DU GRAND LIVRE

Les citoyens portent le Livre attaché par une chaîne autour du cou. C'est l'esprit de la cité. Sur les pages de gauche, les normes morales. Sur les pages de droite, le traité de savoir-vivre. Des séries d'immeubles parallèles de dix mètres de haut, trente mètres de large et dix kilomètres de long sont séparés par un espace de trois mètres. A l'intérieur de chaque building, une aile de dix mètres de large et de neuf mètres de haut. Tous les trente mètres, de petits tunnels transversaux de trois mètres sur trois mènent d'une rue à l'autre. Les grands tunnels sont plongés dans l'obscurité mais les citoyens ont des lunettes à infra-rouge qui leur permettent de s'y retrouver. Entre le tunnel central et les rues, les habitations s'alignant en cellules. Le Livre qui règle en toutes circonstances et sans exception la vie des citoyens a été conçu pour que les pages de gauche puissent être lues à la lumière naturelle et les pages de droite à la lumière infra-rouge.

Extraits du Livre :

p. 2 : La Loi est la même pour tous.

p. 3 : La Loi est fonction du pouvoir de l'individu.

p. 6 : L'Etat est toujours au service du citoyen.

p. 7 : Le citoyen est au service de l'Etat.

p. 28 : On ne peut tuer qu'en état de légitime défense.

p. 29 : Il faut tuer selon le Code et se débarrasser des corps dans les ouvertures pratiquées à cet effet.

Les citoyens peuvent à leur gré vivre dans la lumière ou dans le noir, et passer de l'un à l'autre. En pratique, on vit plutôt dans les tunnels et dans les cellules. Les magasins et les bureaux se trouvent au rez-de-chaussée.

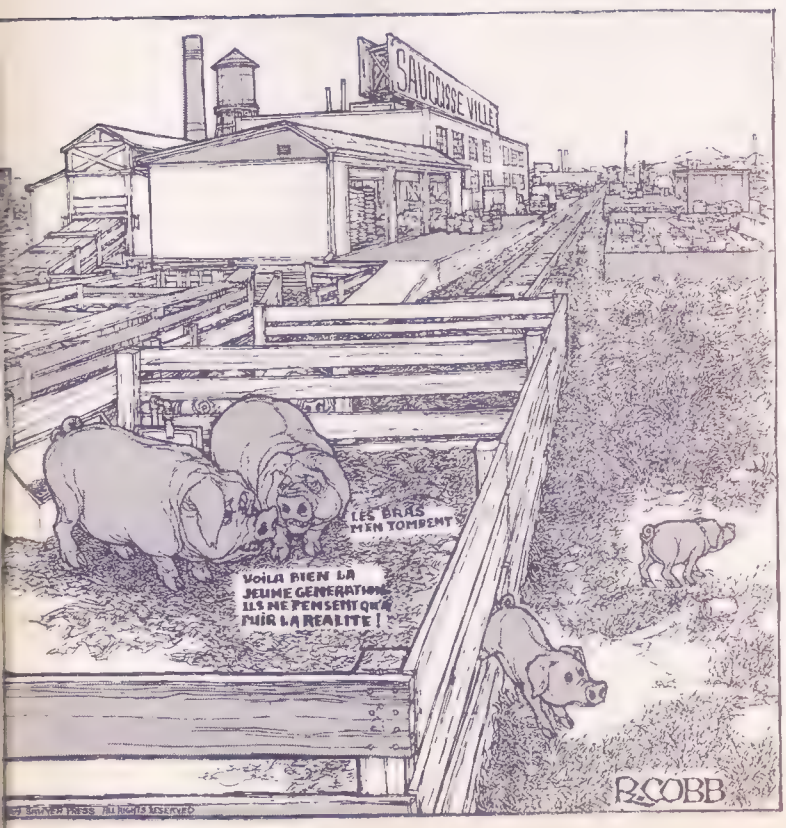
minute, mais ne peut en aucun cas être inférieur à quatre mille cinq cents francs (si vous n'avez pas cette somme sur vous, vous pouvez l'emprunter à la banque la plus proche sur la simple présentation de votre permis de conduire et des papiers du véhicule, moyennant bien sûr un intérêt de 5 %). Alors seulement vous recevrez la « Clé de la ville », sorte de carte électronique qui contient toutes les informations nécessaires à votre visite. Vous vous dirigez avec d'autres visiteurs vers l'ordinateur, vous y introduisez votre clé. La lumière qui vous fait face tourne au vert ; vous pouvez enfin expliquer au cerveau qui vous êtes. Si vous voulez être un personnage célèbre (vivant ou mort), le nom seul suffit : nous espérons que votre « héros » favori figure sur notre liste sélectionnée de cent mille noms. Autrement, vous devrez faire un autre choix (sur l'écran en face, vous pouvez voir la photo de votre « héros » s'il est libre, le mot absent s'il n'est pas sur la liste, le mot occupé s'il est déjà choisi). Nous tenons à préciser que notre organisation n'est pas un bal masqué. Ne nous demandez donc pas de personnages historiques ; notre liste est composée de personnes encore vivantes en 1915. Pour visiter la ville dans la peau d'un personnage célèbre, il vous en coûte cinq francs la minute (en supplément). Si c'est au-dessus de vos moyens, et que vous préférez être en visiteur moyen, indiquez au cerveau quel caractère et quel genre vous désireriez : son portrait apparaîtra sur l'écran.

Après avoir fait votre choix, attendez le son de la cloche et dirigez-vous vers un des cylindres que vous trouverez devant vous. Insérez alors votre clé dans la serrure. Attendez une minute et demie : une combinaison spatiale vous parviendra par des rails situés au-dessus de vous. Quand vous serez prêts, poussez le bouton vert qui se trouve sur la combinaison, à la hauteur de votre poitrine. Le sol de la pièce disparaîtra au profit d'un diamètre d'un mètre quatre vingt dix. Un cylindre de plexiglas s'ajustera parfaitement à la plate-forme. Fermez un instant les yeux, ça vaudra mieux pour votre santé mentale, rouvrez-les : vous êtes dans la ville. Désormais, grâce à votre combinaison qui est en réalité — vous l'avez deviné — en télé pantographe extrêmement moderne, chacun de vos mouvements est transmis à la poupée robot que vous avez choisie et qui, dans la ville, obéit à vos désirs. Les détecteurs électroniques du robot perçoivent les sensations de la vue, de l'odorat, de l'ouïe, du toucher et du goût, et les transmettent directement à vos centres nerveux. Souvenez-vous que vous pouvez faire ce que vous voulez, mais que tous les dommages causés à la Cité ou à ses habitants vous seront comptés au prix fort. Souvenez-vous aussi que votre « double » sait un peu comment il doit se comporter pendant votre « voyage » et qu'il peut vous guider. En particulier il connaît sa voiture, sa maison, sa femme ou sa petite amie, les principales rues de la ville, etc. Dans la poche de droite de votre veste, vous trouverez un pistolet chargé (si votre « héros » est un détective ou un tueur, cherchez bien sûr sous l'aisselle gauche). Vous pouvez vous en servir si vous voulez, en vous rappelant que chaque assassinat est facturé à part et que le prix en est parfois élevé. A vous de faire votre budget.

Restez sur vos gardes : vous pouvez être attaqué, même si vous avez choisi d'être un jeune homme bien élevé. Si besoin est, utilisez votre revolver pour vous défendre, mais sachez que la légitime défense ne vous évite en rien les frais afférants. Rassurez-vous : vous ne ressentirez aucune douleur, c'est la seule chose que nous ne fournissions pas — sauf si vous avez volontairement choisi l'un des cinquante mille personnages sensibles à la douleur. Sachez aussi qu'une fois mort, vous perdez le contrôle de vos mouvements. Le simulateur automatique de mort y pourvoie en fonction du héros choisi. Votre voyage n'en est pas terminé pour longtemps, vous avez encore au programme une folle course en ambulance avec sirène appropriée, puis toutes les formalités médicales et légales, enfin une mise en bière exactement comme si vous y étiez, avec cercueil capitonné de première bien. Rappelez-vous que tout vous est permis.

Nous insistons sur les modalités de la mort : c'est sur ce point que nous recevons le plus de réclamations. Mais telle est la règle du jeu.

Naturellement, nous préférons que votre voyage se passe bien.



CONCLUSION

Le moment est venu de vous expliquer la signification profonde de ce panorama imaginaire : c'était un test. Eh oui ! Vous avez lu les descriptions de huit villes. Sur les huit, combien vous séduisent ? Certaines vous apparaissent-elles comme marquées par le progrès ? Réfléchissez bien avant de répondre.

RESULTATS :

— **Plus de sept :** *vous êtes un vrai chef d'Etat. La logique technocratique vous a pénétré tout entier. Vous n'êtes qu'une coquille de noix, cavité noire et humide dans laquelle le système s'est installé comme corail dans l'anfractuosité du rocher.*

— **De cinq à sept :** *Vous êtes le superbe rouage. Bien à l'aise dans l'huile du mécanisme, la patte graissée par la logique de la culture, vous tournez doucement en synchrone avec votre créateur. Nous avons peur de vous, zombie.*

— **De trois à cinq :** *Esclave et succube. Vous avez tué votre doute pour qu'on ne vous tue point, mais vous êtes mort de toute façon. Vous ne pensez pas, vous ne voulez pas, vous exécutez. Il vous reste quelque poumon, un ou deux organes, mais ils fonctionnent comme des mécaniques, de la chaîne de montage à la poubelle.*

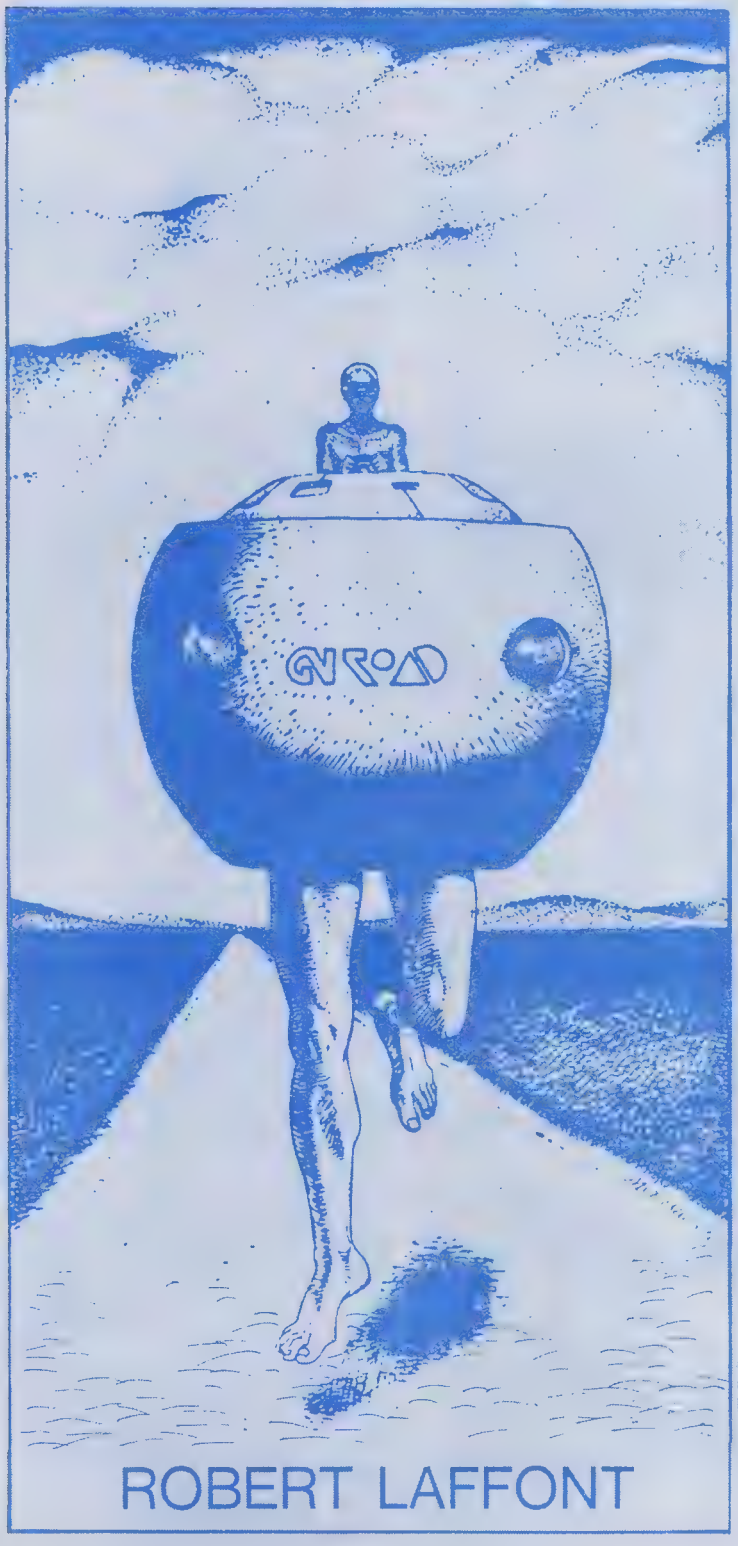
— **Un ou deux :** *Vous n'êtes qu'un vers. Vous le savez dans le fond de votre âme, mais vous ne voulez pas encore vous l'avouer. Vous vous êtes amputé, parce que tout vous fait peur, même la fuite. Tassé dans un coin sombre, vous vous enfoncez dans la boue pour tout oublier. Vous vivez, mais c'est peut-être pire.*

— **Aucune :** *Ah ! vous n'êtes pas mécontent. Vous ne vous êtes pas laissé prendre. Vous avez compris qu'on vous parlait d'aujourd'hui. Qu'il suffisait d'aider un peu la logique du système, de la rendre rigoureuse, et qu'on y sera bientôt.*

Laissez-vous toucher sans réserve par la révélation. Soyez les dignes fils du vieil homme de la montagne. Exterminez les esprits, les monstres et les démons. Purifiez la terre avec l'eau et l'encens. Posez les fondations de la nouvelle cité aux murs blancs.

Aujourd'hui la littérature vivante c'est la Science-fiction

Collection **"Ailleurs et Demain"** *dirigée par*
GERARD KLEIN



NOUVEAUTES
(couverture argentée)

FRITZ LEIBER :
Le Vagabond

FRANK HERBERT :
Dune

PHILIP DICK :
Ubik

JACQUES STERNBERG :
Futurs sans avenir

GERARD KLEIN :
Les seigneurs de la guerre

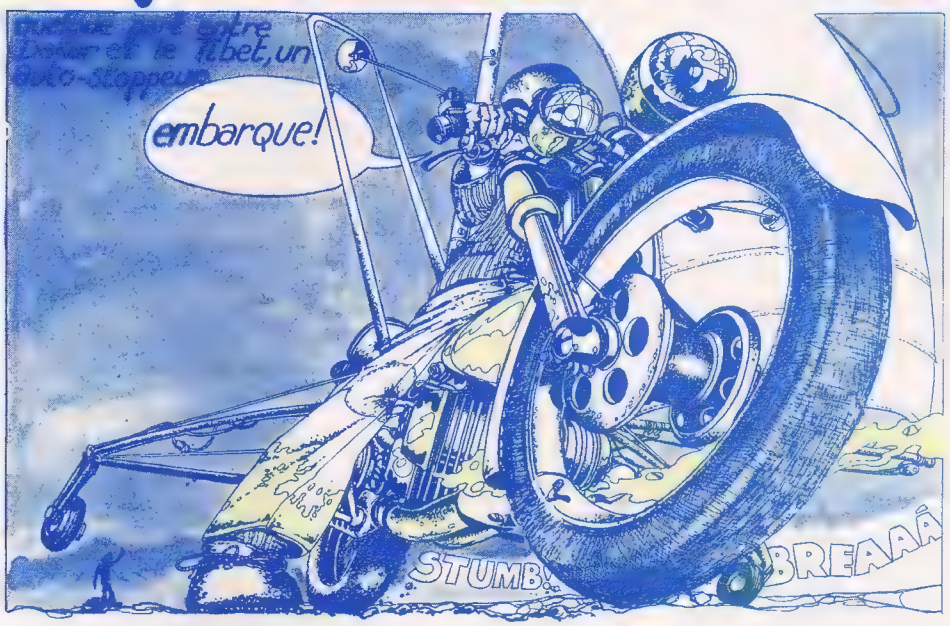
NORMAN SPINRAD :
Jack Barron et l'éternité

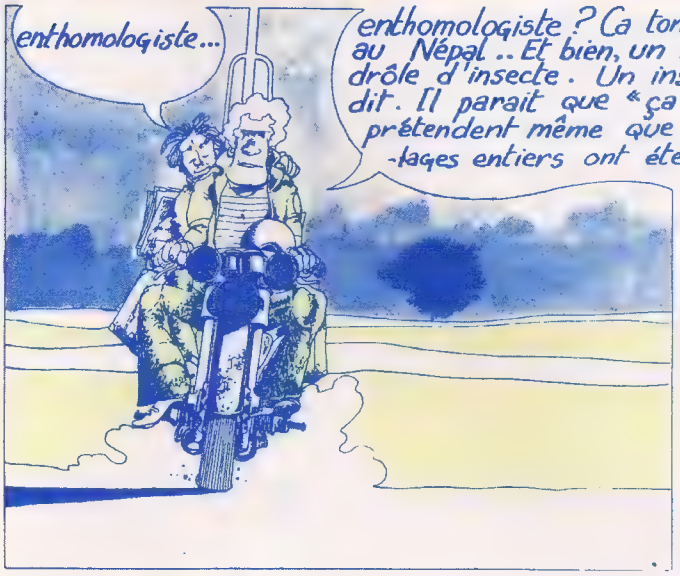
CLASSIQUES
(couverture dorée)

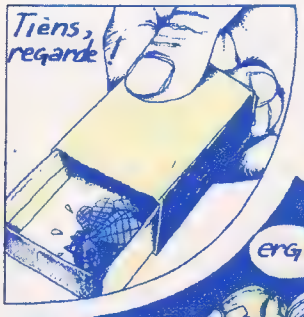
STEFAN WUL :
Œuvres

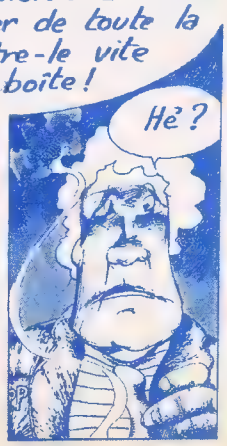
BERNARD WOLFE :
Limbo

LA MOUCHE SUSCEPTIBLE









BON SANG! QUEL EST CE MONSTRE ?! CE N'EST TOUT DE MÊME PAS...
LA MOUCHE? JE CRAINS QUE SI...
DRÔLEMENT SUSCEPTIBLE, HEY?
EN EFFET!

HEIN?
QU'EST CE QUE C'EST ENCORE QUE CE TRUC ?..
AH LA LA ! QUELLE JOURNÉE !
SAUTE!
YPPPP!
QU'EST CE QU'IL A DIT ?
?
ET EN VITESSE !
EUH... BONJOUR !
DRÔLE DE POLLUEUR ! JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE AILLEURS...
PERSONNE SUR LE PONT ! MAIS IL Y A DE LA LUMIÈRE LÀ-HAUT. ON MONTE ? NOTRE PETIT COPAIN ROUGE A L' AIR D'Y TENIR...
MOUAI..
LE TEMPS SE COUVRE.
ÇA VA FLOTTER !
BROOM!!!
TSS!TSS !
AAA!!!
MALHEUR !
À L'ABRI ! VOILÀ DES CAILLOUX !
?

SANS AUCUN DOUTE
CE NE SERA QU'UN GRAIN...
SPLAT!
MMHOPF!
MAIS!
BRAACADAKACRAC!!
...MAIS IL SEMBLE QU'UN ORAGE D'UNE TELLE AMPLEUR N'AIT PAS ÉTÉ PRÉVU DANS LE SCÉNARIO..?
QUOI QU'IL EN SOIT, ÇA SE PASSE ASSEZ MAL POUR DEUX HÉROS...
ET LE GRAND POLLUEUR SOMBRE CORPS ET BIENS.
TÔÔT!
COMMENT ÇA, PAS PRÉVU DANS LE SCÉNARIO ?
AH? TIENS OUI! BON, EUH...
LES SAISONS PASSENT...
LA MOUTARDE MONTE DANS LE MOUTARDIER ORIGINEL...
C'EST LA VIE.
BEN OUI.
VOILÀ VOILÀ VOILÀ...
UN BEAU ET CHAUD SOLEIL RAMÈNE LE PRINTEMPS... C'EST UNE AUTRE HISTOIRE QUI COMMENCE!
HO! HO! ET NOUS, ALORS ? À QUOI ON A SERVI ?
ET QUELQUE PART ENTRE DAKAR ET LE TIBET...
NON MAIS DES FOIS!
OUBLIER SES PER EN COURS DE ROU
IL EST DIN GUE!
À LA LA!
ÇA VA PAS ? QU'EST-CE-QUE C' EST QUE CETTE BANDE DESSINÉE ?
NON, MAIS SANS BLAGUE!
HEIN ?
ET CEUX-LÀ, QUI C'EST ? HEIN ?
VOUS FATIGUEZ PAS LES GARS ! NOUS, ON EST LES DOUBLURES!
P. COUSIN

JOHN WILLIAMS

Captain Beefheart

suivez le boeuf pour trouver l'âge du capitaine

Lorsque Frank Zappa proposa à son vieux camarade de lycée Don Van Vliet, alias Captain Beefheart, d'enregistrer un album en toute liberté pour Straight, la marque qu'il dirigeait, le Capitaine ne se sentit plus de joie. Il s'assit sans tarder devant un piano, mit en marche son magnétophone mini-cassette, et composa pendant toute la nuit, soit huit heures et demie d'affilée, les vingt-huit chansons qui devaient figurer sur le double album **Trout Mask Replica,** parole et musique (et par musique il faut entendre non seulement les parties vocales, mais celles des deux guitares et de la batterie, sans compter la basse, le sax et la clarinette basse). Et lorsque le journaliste Langdon Winner, à qui nous devons ces précisions biographiques, demanda au Capitaine, pour plaisanter, pourquoi il lui avait fallu tant de temps, Beefheart répondit le plus sérieusement du monde : « Eh bien, je n'avais jamais joué de piano de ma vie, il fallait que je trouve moi-même les doigtés. » En un an de répétitions, il enseigna ses compositions à ses musiciens. La plupart n'avaient jamais touché à un instrument de leur vie, mais possédaient une foi inébranlable en leur Capitaine. Instruit par plusieurs années d'expérience, Beefheart savait bien qu'un musicien professionnel doit toujours « désapprendre » péniblement toute sa technique et son savoir musical avant d'aborder la musique beefheartienne. Autant se passer de la première phase et commencer directement à partir de la table-rase de l'inexpérience.

Dans toute l'histoire de la rock music, rien ne ressemble et rien ne ressemblera jamais à **Trout Mask Replica.** A la première écoute, c'est une ébouriffante cacophonie, un capharnaüm sonore, le chaos, la jungle, l'enfer, la folie. Les notes s'entrechoquent, la voix crie, râle, grince, grogne, hulule : une musique affolante et frénétique. Puis, avec l'habitude, tout cela se transforme en son contraire : l'évidence musicale même, une pureté et une innocence sonore par-delà une redéfinition de toutes les règles harmoniques et rythmiques. N'aurait-il produit que cet album, Capitain Beefheart mériterait sa statue comme l'un des deux ou trois « génies » qu'ait produit la rock music. L'apparence des musiciens confirme la fureur baroque de leur musique, à commencer par Beefheart lui-même, vaste face de lune surmontée d'un chapeau tuyau de poèle, longues redingotes d'épouvantail ou smoking rougeoyant de dompteur de fauves, laissant courir ses doigts boudinés que la vitesse rend presque invisibles sur le manche de son saxophone. Et l'immense Zoot Horn Rollo, guitariste blafard, le visage gélatineux caché derrière ses lunettes fumées, pénètre sur scène en crachant de grandes gerbes

d'étincelles multicolores par le canon de son pistolet sidéral, quand il ne scrute pas le public à l'aide de ses jumelles d'Opéra. Et Rockette Morton, petit barbu hirsute, sorte de croisement entre Jimi Hendrix et Léon Trotsky, exécute un mambo ininterrompu aux entrechats complexes en jouant de la basse. Et Antennae Jimmy Semens, peut-être le plus martien d'entre tous : hermaphrodite vêtu d'un immonde tablier aux couleurs pastel, petite tête de rat et voix de fausset (on peut l'entendre dans « Ella Guru »). Hélas, Antennae Jimmy ne fait plus partie du Magic Band : d'un coup de poing bien appliqué, il cassa un jour les dents du bassiste Rockette Morton ; en guise de représailles, Zoot Horn Rollo lui brisa quelques côtes ; puis le Capitaine et ses hommes sortirent Jimmy de l'hôpital, lui payèrent des vêtements neufs et le renvoyèrent au désert, d'où il venait. Enfin Drumbo et Ed Marimba, les deux membres les plus récents du Magic Band, fournissent le « clou » du spectacle en se livrant, au cours de leur duo de batteries, aux pitreries les plus improbables, transformant et perfectionnant chaque soir leur numéro. Tel était du moins le spectacle qu'offraient Captain Beefheart and his Magic Band au cours d'une tournée américaine de six semaines qu'ils entreprirent en février 1971. Captain Beefheart rompait ainsi une retraite de plusieurs années : au moment de la sortie de **Trout Mask Replica,** en septembre 1969, on racontait que le Magic Band ne s'était pas produit plus de trente-cinq fois en public depuis sa création. Mais les teenagers américains n'étaient pas prêts d'oublier ce personnage qui terminait certain shows par la récitation « a capella » d'un poème idiot, « Little golden birdies », accompagnée de grands gestes et de trémolos grandiloquents, et qui laissait la salle dans un silence pétrifié. Lorsque ses fans en redemandaient, hurlant « More ! more ! « en s'époumonnant, il revenait sur scène en grommelant « Bon, puisque vous l'avez demandé... » et sifflait au micro « More », un vieux succès des années cinquante. Quant aux journalistes, intervieweurs, présentateurs de radio et autres chargés de promotion, ils souffrirent beaucoup : Captain Beefheart n'a jamais prononcé dans sa vie une réponse « raisonnable » à une question « normale », et n'a jamais laissé passer une occasion de tordre le cou au langage par le calembour et la métaphore analphabète.

Bref, Captain Beefheart est un être d'exception. Faut-il encore rappeler que sa voix couvre aisément quatre octaves et demi ? qu'il fendit le cœur d'un micro Telefunken de 1.200 dollars en enregistrant « Electricity » ? Grand amoureux de la nature, il nourrit soigneusement au sucre les fourmis de sa propriété « pour leur éviter de manger des produits empoisonnés ». Lors de l'enregistrement de **Trout Mask Replica,** craignant que le bruit n'abîme les arbres de son jardin, il demanda à Straight d'engager un chirurgien d'arbres pour toute la durée des séances. La demande fut refusée, mais Straight reçut quand même une facture de 250 dollars pour l'examen médical complet de tous les arbres à la fin de l'enregistrement. Beefheart ignore totalement les règlements et les interdictions des hommes. En février 1968, il se présenta à la frontière anglaise avec son groupe, sans argent et sans permis de travail. Prié de s'identifier, il déclara : « Nous sommes des pélerins venus du vingt-cinquième siècle ». Et comme un douanier l'interrogeait sur l'appareil photo suspendu à son cou, il répondit imperturbablement qu'il s'agissait là d'un membre du groupe. Après quelques heures passées dans la salle de détention à prendre des photos, jouer de la flûte de Pan et décorer les murs d'emblèmes pacifistes, le Capitaine et ses hommes durent reprendre le chemin de l'Allemagne. On pourrait multiplier les anecdotes : Captain Beefheart ne s'en laisse pas conter par le putride principe de réalité et les blafardes réalités quotidiennes. Sa vie et sa musique s'alimentent au grand éclat du rire originel.

Voici à présent la biographie en treize chapitres de Don Van Vliet, alias Captain Beefheart.

Chapitre premier. — Un heureux événement : Don Van Vliet naît en 1941 à Glendale (Californie).
Chapitre II. — L'enfance. Don Van Vliet s'intéresse à la sculpture. Atterrés, ses parents l'emmènent au plus profond du désert, à Lancaster (Californie du Sud), pour le soustraire aux mauvaises influences.
Chapitre III. — Au lycée, M. et Mme Van Vliet pouvaient-ils imaginer qu'un serpent moustachu (ou qui allait le devenir) se cachait derrière ces volets endormis ? Le jeune Frank Zappa y médita en compagnie du jeune Don Van Vliet quelques-unes de ses entreprises les plus sinistres.
Chapitre IV. — Au collège.
Chapitre V. — Un poste à responsabilité : dans une chaîne de magasins de chaussures.
Chapitre VI. — Abandon de poste. Le jeune Van Vliet quitte son travail en plein « rush » de Noël.
Chapitre VII. — Retrouvailles. Don Van Vliet va rejoindre Zappa à Cucamonga, où celui-ci vient de monter un petit studio. Parmi les projets qui ne se réaliseront jamais : un groupe de rock and roll, The Soots, qui devait réunir Beefheart et Zappa, et un film, **Captain Beefheart meets the Grunt People,** dont le titre fut conçu au cours d'une party très défoncée dans la voiture de Zappa.
Chapitre VIII. — La naissance du Magic Band. 1964. En possession de son inestimable surnom, Captain Beefheart retourne à Lancaster et réunit quelques musiciens locaux pour fonder le plus fou des groupes de rock. Captain Beefheart and his Magic Band se taille une belle réputation dans sa région pour sa musique fracassante et pour sa présentation déjà exceptionnelle : cuir noir des pieds à la tête et cheveux jusqu'aux épaules (en 1964 !). A. et M., première des nombreuses maisons de disques par lesquelles passera Beefheart, sort deux quarante-cinq tours simples dans un style rhythm and blues assez traditionnel : « Do wah diddy » (un morceau de Bo Diddley) et « Frying Pan », mais refuse tout net d'enregistrer les chansons prévues pour le premier album, « Electricity », « Zig Zag Wanderer » ou « Abba Zaba ». Outré, Beefheart dissout son groupe et boude pendant un an.
Chapitre VIII. — En route vers la gloire. En 1965, le producteur Bob Krasnow accepte d'enregistrer les morceaux. Beefheart rassemble ses musiciens : Alex Snoufer (guitare), John French (batterie) et Jerry Handley (basse), auxquels Krasnow ajoute un musicien professionnel, le guitariste Ry Cooder. Cela donne **Safe as milk** (Buddah), douze morceaux, des blues rauques et râpeux dans la grande tradition, avec l'excellent travail au bottleneck de Ry Cooder, mais aussi quelques incursions dans les rythmes bizarres (« Abba Zaba ») et dans les sonorités lunaires (« Electricity », qui utilise le « therimen », instrument hululant semblable aux ondes Martenot).
Belle envolée : Captain Beefheart and his Magic Band semblent bien partis pour rejoindre les rangs des futures superstars de l'underground, en compagnie des nouveaux groupes de San Francisco ou Berkeley. Beefheart est engagé pour le Fillmore et pour le festival de Monterey. Las ! Ry Cooder quitte brusquement le groupe, qui annule les deux contrats. Cooder dira pour sa défense : « Bob Krasnow poussait le groupe à se produire alors qu'il n'était pas prêt. Personne n'arrivait à jouer les chansons incroyables que Don avait écrites pour **Safe as milk.** Au Festival de Mont Tamalpais nous avons joué trois morceaux et, croyez-moi, ça ne marchait pas du tout. En plein milieu de « Electricity » Beefheart quitta la scène et alla s'écrouler le nez dans l'herbe. »
Fin du chapitre VIII : Beefheart dissout à nouveau son groupe et va bouder.
Chapitre IX. — Où Bob Krasnow dévoile son hideux visage. Il faudra plus de deux ans pour que Krasnow se décide à enregistrer le second album de Beefheart. Entre temps, il a laissé expirer le contrat avec Buddah pour établir un contrat personnel avec Beefheart, puis a vendu les droits du futur album à deux marques à la fois, Buddah et MGM. Ignorant ces odieuses manœuvres, Beefheart rassemble à nouveau ses musiciens : toujours John French, Jerry Hand-

ley et Alex Snoufer (qui se nomme désormais Alex Saint-Claire), ainsi qu'un second guitariste, Jeff Cotton. Il enregistre son album au début de 1968 puis s'embarque, confiant dans l'avenir, pour une tournée européenne : on le verra en Angleterre, au Middle Earth et au Speakeasy londoniens, en Allemagne et en France, au Midem. Mais à son retour, trahison : **Strictly Personal**, album sorti chez Blue Thumb (la marque de Bob Krasnow), défigure hideusement la musique de Beefheart, grâce au déphasage, à l'effet jet et autres lâches manipulations psychédéliques. Ces effets ne manquent d'ailleurs pas d'intérêt et créent une atmosphère oppressante et tout à fait défonçante, même s'ils réduisent certains passages à l'état de bouillie électronique. Mais Beefheart a toujours refusé les artifices techniques : sa musique se veut naturelle, brute, directe, le produit de la chair et du souffle : il s'efforcera toujours de contenir l'invasion de la machine.

On trouvera un enregistrement plus fidèle de la musique de l'époque dans **Mirror Man** (Buddah), un album sorti quelques années plus tard, réalisé à partir de bandes de démonstration et de bandes en public. Beefheart opère une extension et une transformation du blues, reprenant notamment la pulsation irrésistible créée par Bob Diddley, dans des morceaux comme « Terraplane Blues », « Safe as milk », « Trust us » ou « Mirror Man » : il étire les syllabes, tord les inflexions, pousse la voix dans ses derniers retranchements. Ainsi « Mirror Man - Mere Man » sert de point de départ à d'innombrables variations. Les morceaux sont longs et hypnotiques, ils martèlent avec obstination les riffs dans des crescendos sans limites (« Kandy Korn »).

Ecœuré par la trahison de Krasnow, par l'insuccès commercial de l'album et par l'abandon de ses musiciens, qui le prive de sa dernière consolation — pouvoir dissoudre son groupe — Beefheart s'en va bouder pendant un an.

Chapitre X. — Zappa sauve la situation. Voici **Trout Mask Replica** (straight), le monument, le grand départ vers les terres musicales inconnues, la rupture complète par rapport au Beefheart d'antan. Rupture dans les rythmes, soumis à un broyage méthodique, concassés par les hoquets de la batterie et les entrelacs des deux guitares et de la basse. Rupture dans les harmonies : sax et clarinette basse dérapent dans de grandes envolées free, la voix improvise un récitatif haletant qui dédaigne toute mélodie identifiable. Rupture dans les timbres : chaque instrument explore ses registres criards, stridents ou rauques, une véritable esthétique de la laideur sonore. Rupture dans les textes : d'énormes poèmes surréalistes accumu-

ABONNEZ-VOUS

30,00 F
pour 12 numéros ou
12 numéros + le Crumb = 35 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Mode de règlement : mandat, chèque postal C.C.P. Paris 4.585-95 (envoyer les 3 volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à « Actuel », 60, rue de Richelieu, Paris-2e.

18 numéros + 1 disque = 50 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

au choix l'un des 33 tours suivants :

☐ Rock Generation : premiers enregistrements du Soft Machine.
☐ Steve Lacy . Moon.
☐ Anthony Braxton : This Time.
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
☐ Gong, Camenbert Electrique.

(cochez la case correspondante à votre choix)

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Complétez votre collection d'« Actuel » :
Chaque ancien numéro : 2 francs au journal.
Dépêchez-vous, les numéros 1, 2, 4, 5, 8 et 9 sont déjà épuisés.

Offre spéciale : 2 numéros gratuits pour tous nos nouveaux abonnés

Si vous vous abonnez ce mois-ci, vous recevrez deux anciens numéros gratuits au choix depuis le numéro 6. Dépêchez-vous, les numéros 6 et 7 sont en voie d'épuisement, le 8 et le 9 sont déjà épuisés. Que choisir ? Souvenez-vous :

n° 6 : Free, Pop et Politique. Des études argumentées, les dernières tendances des différents courants misicaux. Et un face à face étonnant : Eldridge Cleaver-Timothy Leary.

n° 7 : Les nouveaux gauchistes. Où l'on parle pour la première fois de **Do it** de Jerry Rubin, d'Abbie Hoffman et de tas d'autres qui font la révolution pour le plaisir.

n° 10-11 : Spécial nouvelle Culture. Les grands textes de l'underground américain et l'histoire de France parallèle des surréalistes à **Actuel** en passant par mai 1968. Et 48 pages de bandes dessinées. La France émerveillée découvre Fritz le Chat de Robert Crumb.

n° 12 : Le Rock dégénéré. On est un peu sorti pendant l'été et nous ramenons les interviews, les témoignages qui expliquent les changements du rock et de la musique pop en général. Un entretien avec Lévi-Strauss.

n° 13 : C'est quoi l'écologie ? Nous essayons de le dire dans un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer parle avec Jim Haynes de la libération des femmes. On raconte l'histoire du Velvet Underground.

n° 14 : Le Sexe en France. Dans les lycées. Dans les foyers des travailleurs immigrés. Dans le Poitou. Dans nos têtes. Des enquêtes, interviews, questionnaires. Michel Foucault.

n° 15 : Spécial bande dessinée underground : Crumb, Lynch, Cousin, Guitton, etc. Herbert Marcuse vous en dit plus.

n° 16 : Le service militaire. Les soldats se défilent ; depuis un an, il se passe plein de choses dans l'armée. Provos et Kabouters à Amsterdam.

n° 17 : Le guide de l'underground en France. Témoignages, analyses et portraits, et l'annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher, à Paris ou en province.

Avis à nos fidèles lecteurs : nous avons encore plus besoin de vos abonnements que d'autres journaux qui en parlent plus souvent.

Abonnement pour l'étranger : 40 francs en envoi normal.

lent les collages incongrus, les chocs de mots et de sonorités. Plusieurs plages présentent simplement des poèmes psalmodiés sans accompagnement musical. Rupture enfin dans la conception de l'album qui intègre des bribes de conversations improvisées, des dialogues écrits mais ratés par leurs récitants (« Fast and bulbous »...), des bruits enregistrés dans le jardin, des interventions faites par la cabine-son. Et malgré tout cela l'esprit du blues, métamorphosé et méconnaissable, n'a pas disparu.

Chapitre XI. La félonie de Zappa. L'idylle est de courte durée. Zappa a enregistré sur Straight une brochette de freaks en tout genre, du plus « sérieux » au plus incongru : bien des membres de « l'écurie Straight » lui reprocheront éternellement d'avoir voisiné avec Wild Man Fischer, chanteur de rue manifestement toqué, ou Lord Buckley, fantaisiste anglais mort depuis vingt ans. Beefheart refuse d'être une attraction foraine dans le Barnum zappien. De toute façon Beefheart a un caractère impossible, il est complètement parano, il soupçonne tous ses proches de comploter contre lui. Bref, il se fâche avec Zappa.

Il enregistrera encore un album pour Straight, **Lick my decals off, baby,** qui prolonge l'esprit de **Trout Mask Replica.** Il y a un guitariste en moins, disparu dans les tristes circonstances que l'on sait, mais un nouveau venu, Ed Marimba, ajoute des couleurs sonores inhabituelles grâce aux marimbas et au piano. Beefheart y perfectionne considérablement sa diction éclatée : la voix devient une véritable percussion, un instrument rythmique, une pulsation sur laquelle les autres instruments se poseront (« Space age couple », « Woe-is-a-me-bop »). Dans tous les morceaux on sent une maturité technique, une cohésion et une sûreté nouvelles. **Lick my decals off baby** représente l'exposé le plus parfait, le plus achevé de la période « avant-garde » de Beefheart.

Chapitre XII. — Beefheart fait une tournée de six semaines. Le capitaine traverse les Etats-Unis, des dizaines de concerts organisés par la maison de disques (Warner Bros.), et partage l'affiche avec Ry Cooder et son groupe.

Beefheart emmène un nouveau membre du Magic Band, Winged Eel Fingerling, guitariste professionnel qui a mis plusieurs mois à apprendre les subtilités beefheartiennes. Celui-ci s'enfuit, épouvanté, après le troisième concert, en déclarant : « C'est plus fort que moi, je ne peux pas jouer cette musique ! » Il retourne à Los Angeles jouer du rock and roll. On peut l'entendre dans un seul morceau : « Alice in blunderland », un instrumental sur l'album **The Spotlight Kid.**

Chapitre XIII. — Happy end : The Spotlight Kid (Reprise-Kinney). L'album renonce aux audaces rythmiques de **Trout Mask Replica :** la batterie joue beaucoup plus « carré », la guitare cite de nombreuses figures traditionnelles du blues. Retour au blues, si l'on veut ; en réalité, Beefheart ne l'a jamais abandonné. Les rythmes sont moins brisés, mais toujours loin de l'ordinaire : de sa plongée dans les polyrythmies profondes, Beefheart a gardé une complète maîtrise des moindres nuances rythmiques. **The Spotlight Kid** swingue allègrement du premier au dernier morceau. Ecoutez par exemple « I'm gonna booglarize you baby », avec sa basse menaçante, sa batterie nette et cassante, et la voix incroyablement grave de Beefheart. Ou bien « Click clack », qui juxtapose au moins cinq rythmes différents pour créer une pulsation unique. Moins révolutionnaire que les deux albums précédents, **The Spotlight Kid** est l'œuvre la plus chaleureuse, la plus généreuse que Beefheart ait jamais produite. Certaines grandes bouffées de joie et de bonne humeur sont irrésistiblement contagieuses, telle l'entrée de l'harmonica dans « I'm gonna booglarize you baby » (il y a là des accents sympathiques d'accordéon et de blues louisianais), tel aussi le break au marimba dans « When it blows its stacks ». Bref, Captain Beefheart a encore commis un chef d'œuvre. Cette fois, tout le monde peut-être pourra le comprendre.

Jean-Pierre Lentin

horde catalytique pour la faim

Ils sont une demi-douzaine sous cette appellation guerrière « Horde catalytique pour la fin », et, parmi eux, trois musiciens. Suivant les concerts, on les classe en pop, jazz ou musique contemporaine et ils détestent ça parce que, pour eux, les vibrations sont entrées dans une nouvelle époque historique. Oui, il y a la gestation sonore. Avec Franky Bourlier, Gil Sterg et Jacques Fassola, ils sortent un disque chez Futura, son 003, et on peut dire que ça faisait longtemps que j'attendais quelque chose de différent comme ça. C'est que la gestation sonore envisage l'instrument comme il n'a pas encore été envisagé, surtout pas par les esthètes de la musique contemporaine avec leurs partitions et leurs chefs d'orchestre. Rien n'est prévu à l'avance aux concerts Horde, et il ne s'agit pas non plus d'improvisation : dans l'impro, le musicien ne fait guère qu'éclater à partir de thèmes tout fichés, disponibles dans sa tête. Il s'agit là d'un corps à corps avec l'instrument, le geste lié au son qu'il produit à l'oreille, la

Pieds Divers

Magma, les 1er et 2 à Frontignan, le 6 à Bruxelles, le 12 à Metz, le 14 à Thonon, les 15 et 16 en Haute-Savoie, le 17 à Genève, le 18 à St-Symphorien, le 19 au festival de Troyes, le 21 à Paris, du 22 au 24 dans les M.J.C. de la région de Vichy, le 25 à Noyon, le 26 à Villeparisis, le 31 à Massy.

Gong et **Nico,** le 3 à Chelles (C.C.M.), le 18 au festival de Troyes.

Gong, le 11 à St-Maur-des-Fossés, le 12 à Viroflay (à 16 h), le 16 à Paris (M.J.C. Charonne, Théâtre des Deux-Portes, rue Louis-Lumière, 20e), le 17 à Marly-le-Roi, le 23 à Fontainebleau, le 24 à Evry, le 25 à Sartrouville.

Lard Free, du 1er au 8 mars au Jazz Inn (18, rue de Beaujolais, RIC. 75-43), le 11 mars au Ménil Palace (38, rue de Ménilmontant), à 18 h, le 25 à l'Ecole Spéciale d'Architecture.

Jacques Higelin, le 3 à Versailles (Palais des Congrès).

Catharsis, les 3 et 4 à Limours, le 18 à Toulouse, le 24 à Mulhouse, le 25 à Villerupt.

Groundhogs, le 10 au Gibus, le 11 au Piblokto.

Festival de Jazz de Châtellerault (86), du 1er au 19 mars. Concerts le 3 (Robin Kenyatta), le 4 (Gato Barbieri), le 10 (Sunny Murray), le 17 (Claude Nougaro, Eddy Louiss), cinéma, expos, et deux concerts pour lesquels il faudrait 800 réservations-souscriptions : l'orchestre d'Anthony Braxton le 11, le spectacle audio-visuel « Moshi » de Barney Wilen le 17. Renseignements, réservations : 2, rue Rasseteau, 86-Châtellerault. Tél. 21-32-03.

Festival de Troyes, organisé par l'AJEVO (Saint-Gratien). Les 18 et 19 mars. Ten Years After, Van der Graaf Generator, Genesis, Magma, Gong, Nico, Wishbone Ash, Renaissance, Audience, Jackson Heights, Travelling (ex. Le Point), Dynastie Crisis, Lagger Blues Machine, Shampoo, Solitude, Absinthe, Golden Earring, Présence, Contrepoint (+ Josas Light Show). 25 F pour les deux jours. Ecrire à l'AJEVO, B.P. 20, 95-Eaubonne.

Le festival doit réunir des fonds pour le **Festival d'Agonac** (Dordogne), qui doit avoir lieu du 7 au 10 juillet : un festival pop dont le programme n'est pas encore établi, et une fête populaire gratuite avec troupes de théâtres, folk, chanson, etc. En vue du festival l'AJEVO cherche collaborateurs, participants, etc. Vend aussi des T-shirts imprimés (25 F pièce) pour réunir du fric. Même adresse.

Matchi Oui, Big Band, le 4 mars à la salle Cortot, 114 bis, bd Malesherbes, Paris-17e (tél. 227-68-81), 20 h 30, 8 F et 10 F. « Récital poétique » organisé par **Le Taminoir,** le 24, en face de Censier. Orchestre(s) pop, projections, théâtre, poésie, etc.

Sigma organise à Bordeaux **des journées sur la chanson,** les 17 et 18 mars. Avec Catherine Ribeiro - Alpes, Jacques Higelin, Maurice Fanon, Colette Magny, etc. Renseignements : Sigma, 97, rue Judaïque, tél. 44-59-95.

Lluis Llach, chanteur espagnol interdit dans son pays. Le 9, salle Molière. Rens. : Pascal Comelade, 18, rue E.-Zola, Montpellier (34).

A **Grenoble,** le groupe **Bachdenkel** prend possession pendant tout le mois de mars du club le Drac Ouest (bd Paul-Langevin, 38-Fontaine) : ils invitent des amis, des light-shows (Barved Zumizion, Fred Smith Amoeba), des équipes vidéo, des films underground.

Graziella Martinez sera au théâtre de Plaisance (111, rue du Château, BRE. 12-65) en mars, avec un nouveau spectacle : **Gisèle tomorrow.**

Le groupe **Oragan** présente, le 24 mars dans la cave de la M.J.C. de Dieppe, **Koma,** montage d'expression poetiko-muzikal et underground.

Arcane (4, rue Denfert-Rochereau, 90-Belfort) continue à chercher des correspondants dans toute la France pour organiser des tournées. La première pourrait être **Caravan** et **Ange,** en avril ou mai. L'association **Music 2000** veut aussi organiser des concerts. (Caravan et Ange, Pete Brown, Van der Graaf Generator) : adhésion 15 F, écrire à Jean-Claude Corda, 3, rue Joyeux, 77-Melun.

gestation sonore serait plutôt une méditation active ou un yoga instrumental, même si ils disent que ce n'est pas ça non plus. Dans le jeu, chacun écoute aussi chacun ; on s'évade ainsi de l'enchaînement des mélodies qui se répètent et qui nous assomment, on se demande comment on a fait jusqu'à présent pour planer sur des pistons de locomotives qui se disent pop mais qui ressemblent plus aux sinistres valses viennoises et aux marches militaires, et ça limite vachement l'oreille, la baguette et l'aiguille à tricoter. Cet élargissement perceptif que produit la gestation sonore dans notre écoute, par le corps à corps instrumental, c'est Gilbert qui pousse des gouffres dans ses peaux et sa batterie, il faut dire que c'est le plus somnambule des trois. Ces nouveaux espaces défonçants s'usinent par frappage, percutage, grincement, virages, mouillages, soufflages, frottages, glissages ; avec des outils musicaux de tous les pays. Peaux de toutes sortes, de la batterie au tambour nossi, lames de gamelan balinais, vibraphone, balafons, harpes africaines, sanra, cordes de violons, lames, tampura, guitare, harpes de piano, flutes, trompes, orgues en bouche, sifflets, appaux, orgue de verre, ouf ! Ils ont ramassé ça dans les cinq ans qu'ils sont restés en Provence sans songer à faire un disque. Ils joueront avec bien d'autres instruments, des synthétiseurs électroniques ou autre chose, mais en ce moment ils crèvent un peu de faim. A propos, à Horde, en plus de la gestation sonore, on doit parler de Goa, constructeur d'instruments monstrueux qui vit à Nice et qui conçoit plein de plans d'instruments nouveaux.

C'est que « Horde catalytique pour la faim » vise à investir tous les niveaux de perception corporelle. C'est pour cela qu'on y trouve aussi Zia Edin Sharok Mirabdolbaghi, un Iranien qui graffitise et peint ; Alain Sabatier, qui filme et photographie, s'occupe des projecteurs, et Dominique Tron, qui écrit et intervient parfois oralement dans les manifestations Horde. Mais pour investir tous les lieux de perception dans des productions communes au cinéma, dans des situations nouvelles en plein air, il faut mobiliser pas mal de matériel et communiquer à une vaste échelle.

Dominique Tron a publié, en 1968, aux éditions Seghers « La souffrance est inutile » dont la presse n'a pas parlé parce qu'il a distribué ses services de presse à ses copains... En même temps que le disque sort maintenant chez Losfeld : La science-fiction, c'est nous, un voyage avec toutes sortes d'états psychiques qui se bousculent, se vissent, traversent le temps par plusieurs époques, courent dans les veines, aboient. Cela vaut le coup d'être lu (joué, tenté), d'autant plus que, comme dit Tron, « jamais une tête ne se laissera écraser par les étoiles ». En tout, donc, Horde catalytique pour la faim nous propose des pieds qui seront toujours plus déments à l'aube d'un monde où l'on commence à peine à considérer les possibilités abyssales des vibrations.

Jacques Silly

Pour contacter le groupe hollandais **Relax** (en France en mai) : écrire à D. Lebordais, 20, rue Cambon, 92-La Garenne.

Si vous êtes un groupe ou musicien amateur (pop, folk, chanson, etc.) et si vous voulez participer à un festival ininterrompu sur un bateau, du 18 au 23 juillet, écrivez à Poisson Show, Cité Club Universitaire, 2, place Henri-Bergson, Paris-8e, tél. : 522-75-30. (Des éliminatoires auront lieu Cap-d'Ail vers le 20 mai, week-end de la Pentecôte.)

Big Beat, revue trimestrielle consacrée au rock et roll, country and western et blues. Le numéro : 2,50 F. Ecrire au 11, cours Montgolfier, 42-Saint-Chamond.

Pour contacter l'**A.N.M.** (Association pour la nouvelle musique) de Lyon, qui a commencé « un grand mouvement autour de la musique de tarés, débiles profonds et diminués physiques : free jazz, chanson, musique arabe, etc. », écrire à Jacques Blanc, 30, rue Tramassac, Lyon-5e.

FOLK (Informations communiquées par l'Association Folk Song International).

Grande nuit du folk à Paris, du 18 au 19 mars à l'école spéciale d'architecture (bd Raspail), avec tous les musiciens folk de Paris.

Steve Waring : tournée du 1er au 11 dans la région de Grenoble (renseignements : M.J.C. de Grenoble, le 14 à Valence, le 15 à Annecy, les 17 et 18 à Audincourt.

Alan Stivell, Gabriel Yacoub, René Werner : le 2 à Rennes, le 3 à Carhaix, le 4 à Plessalin, le 5 à Saint-Nicolas-de-Pelen, le 6 à Tréguier, le 7 à Brest, le 8 à Gourin, le 9 à Quimper, le 10 ou 12 à Ploehermel et Pontivy, le 11 à Vannes, le 14 à Lorient.

Nuit folk à la M.J.C. Chaville le 4, avec les musiciens du T.M.S. Folk center. Soirée folk le 11 à la M.J.C. Nogent, le 25 à Villiers-le-Bel.

Tournée du **Club du bourdon** en Belgique, du 10 au 13 mars. Ecrire à Léon Lamal. Mallemolen Folk Club, Felix Schistraat, 1990 Hœillaart, Belgique.

Disque du Festival de Malataverne : 12 F (+ 3 F de port). Ecrire à l'Association Folk Song International, La Pinède-Serinette, Toulon (83).

CINEMA

Films underground de la Paris Filmmakers Coopérative au Centre Américain, 261, bd Raspail (ODE. 99-92), vendredi et samedi à 22 h.

3 et 4 mars : Films de Rafique (un nouveau film), Pattilee Chenis (La liberté est...), Jacob Burckhardt (Neige de Crystal), Rheingold (Ganbrinus), Laurel et Hardy.

10 et 11 : Kenny Schneider (Comic Sutra), Piero Heliczer (L'âge de pierre, 2e partie), Gérard Malanga (Cristinas World), Storm de Hirsh (Divinations).

16 et 17 : John Cale (L'œil), Piero Heliczer (The U.S. vs. Piero Heliczer), Larry Rivers (X Paintings), John Rounds (Factory).

24 et 25 : Programme Jonas Mekas.

Rencontres du Cinéma de Recherche et d'Actualité, du 31 mars au 6 avril à Mandelieu-La Napoule. Ecrire à Alain Grandjean, Leonhardsgraben 26, 4057 Bâle, Suisse.

Trois nuits du cinéma underground newyorkais au Studio Action Lafayette, les 3, 4 et 5 mars de 24 h à 6 h du matin. Films de Peter Emmanuel Goldman Mike Kuchar, Charles Lyman, Warren Sonbert, Carl Jacobs (Ghost of the Belle Star. Musique : Dead et Velvet U. avec MC-5, John Sinclair, Tim Leary), Mike Snow (New York Eye and Ear control, avec Ayler, Sunny Murray. Don Cherry, John Tchicai, Roswell Rudd), Norman Mailer (Beyond the law, long métrage avec Michael McClure).

En 1965, avec **Pop Game,** Francis Leroi était le premier cinéaste de moins de trente ans. Dans la foulée, il commit deux films de moindre importance avant de tourner **La Michetonneuse,** alias **Trouble,** qui se taille un joli succès à Marseille. Ce n'est pas un film, c'est un paratonnerre : Justine, inconsciente, faible et honnête, traverse toute une série d'épreuves aussi désenchantées que « normales ». De la faculté de Nanterre aux chemins de traverse du bois de Boulogne, la route est tracée. A tout prendre, nous jouons un jeu assez peu différent de celui qu'on nous avait préparé. Comment éviter le piège ? Leroi ne le dit pas. Il décrit et il constate, avec beaucoup d'amertume et d'éclats de rire grinçants. Une bonne paire de claque fait circuler le sang. A voir et à suivre.

ECLAIR SONOR

La SONO (voix) ce n'est pas du design ça peut être la sobriété mais surtout LA QUALITE.

Stock permanent 1.500 W modulé par fraction de 40 W et 150 W.
80 baffles ES 35 - 40 W - 30/18.000 Hz, micro chant LEM - BEYER, etc.

La LUMIERE c'est vraiment l'affaire de spécialistes.

Tout effet spéciaux par programme magnétique Mood-light grande puissance - Strobo - Disco-light - Light-show - Show-light - plus de 1.000 appareils d'éclairage de 100 watts à 2 kW - programmateurs - combinateurs.

DES TECHNICIENS GARANTISSANT LA QUALITE DE LEUR MATERIEL PAR LEUR EXPERIENCE PROFESSIONNELLE.

La TECHNIQUE ne s'improvise pas elle permet l'IMPROVISATION.

87, RUE BAUDRICOURT, PARIS XIIIe - TEL. : 707-62-13
4, RUE CHARLES-MOUREU, PARIS XIIIe

UNDERGUIDE SUITE

Après le numéro spécial de février sur l'underground, voici les rectificatifs et ajouts des lecteurs. Cette rubrique est permanente. Continuez à nous écrire et à nous informer des points de chute précis : bistrots, piaules, bouquins, librairies, cinémas, restaurants bon marché, presse parallèle, etc.

02-Aisne

SAINT-QUENTIN

Deux cafés sympas et pas très chers : **Le Café des Halles,** et **le Royal Moka,** à dix mètres de la place du Marché.

Groupes de pop :

5e Avenue, d'Arras, très bon trio jouant uniquement ses propres compositions, très spatial et pinkfloïdien ; cherche du boulot.

Coït ininterrompu, en net progrès, excellents batteur et bassiste ; de bonnes improvisations.

10-Aube

TROYES

A la M.J.C., av. du 1er Mai, on peut parfois y voir et y entendre des groupes pop. Récemment Absynthe ; déjà vu Tac Poum Systeme.

Un Ciné-Club le vendredi soir, 3 francs.

Cinéma l'Alhambra le mardi séances Art et Essai à 5 francs.

Librairie Pialoux, rue Urbain IV, collections 10/18 ; Maspéro ; Livre de Poche, etc., va chercher les bouquins à Paris.

Un groupe de mosik, Hypothèse, qui donne dans le Jimi Hendrix.

Restaurant « la Manivelle » à Torvilliers. Tous les jeudis soir concert de jazz.

Promo Club, association pour la promotion de la musique actuelle ; Gérard Cuisin, 19, boul. du 14 Juillet.

Open One, discothèque à Saint-Aubin (Nogent-sur-Seine) ; des groupes y jouent quelquefois.

13-Bouches-du-Rhône

MARSEILLE

Disques : Blues, R & B, Pop chez Bourgerie, 42 boul. de la République à Marseille. (Le seul discaire du coin où on trouve des trucs valables en ce domaine, en plus sympa.)

Bouquins : Cours Jullien à Marseille, pas mal de vendeurs de bouquins d'occasion (beaucoup de S.F., bandes dessinées, etc.) (disques aussi). Autre chose : rue Francis-de-Précensé, Centre pour toxicos, ouvert de 10 h à 2 h du matin.

14-Calvados

HONFLEUR

Galerie de **l'Estuaire,** 4, rue Dauphin, 3, quai Sainte-Catherine : sympa, les peintres y viennent sans frais ni astreintes... mais ils ont tous un point commun, ils ont quelque chose dans le ventre.

22-Côtes-du-Nord

SAINT-BRIEUC

L'A.J. pas démente mais bien située et super peinarde.

GUINGAMP

A.J. renommée pour ses boums avec excellents groupes.

Cafés : « Chez Hélary » rendez-vous de presque tous les lycéens (en face de la poste), « Bar du Tribunal ». Venue de Glenmor de temps en temps.

Cinémas : « Le Celtic », passage de quelques bons chanteurs (Stivell, Glenmor, etc.).

PLOUISY

Foyer bien piteux, mais passe de bons films. Canard très bon, « L'anti-rouille » (a eu des emmerdes avec la Préfecture).

24-Dordogne

PERIGUEUX

Groupe Secours Rouge actif (actions sur le logement des travailleurs immigrés...), 8, rue Michel-Roulland.

Comité de secours aux objecteurs de conscience : permanence tous les jeudis de 18 h à 20 h, 8, rue Michel-Roulland.

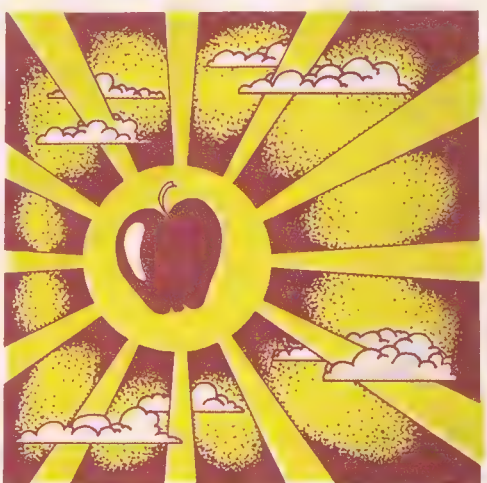
26-Drôme

VALENCE

Pour manger le Foyer Protestant, menu à 5 F, rue Faventines. Et la M.J.C. (pour y aller, demander le Polygone).

Pour dormir : l'auberge de la jeunesse, sur la N 7, face au parc Jouvet. Jean-Pierre Trescol, 18, rue Pierre-de-Coubertin, et Bernard Bonnardel, 50, chemin de Robinson, quartier des Baumes, peuvent héberger quelques très nécessiteux.

Spectacles : la M.J.C., très active cette année (films, musique, théâtre).



30-Gard

ALES

Le Café où il faut aller quand on arrive à Alès : le Bar du Lycée (qui est en face de l'ancien lycée qui a été démoli), ouvert jusqu'à 1 heure du matin, sympa, il y a toujours trop de monde. Aussi sympa mais plus snob avec des « dames » : Le Cristal Bar, juste en face, où le blanc n'est pas trop cher.

Pour bouffer : la Pizzeria de Rochebelle mais c'est presque un bouge.

Asile de nuit à Rochebelle, attention aux rafles dans les cafés de ce quartier. Surtout ne pas se balader la nuit aux Prés-Saint-Jean, le vrai Chicago, on est sûr de se faire tabasser, les flics n'y vont même pas.

31-Haute-Garonne

TOULOUSE

Groupes : Moon Child (Georges Donskoff, 1, rue Sainte-Mère, Toulouse), Popxy, Mandalata, M 7, Hallo, Rahan (les seuls qui aient un peu percés, ont fait quelques festivals). En free-jazz un groupe Work Shop.

Restos : le **Barbecue** (soir seulement), rue Maletache. Resto végétarien rue Peyrolières. **A. Dong,** rue Lafaille, resto arabe rue de l'Industrie, couscous 6 F, thé excellent. Les restos allée J.-Jaurès et de la Gare (fliqués). Réseau d'entraide, de soutien, d'informations sur les communautés, médecine parallèle, bouffe biologique... permanence à la CNT, les jeudis soir et dimanches matin, au 3 de la rue Merly.

33-Gironde

BORDEAUX

Cafés : Le Pasteur, place de la Victoire, et aussi un bar-salon de thé arabe rue Elie-Gintrac, le long de la Fac de Médecine au décor super-planant.

Restau U du Village sur le Campus situé sur la route de l'Espagne. La Cafeteria est un bon lieu de rendez-vous.

Club d'Anglais à la Fac de Lettres où on peut trouver pas mal d'Anglais et de Californiens très chouettes.

2 restos arabes : rue des Faussets et rue des Bahutiers (quartier Saint-Pierre), où on mange un couscous très copieux pour 6 F, **un resto espagnol,** le Lando, derrière la Fac de Médecine et plusieurs restos chinois ou vietnamiens dans le quartier de l'ancienne Fac de Lettres, cours Pasteur.

Deux cafés-théâtre programment régulièrement de jeunes chanteurs, poètes, troupes de théâtre, groupe de light-show : les « Pieds Nickelés », rue Marengo, et « L'Estrapade », rue des Faussets. Les types de passage peuvent y trouver un engagement. Pour faire le bœuf il reste les « 3 chaises », rue de Belfast (pop et surtout jazz et free-jazz).

Une galerie de peinture avec toute une exposition de produits artisanaux vient d'ouvrir, 15, rue Teulière.

« Watt », 10, passage Sarget, est une nouvelle organisation qui prévoit de présenter diverses manifestations artistiques au cours de l'année (pour commencer, en février, il y a Gong et Family).

Groupe pop important à Bordeaux : « Absinthe » qui a déjà joué à Paris au Golf Drouot et qui passera au festival de Saint-Gratien. Plus petit, « Acathène ». D'autre part, au sud de Bordeaux dans les Landes, il y a possibilité de louer des **fermes** très chouettes avec du terrain au milieu des pins pour des sommes allant de 50 à 200 F par mois.

Disques : Guy Arias, 20, rue Porte-Dijeaux.

34-Hérault

SETE

Bar : « Le Central », coin du quai Noël-Guignon, rue Honoré-Euzet.

Boîtes : « La Dolce Vita », assez bonne musique, entrée 10 F le samedi soir et dimanche. « Dixi » à Frontignan. A fait venir Tucky Buzzard, Jeremy Faith. On parle de Dynastie Crisis et Magma.

Resto : le « chez-vous », 10 F tout compris. « Pizzeria Tabary's », prix abordables.

Pour coucher : une auberge de jeunesse boy-scout. L'été : les criques. C'est plus très sûr....

35-Ile-et-Vilaine

RENNES

Café de la Poste, derrière les P.T.T., y a tout le temps de la bonne musique, on peut y faire de bonnes rencontres.

Il existe une association « **Rennes Jazz Action** », s'adresser à la Maison de la Culture, ils ont quand même programmé J.-L. Ponty Experience, Total Issue, Arvanitas Trio.

Librairie : Brentano's, quai Chateaubriand. Y a plein de trucs géniaux : parutions américaines surtout : Village Voice, Rolling Stone et même Actuel.

Restaurant : « Le Jardin des Plantes », rue

Sainte Melaine au fond, place Hoche, menu à 7 F.
Café : « Au chapeau rond », route de Saint-Brieuc (à côté de Villejean). Très bonne ambiance.
Journal : « Le Pied » tiré par Rennes Jazz Action. Bons textes. Peut se trouver à disc 2000 (la bath **discothèque**), 6, rue de Brest.
Politique : affaire Dominique Valton, objecteur de conscience condamné le 7 janvier 72 à 18 mois de prison.

VANNES
Librairie : Lire et Ecrire, rue du Colonel-Maury.
Restaurant : Le Finlandais, rue de la Boucherie (derrière le cinéma Le Royal). Repas à 6 F et Pierrot la Frite sur le port (8/10 F).
Cafés : Le Rallye (ambiance sympa), Café de la Mairie, tous les deux place de la Mairie, le Boërs sur le port (éviter le jeudi après-midi).
Journal : « Le troisième œil » : tribune libre des lycéens où s'affrontent fascistes et anarchistes. Parution assez irrégulière.
Politique : Ligue Communiste se montre assez active dans les lycées et les écoles normales. Les Renseignements généraux aussi, en hommage à Marcellin. Des groupes anarcho-maoïstes circulent aussi dans la région d'Auray.

37-Indre-et-Loire

TOURS
Librairie de **L'Astragale,** dont le gérant a été condamné pour outrage aux bonnes mœurs pour avoir osé faite une expo de dessins et peintures sur la fête de l'amour ! Elle se trouve place du Palais.

45-Loiret

ORLEANS
Pour le Comité anti-nucléaire, s'adresser à J. de l'Escale, Cité U., ch. 255, gr. IV, Orléans La Source 02.

47-Lot-et-Garonne

AGEN
Tous les lecteurs isolés d'**Actuel** qui veulent se rencontrer, mettre sur pied des activités, peuvent s'adresser à A.C.L., BP 179, 47, Agen.
La librairie Occitane, 32, rue Grenouilla, livres, disques, revues, tout ce qui concerne l'Occitanie et les ethnies minoritaires ; diffuse Maspéro, Belibaste, Champ Libre... ; expositions. Concerts pop music : club animation **Point H,** BP 20, 47 - Fumel.

51-Marne

EPERNAY
M.J.C. + alphabétisation + ciné-club intéressant, tous les mardis. En plus du ciné-club, déjà deux projections de films portugais pour Portugais : gros succès + repas 6 F, boisson : 0,70 F. De temps en temps, venue de groupes folk, de marionnettes, troupes théâtrales.
Cinés : « Rex » le lundi, séance de film d'épouvante. Le jeudi séance de film d'art et d'essai (prix max. 5 F).
Politique : petit noyau d'anars (vente du Front Libertaire), et aussi quelques maos.
Lycées : lycée technique : vidage en cours d'année et pendant les grandes vacances de profs et de pions à tendance gauchiste auquel il faut ajouter chantage sur les élèves.
Bistrots : Freaks assez mal vus. Quoique non underground, c'est à « L'Univers » que l'on peut rencontrer des gens intéressants.
Restos : « La Bière » (10 F), et « La Pizza », excellentes pizzas pour 4 à 7 F.
Disquaire : Royer. Bon et grand choix.

54-Meurthe-et-Moselle

NANCY
Fringues : surplus américain, rue St.-Dizier, près du cinéma Rio.
Bistrots : si vous voulez voir du monde, allez à **« l'Excelsior ».** Pour l'instant il n'y a pas mieux.
« Luneville » (étudiants), avenue de Strasbourg.
Petit café (Algériens), rue du Pont-Mayot. Possibilité de trouver piaule dans le coin.

57-Moselle

METZ
Le Cyclope, bistrot underground ! Pourquoi pas Saint-Pierre de Rome ou les Galeries Lafayette ? Par contre, 4 la Maison Rouge s'est ouvert une cafeteria au poil ; autre endroit pas mal : le Foyer des jeunes de Marc Sangnier, très menacé par la municipalité et les flics, mais défendu par un directeur sensationnel.

59-Nord

LILLE
Un de nos lecteurs nous signale que le Cluny et que le Vega Store sont d'assez tristes lieux. Essayez plutôt le Palais, possibilités de rencontres intéressantes, mais les murs ont des oreilles...
Pour bouffer : chez Mario en face du Palais de Justice pour moins de 5 F.

DOUAI
Un groupe de musiciens excités Sextarut (Bernard Condette, boul. Bréguet, 59 - Douai).

62-Pas-de-Calais

HENIN-LIETARD (11 km de Douai)
Les restos : Brasserie « Daniel », derrière l'Eglise Saint-Martin (au centre), steak-frites 4 F La Taverne, Pont souterrain, Route de Douai, couscous, méchoui.
Fringues : stock américain (véritable surplus) **à Lens,** route de Béthune, première à gauche après le passage souterrain.
La ville où je prends mon pied c'est : **DOURGES à 4 km de Hénin-Liétard (3 000 hab. 6 flics).**
Une boîte : Piblokto où se produisent de très bons groupes (Family, Ponty, Soft Machine, Hawkwind, etc.), entrée un peu chère et se méfier des minets qui sont si perdus.
Pizzeria déconseillée, **2 cafés** installés côte à côte chez « Grand'Mère » et chez « Mario » qui fait en même temps office de coiffeur tout en poussant les jeunes à porter les cheveux longs. Ambiance très sympa, lieux de rencontres les samedis et dimanches des freaks de Lille, Lens et même d'Albert et d'Amiens.

64-Basses-Pyrénées

AINHOA
Joli petit bled typiquement basque (600 habitants). Calme. Bien l'été. Gens sympas.

69-Rhône

LYON
Groupes de jazz : **Hot** et **ANM ; Le Tapis Rouge.**
Erratum : **La Conche** fait des expositions dans son local, pas l'exportation.
Cafés : **Témoins** et **Pont de Pierre** à St-Jean.

74-Haute-Savoie

VESOUL
Bistrot très sympa : **« Chez Julien »,** à deux pas du lycée Jérôme.
Politique : anars actifs et nombreux ; journal disparu maintenant mais qui pourrait reprendre (pourquoi pas ?)
« Ce n'est pas parce que je n'ai rien à dire qu'il faut que je ferme ma gueule ! » édition du C.A.L. et du C.S.P.V.V. : « Comité de Salut Public des Vandalistes de Vesoul » (anars).

71-Saône-et-Loire

CHALON
La **Maison de la Culture,** de Châlons, et le **Tremplin,** au Creusot, font venir Soft Machine, Total Issue, Gobrun, etc.

74-Haute-Savoie

THONON
Cafés : Grande-Rue cow-boys et leurs destriers pétaradants au « Kentucky Tavern ». Quelques freaks au Marly, quelques flics aussi.
Maison des arts et loisirs (ex-Maison de la Culture), discothèque et pop-club (! ?) jeudi après-midi.
commence à s'éveiller.
Secours Rouge : action cet été sur l'eau d'Evian. Lutte en ce moment avec les ouvriers de Zig-Zag.
Poésie : cahiers poèmes distribués — contact avec International poétique.
Journal : « Aquarius » veut changer la vie, articles divers sur enseignement, écologie, agriculture, biologique, communauté, etc.
Ecologie : deux associations : Association Chablaisienne pour la sauvegarde de la nature et de la vie, « Jeunes et Nature » « Survivre ».

75-Seine

PARIS
Hôtel des Jeunes, 11, rue Fauconnier, Paris 4e, tél. : 272-99-12/13, métro St-Paul ou Pont-Marie, avec petit-déjeuner 12 F. Repas au restaurant universitaire au tarif passager (+ 16 ans) : 4,50 F.

« Suzy Bar », 1, impasse de la Gaieté. La patronne a un grand sourire.

Kathmandhu...
Ras le bol !
changez de cap...
Cet été Rivages programme
le Cœur du Sénégal
1.995 F (aller-retour avion Jet
pension complète
logé, nourri chez l'habitant.

rivages

L'Afrique ne se visite pas mais se découvre au milieu des Africains. Venez nous voir, ou écrivez-nous, nous avons des tas d'autres voyages.
Pour plus de renseignements :
Venez nous voir à notre boutique ou envoyez-nous le bon à découper ci-dessous.
RIVAGES - 330, rue Saint-Jacques, Paris-Ve. Tél. 325-43-99.
Veuillez me faire parvenir votre documentation, sans engagement de ma part.
NOM .....
PRENOM .....
ADRESSE .....
COR. lic. A 622

LIBRAIRIE

Deux poètes sont morts aux U.S.A. Le premier, Kenneth Patchen, aura un article dans « Le Monde » parce qu'il y avait au moins une personne dans le coin qui connaissait parfaitement son œuvre, pour l'autre c'est moins sûr et il s'agit de John Berryman que l'Amérique a poussé au désespoir : il vient de se suicider, 58 ans.

Bon, avant de signaler les bouquins à venir pour mars, quelques lignes pour en signaler d'autres, déjà là, parfois depuis longtemps, destinés au bon peuple que nous sommes, et si peu diffusés qu'ils en deviennent ces fameux livres « underground » dont tout le monde imagine l'existence sans savoir de quoi il retourne. On peut bien sûr ranger sous cette appellation des livres interdits à la circulation (carrément !) comme le **« Anarchist Cookbook »**, ou **Le Petit Livre Rouge des Lycéens,** ou alors les livres épuisés ou encore ceux qu'il faut demander parce qu'ils sont interdits à l'affichage (certaines personnes dites « La Censure », pensent pour vous et décident d'après leur morale ce qui est « bon » pour la vôtre).

Ces livres interdits il y en a des centaines, et ça va d'un quelconque **« Ivresses charnelles »,** au prodigieux **« Naked Lunch »** de William Burroughs (en passant par le premier livre de Nicole Bley qui vient de grossir les rangs de ces ouvrages réprouvés). Et alors, à part ça, il y en a d'autres, disponibles, mais ignorés, qu'on trouve parfois et pour tout le pays dans trois ou quatre librairies seulement. Ceux-là peuvent être baptisés « livres underground », et ça va du bon gros livre hors de prix jusqu'au simple livre de poche à 3 F. Des livres fameux aux U.S.A. ou en Grande-Bretagne comme **« Le Hobbit »** de Tolkien ou **« Le Prophète »** de K. Gibran existent en France aussi, et personne ne le sait. (Maintenant vous le savez !) En voici quelques autres encore : **« La désobéissance civile »** de Thoreau (Pauvert, 8,25 F), le célèbre **« Livre de Caïn »** d'Alexander Trocchi, édité en 1958, circule encore de nos jours (Julliard, 12 F). Le bouquin de Masters et Houston sur **« L'Art Psychédélique »,** seul ouvrage en français sur la question, et publié en 1968, est toujours disponible, très beau, très cher (Laffont, 53 F). Une des autobiographies les plus authentiques jamais écrite par un comédien, **« Harpo parle »,** par Harpo Marx, publiée en français en 1963 par un éditeur qui n'a que ce livre à son catalogue, est disponible (et sans doute en grandes quantités !) au prix de 15 F dans toutes les bonnes librairies marxistes, tendance Groucho. Les lecteurs de Burroughs en particulier et les autres qui connaissent le nom de Hassan I Sabbah seraient peut-être heureux de lire un bouquin sur ce personnage.

Il existe. C'est un ouvrage édité en 1958 chez Gallimard, **« Le Vieux de la Montagne »** (par Betty Bouthoul, 9 F), l'histoire du fondateur de la secte ismaélienne réformée, qui doit à Marco Polo de représenter l'image même du monstre chargé de tous les crimes et dépravations morales dûs à l'usage présumé du haschisch.

Si vous avez entendu parler de William Blake, vous pouvez trouver ses poèmes dans la collection bilingue Aubier-Flammarion pour 6,50 F. (Dans cette même collection, Lewis Carroll avec Alice au pays des merveilles, De l'autre côté du miroir et La chasse au Snark !). Si vous avez envie de lire un bouquin sur le soufisme, vous pouvez commencer en lisant **« Le Jardin de Roses »** ou **« Gulistan »** de Sheikh Muslihuddin Saadi Shirazi, recuil de poèmes et d'histoires par un maître Soufi (Albin Michel, 19 F). Et Charles Duits, vous connaissez ? Il est l'auteur d'un livre qui peut être considéré comme l'équivalent français des **« Portes de la Perception »** d'Huxley, **« Le Pays de l'Eclairement »** (Denoël), et c'est lui qui a sorti le livre le plus délirant de l'année 1971, sous le titre de **« Ptah Hotep »...** Qu'est-ce que j'entends ? gémit le vieil Uzef. Tu veux travailler ! Pourquoi ? Qu'est-ce qui te déplait dans cette maison ? Fils ingrat ! Je t'ai nourri et habillé pendant des années, et voilà tes remerciements ! Tu veux nous couvrir de honte ! Ça, c'est dans **« Les fainéants dans la vallée fertile »** (Laffont, 13 F), d'un auteur d'expression française tenu dans la plus grande obscurité : Albert Cossery, déjà mentionné dans cette chronique. Et Jacques Rigaut, suicidé à 30 ans, dadaïste glacé dont les **« Ecrits »** complets sortis il y a deux ans vont retourner à nouveau dans l'obscurité d'où un fana les avait tiré (Gallimard, 20 F). Le poète Dominique Tron (né en 1950) et son **« Malades mentaux de tous les pays unissez-vous »,** qui lit son dernier livre paru en 1968 (Seghers, 15 F) **« La souffrance est inutile ») ?** Tiré à 950 ex. ; et il en reste ! En disant « quelques-uns, j'espère oseront ne pas m'entendre » il ne pensait sans doute pas si bien dire...

Bon, maintenant voyons voir ce que nous annoncent les éditeurs français pour le mois de mars. Nous aurons droit à la traduction chez Belfond du premier roman de Burroughs père, **« Junkie ».** Chez Stock, **« La Politique de la Famille »** de R.D. Laing. Albin Michel, dans sa collection Spiritualités Vivantes, réédite le tome 1 des « Essais sur le bouddhisme zen » de D.T. Suzuki. La collection J'ai Lu - poche S.F., dirigée par Jacques Sadoul, continue ses rééditions prestigieuses, et après Van Vogt, Simak, Asimov, un des plus grands écrivains de ce genre littéraire : Catherine L. Moore, avec son célèbre **« Shambleau »,** enfin en 10/18, **Nova Express** de Burroughs et **Jukeboxes** de Pelieu, affaires de l'hiver. Voilà, en gros c'est presque tout, ce qui fait que vous n'aurez pas de grosses dépenses à faire pour les nouveautés, mais que pour ce qui est de lire vous trouverez toujours de quoi faire. A propos, M. Pompidou a visité le Tchad en douce et a apporté à la répression la caution renouvelée du gouvernement français et la chair fraîche de ses soldats. Un livre accablant dénonce la participation française : **Tchad,** aux éditions Git le Cœur, 28, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris-5. P.P.S. : Un livre admirable sur le pouvoir, l'underground et l'underground au pouvoir : **Jack Barron et l'éternité,** de Norman Spinrad (collection Ailleurs et Demain, Laffont).

Dr Hachis-Buisson.

Petites infos

DES COLLECTIFS DE GOSSES ?

L'objectif : créer des « écoles » du type **Summerhill,** cogérées par des enfants et quelques adultes. Le premier collectif est en train de naître : il lui faut une maison et du fric. Ecrire à Nicole Penavaire, Les Longs Prés, B 3.342, 95-Saint-Brice.

LES MOULINS DE MICHEL DEBRE

Le 31 janvier au matin, dix militants du G.A.R.M. (Groupe d'Action et de Résistance à la Militarisation) ont pénétré, les mains dans les poches, dans le P.C. atomique du Mont Verdun. Les installations de la très sérieuse Défense nationale ressemblent fort à un moulin ouvert à tout passage. Contre la politique militaire française, contre le trafic d'armes, contre les répressions qui pleuvent sur le contingent : le G.A.R.M., 7, rue F.-Jomard, 69-Oullis. Permanence le mercredi, 25, rue R.-Leynaud à Lyon-1er, de 17 h 30 à 20 h.

SOUS LEURS GRANDS CHAPEAUX NOIRS

Lorsqu'une bombe explose à la porte d'un procureur général ou sous le guichet d'une banque, on ne manque jamais d'en accuser les anarchistes, ces conspirateurs qui rasent les murs sous leurs grands chapeaux noirs et dont la seule joie sur terre est de régler au quart de poil la machine infernale qu'ils ont reçue pour Noël. L'image est assez simplette, mais elle fonctionne toujours dans la tête des gens : l'anarchiste, maintenu dans l'incompréhension publique, se voit accuser de toutes les explosions. On n'a besoin ni de preuves ni de faits, l'affaire est entendue avant d'être jugée.

Le 23 février, à Rome, a lieu le procès Valpreda. A l'heure où paraissent ces lignes, le verdict est rendu. On se souvient des faits qui impliquent des organisations d'extrême-droite. Italie 1969, 25 avril : une série d'attentats ont lieu à Rome et Milan, faisant plusieurs dizaines de blessés. Tout de suite, la police arrête des anarchistes. Ces attentats surviennent après une vague de grèves dans toute l'Italie. A l'automne, les luttes populaires s'intensifient et se radicalisent. Manifs de masses à Rome, Milan, etc., mettant en péril le gouvernement démocrate-chrétien. A Milan a lieu le 9 décembre 1969 une manif de cent mille personnes « contre la répression ». Le 12 décembre, une seconde vague d'attentats, à Rome et Milan, dont la plus meurtrière à Milan fait 16 morts (une heure avant l'attentat, un tract signé par les néo-fascistes accusent les anarchistes) ! Aussitôt, la police arrêtent des anarchistes, dont Giuseppe Pinelli « suicidé » lors d'un « interrogatoire », le 15 décembre. Une dizaine d'autres sont arrêtés et inculpés, sans preuves, dont cinq sont toujours en prison en attendant d'être jugés.

Un comité de soutien vient de se constituer, sur l'initiative de la C.N.T.F., pour lancer une campagne (informations, actions, etc.), pour faire éclater la vérité (lire le livre-dossier : « L'Etat massacre », édit. Champ-Libre) et la brochure en préparation par le Comité-Italie.

Permanences du COMITE-ITALIE **: tous les jeudis, de 18 h à 20 h, 3, rue Merly, C.N.T., et le dimanche matin, de 10 h à midi, 31-Toulouse.**

DE VILLEPINTE A BEYROUTH

La négation fait l'homme, de Daniel Giraud, est un recueil de poèmes et de dessins que l'on peut trouver à la librairie **Actualités** ou en écrivant à Daniel Giraud, 13, avenue de la Source, 93-Villepinte, en échange de huit malheureux francs.

Le Mal-Etre, poèmes libertaires de Claude Khal, de bonne qualité, abondamment illustrés, est édité hors-commerce au Liban. Cherche diffuseurs en France. Ecrire à Claude Khal, BP 2323, Beyrouth (Liban). La poésie surréaliste se porte bien à Beyrouth.

AU SOLEIL ET A L'OMBRE

Aux Etats-Unis, un homme sort de taule, un autre y rentre. John Sinclair, le créateur du MC5, qui organisa dans son Arts lab. des concerts extraordinaires, avec Archie Shepp, l'Art Ensemble of Chicago, qui fonda le White Panther Party, est enfin sorti après deux ans. Il possédait deux joints de marijuana, on pouvait difficilement le garder plus longtemps : la cour de l'Etat du Michigan avait en effet ramené les peines pour possession de marijuana à trois mois de prison. Sinclair se retrouve donc en liberté provisoire. Pour Jerry Rubin, la pression des masses a vaincu : quelques jours auparavant, fin décembre, Rubin et Lennon avaient organisé un grand concert meeting, 16 000 personnes, pour la libération de Sinclair.

Un autre se retrouve à l'ombre : Steve Gaskin a longtemps circulé à San Francisco, dans les premières communes sur le Haight, autour du Dead et de l'Airplane, freak du plus bel or. Après quatre ans de dérive et de voyage, il s'est mis à parler simplement, le lundi soir, de la vie, des vibrations, de la joie, tout l'entrain naïf, illuminé, parfois superbe du mouvement hip. Il a dû s'installer dans le Golden Gate Park, faute de place. Cinq mille personnes tous les lundis. Puis Steve Gaskin est parti s'installer avec ses tribus dans les plaines du Tennessee. Ils ont planté comme des fous, du sorgho, de la canne, des herbes diverses dont celle qu'on appelle magique. Steve Gaskin va prendre trois ans de prison. Aux Etats-Unis, les freaks plantent ainsi de l'herbe sauvage partout où la terre est libre et s'y prête. Cinq ans après, il y en a partout. Le Kansas, par exemple, en est couvert sur des milliers d'hectares. Le gouverneur de l'Etat a lancé l'an dernier une grande campagne d'arrachage : les boy-scout eux-mêmes, après quinze jours d'effort, ont dû baisser les bras. Il y en avait trop.

Un petit tour dans la presse souterraine

A Salon-de-Provence, un canard tiré à trois exemplaires : **Bzzzz.**

Créativité engagée, journal sans complexe, tiré à une centaine d'exemplaires, mais qui espère ne pas en rester là ; publie des poèmes, écrit avec sympathie sur le cinéma... Chez Yves Quesnel, 9, rue de l'Oubangui, 44-Saint-Herblain.

Cinéma : **Cinémathèque pour vous,** 60, rue du Ranelagh, 75 - Paris-16e ; ne parle que des vieux comiques U.S. ; en réédite certains, 3 F.

Poético-politique : **1,** croasse ; à suivre par **2,** entièrement confié à des jeunes ; contacter Claude Benezet, dit Ben, Les Escanaux, 30-Bagnols-sur-Cèze. (Ne pas confondre avec **2,** bulletin révolutionnaire de liaison pour l'organisation conseilliste, B.P. 409-03, Paris-R.P., gratuit.)

Très intéressant et très politique, **Informations Correspondance Ouvrières.** Dans le numéro d'octobre-novembre 1971, les problèmes universitaires, la grève du métro analysée... ; le numéro 2 F. Contacter P. Blachier, 13, rue Labois-Rouillon, Paris-19e.

Pacifistes : **La voie de la paix,** 22e année, 1,50 F le numéro, B.P. 20-14 Villiers-sur-Mer ; lutte pour un nouveau statut des objecteurs de conscience, publie des poèmes, etc. Et **Combat non violent,** chez J.-F. Besson, 42-Vendranges ; 1 F le numéro ; C.C.P. 45-39-38 Lyon. Rappel : en Belgique, le périodique libre des objecteurs de conscience, **XYZ,** à Bruxelles, 14, rue Jorez, 1070.

Politiques : **Herytem,** critique politique de la vie quotidienne, 45, rue Bonaparte, Paris-6e.

Nous sommes en marche : chez J.-L. Azéma, 3, rue Georgeon, 94-Thiais, se veut un groupe politique expérimentant un « mode de vie » nouveau. Dans son numéro 5 : « Les illusions de la vie communautaire ».

Génialement dément, le **Mouna Frères,** journal d'Aguigui Mouna, cela va sans dire. Rue Tholozé, Paris-18e.

Ecologie et communautés :

P.R.I., trimestriel, 3 F. Directeur : J. Pignero ; C.C.P. Pignero : 4830-93 Paris ; 1, Grand-Rue, 77-Guignes.

Le Courrier de la Baleine, éco-tactique, trimestriel publié par les amis de la terre, 2,50 F. 25, quai Voltaire, Paris-7e. Un article de Paul Ehrlich sur la Bombe « P » : la surpopulation de l'an 2000.

Combat pour l'homme, 7, rue Boucicaut, Paris-15e. Trimestriel, 1 F. C.C.P. La Source 31-662-47.

Méconnus :

Le Paillon, à tendance trimestrielle, 3,50 F. Trois numéros parus, en vente dans la région de Nice, distribué localement par les N.M.P.P. Prochain numéro prévu pour avril sur la chanson. Contacter Antoine Tavera, 5, rue Henri-Cordier, 06-Nice. Dans le numéro 3 : la « femme et la fiction ».

The Highest Point, revue underwater à tirage limité (encore beaucoup plus limité depuis que **L'Idiot** ne paraît plus, **The Highest Point** paraissait en encart dans **L'Idiot...**). Journal des lycéens de Meudon, maintenant tiré en stencil, débloque intégralement, fait savoir aux lecteurs que la publication relève de la folie collective, mais aussi privée de ses rédacteurs principaux. Marc Eichenbaum-Voline et Eric Tollenne ; s'éditent aussi aux éditions **Black Sun.** A suivre.

Précisions : **Polludrill** baisse ses prix : 2 F pour trois mois de contemplation de bandes dessinées écologiques d'excellente facture ; une page entière dédiée à la libération de la machine... à écrire. Demande de l'aide : voir Jean Caillou, 20, rue des Volontaires, Paris-15e. Vient de faire un petit à la Fac de Vincennes : **Trepan.** Enfin, en préparation, **Polludrill Info's** sera un petit journal de douze pages en offset tiré à 10 000 exemplaires : dedans il y aura des annonces publicitaires pour toute la presse parallèle, des dessins et des textes brefs. **Polludrill Info's** sera distribué **gratis** dans le quartier latin, les lycées et facs de Paris et environs ; les bande-dessineurs et auteurs seront rémunérés à partir du numéro 3 sur les bénéfices.

Quetton 162 est paru, 27 plus belles pages que jamais, plein de B.D., et pour la première fois dans la free press : couverture en bois fermée par un cadenas ! Attention ! Nouvelle adresse : B.P. 44, Cherbourg (50).

Ashoka se transforme en **Mosaïque :** dans le prochain numéro un récit de voyage en Amazonie, des poèmes Zen, etc.

Rappel : **Blues et Swing magazine,** 4 numéros déjà parus, le cinquième à paraître, doit être soutenu, pour ne pas connaître le triste sort de **Jazz 70,** décédé. 12 F pour 6 numéros, c'est pas cher. Leur canard est largement ouvert, que ceux qui ont une plume alerte ou un crayon efficace écrivent à André Fanelli, **Blues et Swing Magazine,** Le Parouvier, 83-Salernes.

Sphinx (Power), fanzine de nouvelles et de B.D., annonce la sortie en avril d'un numéro 4 spécial sur l'armée et l'objection de conscience. En prime un auto-collant du journal. Patrick Giraud, 15, rue François-Ier, 17-Royan.

Le Parapluie, à périodicité autrefois fluctuante autant qu'hasardeuse, est devenu mensuel. On devrait le trouver désormais dans tous les kiosques sympathiques.

Le torchon brûle, If., reste, après la disparition de **Tout,** le meilleur journal révolutionnaire.

HIP-POCRATES

Est-il vrai que la première fois qu'une fille vierge couche avec un garçon, elle ne court aucun risque d'être enceinte ?
Réponse : Une fille peut faire l'amour sans risque avant la puberté, et après la ménopause ; entre les deux, sans moyens contraceptifs, c'est la grande loterie. « Tout le monde peut gagner ! Tout le monde a sa chance ! ».
Malgré un appétit normal, je suis très maigre, ce qui me rend un chouia complexé. Que faire ? Répondez-moi, c'est très important.
Réponse : Ne plus être complexé.
J'aimerais savoir s'il est possible de prendre un « trip » lorsqu'on est sous pilule contraceptive... L'acide étant très puissant ne détruira-t-il pas l'effet de la pilule ? Sois gentil, réponds-moi.
J'aimerais aussi savoir si une mère allaitant son enfant depuis treize mois peut prendre un « trip » sans danger pour l'enfant. Merci.
Réponse : On peut prendre de l'acide sous pilule contraceptive, sous un pont, sous une douche. Aucune contre indication. Les études sur l'acide étant limitées et contradictoires, celles sur la pilule et le LSD pris conjointement sont inexistantes... Cependant la pilule étant déconseillée par le pape, et le LSD interdit par le gouvernement, la combinaison des deux doit sans doute être source d'ennuis.
Pour l'allaitement je ne puis t'affirmer que le LSD ne se retrouve pas dans le lait sous une forme dégradée. Et surtout, il est extrêmement dangereux d'allaiter un enfant de treize mois.
Cher M. Hip,
J'écris pour prévenir ceux qui prétendent que l'héroïne ne leur fait aucun mal. Après avoir été pendant un an le junkie du coin, ma fiancée et moi avons eu une overdose. Toutes les fonctions corporelles cessèrent. Dieu merci on m'a sauvé, mais ma fiancée est morte. Aussi si quelqu'un pense que l'héroïne n'est pas dangereuse, c'est que ça va vraiment pas la tête.
Le docteur Hip-pocrates vous répond. Ecrivez-lui.

la contre-culture servie en loquettes

« BREATHING TOGETHER : REVOLUTION OF THE ELECTRIC FAMILY » de Morley MARKSON (Canada)

La mythologie contre-culturelle n'avait jusqu'ici été cinématographiée que dans ses résultantes les plus exhibitionnistes, au détour de reportages pop *(Woodstock, 5 + 1, Monterey Pop, One plus one, Gimme Shelter, Let it be, Joe Cocker, Mad Dogs and Englishmen, 200 Motels)*, de super-spectacles contestataires *(Campus, Medium Cool, The Strawberry Statement, Joe, Easy Rider, Zabriskie Point, Drive he said, Alice's Restaurant, Billy Jack)*, d'allégories vaguement utopistes *(Yellow Submarine, Mamaia, Wheel of Ashes, Paul, Wild in the Stress, Walkabout)* ou de manœuvres délibérées de dénigrement *(Panic in Needle Park, The Trip, More, Les Chemins de Katmandou, Chappaqua)*. Tôt ou tard elle se devait d'être théorisée pour le régal de consommateurs freaks plus exigeants. Ce sont les canadiens-anglais qui, les premiers, tentent de combler cette nouvelle clientèle. Après le maladroit *Prologue* de Robin Spry et en attendant « Le Cirque de la grande Conspiration de Chicago » de Kerry Feltham, transposition caricaturale du procès des sept qui n'est pas sans similitudes avec le *Vladimir et Rosa* de Godard, voici *Breathing Together*.
« Jai voulu faire un film d'exploration sociale, culturelle, sur la société de demain, avec l'arrivée à l'âge adulte, en Amérique, de la contre-culture », déclare Markson. Un tel zoom sociologique aurait été utile. Il aurait permis à l'analyste radical de démontrer, pièces à l'appui, en retournant le film contre lui, comment la lutte pour une vie autre peut facilement devenir une autre façon de vivre inauthentiquement. Mais le cinéaste s'est contenté de faire du journalisme sous-filipacchien sur les principales tendances du mouvement en juxtaposant à la queue-leu-leu les témoignages et interviews qu'il avait eu l'occasion de mettre en boîte n'importe comment à la manière de ces feuillets underground qui se composent au pied levé, sans souci aucun de cohérence. Les diverses tranches du show marksonien ne sont donc pas reliées critiquement entre elles mais mécanistement à la va-comme-je-te-pousse, par d'idiots travellings de voitures s'entrecroisant en accéléré pendant que se psalmodie le « Howl » de Ginsberg. Fourre-tout, à la morale mac-luhanienne (l'électronique est en train de révolutionner les mœurs, de sublimiser humanistement les communications inter-individuelles), *Breathing Together* ne peut intéresser personne par sa conception d'ensemble qui est confusionniste, désengagée, médiocrement informative, mais seulement par quelques-uns de ses volets, chapardés à leur contexte. Défilent ainsi devant le fan à l'affût de son gros chéri *Allen Ginsberg* qui vante le mysticisme agricole ; *Fred Hampton* qui, peu avant son assassinat, dénonce schématiquement d'abjects « effets » de l'ESTABLISHMENT (racisme, guerres, tortionnaires pigs) sans prendre la peine d'égratigner leurs vraies causes (dictature de pouvoirs séparés de la volonté libre des individus : hiérarchie, fric, rôles, travail, mass-media, stéréotypes psycho-sexuels) ; *John Lennon* qui se voit confier un intermède mélodique ; *Buckminster Fuller* qui jabouine pour nous refiler sa camelote géodésique ; *Timothy Leary* dans son renommé numéro d'extases politiques ; et, au plus bas de leur forme, hélas, *Abbie Hoffman* et *Jerry Rubin* qui, entre quelques tirades avisées (« nous accusons l'Amérique d'ennui »), dites avec l'éléphantesque gouaille autrefois de mise au « Club des chansosots, des chansonniers ». Seul *John Sinclair* tire son bazooka du jeu en nous transmettant, de sa cellule, l'essentiel du très situationnisant manifeste des Panthères blanches.
Jean-Pierre Bouyxou.

Théâtre

LES DERNIERS JOURS DE SOLITUDE DE ROBINSON CRUSOE DU GRAND MAGIC CIRCUS :
Dingue, plein de musique, de pétards, de confettis, de gags, de strass, de plumes et de jolies nénettes, et c'est beau. C'est le Grand Magic Circus revenu à la Cité Internationale, avec un nouveau spectacle plus délirant encore que le précédent : « Les Derniers Jours de Solitude de Robinson Crusoë », opéra romantique en 32 tableaux et 80 instruments de musique.
La recréation est spontanée au Circus. Elle n'en est pas mièvre pour autant. Sous l'apparent désordre, la cascade d'inventions farfelues, est agencée à la manière d'un patchwork : tableaux insolites, insolents, éclaboussés de couleurs crues et d'hémoglobine, que relient d'ébouriffants numéros de cirque. La dérision va tellement loin qu'elle en devient naïveté authentique.
Par rapport à « Zartan, frère mal-aimé de Tarzan », « Robinson » est plus fignolé, plus joli. Les animaux tristes sont toujours là, en peluche, en plumes et en chair fraîche, plus complète, plus folle et mieux dressée (zèbres gracieux et marrants : un régal).
Le roi Fénéon affalé dans une coquille Saint-Jacques vaporeuse, se fabrique de belles orgies au milieu d'un pot-pourri musical : danse des marins du Titanic, ballet des paysans coupeurs de choux, ronde froufroutante des petites filles anglaises, et la nudité de Robinson chantant de grands airs classiques d'une voix de ténor décadent.
Un bon conseil : pointez-vous dès 20 heures à la Cité, sinon vous n'avez aucune chance d'entrer. La salle est bourrée.
(Théâtre de la Cité Internationale, 21, boul. Jourdan.)

« L'HOMOSEXUEL, OU LA DIFFICULTE DE S'EXPRIMER »
de Copi.
Au royaume des « homos », le rococo est roi. Surtout quand l'auteur de la pièce est Copi, dessinateur de la célèbre « femme assise » du **Nouvel Obs.**, et que le metteur en scène s'appelle Jorge Lavelli, prince argentin des outrances baroques.
Le spectacle se déroule sous les combles de « La Resserre », un grenier fraîchement aménagé de la Cité Internationale. Les personnages vous prennent de plein fouet, comme des crachats : trois rescapés d'opérations chirurgicales made in Maroc (avec changement de zizi, et gros nichons de plâtre), sont déportés dans les glaces d'une Sibérie de cauchemar. Ce n'est pas une histoire de pédés. C'est Alice au pays de la démence.
(Cité Internationale. boulevard Jourdan.)

« CAPITAINE SCHELLE, CAPITAINE EÇÇO »
de Rezvani.
Sur un yacht perdu dans une Méditerranée décadente, sont réunis trois frères : Schelle, Eçço et Elfe, symboles dérisoires de la puissance du fric sale, huileux et explosif de notre civilisation. Auprès d'eux, leurs épouses et maîtresses, figurines de roman-photo pour presse du cœur : la mère Kennedy pleurant son Jojo assassiné, la Callas briseuse de ménage, toute la panoplie des héroïnes d'Ici Paris. L'action tourne autour du meurtre de la femme de Niarchos, avec ses scandales étouffés, ses intrigues cochonnes, sa sophistication graisseuse. Alors que sur le pont, minets et minettes se font des grâces ordurières sous la bénédiction de la mère-patrie Demokratia Totale, la révolte des pétroles bruts (les ouvriers) gronde dans les cales, et, les pétroles rectifiés (flics, cadres et petits bourgeois avides) se rangent prudemment dans le camp des plus forts. Le texte de Rezvani se présente comme un canular brillant, avec des astuces de langages très marrantes, plus proche du cabaret que du théâtre.
Caroline Alexander

CUSTER EST MORT POUR VOS PECHES

Vine Deloria, Indien Sioux, ancien président du National Congress of American Indians, vient de sortir un livre Peau Rouge *traduit en France par Edition spéciale, paru aux Etats-Unis sous le titre de* Custer est mort pour vos péchés. *Il représente la voie médiane du mouvement indien, entre la tendance traditionnelle-conservatrice des Medecine-Men (sorciers) et du Spiritual Council, et la tendance dure du Red Power et du New Indian Youth Council, qui se réclame de Marx et de Mao.*

Actuel : La colonisation des Etats-Unis aurait-elle pu se faire sans porter préjudice aux Indiens ?

V. Deloria : Nous croyons que Dieu a donné des terres à certains peuples, la France aux Français, l'Angleterre aux Anglais. Il nous a donné l'Amérique. Vos pays ont envoyé leurs criminels chez nous. Ils n'appartiennent pas à cette terre, ils n'avaient pas à venir ici. Une fois le pied sur notre terre, ils ne pouvaient pas faire autrement que de créer des réserves, puisque les tribus étaient nomades et se déplaçaient sur tout le territoire. Cependant au Canada, les Indiens sont beaucoup mieux traités qu'aux Etats-Unis. Certaines tribus vivent comme il y a cinq siècles. Ici les Blancs ont essayé de liquider le peuple indien. Depuis que nous vivons dans les réserves, ils n'ont pas arrêté d'intervenir dans nos affaires et de rompre les traités qu'ils avaient signé avec nous.

Actuel : Vous comparez souvent les Indiens aux Hébreux, souhaiteriez-vous un Etat indien indépendant, comme Israël, à l'intérieur des Etats-Unis ?

V. Deloria : Ce serait une bonne chose, mais ce ne pourrait être qu'une étape. Nous voulons retrouver toute notre terre. Nous sommes persuadés que les Etats-Unis vont se détruire par eux-mêmes. La plupart des Américains blancs vivent dans des villes sur la côte. Ils ont créé de tels déséquilibres entre la nature et l'homme qu'une catastrophe les engloutira dans un délai plus ou moins proche. Les réserves des Indiens, qui sont à l'intérieur du pays, seront seules sauvées. C'est ce que dit la religion Hopi, et de plus en plus, les Indiens abandonnent le christianisme pour elle.

Actuel : Dans « Peau-Rouge », vous dites que « la religion indienne sera le salut du peuple indien ». Ne pensez-vous pas qu'elle serait plutôt une sorte d'opium pour votre peuple ?

V. Deloria : Non, car elle n'est pas du tout organisée comme le christianisme. Tout le peuple participe à la religion. Il n'y a pas de hiérarchie. Les Dieux insufflent la lutte au peuple. De plus les shamans sont très puissants. En 1967, il a plu deux jours sur le Nouveau Mexique ; la météo prévoyait la pluie pour dix jours. Les sorciers ont demandé aux zônies d'arrêter la pluie. Toute la tribu a prié, l'après-midi, le soleil brillait. Plus il y aura d'Indiens à prier ensemble, plus les sorciers auront de pouvoir.

Actuel : Mais la majorité des Indiens ne recherche-t-elle pas l'intégration dans la société blanche ?

V. Deloria : Pas du tout. Ceux qui vivent dans les villes reviennent pendant les vacances et les week-ends parmi les leurs. Ceux qui gagnent beaucoup d'argent le réinvestissent dans les réserves. Pour ma part, je suis avocat de vingt tribus, j'ai créé une Fondation pour former de nombreux avocats indiens, j'espère deux cents dans deux ans. Ainsi les réserves pourront faire des procès contre l'administration américaine, qui a violé les traités sur les droits de pêche, les terres, etc. Nous organisons aussi des fish-in, où les Indiens viennent pêcher pendant trois ou quatre jours dans des zones qui leur ont été retirées au profit des pêcheurs du dimanche, alors que notre peuple a besoin de poisson pour se nourrir. De nombreux Indiens sont employés comme figurants au cinéma. Quand on leur demande de pousser des cris de guerre dans leur langue, au lieu de crier « A l'attaque du train », ils lancent des slogans politiques. Ce sont de petites choses, mais elles sont à notre échelle.

Actuel : Ne pensez-vous pas que la lutte du peuple indien devrait se faire en liaison avec celle des Noirs ou des jeunes révolutionnaires blancs ?

V. Deloria : La liaison avec les autres minorités raciales est très difficile à faire, car elles ont toutes subi une oppression complètement différente. On voulait intégrer les Indiens, alors que les Noirs étaient systématiquement mis à l'écart. Quant aux jeunes Blancs, ils veulent changer les structures du gouvernement. Ce que nous voulons, c'est recouvrer notre territoire. Avec les Noirs il y a aussi des problèmes de terre. Ils veulent les Etats du Sud (Géorgie, Alabama, Virginie), mais les tribus indiennes qui y vivent depuis des siècles revendiquent ces Etats comme leur propriété.

Actuel : Mais certains jeunes Blancs n'ont-ils pas la même philosophie que vous ?

V. Deloria : Bien sûr, ceux qui vivent en tribus et retournent à la terre. Ils ont d'ailleurs de très bonnes relations avec les réserves. Mais nous n'avons aucun point commun avec les étudiants qui font le tour des universités pour faire des discours révolutionnaires.

Actuel : Dans votre livre, vous dites que le nationalisme indien connaît une renaissance particulière dans les villes. Pourquoi les Indiens ne créent-ils pas un mouvement sur le modèle du Black Panther Party par exemple ?

V. Deloria : Les Noirs représentent une population urbaine importante. Les Indiens sont très dispersés. A Denver où je vis, nous sommes cinq mille sur un million trois cent mille habitants. Les Indiens sont à peine un pour cent de la population totale.

Actuel : Vous sentez-vous proches des Jesus-freaks, qui pensent faire la révolution par l'enseignement de Jésus et prédisent une fin proche du monde moderne ?

V. Deloria : Là-dessus nous sommes d'accord avec eux. La différence est qu'ils croient en un Dieu qui soit au-dessus d'eux, alors que nous pensons que la Nature punira ceux qui l'ont violée.

A vingt-trois ans, Philippe Garrel a déjà tourné six longs métrages. Le dernier en date, La cicatrice intérieure, **merveilleusement porté par la voix de Nico, vient de sortir dans une vraie salle. Garrel n'est pas coutumier du fait : la non-diffusion est le sort commun de ses films. Idéaliste, voire mystique, ce curieux auteur qui se réfère à Léonard de Vinci se veut le continuateur des cinéastes surréalistes. Paradoxe irrecevable : tout le sépare du Bunuel de** L'âge d'or, **a force, l'humour, les thèmes. Ses rêves, dépourvus de toute violence, abstraits, intellectuels et esthétisants, présentent bien plutôt l'aspect astringent d'un désert. Concepts désincarnés, fascinants, parfois superbes, mais l'émotion, dépourvue de corps et de langage, échappe à beaucoup de spectateurs : les retombées sont tristes, comme au lendemain d'une fuite. Le spectacle de la beauté gratuite est insolent. Et l'insolence est la grande qualité — involontaire — de Garrel. On juge un film de Philippe Garrel comme on apprécie une belle poterie : sur sa forme, sur ses couleurs, sur ses fissures. Epiloguer sans fin sur de belles images ne sert à rien. On ressent ou non** La cicatrice intérieure, **on n'en discute pas. Néanmoins, je trouve cela prétentieux. Il suffit d'entendre cet auteur pour s'en convaincre.** **P.R.**

garrel: DU BEAU, DU BON et DU BONNET

1) Le public.

Je ne pense jamais au spectateur éventuel de mes films. Au moment du tournage, j'arrive à un tel niveau d'inconscience que j'ai l'impression d'entrer en communication avec des gens comme Léonard de Vinci, ou Welles. Je me pose les mêmes questions qu'eux en retrouvant les problèmes majeurs de la création. Je filme en fonction de la postérité. Jusqu'à présent, aucun de mes cinq premiers films n'est sorti : je ne peux donc **tenir** qu'avec l'idée d'œuvrer pour l'avenir. Faire le film de l'année je n'y songe jamais. Bien sûr, tourner dans ces conditions équivaut à se retrouver face à un mur. Et c'est dangereux, comme se promener dans une galerie du Louvre en état de demi-sommeil — ce qui, dans la vie quotidienne, est assez fréquent... je pense qu'il faut aller toujours plus loin dans l'exercice de la perfection. La Beauté pour la Beauté, je sais, cela ennuie les gens, ils attendent autre chose, ils veulent pouvoir s'identifier à un héros, à une histoire. A l'antipode de cette conception je me préoccupe plutôt des règles d'harmonie. Pour satisfaire le public, il faut du « spectacle », et ce n'est pas mon affaire. Dans **La cicatrice intérieure,** j'ai élaboré des signes avec les mouvements de caméra. Les travellings obéissent à des figures géométriques définies **a priori.** Ces figures, véhiculées dans la salle, doivent remuer le spectateur, le prendre au piège. Aux Etats-Unis, on crée des sculptures sur des grandes étendues de plusieurs kilomètres de long, une plage par exemple. On en comprend le sens, le signe, quand on les voit d'avion. Marcher à côté c'est ne rien voir. Pour « ressentir » mes films, il en est de même. Il ne faut plus poser en problème la notion de temps, ou d'espace.

2) La fascination de la caméra

Quand on tourne un film, on s'imagine changer le monde. Réaliser le moindre plan réclame des efforts démesurés : on peut gravir une montagne pendant trois jours et trois nuits avec des dizaines de kilos de matériel. On a l'impression de se livrer à une tâche « essentielle ». A la fin du film, on « redescend »... Quand je ne tourne pas, je dors. J'hiberne. Dès que je retrouve la caméra, je réenchaîne spontanément le début du tournage avec la fin du précédent. Entre les deux, un long sommeil. Chaque plan occupe dans ma vie une place considérable.

3) L'équipe

Pour tourner un film, j'ai besoin de la complicité des acteurs. **Le Révélateur,** tourné en Allemagne avec Laurent Terzieff, s'est avéré être un échec : les acteurs de mes films doivent y venir d'eux-mêmes, arriver un beau jour sur le plateau ,avoir envie de s'intégrer au film. C'est une question d'affinité, un peu comme pour un groupe de rock. Vraiment, je ne suis pas le metteur en scène machiavélique qui a tout prévu qui a, dès le début du tournage, tout son film dans la tête. Diriger une équipe, à partir d'un certain stade, c'est se prendre pour Napoléon à la veille d'une grande bataille...

4) Position idéologique

Le cinéma est un sacerdoce.
Je suis un artiste, et je le revendique. Porter un film est beaucoup plus difficile que de faire du pain chaque matin. Tant pis si on me traite de fasciste. Se trouver devant une toile blanche, devant un micro ou derrière une caméra, cela demande une attention particulière. Cette expérience est à cinq mille kilomètres de toutes les autres. De tout temps, ce sont les artistes qui ont traîné la plus lourde responsabilité, et non pas les petits commerçants. Je ne me pose de problèmes moraux que par rapport au cinéma. Dans mes films, les personnages ne s'embrassent pas, ne mangent pas, ne font jamais l'amour : toute leur vie quotidienne est abstraite. C'est une attitude morale. Le cinéma n'est pour moi ni une industrie ni une religion. J'ai peut-être tort, les gens n'ont sans doute pas très envie de se déplacer pour transcender leur vie quotidienne. La vie, **ma** vie : naître, faire des films et mourir. Faire des films n'est donc — je parle pour moi — ni un métier, ni une occupation, ni une façon de faire éclater ce que la société me fait subir. C'est le défoulement parallèle de l'auteur et du spectateur.

5) Références

Même dans le cinéma underground, on ne peut rien comparer au Bunuel du **Chien andalou** ou de **L'Age d'or.** Godard lui-même n'est pas aussi impressionnant. Son cinéma repose davantage sur un dialogue moderniste. Si l'on supprimait la bande son de la quasi-totalité des films français, il ne resterait rien.

6) La cicatrice intérieure

Ce film est très proche de la peinture de Pardo. A Positano, où il peignait, nous parlions longuement d'esthétique. On peut reprocher à mon film d'être de la peinture animée, car chaque plan est autonome. La bande son, je l'ai confiée tout entière à Nico. Je n'ai fait qu'aligner des plans sur sa musique... Nous avons mis deux ans pour mener à bien **La cicatrice intérieure.**

7) L'Athanore

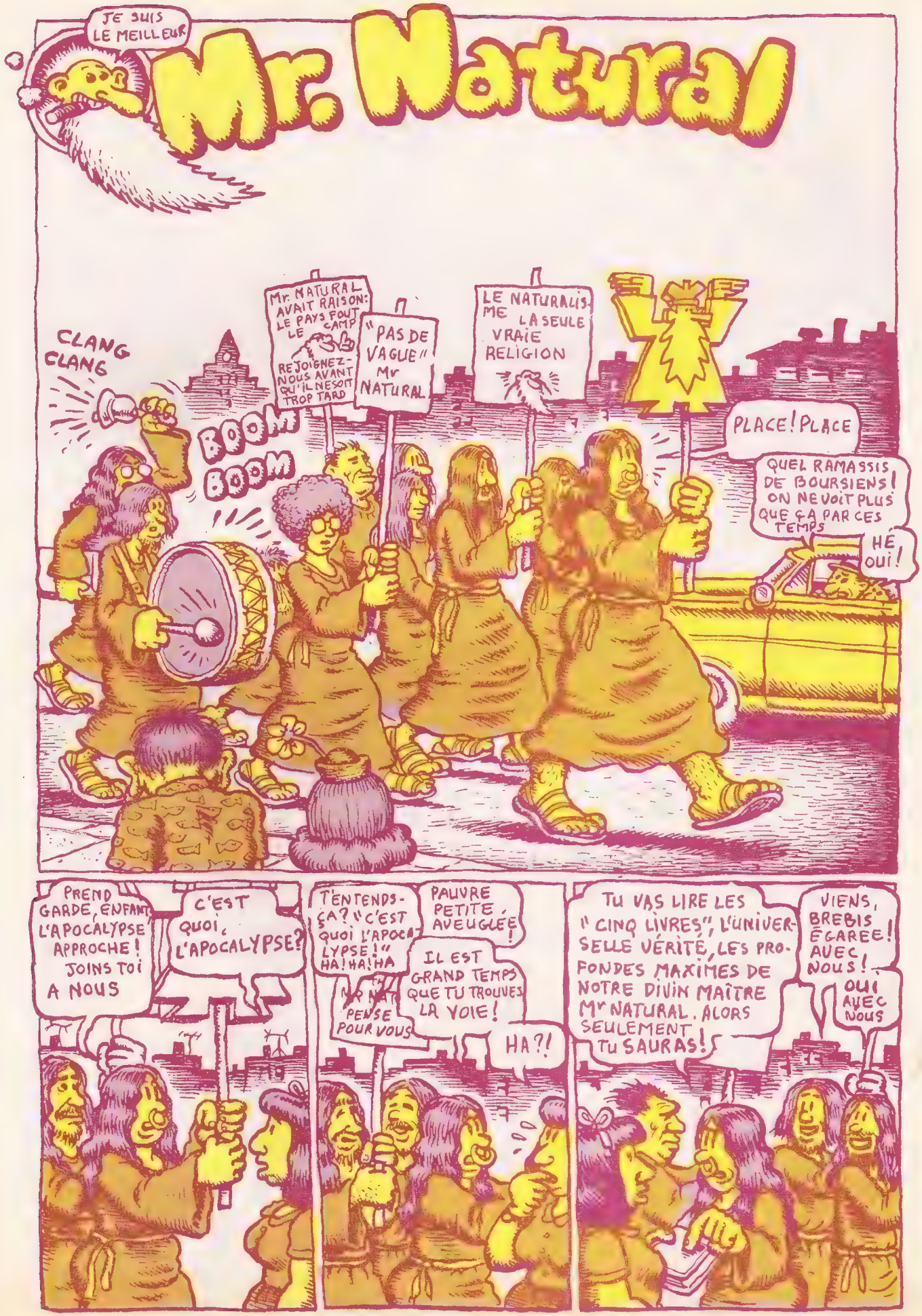
J'ai déjà tourné un quart d'heure de mon nouveau film, **L'Athanore.** L'avance sur recette que j'ai obtenue m'a permis d'aller au Mexique faire des prises de vue dans les temples aztèques. Il s'agit d'un film sur l'alchimie que nous avons débuté sous la rotonde de la La Villette construire par Ledoux... Nicot était nue, des flammes sortaient des murs. A ce moment-là, il y a eu une descente de police, et cela arrivait comme une sanction de l'expérience à laquelle nous étions en train de nous livrer. Les agents ressemblaient étrangement à ces carabiniers du XVIIe siècle qui venaient arrêter les alchimistes... **L'Athanore** se présente comme un poème total à une femme, Nico.

8) La célébrité

Jusqu'à présent, que mes films soient vus ou non m'était indifférent. Je ne suis connu que par les amateurs de raretés. Déjà, j'avais envie de montrer **La cicatrice intérieure.** J'espère une diffusion plus large encore pour **L'Athanore.** Un film d'un milliard, j'aimerais assez...

Propos recueillis à l'enregistreur par Paul Alessandrini.

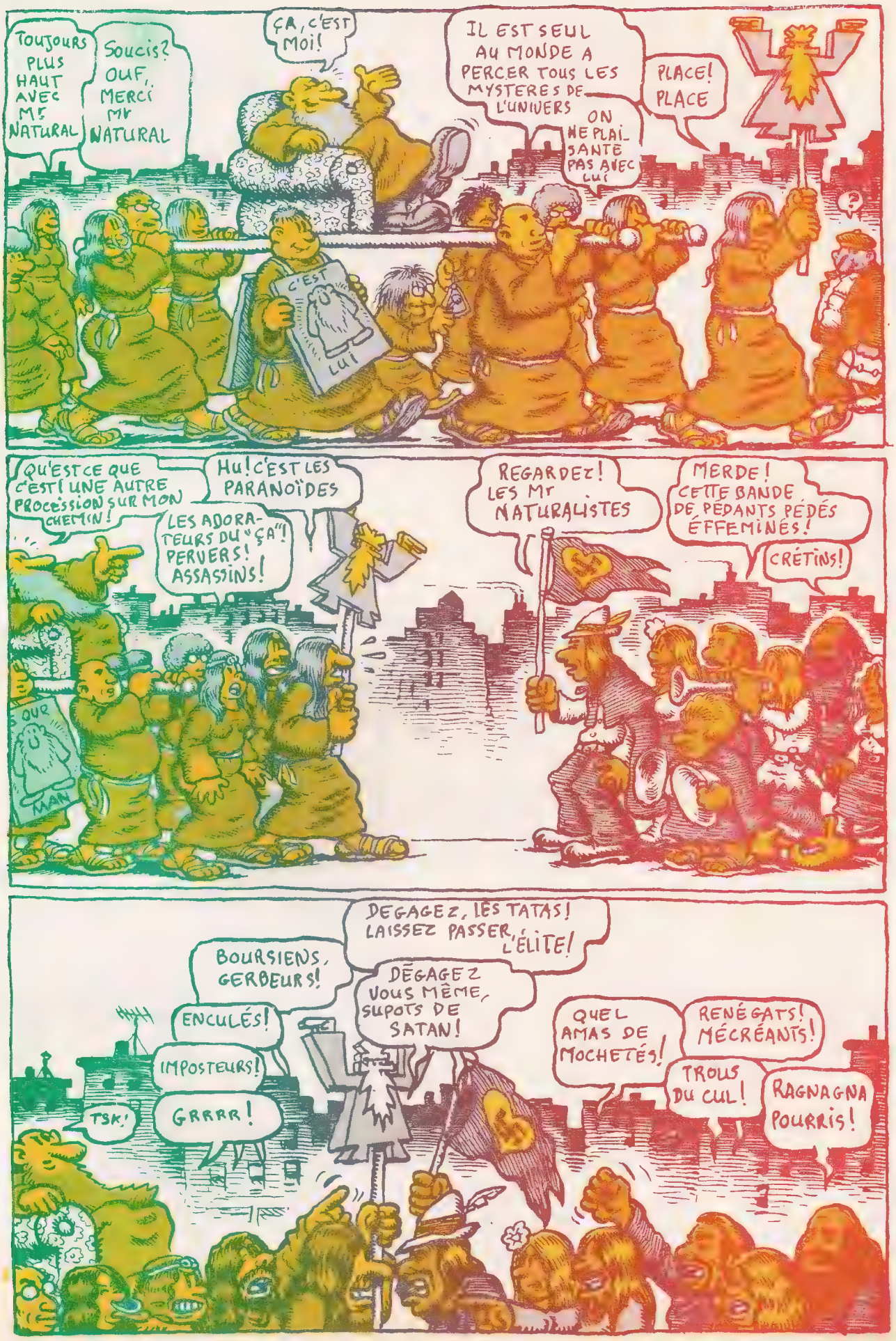
Mr. Natural


JE SUIS LE MEILLEUR
CLANG CLANG
BOOM BOOM
Mr. NATURAL AVAIT RAISON: LE PAYS FOUT LE CAMP
REJOIGNEZ-NOUS AVANT QU'IL NE SOIT TROP TARD
"PAS DE VAGUE" Mr NATURAL
LE NATURALISME LA SEULE VRAIE RELIGION
PLACE! PLACE
QUEL RAMASSIS DE BOURSIENS! ON NE VOIT PLUS QUE ÇA PAR CES TEMPS
HÉ OUI!
PREND GARDE, ENFANT L'APOCALYPSE APPROCHE! JOINS TOI A NOUS
C'EST QUOI, L'APOCALYPSE?
T'ENTENDS-ÇA? "C'EST QUOI L'APOCALYPSE!" HA! HA! HA
PAUVRE PETITE AVEUGLÉE!
IL EST GRAND TEMPS QUE TU TROUVES LA VOIE!
Mr N. PENSE POUR VOUS
HA?!
TU VAS LIRE LES "CINQ LIVRES", L'UNIVERSELLE VÉRITÉ, LES PROFONDES MAXIMES DE NOTRE DIVIN MAÎTRE Mr NATURAL. ALORS SEULEMENT TU SAURAS!
VIENS, BREBIS ÉGARÉE! AVEC NOUS!
OUI AVEC NOUS

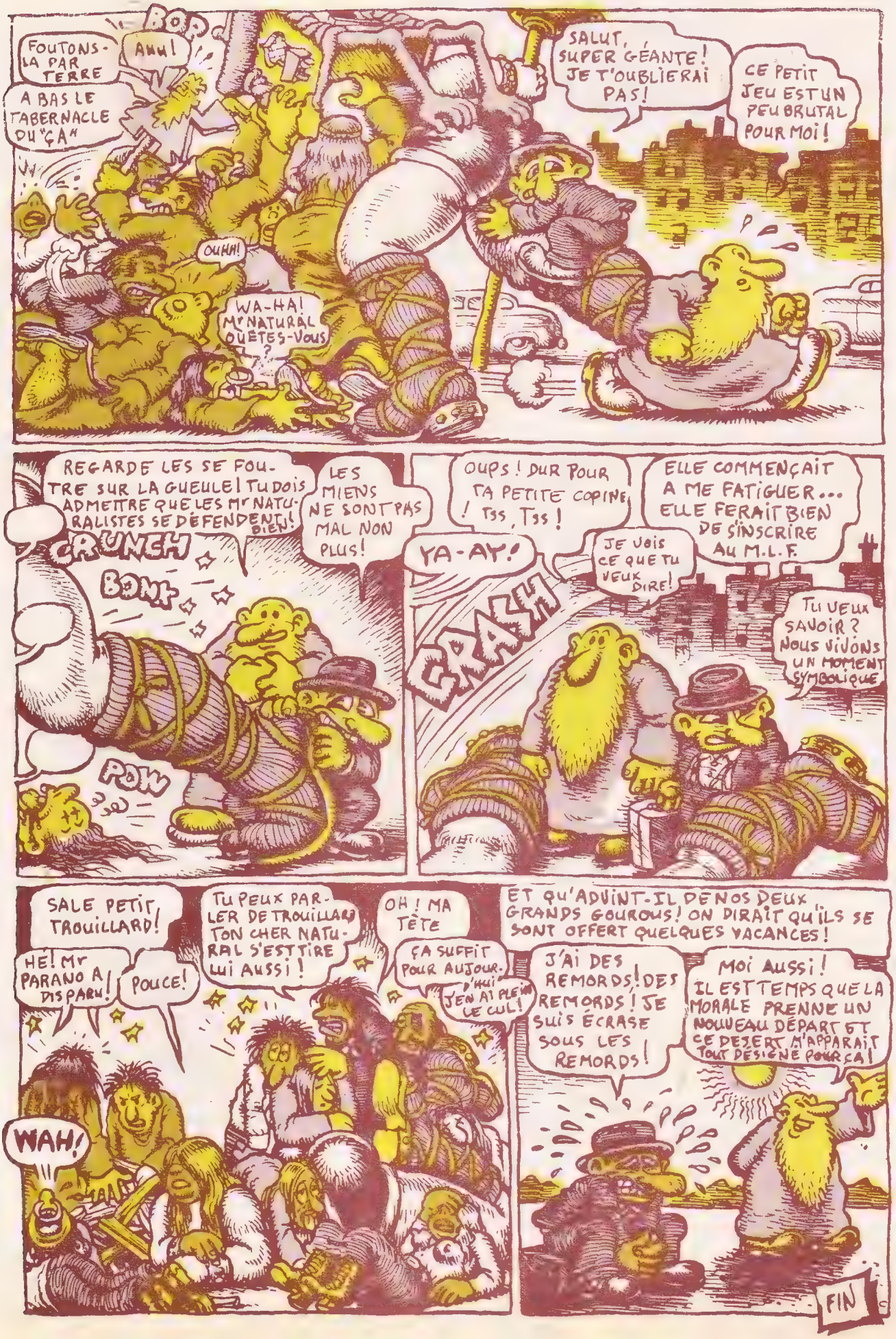
C'EST LE DEVOIR DE TOUT INITIÉ DE DESCENDRE CHAQUE JOUR DANS LA RUE ET DE PRÊCHER AU MONDE ENTIER LE Mr NATURALISME
QUEL MERVEILLEUX BONHEUR QUE SORTIR L'EGARÉ(E) DE SON ORNIÈRE FÉTIDE, (LIVRE III, chap. 12, VERSET 7-16)
LE SLOGAN DU MOIS EST « LA BONNE PAROLE A L'USINE » ! PLACE!
VIVE LE Mr NATURALISME
VIENS AVEC NOUS À L'ASHRAM...
OUI! Mr NATURAL Y SERA EN CHAIR ET EN OS AUJOURD'HUI!
TU TE RENDS COMPTE! MÊME NOUS, LES INITIÉS, NOUS LE VOYONS SI RAREMENT!
BON! D'ACCORD!
C'EST ICI QUE NOUS VENDONS AUX TOURISTES NOTRE PRODUCTION D'AMULETTES, D'ANNEAUX, DE POSTERS... TOUS À L'EFFIGIE DE Mr NATURAL
Ici, NOTRE HEBDOMADAIRE, « L'ÉVEIL RADIEUX DES Mr NATURALISTES » ET NOS LIVRES SUR UNE MASSE DE SUJETS...
AUTO COLLANTS J'AIME Mr NATURAL
JE SUIS UN NATURAL Mr NATURALISTE
Mr NATURAL PARLE AUX JEUNES
FAITES NOTRE Mr NATURAL PAR
QUI EST Mr NATURAL
Mr NATURAL L'AMI DE TOUS
INTRODUCTION À Mr NATURALISME
THÉORIE DES POINTES DE DÉCOUVERTE
LA CUISINE PAR
MAIS LES CINQ LIVRES DE L'UNIVERSELLE VÉRITÉ SONT RÉSERVÉS AUX SEULS INITIÉS CETTE ÉDITION EST CE QUE J'AI DE PLUS PRÉCIEUX AU MONDE!
IL FAUT ATTEINDRE LE QUATRIÈME OU CINQUIÈME NIVEAU DU Mr NATURALISME POUR AVOIR LE PRIVILÈGE D'ÊTRE INITIÉ AUX SECRETS DU CULTE!
PAR LA SAINTE BOURSE!
BOOK ONE
J'AI ÉTÉ INITIÉE PAR Mr NATURAL LUI-MÊME. CET ANNEAU QU'IL FIXA À MON NEZ EST LE GAGE DE NOTRE ÉTERNEL AMOUR!
OH! WO-OW! C'EST L'UNE DES HEUREUSES ÉLUES!
VIENS, TU TROUVERAS LA PAIX DE L'ÂME AUX PIEDS DU TRÈS GRAND!
DANS LE SAINT DES SAINTS DES Mr NATURALISTES...
C'EST LUI?
CHUT ON NE MONTRE PAS DU DOIGT!
JE CONNAIS LES MIENS ET LES MIENS ME CONNAISSENT...

OH Mr NATURAL DÉLIVREZ NOUS, CAR NOUS NE SOMMES PAS ENCORE INITIES A LA VRAIE VIE!
MMM
MERCI MON ENFANT... JE TE MENTIONNERAI DANS MES MÉDITATIONS!!
SWOON
SNIFF SNIFF
Mr NATURAL! JE VEUX ÊTRE INITIÉE AU CULTE SUPREME! OH OUI! JE VOUS EN PRIE...
EH? QUÉ?
QUOI!
ARRIÈRE! TU FOULES UN SOL SACRÉ! VEUX-TU BIEN RETOURNER T'ASSEOIR LA BAS DERRIÈRE!!
?
ATTENDS! LAISSE LA VENIR A MOI! JE ME SENS TRES "ACTINIC" AUJOURD'HUI
VIENS T'ASSEOIR EN FACE DE MOI, MON ENFANT!
HM!
REGARDE!
HÉ, HÉ, HÉ!
DES PRUNES!

PEUX-TU EN FAIRE AUTANT?
IL EST FOU !!
ILS SONT TOUS FOUS!
J'VEUX M'EN ALLER !!
PPPHAW HAW HAW HAW
VOS VIBRATIONS ETAIENT TROP FORTES POUR ELLE Mr NATURAL!
SON ÂME SIMPLE N'A PAS PU RESISTER!
TSS TSS TSS! PAUVRE FILLE!
SLAP!
POM POPOM POM... JE FERAI BIEN UN PETIT TOUR DE TRÔNE DANS LES RUES...
OH FORMIDABLE! PEUT-ÊTRE VAIS-JE POUVOIR PORTER VOTRE TRÔNE!
CERTAINEMENT MON ENFANT... VOUS ÊTES INDUBITABLEMENT L'UNE DE MES MEILLEURS DISCIPLES!
OH, Mr NATURAL, JE SUIS SI HEUREUSE!
LE TRÔNE EST AVANCÉ, Ô DIVIN!


TOUJOURS PLUS HAUT AVEC Mr NATURAL
Soucis? OUF, MERCI Mr NATURAL
ÇA, C'EST MOI!
C'EST LUI
IL EST SEUL AU MONDE A PERCER TOUS LES MYSTERES DE L'UNIVERS
ON NE PLAISANTE PAS AVEC LUI
PLACE! PLACE
QU'EST CE QUE C'EST! UNE AUTRE PROCESSION SUR MON CHEMIN!
Hu! C'EST LES PARANOÏDES
LES ADORATEURS DU "ÇA"! PERVERS! ASSASSINS!
REGARDEZ! LES Mr NATURALISTES
MERDE! CETTE BANDE DE PÉDANTS PÉDÉS ÉFFEMINÉS!
CRÉTINS!
DÉGAGEZ, LES TATAS! LAISSEZ PASSER, L'ÉLITE!
BOURSIENS, GERBEURS!
DÉGAGEZ VOUS MÊME, SUPOTS DE SATAN!
ENCULÉS!
IMPOSTEURS!
TSK!
GRRRR!
QUEL AMAS DE MOCHETÉS!
RENÉGATS! MÉCRÉANTS!
TROUS DU CUL!
RAGNAGNA POURRIS!

HÉ LES MÔMES, RETOURNEZ CHEZ VOS MAMANS!
VOUS AVEZ INTÉRÊT A VOUS TIREZ DE DEVANT NOTRE SUPER-GÉANTE, PARCE QUE RIEN NE L'ARRÊTE, SINON Mr PARANO LUI-MÊME!
WOW! QUEL RAMASSIS! JE M'EN FERAI BIEN UN! PEUT-ETRE QUE Mr PARANO ME SOLDERAIT LE LOT!
HOU LES CORNES
ELLE PORTE LA CHASSE SACRÉE QU'HABITE Mr PARANO!
VOTRE PARANO N'EST QU'UN PETIT MAQUEREAU DE BAS ÉTAGE!
DE QUOI!
PUTE!
SALOPE!
ÇA T'APPRENDRA A INSULTER L'ESPRIT LE PLUS LUMINEUX DE L'UNIVERS!
SOCK
BIEN ENVOYÉ!
SUS A CES MOINES PUANTS!
GRRR TU L'AURAS JOULU!
PUNT
Mr NATURAL C'EST DE LA MERDE!
OOW
C'EST BIENTÔT FINI CE RAFFUT! JE N'ARRIVE PAS A FERMER L'OEIL!
MR SNOID
CRACK
SOCK
TIENS, U'LA LE PETIT MONSTRE
TUONS -LE!
SLAM
BONK
FILONS AVANT D'ATTRAPER UN MAUVAIS COUP!
BOOO
HISSS


FOUTONS-LA PAR TERRE
BOP
AHH!
A BAS LE TABERNACLE DU "ÇA"
OUHH!
WA-HA! Mr NATURAL QUÊTES-VOUS ?
SALUT, SUPER GÉANTE! JE T'OUBLIERAI PAS!
CE PETIT JEU EST UN PEU BRUTAL POUR MOI!
REGARDE LES SE FOUTRE SUR LA GUEULE! TU DOIS ADMETTRE QUE LES Mr NATURALISTES SE DÉFENDENT BIEN!
LES MIENS NE SONT PAS MAL NON PLUS!
CRUNCH
BONK
POW
OUPS! DUR POUR TA PETITE COPINE! TSS, TSS!
YA-AY!
CRASH
JE VOIS CE QUE TU VEUX DIRE!
ELLE COMMENÇAIT A ME FATIGUER... ELLE FERAIT BIEN DE S'INSCRIRE AU M.L.F.
TU VEUX SAVOIR? NOUS VIVONS UN MOMENT SYMBOLIQUE
SALE PETIT TROUILLARD!
HÉ! Mr PARANO A DISPARU!
POUCE!
TU PEUX PARLER DE TROUILLARD TON CHER NATURAL S'EST TIRÉ LUI AUSSI!
OH! MA TÊTE
ÇA SUFFIT POUR AUJOURD'HUI J'EN AI PLEIN LE CUL!
WAH!
ET QU'ADVINT-IL DE NOS DEUX GRANDS GOUROUS! ON DIRAIT QU'ILS SE SONT OFFERT QUELQUES VACANCES!
J'AI DES REMORDS! DES REMORDS! JE SUIS ÉCRASÉ SOUS LES REMORDS!
MOI AUSSI! IL EST TEMPS QUE LA MORALE PRENNE UN NOUVEAU DÉPART ET CE DÉSERT M'APPARAÎT TOUT DÉSIGNÉ POUR ÇA!
FIN

irlande :

Bruno Barbey-Magnum

LE FOND DE L'EIRE EFFRAIE

Il n'y a pas eu de morts à Newry et les trente mille manifestants qui tinrent meeting dans le faubourg gris de Derybek n'avaient pas un regard pour les trois mille soldats anglais bardés de mitraillettes, surchargés d'autos blindées et protégés d'un ciel d'hélicoptères épais comme les nuées d'Irlande. Chacun crut avoir remporté une victoire décisive et l'on respira un grand coup de Westminster à Dublin. Les organisateurs et les marcheurs avaient bravé l'interdiction. Surprenante mi-temps.

Les Anglais n'avaient pas tiré et l'I.R.A. s'était tenue tranquille. En tête du cortège s'avançait la fine fleur de l'opposition légale, Bernadette Devlin, silhouette courte et touchante, l'égérie, l'héroïne brave et ambiguë comme l'Irlande qu'elle personnifie ; Tom Driber, vieux député travailliste, et tous les jeunes leaders de l'Association des droits civiques. Derrière eux cheminait en silence une foule recueillie. A la boutonnière de tous les catholiques un badge figurant un cercueil marqué du chiffre 13 rappelait qu'à Londonderry treize jeunes gens étaient morts sous les balles anglaises le 31 janvier dernier. Il n'y a pas eu de morts à Newry, mais il y en aura encore beaucoup dans les mois qui vont suivre. L'I.R.A., l'armée secrète des catholiques irlandais, a clairement défini l'objectif : tuer le plus de soldats anglais possible. Mot d'ordre de bataille, absence de perspectives politiques. Trois jours après, la journée de désobéissance nationale fut un échec. Le train-train quotidien recommençait : répression, attentat, répression encore. Le môme n'a pas treize ans, il a bien besoin de ses deux bras pour la pierre qu'il soulève, porte en se dandinant et projette d'un balancement de tout le corps vers la silhouette grotesque, visage rose et blond derrière la visière transparente, face de martien nouveau genre de tous les flics du monde. Ici, au coin de Rosewall et de William Street, le soldat est anglais et s'occupe au nom de sa gracieuse Majesté des besognes de basse police, planqué contre une automitrailleuse, le doigt directement posé sur la détente du fusil automatique pointé droit sur la faible silhouette, le bras gauche abrité du caillou sous le bouclier de plastique épais, mercenaire solide et bien à son affaire. L'enfant qui s'avance seul dans l'espace découvert jusqu'à quinze mètres du commando pour leur flanquer son où l'on peut boire des Guinness dans un Irlandais de Derry, la seule ville d'Ulster où on peut boire des Guinness dans un quartier libéré, dans le « free pub » au « Bogside inn ».

Un pays quadrillé, ratissé par une armée d'occupation féroce et courtoise, bien tenue et sauvage, une terre de violence où des groupes d'adolescents nés dans l'éternel conflit de l'Irlande vivent et jouent avec la guerre. Samedi soir à Derry commence la danse angoissante et joyeuse des pierres sur la gueule et des badauds qui sortent des bars pour applaudir les plus beaux coups, entre deux paris sur les chevaux anglais : provocations, ripostes policières massives, auréolées de lacrymogènes, éclats ténus des énormes balles en caoutchouc, bruits secs des vrais balles et du fracas des autos blindées. De vrais morts, aussi, l'aube sale devant les maisons de briques grises. **Littlewood,** magasin à succursales multiples, représentant du big business anglais a sauté cette nuit et **Blairs** également, une grosse boite de boucherie qui n'a pas bonne réputation.

Les braseros des vigilants s'éteignent un par un, une maison flambe encore un peu dans Lecky street. Le Bogside libre achève sa cuite dans les odeurs de poudre et de fin de bière.

Quelques jours avant ou quelques jours après, à l'issue d'un meeting de protestation présidé par Bernadette Devlin, la danse macabre des soldats en armes contre les utopistes aux mains nues et, peut-être, de rares tireurs de l'I.R.A. se soldait, au terme d'une sinistre guérilla dans les rues sales du Bogside, par treize morts, la plupart jeunes et tous catholiques.

Samedi soit : une valise piégée explose dans un pub de Belfast bourré de catholiques, jeunes et vieux et toutes classes sociales mélangées aux sons des chansons républicaines à vous fendre la tripe, à vous briser le cœur de cette fraternité des combats probables et des vrais banquets qui s'achèvent. On venait de clamer « The rifles of I.R.A. » et on démarrait sur la dernière en date, « Father Mullan » :

On a street in Belfast city
There an Irish Rebel lay,
Just cut down by British soldiers,
Whilst engaging in the fray,
By his side a Priest was kneeling
With the Sacred Host in hand.
Giving holy, extreme unction,
To that dying Belfast man...

On distribuait sous le manteau le journal vert et orange de l'I.R.A., le **Republican News.**

Les pintes de Guinness tournaient au rythme habituel, larges tablées d'énormes verres, hommes à casquettes de tweed. Personne ne maugrée lorsque, un par un ou collectivement, les buveurs se lèvent, bousculant des dizaines de chanteurs embués de cette torpeur spéciale des bières abondantes, pour gagner en vitesse l'urinoir espéré et le viser de loin, parfois dès la porte passée, pris de court par l'abondance liquidienne.

Et puis, au beau milieu de ces chansons de geste, parce que la mort est présente chaque minute dans ce pays, attendue ou réelle, parce que les pintes de bière avalées en chantant au coude à coude avec ceux de son bord sont une des traditions de la résistance ancestrale

de l'Irlande, la bloody bomb a explosé et les buveurs de choc sont partis en petits morceaux ; seize morts, dont trois enfants et quatre femmes, et plus de treize blessés. Erreur ou contre-terrorisme, cette tragédie n'a pas empêché les autres pubs, les républicains, les « officials », les « provisionals », les socialistes et tous les autres de prolonger leurs soirées clandestines. Les rues qu'un couvre-feu de fait laissent désertes rougeoyaient longuement dans la nuit, parcourues par les automitrailleuses des patrouilles anglaises. Fusils braqués, appels impératifs : les rafles et les arrestations arbitraires déroulaient leurs fureurs habituelles.

Mélange perpétuel de poésie rugueuse et de goût du sang, estaminets de Cendrars, chansons de MacOrlan, romans de James Joyce et de O'Flaherty, films de John Ford et royaume de Guinness : l'Irlande mène au cœur de l'Europe la seule véritable guérilla urbaine de cette moitié du siècle. On croit partir pour un mai 1968 qui n'en finirait pas et l'on tombe sur la vraie guerre moderne au milieu d'une ville, une vitrine sur dix où même les mannequins portent des perruques rousses, est déjà soufflée par l'explosion d'une bombe. Sur les façades sinistrées, on peut lire invariablement le même écriteau : « Malgré les dommages causés par les bombes, la vente continue. » Lorsque les hommes de l'I.R.A. (Irish Republican Army) décident de faire sauter une maison, les résultats sont véritablement spectaculaires : un vrai bombardement de professionnels malgré leurs engins bricolés.

En plein jour, au centre de la ville, personne n'aime à flâner. La foule presse le pas devant chaque édifice, comme si celui-ci pouvait s'envoler en fumée et décombres à la seconde même. Au milieu de la circulation habituelle des villes d'Europe, dans la cohue des trottoirs étroits se glissent à chaque instant des hommes en tenue de combat, le visage noirci, l'arme à la main. Une technique très adaptée à la guérilla urbaine les oblige à surveiller les toits, leurs arrières et le trottoir d'en face. Ils ne traversent les rues qu'individuellement, couverts par leurs camarades, dans l'apparente indifférence des passants, sans cesse menacés par les tireurs dissimulés, sautant d'encoignures en portes cochères. Au début des troubles, en 1969, les patrouilles comptaient seulement deux soldats. Ils sont huit maintenant à se faufiler dans les rues de Belfast et de Londonderry, reliés en permanence à leur quartier général par les écouteurs qu'un soldat téléphoniste porte sur les oreilles, au long de cette marche sourde dans une ambiance hostile.

Les rues sont sillonnées de patrouilles motorisées, qui peuvent surgir n'importe où, à tout moment, et arrêter les hommes et les jeunes gens. Aux termes du « special power act », sorte d'article 16 de la constitution anglaise fréquemment appliqué en Irlande, une manière de loi martiale permet aux autorités militaires et policières d'incarcérer sans aucune accusation, procès ou quelconque vérification juridique pour le temps nécessaire. Il y a plus de mille prisonniers en Irlande du Nord, parqués dans des camps de regroupement ou de concentration, peu importe le terme. Dans la jeunesse irlandaise catholique on compare le camp de Longkesh à Bergen Belsen. C'est un grand ensemble de baraques désaffectées depuis la dernière guerre, à quelques kilomètres de Belfast, où sont parqués trois cent vingt patriotes irlandais. La digne Croix Rouge Internationale, peu suspecte de sympathie pour les causes progressistes, a déclaré que les conditions de détention y étaient « déplorables » (**Irish Times,** 27 septembre 1971). La prison de Crumlin road à Belfast et d'autres établissements à travers le pays renferment plus de sept cents nationalistes. Certains prisonniers, au terme du « spécial power act », peuvent rester en prison pendant **dix ans** sans procès ni accusations. Les jeunes gens appréhendés lors de la fameuse rafle du 9 août 1971 ne connaissent ni leur inculpation ni la emprisonnements massifs du mois d'août que les bruits de tortures ont commencé à surgir. Une fois de plus la situation irlandaise peut être grossièrement comparée au sinistre processus de la guerre d'Algérie, à ceci près que les troupes anglaises « combattant » en Irlande sont composées uniquement de volontaires. L'armée anglaise est une armée de professionnels, le service militaire n'existant plus Outre Manche. La fameuse démocratie, le libéralisme anglais sont à usage interne. Les Anglais se conduisent chez eux comme de parfaits gentlemen et hors de leur pays se tiennent parfois comme des malpropres. Avec une technique éprouvée, ils laissèrent dans leurs anciennes colonies les germes tout chauds des plus horribles guerres civiles. Au Nigéria, en Palestine, à Chypre, à Aden, au Pakistan et ailleurs. Leur dernière colonie se nomme l'Ulster, les six comtés de l'Irlande du nord, peuplé de un million cinq cent mille habitants, 900 000 protestants et 600 000 catholiques environ.

A propos des tortures subies par les prisonniers des troupes anglaises et de la tristement célèbre « special branch », les B Spéciales de la police irlandaise, voici le témoignage d'un praticien du Matter hospital de Belfast, le Docteur Donaghy : « Nous avons une longue expérience de l'internement dans ce pays. Mais si nous ne nous étions pas fait entendre jusqu'ici, en tant que membre de la profession médicale, c'est qu'aucune accusation de torture n'avait été prononcée...

« Couvrir la tête d'un homme à l'aide d'un sac pendant des jours, lui imposer l'audition de bruits continus d'un très haut niveau sonore, tels ceux que produisent les pales d'un hélicoptère ; l'obliger à se tenir contre un mur, les mains ou les seuls index placés haut au-dessus de sa tête en contact avec la paroi, les jambes largement écartées, le forcer à maintenir cette attitude jusqu'à l'évanouissement en le frappant à l'aide de bâtons lorsqu'il tombe et à reprendre cette position au sortir de ses pertes de connaissance ; tout ceci pendant parfois quatre jours, en le privant systématiquement d'eau et de nourriture, se traduit en termes psychiatriques par une fatigue nerveuse et physiologique telle qu'elle entraîne un profond bouleversement psychique. Il s'agit donc d'atteintes nerveuses très graves qui laissent peu de traces visibles à l'examen clinique. Sans oublier les morts par « accident ».

« Celui qui dit avoir compris la situation irlandaise, celui-là n'a rien compris », affirme un proverbe local. Soyons donc modestes et schématiques. Cette guérilla urbaine qui se développe sauvagement à quelques centaines de kilomètres de nos quiétudes social-démocrates, en Europe et dans un pays développé, quoique pauvre et sans exotisme ; cette bataille ressemble plus à l'Algérie qu'à une guerre de religion. L'affrontement des protestants et des catholiques n'est qu'un aspect particulier d'une lutte de libération nationale. Au Kelly's cellars, le plus vieux pub d'Irlande où les faïences bleues, le plafond bas et le comptoir sculpté datent de 1798, parmi les quatre jeunes camarades qui nous parlaient des luttes internes de l'I.R.A., il y avait trois protestants. Demain, dans l'Irlande unifiée, catholiques et protestants affronteront les mêmes problèmes économiques et les mêmes exploiteurs.

Pour y voir plus clair, un brin d'histoire est indispensable. L'Irlande, à cinquante kilomètres des côtes écossaises, est vaste de 85.000 km2 environ, pour 450.000 habitants si l'on confond l'Irlande du Sud (Eire) et les comtés du Nord (Ulster).

En 432, le fameux saint Patrick convertit les sept royaumes au christianisme. Pendant des siècles les envahisseurs nordiques font razzia sur razzia. Au XIIe siècle, le Pape fait cadeau de l'ensemble à l'Angleterre. Les bagarres succèdent aux révoltes nationalistes. En 1609 des milliers de presbytériens d'Ecosse sont importés pour coloniser l'Ulster. En 1689, le roi catholique Jacques II d'Angleterre, fuyant le roi hollandais Guillaume d'Orange, vint chercher refuge auprès de ses bons sujets d'Irlande, pour être finalement battu à la fameuse bataille de la Boyne, le 12 juillet. Depuis lors les extrémistes protestants, les « Orangistes », célèbrent chaque année la victoire et tombent à gros bras sur les quartiers catholiques. La colonisation britannique bien établie dans ce pays pauvre et agricole se voit secouée pendant tout le XIXe siècle par les révoltes des Fénians. 1916 : révolte à Dublin. C'est la grande épopée de libération irlandaise qui commence et l'époque héroïque où se forme l'I.R.A. 1919 : les rebelles (Sinn Fein) proclament la république. 1922 : l'Etat libre d'Irlande devient un Dominion sauf les six comtés du Nord où la population protestante importée était plus nombreuse. Depuis

1970 le conflit est ouvert entre les soldats de la puissante coloniale, même si le terme paraît un peu fort, et les combattants nationalistes qui se trouvent être des catholiques par hasard et des sous-prolétaires par nature. L'I.R.A. est maintenant la force principale. Deux courants la divisent vaguement quant à la doctrine et un peu plus quant à la tactique des attentats individuels. Depuis les années héroïques, depuis que le Sud était indépendant, l'I.R.A. stagnait. Tout juste capable de miner tous les deux ans un poteau télégraphique, elle préservait la tradition. Le parti communiste anglais dominait idéologiquement un assemblage de staliniens et de héros de chansons épiques, déambulant dans les bistrots de Dublin. Au Nord, catholiques et protestants cohabitaient malgré des heurts traditionnels et une hostilité latente. La

sépare les deux Irlande. La Diaspora irlandaise, et surtout sa fraction américaine, soutient le combat. Situation bloquée : les Anglais refusent de discuter, les soldats clandestins de l'I.R.A. se battent. Rien de socialiste, pas grand chose de révolutionnaire, la lutte est avant tout nationaliste et souvent chauvine. Irlandais et continentaux gauchistes tentent d'agiter des idées larges et vagues. En feront-ils bien après Marx leur modèle de lutte armée ? Les farouches combattants catholiques-romains de l'I.R.A. installeront-ils un social-nationalisme de combat lorsqu'ils auront pris le pouvoir ? Toute la communauté catholique, bourgeois compris, soutient l'I.R.A. La nuit, les portes des maisons catholiques de Belfast et de Derry restent ouvertes pour le refuge des clandestins et le thé attend sur la table. En Irlande comme ailleurs

file véhément de la droite protestante, y a fait allusion également. En attendant, l'enchaînement des violences, le cercle ignoble attentats-répression, l'angoisse et la mort. Et puis après ? Un seul parti, le People's democracy, ne se satisfait pas de la seule perspective de l'indépendance et milite pour le socialisme. Ils n'ont aucune chance.

Deux petites anecdotes accentueront la confusion : un militant de la Peoples democracy m'expliquait avec force qu'il ne s'agissait pas d'une lutte contre les protestants, que seuls les sectaires pensaient cela et qu'il les combattait. Mon ami hâta soudain le pas et nous avancions tels des dératés. Je m'informais des raisons de cette soudaine cavalcade. « Nous traversons un quartier protestant » me dit-il du coin de la moustache. Après une course tortueuse à travers le

Gilles Peress-Magnum

situation économique se dégradait : les chômeurs professionnels hantaient les pubs catholiques. Les émeutes de 1968, les barricades du Bogside, l'éclat sombre et magnifique de Bernadette Devlin et de ses amis remirent le feu aux bocks. L'armée anglaise intervint pour séparer les combattants et reprit sa vraie place en occupant l'Irlande. L'imbroglio se simplifiait. Une fraction de l'I.R.A., les « provisionnals » (les provisoires), se séparait des « officials » (les officiels) qu'ils jugeaient sclérosés et trop fidèles à un marxisme orthodoxe et débile. Les dissidents prirent rapidement le dessus, rassemblant autour de leurs actions d'éclat, des maisons en ruine et des morts anglais, toute la haine des catholiques, prolétaires d'un pays archaïque. Aujourd'hui la majorité des actions violentes peut être revendiquée par les « provisionnals », les « officials » pérorent à Dublin et désapprouvent du bout des lèvres. Mais rien n'est simple en Irlande et les « officials » se battent aussi. Les armes arrivent par la frontière passoire qui

il y a des opprimés et des oppresseurs. Bien sûr, les premiers sont catholiques et les seconds semblent être protestants. Mais les dés sont pipés, les protestants sont en fait de si vieux colons qu'ils font partie du pays. Ils ne sont d'ailleurs pas trop favorisés eux-mêmes. Il n'empêche qu'un homme sur quatre est chômeur dans le quartier catholique de Derry. Les catholiques sont les Arabes des protestants, sans le teint basané. Mais les protestants ne repartiront pas, ils ne savent pas où aller. Résumons : guerre de libération nationale particulière aux portes de la Métropole. Colons et colonisés sont tous des petits blancs dans un pays sans ressources importantes. La fraction libérée de territoire, l'Eire, soutient mollement les combats de l'I.R.A. et abrite ses chefs. L'Irlande du Sud a aussi ses problèmes économiques et dépend étroitement des marchés anglais. Solution : la réunification du pays, évidente à long terme si les protestants la tolèrent. Wilson vient de prononcer le mot pour la première fois et le pasteur Paisley, chef de

labyrinthe des quartiers amis et ennemis, tous semblables aux yeux d'un étranger, nous parvinmes au centre, devant le gâteau à la crème d'un hôtel-de-ville hideux. Une explosion proche nous fit sursauter. Mon copain regarda sa montre et me dit, tout sourire : « une autre en l'air ». Surgi d'on ne sait où, à travers la foule dense, un flic en civil, pistolet au poing fonce sur nous. « Qu'est-ce que tu as dit ? » Voilà pour l'ambiance de guérilla urbaine. Il faudrait aussi raconter comment les soldats britanniques ont tiré sur la foule au cours d'une rafle dans le pub républicain où nous buvions notre septième pinte de Guinness. A une heure de la France, des héros de légende perpétuent la tradition : de l'héroïsme, encore de l'héroïsme, on verra après. **Bernard Kouchner.**

P.S. — Si vous voulez en savoir plus, lisez le très bon livre de J.-P. Carasso, **La rumeur irlandaise,** Editions Champ Libre, et le gros ouvrage de Richard Rose **Governing without Consensus,** Faber Editor, Londres.

LA DICTATURE DE L'OEIL ET DU PHALLUS

entretien avec Henri Lefebvre

Dans une France imbécile qui rêvait encore à Voltaire au sortir de Verdun, Henri Lefebvre renifle dès les années vingt l'avenir de notre siècle. Avec George Politzer, Georges Friedmann, Paul Nizan, quelques autres, il fonde le groupe Philosophie **puis la** Revue Marxiste, **première du nom, et c'est un exploit pour l'époque. Ces jeunes gens, déjà fâchés contre la Sorbonne, découvrent Hegel et Marx, se frottent de psychanalyse et côtoient le surréalisme — l'Histoire, le rêve et le langage, un mélange subversif. Il est encore trop tôt et l'explosion n'a pas lieu. Viennent en revanche les lourdes certitudes du Parti communiste adolescent. Lefebvre y adhère, oublie la révolte pour les institutions de la révolution. Sectarisme, politique, Marx la révolution. Sectarisme, politique, Marx de l'esprit, la défense et l'illustration d'une philosophie toute constituée par le Komintern et le Bureau politique. Mais Lefebvre songe toujours à Nietzsche et parle de vie quotidienne. L'orthodoxie s'en irrite un jour de 1958 : Lefebvre perd sa carte du parti et retrouve avec le goût de la recherche le sens de la provocation.**

Le premier, il explore une sociologie du quotidien et revient sur la Commune de Paris. Après son expérience militante, qui lui donne un sens du politique tout en le vaccinant contre les mythologies, il redécouvre l'importance de la fête révolutionnaire et s'efforce de joindre Marx à Nietzsche. En 1966, il croise un petit groupe, qui se nomme situationniste et jette ici et là des brûlots prémonitoires. C'est d'abord l'amitié, puis la brouille. Dans nos têtes

Roy Lichtenstein (Ed. du Chêne)

d'aujourd'hui, nous ne savons plus très bien ce que nous devons à l'un et aux autres.
Touffu, rigoureux, cartésien, dialectique, poétique, Lefebvre poursuit un enseignement insolent, jette sa pensée et ses étudiants dans les chemins de traverse qui pour lui vont plus loin que les voies bien tracées. Il laisse dès 1967 à Nanterre quelques idées qui prendront bientôt tout leur poids, il écrit dans les Pyrénées une brassée d'ouvrages et d'articles, il interpelle les gens et les choses de Varsovie à New York. Lefebvre est un inépuisable révisionniste de la pensée : il dépasse toujours les concepts des autres et transgresse les idéologies après les avoir visitées. Aujourd'hui, il dit avoir trouvé un combat d'avant-garde et le nœud des contradictions présentes et futures : l'espace et la ville comme la trame même de notre vie sociale, de ses contradictions et d'une révolution jusqu'ici refusée en laquelle il espère. C'est déjà le sujet de quatre livres. Le cinquième est en préparation et se veut la synthèse. Lefebvre nous donne ici ses premières conclusions.

Michel-Antoine Burnier

Henri Lefebvre :

Au-delà des modes et des mouvements, en Europe comme aux Etats-Unis, je crois à un avenir de l'underground. Il faut prendre ce terme en son sens littéraire et symbolique : la vie souterraine. Les expériences actuelles ne sont-elles pas la prémonition d'un futur redoutable ? Regardez les conflits asiatiques, jusqu'au dernier film chinois sur la guerre souterraine : la surface est aux mains du pouvoir, livrée à sa police, ses bombes et ses avions ; la résistance et la révolution passeraient par le souterrain. Retrouvera-t-on par ces voies imprévues et tragiques ce que Nietzche appelait « le sens de la terre », des formes extraordinaires et jusqu'ici inconnues de la vie sociale ? Le problème de l'espace se pose dès aujourd'hui dans toute son ampleur.

L'interrogation déborde de loin les soucis sur le destin de la nature et l'environnement, elle s'exprime d'abord dans un constat d'échec. Je l'ai bien vu aux Etats-Unis : les faillites se succèdent, qu'il s'agisse des rénovations, des expériences de villes nouvelles ou des projets. L'échec est à la fois intellectuel et pratique. L'aménagement de l'espace a fait en vain le tour des sciences, démographie, économie politique, sémiologie, linguistique...

Actuel : *Et la cybernétique ?*

La cybernétique aussi. Les efforts de mathématisation intégrale de la réalité urbaine se sont enlisés aux Etats-Unis : aucun résultat opératoire, aucune prévision sérieuse, même si l'on y rêve encore en France.

Vous pensez qu'on ne peut programmer ni l'espace ni la vie ?

Exactement. Nous vivons dans des sociétés bloquées, blocage de l'imagination, blocage de la pensée. Les projets des architectes et des urbanistes le manifestent : ils se ressemblent tous, à l'Est, à l'Ouest et dans le Tiers-Monde. Partout de petites figurines, charmantes et futiles, s'agitent sur fond d'espace monotone. Puis vient le discours, caricature scientifique qui prétend animer cet espace. Cette pseudo-discipline se nomme l'urbanisme.

Sociétés bloquées, et à l'échelle mondiale : la sociologie distinguée qui lança le mot passe encore à côté de l'essentiel — la retombée des pulsions révolutionnaires comme un butoir devant les systèmes existants. Ce n'est pas la société mais, momentanément, la révolution qui est bloquée, et avec elle l'imagination sociale. Pour franchir ce mur invisible, à la fois théorique et pratique, il faudra tout mettre en mouvement, tout remettre en question, concepts et conceptions, la philosophie, l'histoire, l'analyse et les perspectives de cette société, jusqu'aux catégories de la pensée. Encore doit-on échapper au dilemne où nous enferme la situation : pour changer quoi que ce soit, il faudrait tout changer, et pourtant l'on doit bien commencer par quelque chose. C'est toujours un effet du blocage, ce cercle d'impuissance qui renvoit perpétuellement de la partie au tout et du tout à la partie.

On ne passera le seuil qu'à travers une expérience pratique. Pour moi, celle de l'architecture et de l'urbanisme à laquelle m'ont confronté des années d'enseignement, de débats, de contacts dans le monde entier. J'ai retrouvé la même obsession dans toutes les écoles, dans tous les projets : le dessin. Etudiants, architectes et urbanistes se définissent exclusivement comme des *visuels,* ils s'enferment dans une longue perfection du trait, dans un espace dessiné qu'ils animent ensuite par les figurines et la rhétorique. Etrange spécialisation pédagogique et sociale. Il y a presque un siècle, Ruskin expliquait la décadence de l'art par la manie du plan, l'habitude de la carte, une perception unidimensionnelle.

Plus profondément aujourd'hui, il faut mettre en cause la visualisation systématique qui atteint l'ensemble de la vie sociale et urbaine. Si le plan est l'écriture de l'espace, il appelle l'analyse et la critique au même titre que les autres formes de langage qui ont monopolisé jusqu'ici la réflexion littéraire et philosophique. Regardez un architecte imaginant une élévation ou concevant une façade : ça n'est pour lui qu'un plan dressé qui subit une rotation de 90°, un volume tout entier visualisé, une écriture meurtrière qui nie l'action concrète et vécue dans l'espace. L'espace qui se constitue est visuel et phallique. Chaque élément se dresse au-dessus du sol, il a pour fonction de donner à voir et d'être vu, il participe d'un espace du pouvoir porté par la puissance des verticales, par leur virilité, par leur dureté — un contrôle visuel permanent, la dictature de l'œil et du phallus.

Je dirai aussi que l'architecte tourne au fabriquant, que nous sommes submergés par une technique répétitive, un design en série...

C'est toujours, dans la monotonie et la multiplication, la dictature de l'œil. Les techniques prennent leur place naturelle dans cet espace dominateur et dominé, le design contribue à appauvrir cet univers en réduisant la forme à la fonction. Première conséquence — et capitale : *la disparition du corps.* Tout se réduit à une visualisation intense, c'est-à-dire à un refus de l'expérience et du vécu. S'il porte les yeux, le corps ne s'épuise pas dans le visible, le lisible ou le scriptible ; il reste opaque et charnel. Il s'évanouit sous cette lecture qui n'est pas innocente ou esthétique, mais politique et idéologique, il est renvoyé à la terre, aux espaces souterrains, aux fonctions obscures et symboliques de la sexualité et de la déjection que lui réserve une certaine psychanalyse. Il est lui aussi profondément attaqué et nié.

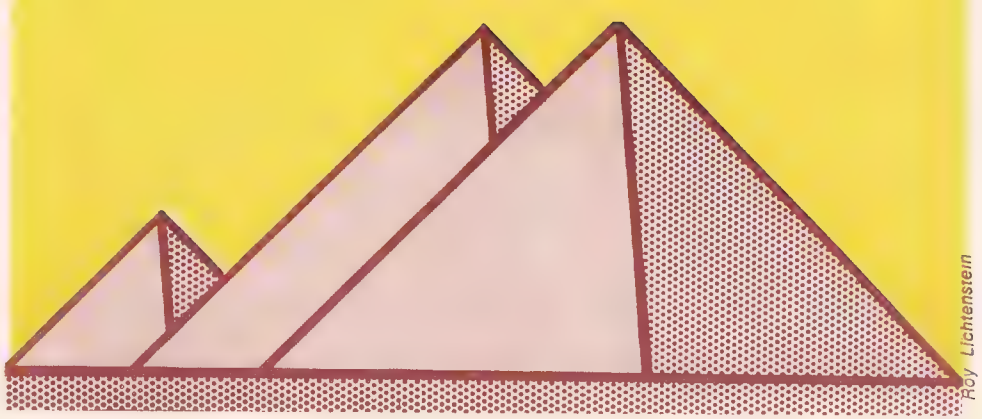
On trouve déjà les prémices de cette analyse dans la grande méditation politique de Nietzsche. Monsieur Foucault nous a récemment rappelé que Nietzsche avait une théorie du langage, antérieure d'un demi-siècle à celle de Saussure, et pour moi beaucoup plus profonde.

Nietzsche dénonce l'hypertrophie de la visualisation qui transparaît dans toutes les métaphores de la philosophie. L'idée, c'est la vision : perspective, point de vue, horizon, ces métaphores visuelles absorbent l'élément fondamental de la pensée qui était jusqu'aux présocratiques une réalité inséparable de l'existence physique du corps. Et c'est ainsi probablement que le langage est devenu le langage du pouvoir : le pouvoir s'est établi par le visible et sur le visible. La tragédie et la musique ont exprimé le corps, la philosophie s'est en revanche attachée à une gigantesque opération de substitution et de transfert, elle a abandonné la vérité du corps au profit d'une visualisation exclusive, fantôme abstrait d'un espace abstrait, optique et géométrique. Tel est le propos de Nietzsche dans ces merveilleux textes sur le langage, paradoxalement réunis sous le titre de *Livre du Philosophe* alors qu'ils instruisent le procès de la philosophie toute entière. S'il faut revenir sur la pensée de Nietzsche — comme beaucoup prétendent le faire qui s'arrêtent en chemin — autant aller jusqu'au bout et comprendre avec lui que les contempleurs du corps sont les hommes du pouvoir.

Et le corps est délaissé, le corps est nié, ou plus exactement dénié par cette espèce d'excroissance visuelle, il se réduit à un réseau de signes abstraits, il n'est plus... Non seulement marchandise, mais marchandise vendue dans l'espace visuel, le milieu des marchandises qui le contrôle, le surveille et le domine. Marx décrivait un monde à l'envers où les intermédiaires l'emportaient sur les producteurs et les créateurs. Il faut aller plus loin encore : renverser ce monde à l'envers, et l'autre qui aujourd'hui l'englobe et le porte, l'univers de la dictature de l'œil.

En des sens bien différents, Mac Luhan dans *La Galaxie Gutenberg,* Debord dans *La société du spectacle* ont mis en évidence cette envahissante primauté du visuel. Mac Luhan s'est cependant pris à rêver d'une nouvelle société dérisoire qui se construirait autour du petit écran. Plus perspicaces, Debord et les phénomènes spectaculaires sans ercevoir réelphénomènes spectaculaires sans percevoir réellement la disparition du corps dans le visuel. Ces tentatives manquent à mon avis d'arrière-plan philosophique, elles ignorent Nietzsche au-delà de Marx.

Dès la Beat Generation, Ginsberg, Kerouac, dans l'ensemble des mouvements parallèles et underground, le vécu l'emporte sur l'intel-



Roy Lichtenstein

oublie que c'est le résultat d'une intense lutte des classes .Comme le fut l'action d'Haussmann, qui brisa la double trame — rues à circulation et passages sans voitures — qui se constituait spontanément dans Paris. De la même façon, les conquérants transforment la morphologie d'un espace pour prendre possession d'une société : voies romaines ou pénétration espagnole dans l'empire Inca.

Vous parliez des conquérants et des révolutionnaires...

Cela vaut pour la révolution bourgeoise. Jusqu'à présent la révolution prolétarienne n'a pas sû créer un espace, pour des raisons qui restent à analyser.

Ne pensez-vous pas qu'à différentes formes sociales correspondent différentes formes de ville ? Il y a un urbanisme nazi, un urbanisme stalinien, qui, hélas, ne sont pas sans rapport. Peut-on développer ce type d'analyse.

Pourquoi pas. La ville islamique est probablement, comme le dit Berque, une ville de la justice et du témoignage, beaucoup plus que le labyrinthe utérin que veut y voir la psychanalyse. Elle organise son espace autour d'un centre où siège le juge. Et puis les villes italiennes, la Renaissance, les villes-œuvre...

C'est la beauté. Faut-il pour toujours renoncer à créer de nouvelles villes à l'image de Sienne, cinquante mille habitants répartis dans une dizaine d'espaces collectifs superbement équilibrés à l'intérieur d'un tissu très dense.

L'équilibre de Sienne tenait à la concurrence des quartiers, une séparation harmonieuse des groupes et des professions que ne nous permettent plus les systèmes de communications et les changements perpétuels de la société industrielle. Il y a d'autres expériences. On m'a cité le cas d'une petite ville californienne récemment créée et réservée aux noirs. Cette ville a connu une vie intense. Des blancs l'ont

les murs les populations dangereuses, de nos jours l'aménagement du territoire s'efforce de maîtriser le phénomène industriel. L'« espace instrumental » ne relève pas de la technique pure, contrairement aux affirmations d'un urbanisme complaisant : instrument, certes, mais au service du capitalisme et de la bourgeoisie. La société globale, dominée par une classe, des classes ou des fractions de classes, manipule son espace pour orienter à son profit les réalités démographiques, économiques et politiques.

Vous ne croyez pas aux bienfaits de la planification urbaine ?

J'en critique violemment le principe même. La planification urbaine vise à aménager stratégiquement l'espace de la bourgeoisie tel qu'il s'esquisse depuis Haussmann. Elle reste impuissante à créer, à équilibrer ou à harmoniser la ville moderne. Le problème est ailleurs : il s'agit de dépasser le conflit de l'espace et de la société, de trouver entre les deux termes une articulation telle que leurs rapports ne se conçoivent plus, dans un sens ou dans l'autre, en termes d'asservissement, de domination ou de lutte. Cela implique une série de dépassements à tous les niveaux. Par exemple celui de l'opposition entre monument et bâtiment — le monument aristocratique, œuvre du pouvoir, le bâtiment destiné au peuple, série de cases et de cadres spatiaux et morphologiques. Et celui du public et du privé, de l'individuel et du social, qu'incarne à sa façon l'antagonisme de l'espace pavillonnaire et de l'espace des grands ensembles. La fondation Ford de New York représente à cet égard une première expérience. On pourrait la considérer comme une réalité monumentale si la simplicité des masses et l'absence de façade ne s'y opposait. Jardins extérieurs, jardin tropical et central aux parois de verre montées sur

lect, l'expérience sur l'organisation. Et vient une Rock Music qui entraîne toute une génération à laquelle elle sert de langage commun avec une force jamais atteinte dans les sociétés occidentales.

Oui : la musique est une restitution du corps, elle y ramène constamment à travers le rythme. Une réhabilitation : l'extase, la transe, la volupté, le plaisir, la danse, un autre type de communication. Nietzsche était là encore un précurseur. Marx n'entendait rien à la musique. Je me souviens d'un texte d'Engels sur *La flûte enchantée :* Engels identifie la musique à l'idéologie franc-maçonne de Mozart, et condamne celle-là parce que celle-ci ne lui plait pas. C'est tout de même extraordinaire !

Comment se traduit la dictature de l'œil dans l'organisation urbaine ?

Le rapport espace et société n'est pas un rapport simple, mais changeant et conflictuel. L'assaut contre la société par exemple, conquête ou révolution, procède d'une redéfinition de l'espace. Prenez le cas du Marais, espace de l'aristocratie au XVIIIe siècle, avec ses parcs, ses jardins, ses hôtels. La bourgeoisie ascendante salope et bouleverse cet espace, perce des rues, installe ses magasins, ses ateliers, de petites manufactures. On se plaint aujourd'hui de la détérioration du Marais, on su et s'y sont fixés pour échapper à l'ennui, pour s'amuser enfin. Ce fut dit-on un surprenant dépassement de la haine raciale : des blancs s'intégrant aux noirs à travers un processus orgiaque, alors qu'en général on cherche à intégrer les noirs aux blancs et que l'on échoue. L'expérience est séduisante, si ce n'est convaincante.

Mais en France ? Pour moi, Avignon ou Aix sont des villes équilibrées. Je sais : ces villes ont mis des siècles à s'organiser et c'est un cadeau que l'histoire ne nous fera plus.

L'équilibre d'Aix ou d'Avignon s'est maintenu tant que ces villes ont pu résister à l'industrialisation. Il est en train de disparaître et je ne pense pas qu'on puisse le recomposer. Il faut s'interroger : comment cet espace a-t-il été produit ? Par qui et pour qui ? C'est la première question que je pose aux Américains qui cherchent à créer une ville expérimentale. Chaque ville correspond à une époque et à une histoire.

Les sociétés peuvent entretenir un double rapport avec l'espace : tantôt elles en perdent le contrôle et se perdent elles-mêmes, tantôt — et c'est le cas de la société bourgeoise — elles imposent leur espace et tentent de régir à travers lui les processus économiques et les mouvements sociaux. Ainsi Haussmann rejeta hors béton qui assure l'unité de l'espace interne et externe, et qui structure le monde urbain des bureaux tout en ouvrant à la ville un passage entre les 42e et 43e rues : ni monument ni bâtiment, la fondation Ford abolit le public et le privé dans la continuité synthétique d'un espace sans envers ni endroit. C'est un pressentiment, encore un cas isolé, à peine un exemple. La société future devra bien au-delà renverser la perspective de l'espace : une substitution révolutionnaire, une rencontre subversive avec le corps.

Comment définir un nouveau tissu urbain dans cette perspective ?

On doit ici faire appel à une notion centrale : celle de *création* ou *de production de l'espace.* Surtout en France, les expériences restent très insuffisantes, à commencer par la plus intéressante, celle des Halles. Ce fut simplement un vide où s'engouffra pour un temps une activité ludique sous la couverture des parapluies de Baltard. Il y eut là utilisation et détournement d'un espace préexistant, non création d'espace. Ailleurs, les technocrates nous proposent un espace-objet, sans avouer qui le manipule, et au profit de qui. La société bureaucratique produit ineluctablement un « espace en arbre », selon l'expression de Christopher Alexander, c'est-à-dire une struc-

ALAIN-CHEDANNE

photo Jacques Robert

PRIX DES ENFANTS TERRIBLES DES DEUX MAGOTS 1972

Shit, man !

« me paraît être, sur le plan littéraire, la meilleure révélation de l'automne. »
(JACQUELINE PIATIER - Le Monde)

GALLIMARD

ture où le tronc domine et commande chaque branche.
Dans l'Allemagne des années trente, les architectes du Bauhaus ont intuitivement compris qu'au lieu de continuer à créer des objets isolés, séparés les uns des autres dans l'espace, la société moderne permettait de créer l'espace lui-même. On retrouve également cette idée, mais à un niveau moins théorique, chez Le Corbusier comme chez les urbanistes russes d'avant le stalinisme. Il faut rationaliser l'intuition et introduire la notion de *production de l'espace* comme un concept fondamental.
Ce concept rejaillit sur toute l'histoire de nos sociétés et l'éclaire. Chaque système social a eu sa manière de produire l'espace. Au XVIIe siècle, la France et l'Europe se couvrent d'un réseau navigable de fleuves et de canaux, les ports s'ouvrent sur la mer. L'espace aquatique ainsi produit crée et façonne les villes au bord des fleuves, Orléans, Tours, Paris bien sûr, tout un commerce et une architecture. De la même façon, l'espace déterminé par le chemin de fer structure la société du XIXe siècle, l'industrialisme, jusqu'aux mutations et aux migrations sociales. Au XXe siècle, grâce à l'extraordinaire essor des forces productives, l'homme pourrait consciemment assumer et contrôler de nouvelles formes de production de l'espace au lieu de s'enfermer dans la répétition des H.L.M. et des autoroutes.

En réduisant la rareté et en contrôlant relativement le phénomène économique, la bourgeoisie du XXe siècle en vient à reproduire dans le domaine de l'espace la contradiction qui affectait au XXe siècle le marché des biens et des services. La distorsion se transpose et la maîtrise du cycle économique engendre une anarchie de l'espace que n'ont connu ni l'Ancien Régime ni le capitalisme libéral. Telle est peut-être la redoutable contrepartie de l'industrialisation.
C'est cela, et comme Marx en son temps à la production industrielle, la réflexion sociale contemporaine est confrontée à la notion de production de l'espace ; elle doit accomplir une deuxième révolution sur elle-même. Avant Marx, économistes et idéologues comptaient et étudiaient les marchandises, cherchaient un lien psychologique entre les choses et les besoins, élaboraient une théorie commerciale de la vie économique. Ils restaient prisonniers du discours sur les choses, un propos quotidien et banal. Marx comprend que la marchandise contient et dissimule les rapports de production, et qu'à un certain niveau ces rapports sont engendrés par les forces productives. lui-même le lieu de contradictions spécifiques et essentielles, au premier chef entre cette perception globale et cette fragmentation que lui impose le système dominant. Les techniques modernes élargissent indéfiniment l'espace — aménagement possible des mers, des déserts, des cieux ou des planètes — dans le même temps que l'espace marchand se fait rare dans une pénurie organisée et provoquée.
Comment concevez-vous l'espace futur ? Plus concrètement, que feriez-vous des Halles ?
Votre question est irrecevable. Vous télescopez l'ensemble du raisonnement et de l'évolution. Je pourrais à la rigueur répondre si on me donnait cent millions, et encore : peut-être en ferais-je cadeau aux Black Panthers. Je n'étudie pas l'espace-chose ou l'espace-objet, pas plus que Marx ne s'arrête à disserter sur l'industrie textile ou la métallurgie avant d'avoir établi les concepts et les lois qui régissent l'ensemble de la production industrielle. J'analyse la notion de production de l'espace, non pas *un espace* : si vous inversez le problème, vous le volatilisez.
Vous pouvez toujours me demander à quoi sert mon concept, ou, pour parler un jargon contemporain, quelle est sa valeur opératoire immédiate. *Mutatis mutandis*, on interpellait Marx et son *Capital* de la même façon. Non : tout cela ne mène à rien dans l'instant, cette réflexion est une arme critique qui vise le long terme. Je ne travaille pas pour les architectes des Halles.

D'accord, je comprends que vous refusiez la description autoritaire d'un espace avant d'avoir mis à jour les mécanismes généraux de sa production. Mais le vécu, les aspirations des habitants... Ne faut-il pas partir de là ?
On ne peut pas plus fétichiser l'espace vécu que l'espace-objet. La production d'un espace global ne se déduit pas des aspirations de ses usagers. Les dernières querelles de Varsovie sont très significatives à cet égard. Des urbanistes intelligents avaient présenté un projet réellement novateur, une structure de la ville qui respectait les jardins et orientait le cours des ventes. Le Parlement, les organisations dites de masse et la population elle-même ont tout fait pour bloquer l'initiative. Ils exigeaient des H.L.M. à la place des parcs et des jardins. Comme si l'on voulait construire des immeubles au milieu du Luxembourg, ou remplir le vide des Halles par des boîtes de béton — ce qui était d'ailleurs le projet du Parti communiste. On doit tenir compte des aspirations et des revendications des habitants, et les retrouver au bout de la course ; on ne peut les que chose qui a déjà été mangé et dégluti. Quelle accumulation de signes, et les signes de la nouveauté emballent dans le clinquant l'ancien que l'on consomme. Tout se passe comme si le temps s'engluait, s'enlisait dans le répétitif, y compris le répétitif politique — l'Etat, la bureaucratie, la contrainte. Dans l'architecture et l'urbanisme, la construction n'est que l'aménagement de la répétition. Gigantesque parodie historique que Nietzsche incriminait déjà. Il y a quelque chose de fini, d'épuisé : de la combinatoire une fois connue et reconnue comme telle ne restent que des variantes qui finissent par être insignifiantes. Alors, sous la satisfaction et le malaise pourrit un grand marécage stagnant, coupé de violences qui servent de distraction.
Cette société ressemble de plus en plus à un énorme cône de déjection au bas de la montagne. Les torrents ont ravagé l'arête : c'est l'histoire. La régurgitation du passé s'étale en strates légères et successives. La mort de Dieu, la mort de l'Histoire, la mort de l'homme, et aussi la mort du temps, la mort du corps, la culture... tout est consommé. Sauf je ne sais quels biduies, petits machins qui se présentent comme des rêves et des révolutions. Révolutions dans la purée synthétique ou le rasoir à piles. Et tout au fond, enfoui et turgescent, un nihilisme latent extraordinaire.
Hors le nihilisme, où est l'alternative ? Des possibilités s'esquissent au travers du processus dominant : dépassement du public et du privé, du monument et du bâtiment, du conflit entre l'espace et la société, cette vision d'un espace conçu, perçu et réalisé globalement, arrimé au vécu et à l'universel. Je me répète : reproduction des rapports de production capitaliste depuis un siècle, extension de ces rapports à l'espace entier, répétition immanente à leur reproduction, et pourtant il n'y a pas de reproduction absolue. Des différences apparaissent — elles ne sont pas faciles à déceler — dans le quotidien, dans l'urbain, dans l'espace. La différence point sous l'homogénéité et commence à la combattre. Nous arrivons à un seuil : sous la poussée des forces productives, la société tend à la rupture — l'effondrement, la guerre mondiale, ou la révolution.
Et tous sont à bout de souffle, y compris les Américains. La reproduction des rapports sociaux est de plus en plus fragile, comme le manifestent la contestation généralisée, les mécontentements sournois, les flammes qui surgissent ici ou là. Les nouvelles sociétés de nos gouvernants ne sont que rigolade, à la

Tel est à mon avis la profonde originalité du marxisme. Aujourd'hui, urbanistes et sociologues décrivent encore trivialement l'espace et les choses dans l'espace. La pensée doit là aussi parvenir à une complète inversion de perspective : du discours sur l'espace au concept même d'espace et de sa production. Les rapports de production capitaliste ont entravé l'essor des forces productives ; de la même façon, ils captent, contrecarrent, utilisent et développent dans leur logique la capacité de production de l'espace. Au moment où celle-ci s'universalise, la bourgeoisie en tant que sujet historique émiette l'espace et le revend en gros et en détail.

Ne croyez-vous pas que la rénovation de Paris, entre autres, représente une production globale de l'espace, quels qu'en soient les intentions et les avatars ?

Ce n'est qu'une tendance, des tentatives toujours freinées et sapées par les intérêts particuliers, la spéculation, les promoteurs, le poids du passé — en un mot par la pratique sociale du capitalisme. Théoriquement et pratiquement, l'aménagement du territoire est un échec. Les classes sociales livrent leur combat dans l'espace, mais au-delà des contradictions de la production et de la socialisation, l'espace est prendre comme point de départ sans aboutir aux pires catastrophes.

C'est encore une contradiction de l'espace ?

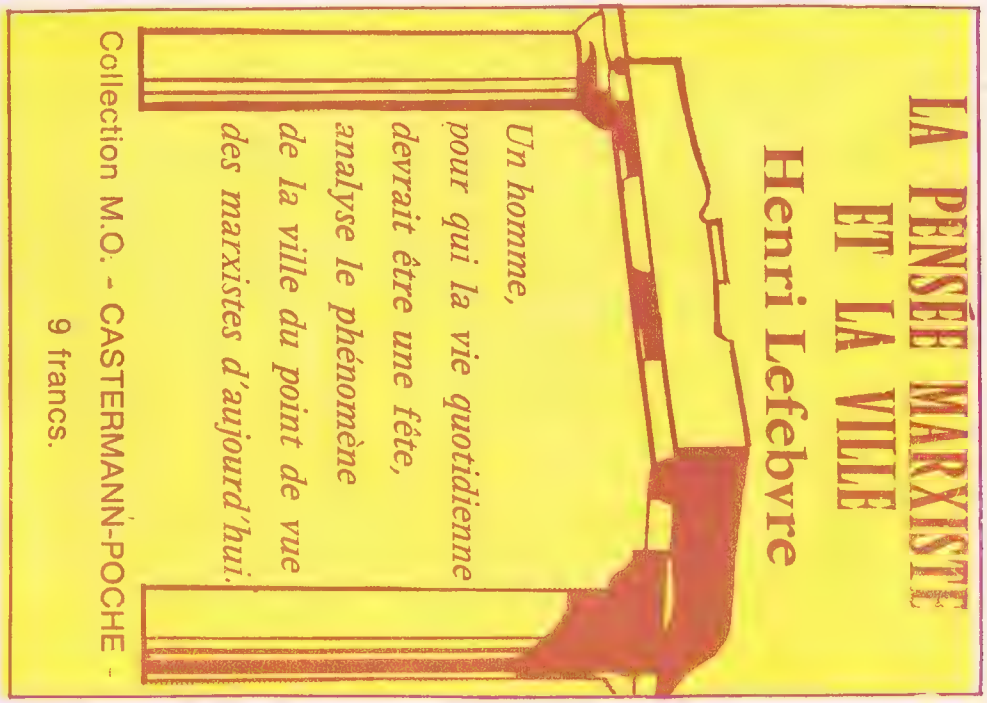
Oui. Il faut maintenant relier l'analyse à celle de la reproduction des rapports de production capitaliste. En un demi-siècle trois fois ébranlés — après la première guerre mondiale, à la Libération, en mai 1968 — les rapports de production capitaliste se sont reconstitués. Savoir comment ? Je crois que c'est à travers l'espace. L'histoire du temps social est inséparable de l'histoire de l'espace social, qui englobe les déterminations biologiques, anthropologiques, un vécu animal et psychanalytique. L'espace social s'inscrit dans le temps. Il a toujours été produit ; dans nos sociétés bloquées, il se reproduit. Plus d'imagination ni de créativité : c'est la rançon du blocage révolutionnaire. Considérez cette énorme comédie, l'incroyable répétition bourgeoise. Depuis des décennies, on a regurgité le passé — le règne du néo-archaïque : reprise, rénovation des siècles périmés sous la couverture d'un discours moderniste, et presque dans un ordre chronologique. Tout y est passé : le premier, le second Empire, la Belle Epoque, les Années Folles... Ce qui s'appelle culture est un énorme renvoi, un goût de vomissure, quelrigueur une conscience encore confuse de la répétition.

Mais comment croire au socialisme ?

Le socialisme d'Etat échoue parce qu'un Etat ne peut produire qu'un espace étatique, c'est-à-dire contrôlé et hiérarchisé, à l'image de l'espace ancien. L'étiquette et l'idéologie n'y changent rien. Franchira le seuil qui passera dans un autre mode de production, production de l'espace et non plus production des choses dans l'espace. Ainsi pourrait se débloquer l'imagination. C'est l'hypothèse favorable, l'alternative au nihilisme. Je n'en vois pas d'autre. Toutes les catégories sont à repenser en fonction de cette ouverture. On parle actuellement de l'autogestion des entreprises. A mon avis, la société révolutionnaire sera l'autogestion de l'espace.

PRINCIPAUX OUVRAGES D'HENRI LEFEBVRE

Critique de la vie quotidienne, 2 vol. l'Arche.
Marx, coll. philosophes, Presses Univ. de France.
La Proclamation de la Commune, Gallimard.
Le Langage et la société, coll. Idées, Gallimard.
Le Droit à la ville, Anthropos.
La Vie quotidienne dans le monde moderne, coll. Idées, Gallimard.
Du Rural à l'Urbain, Anthropos.
Manifeste différentialiste, coll. Idées, Gallimard.
Révolution urbaine, coll. Idées, Gallimard.
La fin de l'Histoire, Editions de Minuit.
La pensée marxiste et la ville, Casterman-poche.



underguide de bruxelles

une histoire morale des Freak Brothers

1) Ça s'est notamment passé à Bruxelles en 1971

(énumération tout à fait sommaire).

■ Quadrillage policier de plus en plus féroce au centre de la ville. Rafles intensifiées. Mais la résistance active s'est, à plusieurs reprises, amorcée. Des paniers à salade ont notamment été pris d'assaut par la population environnante en colère jusqu'à ce que ses occupants soient relâchés.

■ Manif paysanne sauvage du 23 mars. Plus ou moins 500 blessés. 250 moujiks inculpés.

■ Descente du parquet au théâtre 140 lors d'une représentation du Ridiculous jugée obscène. Décors emmenés au poste. Acteurs perquisitionnés chez eux à l'aube. Procès en février 72. Quelques mois plus tard, la camionnette du Magic Circus est fouillée illégalement.

■ Fermeture du « Thalamus », boîte camp, pour cause de défonce. Saisies répétées de revues tenues pour subversives à la « Free Shop » de la rue des Eperonniers. Procès du patron, Herman Claes, en cours. Fermeture de la bouquinerie libertaire « Le Pavé » suite à une pression de la police sur le propriétaire de l'immeuble.

■ Sketches du Front de Libération des Femmes sur la voie publique réclamant le droit à l'avortement.

■ Parc fou de Schaerbeek. Une semaine de pop et de théâtre contestataire en plein air sous le parrainage... des autorités communales.

■ Défilé d'hommage au jeune étudiant voleur d'un distributeur automatique assassiné par les flics louvanois en novembre.

■ Larcin retentissant de Thijl du Limbourg.

■ Se laissant berner par une grossière manœuvre de diversion, l'extrême-gauche classique attaque un banquet néo-fasciste folklorique. Virulentes bagarres de rues.

■ Campagne de propagande pour la réouverture de la ferme V : show-actions gratuits dans le parc de Roodebeek avec une quinzaine d'orchestres dont Hiroshima, Gengis Khan, Wallace Collection ; impressionnant peinturlurage illégal de la façade de la ferme par de nombreux jeunes, cimentage du délit par le bourgmestre, repeinturlurage, recimentage, rerepeinturlurage ; sabotages de manifestations culturelles de Woluwé Saint Lambert par déclenchement de troubles ou par alertes à la bombe pimentées d'évacuations générales.

■ Augmentation des effectifs de police (23 %). Application de récentes lois anti-sédition. Inauguration de nouvelles polices : police des jeunes, police des drogues. Création explicite d'une brigade spéciale d'indicateurs appelée « L'Administration de l'Information criminelle ».

■ Un hippopotame évadé se baigne dans les étangs d'Ixelles.

■ Fondation du « Syndicat du Temps libre », raffiné front d'auto-défense du jouisseur.

■ Multiples renvois d'élèves et de profs dans les lycées où s'est propagé « Le Petit Livre rouge des Ecoliers ». A l'athénée de Jette, saccages nocturnes de classes d'une ingénieuse barbarie.

■ Surmené, un greffier du Palais de justice met rageusement le feu à tous ses dossiers. Il est interné.

■ Offensive anti-électorale : violents meetings inciviques devant les bureaux de vote, combustions massives de convocations aux urnes. L'Etat n'ose réagir pour éviter un procès d'Assises qui servirait de tribune populaire aux mutinés.

2) Boustifaille et buvasseries

1 ■ **Si t'es fauché ou si tu ne désires pas débourser :**

Self-service universitaire (U.L.B., 50, av. Franklin-Roosevelt, Brux. 1050)

A) Tu te gagnes un complice qui s'engage dans la file des consommateurs avec un plateau ; il commande une double ration et, avant d'aboutir à la caisse, il te passe l'une d'elles par delà le garde-fou.

B) Tu t'empares d'une assiette froide, vélocement derrière la caisse et tu fais discrètement demi-tour.

— Tu te fais inviter par une des vieilles dragueuses cossues qui arpentent le « Café des Nations », 1, Coin Porte Louise, Brux. 1050.

— Tu te sers dans des mini-selfs-services de quartier (surveillance nulle).

2 ■ **Si t'as un tout p'tit peu d'oseille :**

A) **Cantine universitaire de l'U.L.B.** : tu empruntes au premier venu une carte d'étudiant pour avoir droit à un déjeûner ou dîner complets au prix de 3 F.

B) **Petits restaurants bon marchés :**

Belle Vue, 2, bd Auguste Reyers - Brux. 1040 - Tél. 33.70.52 - Plat du jour : 6 F.

La Bourse, 165, bd Anspach - Brux. 1000 - Tél. : 11.64.10 - Plat du jour : 4,8, 5,5, 6,5 F.

Breughel, 146, bd du Midi, Brux. 1000 - Tél. 38.02.19 - Plat du jour : 4,5 F.

Duc de Brabant, 8, rue de Brabant, Brux. 1030 - Plat du jour : 4,5 F.

L'Entresol, 26, rue de la Blanchisserie, Brux. 1000 - Tél. 18.26.46 - Plat du jour : 4,5 F.

Gâteau Royal, 15, rue de la Colline, Brux. 1000 - Tél. 12.73.39 - Plat du jour : 4,5, 7,5, 10 F.

Luciano, 29, rue des Bouchers, Brux. 1000 - Plat du jour : 6,5 F.

Ywca, 43, rue St. Bernard, Brux. 1060 - Tél. 38.15.10 - Menu : 5, 6 F.

Gueule de Bois, 445, chée de Boondael, Brux. 1050 - Plat du jour : 5 F.

La Bastoche, 473, chée de Boondael, Brux. 1050.

Adriatico, 9, rue L. Coenen, Brux. 1060.

Bibliothèque Royale : Plat du jour : 5 F.

C) Si tu es friand de confiture de coings, vient de pourlécher les babines chez Roland Lethem, 24, rue du Bois de Linthout, Brux. 1200 - Tél. 35.87.40.

D) **A recommander particulièrement : Gargotes mystérieuses du quartier des Marolles.** Idéal pour pignocher pendant une dérive.

Friture des Chartreux, 42, rue des Chartreux, Brux. 1000 - Plat du jour : 4,5 F, boisson comprise. Cuisine familiale correcte.

La Taska, café-restaurant sympa géré par des anarchistes portugais.

Athena et tous les autres restaurants grecs de la rue de l'Ordonne (près de la gare du Midi). L'occase des occases : pour 4 F, service compris, on prélève ce qu'on veut dans la cuisine. C'est réellement succulent et le choix est abondant. Pâtisseries au miel géniales.

E) **Nombreux bistrots freaks :**

Aux alentours de la Grand Place. Rue

des Bouchers : **Casa Filipa.** Rue des Petits Bouchers : **Welkom.** Rue Marché au Fromage : **Récréation, Speak Easy, Star Ship, Dolle Molle** (ce dernier étant « exploité » par l'ex-leader provo Herman Claes). Attention ! ils sont tous fliqués. Les mouchards appointés, aux cheveux ruissellants, y pullulent. Rafles fréquentes et corsées. Chasse permanente aux étrangers non en règle. Pour tous renseignements pratiques, s'adresser en toute confiance à Abel, le tenancier tunisien du micro-snack situé juste en face du « Dolle Molle ».

F) **Communautés ouvertes :**
Contre participation aux travaux culinaires, tambouilles à des conditions dérisoires (voir plus loin quelques noms de communes).

G) **Pour se saouler la gueule et délirer lorsqu'on est accompagné :**
Le Bossu, rue Blaes (Marolles) : miteux Q.G. des clochards et des bannis de l'Armée du Salut. Pour 0,5 F, dormeurs tolérés sur une corde qui est détachée brutalement chaque matin à 6 h. Bières spéciales à 0,3 F composées à coups de fonds de verres.

Le Bruand, rue du Relais (près U.L.B.) : capharnaüm de bon aloi (spaghettis pas chers) noyauté par les clampins de l'univ.

Notre tout grand chéri : Egmont, chez madame Irma, 5, rue T'Kint, Brux. 1000 (pas loin Bourse). Tél. 11.17.02. Formidable mini-troquet populaire où l'on trouve la plus volcanique bière de l'univers, la **Zottegem,** aux effets irrésistibles. A peine 6 F la bouteille, laquelle alimente quatre grands verres. Se recommander d'« Actuel ».

3 ■ **Si t'as de quoi casquer :**
Estro Armonico, 176, av. Defré, Brux. 1180. Tél. 74.33.15. Boîte huppée assez marrante dirigée par Robert Dehoux, auteur de « La Survaleur » et ex-compagnon de route de l'I.S. Défilés de mode, expositions, concerts et surprises-partys excentriques. On y rencontre le gratin contestataire du « Syndic du Temps libre ». Quelquefois, c'est le potlatch et la folie. Mais on y abhorre les freaks désargentés.

Huchier, place du Sablon. Luxe dégingandé. Spécialités : Irish Coffee et thé slave (alcool de prune plus thé flambé).

Place du Sablon : dispendieux bars farfelus fréquentés principalement par la fine fleur culturelle. Au **Kartchma,** vodkas à 3 F.

Impasse de la Fidélité (plein centre) : refuge pour pédés **(La grande Zoa)** et pour lesbiennes **(Black Swan).** Tous deux passablement chouettes.

4 ■ **Si tu manges macrobiotique :**
Zen Haus, rue de la Paix, Brux. 1000.
Le Végétarien, 26, rue Général Patton, Brux. 1050 (près de l'ULB).
Si tu es converti à la macrobiotique (ou en voie de l'être), viens croquer un morceau chez Roland Lethem, 24, rue Bois de Linthout, Brux. 1200. Tél. 35.87.40.

3) Logements :

1 ■ **A l'œil :**
Services dépannage :
— Infor-jeunes, 3, place Quetelet, Brux. 1000 - Tél. 17.40.20.
— Release, 25, rue des Commerçants, Brux. 1000 - Tél. 18.29.52.
— T.E.J., 61, rue Belliard, Brux. 1000 - Tél. 13.15.35.

Cité universitaire :
Beaucoup de chambrettes libres à toutes époques, tant dans le bâtiment « filles » que « garçons ». Avoir carrément recours aux bipèdes à allure engageante qu'on rencontre dans les couloirs. On finit toujours par trouver. Pas de répression sexuelle dans les dortoirs. Les happenings débridés sont toujours possibles.

2 ■ **Auberges :**
Etapes de la Route, M. Bauthier, 114, rue Joseph II, Brux. 1040 - Tél. 35.09.96 - 2 F par nuit.
M. Van Greem, 91, Poststraat, Brux. 1030 - Tél. 17.86.55 - 6 F par nuit.
Centreurop, M. Lebrun, 124, rue Verte, Brux. 1030 - Tél. 17.45.59 - 4 F par nuit.
International Youth Service, M. Jacques Sokay, 21, rue du Congrès, Brux. 1000 - Tél. 18.48-53 - 8 F par nuit.
Foyer **Ywca,** Mme Goormachtig, 43, rue St-Bernard, Brux. 1040 - Tél. 38.09.84 - 8 à 15 F par nuit.
pas excessivement chers dans les environs de la gare du Nord (à partir de 12 F).
Camping Tervuren, Chalet Artois, M. G. Vandermaelen, 14, Molenstraat, 1980 - **Tervuren** - Tél. 57.50.52 - 1,5 F par nuit.
Camping Evere, Stade communal, avenue des Anciens Combattants, Brux. 1140 - Tél. 16.28.75 (demander M. Bolie) - 1,2 F par nuit.
rassénérez-vous chez Jean Taymans - Tél. 71.04.40.

4) Centres d'activités parallèles et foyers communalistes

1 **Algol**
24, avenue du Molder, Brux. 1030, Schaerbeeck - Tél. 41.81.51.
Centrale d'accueil : Huit participants fixes. Hospitalité accordée en permanence à maximum 6 personnes. Les algooliques sont charmants mais incorrigiblement humanistes, patauds et flandreux.
Activités : théâtre expérimental, actions néo-artistiques de rue, récitals de poésie beat, colloques engagés, expositions biscornues animation de quartier (depuis peu leur objectif numéro 1 est même de susciter des assemblées de quartier dans lesquelles le peuple prendrait des décisions économico-socio-culturelles. Jusqu'à présent, fiasco carabiné). Equipements disponibles : offset, enregistreurs, salles de spectacle, ateliers créatifs, brasserie, matériel de sérigraphie, caméras. Techniciens bénévoles spécialisés dans le dessin, la publicité, la photo, les éclairages et l'urbanisme socialiste. Food-conspiracy : distribution rotative de victuailles-fruits, viandes, légumes, au plus bas prix, réservée jusqu'ici aux communautés régionales.

2 **Cinéma parallèle**
(54, avenue de Woluwé, Brux. 1200 - Tél. 36.05.08).
Distribution sur une large échelle de films underground, militants ou d'art et d'essai. Beaucoup de déchets merdiques naturellement mais aussi d'extraordinaires longs métrages chinois, ultra-radicaux (on y reviendra bientôt dans « Actuel ») et l'œuvre cinglée de Jean-Pierre Bouyxou. Catalogue sur demande. Si vous êtes intéressé par le cinéma underground, vous intéressez Roland Lethem chez qui vous êtes le bienvenu, 24, rue du Bois du Linthout, Brux. 1200 - Tél. 35.87.40.

3 **Mass-Moving**
(41, rue Lebeau, Brux. 1000).
Champions du réformisme abracadabrant : badigeonner fantaisistement sans autorisation des maisons et des bâtiments publics ; imprimer des fleurs à même le sol grâce à une machine baptisée LEM ; faire éclore 100 000 cocons sur la place de Brouckère par les grâces d'un rayonnement calorifique de spots ; parachuter de la neige artificielle sur une agglomération... Ont tout de même réédité le Petit Livre rouge des écoliers (en vente 0,5 F pièce).

4 **Yuca**
(20, av. Louis Berlaimont, Brux. 1000). Recherches de nouvelles techniques de

communication (ex. fameux auto-collant de solidarité avec Thijl du Limbourg). Enquêtes anthropologiques. Actions de type « mass-moving » avec encore plus d'aberrant pédantisme (opération photos instantanées ; bariolage philanthropique de toutes les façades du village de Potte).

5 **Commune « La Péniche »**
Christiane Spee, 31, rue du Boulet, Brux. 1000 - Tél. 11.11.30, équipe une péniche contre-culturelle pour croisières flippantes. Conditions d'admission : avoir de la picaille et des lettres, être porté sur la psychothérapeutique de groupe, savoir baiser en pensant aux ouvriers, s'habiller frais sentir bon.
A propos, si vous voulez en savoir long sur le Japon, consultez Roland Lethem, 24, rue du Bois du Linthout, Brux. 1200 - Tél. 35.87.40, qui vous contera avec ravissement ses souvenirs de voyage.

6 **Collectif d'avocats libertaires**
(Tél. Ligue des Droits de l'Homme, 11.60.88).
Sensationnelle initiative, une association de 40 avocats qui défendent à l'œil non seulement les inculpés politiques (expulsions d'étrangers ; bagarres de rues ; grèves sauvages ; agitation et sabotages), mais aussi les droits communs marginaux (attentats aux mœurs, bustages, rapines...). N'hésitez pas non plus à recourir à eux pour vos démarches administratives ou tout conseil coriace.
Si vous êtes arrêté sans réussir à atteindre l'un d'eux, réclamez une assistance judiciaire gratuite en téléphonant au bureau de consultation et d'assistance du Palais de Justice.

7 **Bastion F.L.F.**
(Christine Bex, 91, rue de l'Hospice communal, Boisfort. Tél. 73.09.75).
Accueillent avec la même allègre volupté compagnes de combat et mâles chevaleresques, insolites ou boute-entrain, pas trop phallocrates de préférence.

8 **Ferme V**
(213, chaussée de Roodebeek, Brux. 1200 - ouverture probable en février - contacts : Philippe de Coen, 140, chée de Roodebeek - Tél. 62.11.74).
Maison de jeunes anti-autoritaire qui pourrait aisément devenir le principal pôle de rassemblement rebelle de la ville. « Ce sera une tentative de dépassement euphorique de l'art et du spectacle, un joyeux centre de recherche d'une vie follement autre. Surprises violentes en perspective ». Préparez-en de votre côté et foncez-y.

9 **Communauté du Santal**
(14, rue Jorez, Brux. 1000 - près gare du Midi).
Réputé repaire d'hindouistes non-violents, d'artistes progressistes, d'anti-psychiatres en herbe, d'objecteurs de conscience, de cinémaniaques, de marxistes-léninistes high, de pop mélomanes jusqu'auboutistes et autres pittoresques résidus de la « Protest Scene ». Une bonne odeur de jasmin.

5) Cinoches

1 **Musée du Cinéma**
(9, rue du Baron Horta, Brux. 1000 - près gare centrale - 13.41.55).
La meilleure cinémathèque d'Europe. Enormément de bandes B ou Z burlesques, fantastiques ou d'aventures. 3 séances différentes par jour (5 durant les week-ends). 3 F l'entrée. Piquante salle d'exposition pour piqueniquer.

2 **Studio Styx**
(41, rue du Prince Royal, Brux. 1050 - Tél. 12.21.62).
Dés chiasseries pour cinéphiles mais aussi de toniques vieux machins d'action et des rigolades signées Jean Boyer. Changement de programme quotidien. Séances à 20 h et à 22 h. Places à 4 F.

3 **Rialto**
(205, rue Haute, Brux. 1000, Tél. 18.09.26).
Salle populaire aux seconds films souvent surprenants. Tentez le coup. Places à 2 F.

4 **Apollo**
(27, rue de Malines, Brux. 1000, Tél. 17.54.00).
Temple du fantastique. Toujours deux films. Places à 4,5 F.

5 **Royal Palace Nord**
(14, rue Brabant, Brux. 1030, Tél. 17.13.85).
Aventures extra-cinématographiques garanties aux partisans du F.H.A.R.

6 **Groupe Quazar**
(42, rue Nouvelle, Brux. 1040 - Tél. 48.07.72).
Nous citons cette sinistre congrégation de cinéthistes de choc pour l'unique et suffisant plaisir de leur signifier notre glaireux mépris.

7 **Salles paisibles de dégustation TV** à l'œil : U.L.B.
Pour le prix d'une consommation : « Etoile-Bourse » (à quelques mètres de la Bourse).

6) Librairies

1 Librairie **A A,** 13, rue des Renards, Brux. 1000.

2 **Joli Mai,** 331, chaussée d'Ixelles, Brux. 1050 - Tél. 49.89.27.

3 **Free Press Book Shop,** 47, rue des Eperonniers, Brux. 1000 (env. Gd Pl.).

4 **Les deux Rives,** Galeries St. Hubert, Brux. 1000 (Tiers-Monde).

5 **Le Tabou,** rue des Eperonniers, Brux. 1000.

6 **Borgne à gace,** rue St-Jean, Brux. 1000 - Tél. 11.84.39.

7 Vous désirez lire au chaud les derniers numéros de la presse militante bon teint, le camarade Lethem, 24, rue Bois de Linthout, Brux. 1200 - Tél. 35.87.40, vous ouvrira toutes grandes ses portes.

7) Revues

1 **Le Grand Soir**, 25, rue Elewyck, Brux. 1050 - Tél. 47.74.39 (unique revue belge, radicalement corrosive).

2 **Le Point** (pour trotskards divers).

3 **Rebelle** (pour mao-spontex archétypiques).

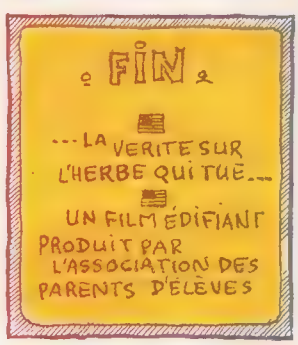
4 **Boîte** (pour militants lycéens, sous l'égide de lugubres Jeunes Gardes Socialistes).

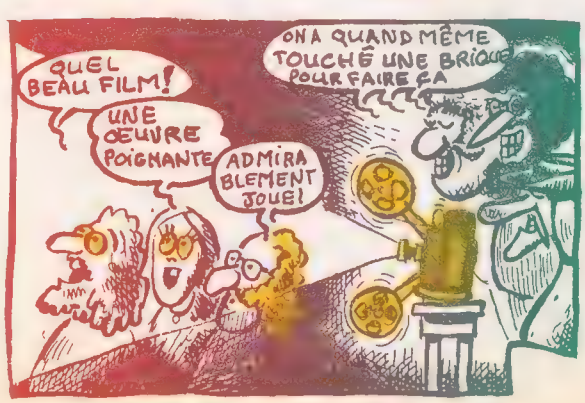
5 **Liaison** (pour militants lycéens sous l'égide d'aussi lugubres manipulateurs).

6 **Il fera beau demain** (canular vieux-jeu ; y a quasi rien dedans).

7 **Peri** (pour enfants de chœur rouges).

8 Maladroite tentative de journal sous forme d'affiches-dessins chocs : Aménophis, 38, bd Paulsen, Brux. 1070 - Tél. 21.52.63.





8) Services sociaux

1 **Mazinf :** coopérative de diffusion du marginal (livres, disques, revues et informations diverses) ; échoppes stables et mobiles.

2 **Secours Rouge :** écrire B.P. 37 - Brux. 1000 - B22 (médecins, avocats, profs, psychiatres, publicistes, journalistes...).

3 **Help :** Appareil d'entraide efficace et sûr ; solutions directes aux problèmes pratiques (avec la participation de médecins, avocats, assistants sociaux et psychiatres du bon bord).
Contacter : Philippe de Coen, 140, chée de Roodebeek, Brux. 1200 - Tél. 62.11.74.

4 **Piccoli :** 346, chée de Roodebeek, Brux. 1200 - Tél. 71.67.91 (Mary Beckius) tous les mercredi et samedi, de 14 à 17 heures ; ateliers autogérés par des enfants de 5 à 15 ans (jeux de tous genres, apprentissage de la liberté et reconquête de soi).

5 **Infordrogue :** Tél. 36.36.36, 24 heures sur 24 ; bad trips et n'importe quel renseignement concernant la chose, on peut se retrouver trop vite à l'hôpital.

9) Boutiques

1 **Marché aux Puces :** place du Jeu de Balles, tous les dimanches matins.

2 **Les Petits Riens,** rue Américaine, Brux. 1050 (meubles, vêtements, sacs à main, bricoles, disques, bouquins... pour des sommes dérisoires).

3 Vous êtes collectionneur de **posters ou de gadgets idiots ?** Venez admirer les acquisitions de Roland Lethem, 24, rue Bois de Linthout, Brux. 1200, tél. 35.87.40.

4 **Book Market,** rue de la Madeleine, Brux. 1050.

5 **Disco Musica,** 93 à 97, rue Van Artevelde, Brux. 1000 (le plus riche registre musical).

10) Spectacles et dérivés divers

1 **A.P.S.E. :**
(Association de Promotion du Spectacle Etudiant) pour les contacts, Dominique Profenna, 407, chée de Waterloo - Tél. 72.50.27 (Brux. 1050).
Objectif : « Favoriser les contacts, qui déborderaient du cadre de la salle de spectacle, vers le campus tout entier (hall, auditoires, dortoirs, réfectoires, couloirs...) et la ville. Concerts sauvages destinés à provoquer des vibrations nouvelles, des situations inédites, avec la collaboration des maisons de jeunes réfractaires et de divers groupes marginaux. » (D. Profenna).
Parmi les invités : Nougaro, Nucleus, Brigitte Fontaine et Areski.
A eu lieu, le 6 janvier dernier, vers midi, le premier concert gratuit, sauvage, dans le hall de la cité universitaire, avec le très « grateful deadien », groupe Papouf.

2 **Annonces :**
— le 4 mars : grande fête du printemps au centre culturel d'Ottignies (à 20 km de Bruxelles) — « Y apporter sa nouvelle innocence et son nouveau savoir-vivre » demandent les organisateurs.
— Fanatiques de pop défonçant, le pick-up de Roland Lethem, 24, rue du Bois de Linthout, Brux. 1000 - Tél. 35.87.40, est à votre disposition !
— vers le début du printemps : sur les pelouses du campus universitaire, une grande fête au finish, avec des chanteurs renommés, organisée par le Mouvement pour la Fin de l'Hiver.

Noël Godin et **Yolande Gerlache**

FEUILLETON

La page débile

LE DROIT DE DECEVOIR OU 24 HEURES DE LA VIE D'UN SPASME

N.B. — Nous avons appris que certains lecteurs ont la mauvaise habitude de sauter des pages lorsqu'ils lisent un livre. Pour leur ôter cette insupportable liberté, nous avons carrément décidé de supprimer, arbitrairement mais délibérément, quelques passages de notre feuilleton et d'en venir sans plus attendre au

CHAPITRE X

Résumé : mouette comme une carpe.

— Je voudrais une chambre... une grande chambre.
— Pour combien de temps ?
— Une heure.
— La 15, au second.

L'interprète se tourna vers les touristes flamands pour leur traduire. Elle avait à peine fini que les passagers du car, au comble de l'excitation, la bousculaient et se ruaient dans l'escalier.

Je me trouvai dans le hall, moi.

Amicus Plato, sed magis amica veritas !

Hé, oui !

Ce qui veut dire, quant au sens général : « Quand les andouilles voleront bas, on pleurera quarante jours plus tard ».

Je lisais justement : « Prolégomènes à toute métaphysique future en roman-photo. Je me demandai si la secrétaire allait épouser le gérant du Consortium, lorsque des borborygmes sangloteux flattèrent mes oreilles.

— Pourquoi pleures-tu, gentil carrossier ?

Je m'inquiétai, à la fin.

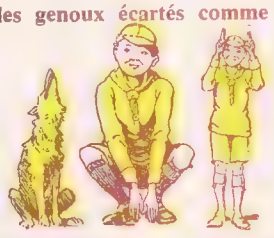
— Mon pauvre monsieur !
— Appelez-moi Etienne, par exemple.
— Mon pauvre Etienne !

Je lui offrai un acidulé orange en forme de tranche. Il refusa poliment, mais mollement.

Et pour se changer les idées, une page choisie du Carnet du Louveteau de Lord Baden-Powell :

LE GRAND HURLEMENT

Quand Akela, le vieux loup — c'est votre chef de meute ou un autre chef — arrive à la parade, vous le saluez en vous accroupissant en rond comme de jeunes loups et en poussant le hurlement des Louveteaux. Formez un cercle (vite, un Louveteau ne marche jamais, il court tel le furet !). Maintenant, accroupissez-vous sur vos talons, vos deux mains à terre entre vos pieds, les genoux écartés comme ceci :



Maintenant quand le Vieux Loup rejoint la meute, les jeunes Loups lèvent la tête et hurlent, mais leur hurlement signifie quelque chose. Ils veulent lui souhaiter la bienvenue et aussi lui montrer qu'ils sont prêts à obéir à ses ordres.

Le cri des meutes de Louveteaux du monde entier est : « Nous voulons faire de notre mieux » ; quand votre chef entre dans le cercle, vous levez la tête tous ensemble et vous hurlez, en faisant de chaque mot un long cri : « A-ke-la,-nous-fe-rons-de-notre-mieux ! » Hurlez le mot « mieux » très haut, très fort et bref, tous en même temps ; au même moment, vous sautez sur vos pieds et vous faites le salut des Louveteaux avec les deux mains, une de chaque côté de la tête, deux doigts de chaque main levés, figurant les deux oreilles d'un loup.

Voilà comment il faut faire.

L'Homme est un loup pour l'Homme.

— Pourquoi pleures-tu, gentil carrossier ?
— Ma femme a accouché d'un enfant qui ne voit pas.
— Quel cynisme pour une mère, m'insurgeai-je, donner le jour à un enfant aveugle !
— Je vais divorcer.
— Logique... vous l'auriez su avant, je connaissais un faiseur d'ange.
— Joly Barbenrogue ?
— Ouais.
— Jamais entendu parler.
— C'est un tort... Chez vous !

OUAF !

Ouaf !

La démesure de mon humour fit que j'éclatai d'un rire inextinguible... Je m'écroulai sur le parquet et martelai le sol frénétiquement. Secoué de convulsions, je roulai à travers le hall, la figure pleine de larmes, la bouche dégoulinante de bave. Une crampe douloureuse me barrait l'estomac et me coupait le souffle... je ne pouvais plus rire que par à-coups... dès que ma respiration me le permettait, je repartais de plus belle... « C'est un tort... chez vous ! ! » OUAF !

On dut dépêcher un médecin en urgence. Sept catcheurs parvinrent à me maîtriser. On m'administra de force des calmants en piqûres, comprimés, gélules, sirops, gouttes nasales et ventouses.

La vache, quelle marrade ! !... Tort chez vous !...

Mais je présentai vite des signes de défaillance cardiaque. Le praticien resta réservé quant au pronostic. On me lia sur le brancart, je m'esclaffai doublement, malgré ma mâchoire luxée.

L'ambulance, toute vibrante de mes soubresauts, alors que je répétai pour la quarantième fois « C'est un tort... chez vous ! », démarra, dérapa soudain, reprit son contrôle sur le chemin de l'hôpital psychiatrique le plus proche.

Résumé : How to find a street and the Underground Railway Station nearest it.

CHAPITRE XI

ENFERME DANS UN ASILE !

1°) Descriptions des types de ravagés, de timbrés, de dingues, de sonnés, de cinglés, de maboules, de siphonnés, de cinoques et, passez-moi cette expression douteuse, de malades mentaux.

— Mon voisin de droite se prenait pour un psychiatre, on le considérait comme dangereux.

— Plus atteint encore était celui de gauche qui se prenait pour un homme normal et hurlait comme un dément : « Je ne suis pas fou ». On dut l'isoler.

— Le maniaque cyclothymique derrière son tombereau de betteraves sucrières qu'il fallut transporter (voir chapitre II).

En vrac : un paraphrénique à tendance hypocondriaque, un schizophrène de forme catatonique, un presbyophrène de Wernicke, un psychopathe paranoïde et un modeste employé aux écritures complexé.

2°) Des conditions de vie pour l'aliéné : Nous devions, mes camarades zinzins et moi-même, nous coiffer du traditionnel entonnoir à l'envers afin de mieux nous repérer d'entre les psychiatres. A cet effet, ces derniers portaient, de leur côté, un chapeau de gendarme plié dans le « Journal Officiel ».

Emploi du temps : 9 h : penthotal
10 h : benzédrine
11 h : électro-choc
12 h : jambon de Paris - fromage ou dessert
13 h : neuroleptiques
14 h : benzédrine
15 h : bromure
16 h : ping-pong
17 h : insulinothérapie
18 h : barbituriques
19 h : soupe au cresson
20 h : hypnotiques
A partir de 20 h 30 : Guy Lux (avec prudence).

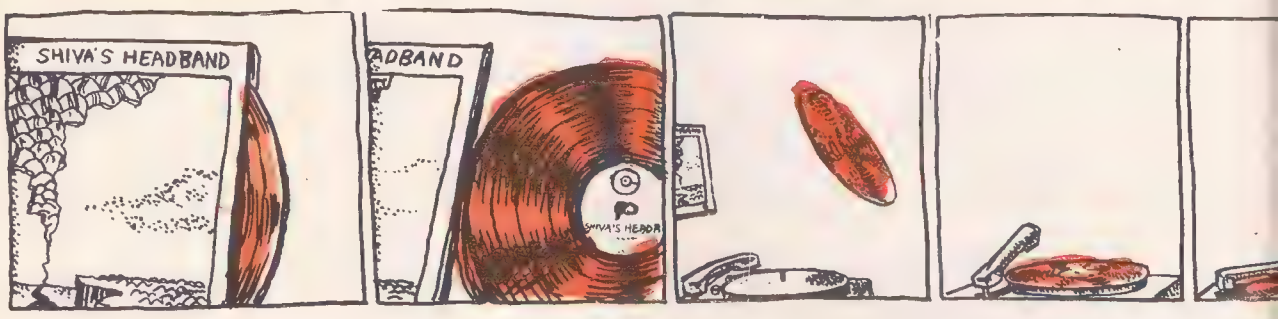
Avec leur traitement, je rigolais de moins en moins, faut dire, juste un petit fou-rire passager, puis, l'hébétude épanouie.

Mon cas se révéla bénin. Je cédai ma place à un immonde anar paranoïaque, asocial et amoral, qui avait tenté d'assassiner un honnête marchand de canons. (à suivre).

Costric

Mosik

Chronique des disques privilégiés



Catherine Ribeiro et Alpes jouent, sans aucune concession, une musique totalement originale, en dehors de tous les courants et de toutes les influences. L'album **Ame debout** (Philips) connaîtra sans doute une audience bien plus grande que les deux précédents (parus chez Festival), il en vaut la peine. Ribeiro et Alpes créent le langage le plus intense, le plus brûlant que la musique dite « populaire » ait produit depuis longtemps : un parti-pris d'expressionnisme, de démesure, de délire incandescent, clairement affirmé dans « Dingue » : « Le repose de la lucidité / est une insulte à la folie / l'apaisement n'est pas de ce monde / à quoi bon être tranquille / je veux devenir dingue. » Le thème de la folie se propage dans tout l'album comme une fièvre : les textes se laissent sombrer dans les obsessions du sang et de la mort. « Hier la voisine s'est fracassée / dans l'escalier sur un tesson de bouteille / ça giclait de partout — sanglant / j'ai fermé ses yeux rougis au sparadrap. » Le groupe a trouvé pour exprimer ces images outrées, hallucinées, un style très personnel qui repose sur la tension perpétuellement entretenue entre deux masses sonores : la pulsation monotone, lancinante, sur des notes prolongées, des trois instruments (guitare acoustique, orgue, « percuphone ») et la voix extrêmement mobile, passant du cri à peine articulé au chant plein et puissant pour retourner au grognement de rage. Chant ivre et délirant, chansons de l'angoisse, du désespoir ; « La lumière jaillira / au plus profond de nos ténèbres / le silence n'est plus de ce monde / qu'éclate la folie suprême / que je crève au plus vite, demain. »

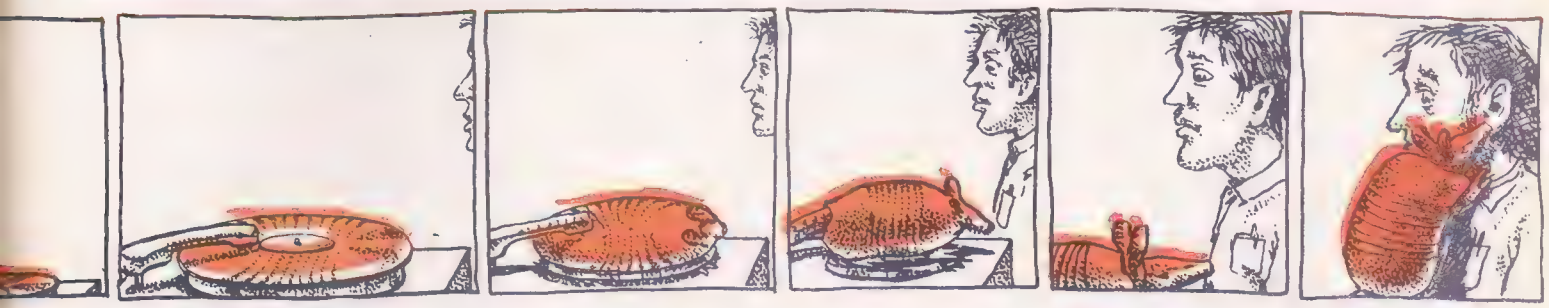
Genesis est un compagnon musical de Van Der Graaf Generator et cultive le même type d'atmosphère, insolite ou fantastique, avec une approche différente, plus subtile et moins violente. L'étrange s'y exprime en demi-teintes, en couleurs pastel, en sonorités cristallines. Le jeu de mots qui donne son titre à leur troisième album, **Nursery Cryme** (Charisma — import. Music Action), décrit bien leur univers : référence aux comptines, aux chansons enfantines, joliesse détournée par les obsessions morbides ou le désespoir de la folie (« The musical box »). Certains morceaux courts peignent une vision fugitive, un instantané nostalgique (« Harlequin », « For absent friends »). D'autres, au contraire, racontent de longues histoires fantastiques avec un grand luxe de détails et de méandres mélodiques : « The Return of the giant hogweed » décrit l'invasion d'une plante qui menace l'humanité, « The fountain of Salmacis » raconte l'histoire d'Hermaphrodite. Toutes ces compositions déploient une richesse orchestrale, une accumulation de trouvailles et d'ornements auprès desquelles les premiers albums de King Crimson semblent crus et grossiers. Ce goût de la dentelle musicale n'a pas toujours réussi à Genesis : les albums précédents se perdaient dans le classicisme et la préciosité. **Nursery Cryme** constitue leur premier chef-d'œuvre, peut-être grâce à l'influence de Van Der Graaf, avec qui ils se sont souvent produits sur scène : les moments doux alternent désormais avec le fracas d'un orgue tonnant, les rythmes méchants d'une batterie sèche et saccadée. Genesis reste un groupe plus délicat que puissant, mais réussit à équilibrer la musique afin que l'attention ne faiblisse jamais.

La vitalité de la musique anglaise n'a pas fini d'étonner. On découvre aisément chaque mois plusieurs groupes novateurs ou prometteurs. **Man** fait partie de ces dizaines de groupes qui tournent sans relâche dans toute l'Angleterre, dans les clubs, les collèges ou les salles de bal, qui enregistrent plusieurs albums sans faire l'objet d'une campagne de promotion. La plupart de ces groupes de seconde catégorie sont d'une médiocrité désolante, mais les exceptions se perdent dans la masse. Il serait dommage de passer à côté de **Man** et de leur dernier album, **Do you like it here, are you settling ?** (United Artists — import Music Action). Rien de révolutionnaire, mais une musique constamment originale, pleine de surprise et d'inventions sonores, de breaks inattendus et de riffs subtilement dissonnants. Bref le meilleur parti qu'on puisse tirer du « format » traditionnel de la chanson rock.

Chillum, en revanche, fait résolument partie de l'underground. Leur album paraît sur une nouvelle marque indépendante, Mushroom records (import. Music Action). Le nom des membres reste inconnu, de même que leurs visages, puisque le seul document fourni, une photo glissée à l'intérieur de l'album, montre quatre chevelus, de dos, pissant contre un mur. La musique ? des improvisations, présentées telles quelles, avec leurs moments faibles, leurs ratages, leurs retombées, mais aussi leurs envolées dont aucune composition rigide ne peut restituer l'énergie. Le tout, faut-il le préciser, est très mal enregistré. Mais qu'importe : la démarche est rafraîchissante. La naissance d'une nouvelle musique suscite toujours ce genre d'enregistrements, grossiers, imparfaits, inachevés, mais stimulants. La nouvelle génération de groupes arrive à point : leurs aînés (Soft Machine, Pink Floyd) s'essoufflent à grande allure — phénomène peu surprenant : on ne connaît pas plus d'une dizaine de groupes qui aient tenu plus de trois ans sans se répéter, s'affadir ou simplement disparaître. Le rock fonctionne à cette vitesse, il faut avoir l'esprit agile

GONG

Le Camembert électrique, enfin. Nous n'avons pas attendu en vain : le dernier album de Gong surgit comme un couronnement. Le groupe a réussi à la fois un album d'une cohésion parfaite et d'une richesse exubérante. L'ensemble est charpenté avec précision, rien n'est laissé au hasard : pas une faille, pas un moment faible, une netteté implacable de machine délirante, sauvée de la froideur par l'enthousiasme des musiciens et l'ironie constante, l'humour affirmé et brandi à tout moment — la signature personnelle de Daevid Allen. Les deux albums précédents, Magick Brother *(enregistré avant la première apparition publique du* Gong, *à Amougies), et* Banana Moon *apparaissent désormais comme deux amuse-gueule, du bricolage inspiré :* Le Camembert électrique *grouille, foisonne, explose et défie l'inventaire. L'album s'ouvre sur un tempo épileptique qui dominera les deux faces : rythmes denses, serrés, phrases frénétiques et saccadées qui se succèdent, se transforment, s'enchevêtrent, se superposent à une allure ultra-rapide, trépidations mécaniques de rotative emballée, reprises à l'unisson guitare-basse-voix-batterie, narguées par un sax sarcastique (qui pousse des pointes dans le lyrisme éthylique et divagant — « I've been stone before »). La pulsation est irrésistible : seul Magma sait ficeler de semblables cavalcades polyrythmiques à perdre haleine. Gong aime les contraires : « I am your fantasy », où la partie lente de « Tropical fish », prolongent et distendent démesurément chaque note, établissent un balancement de rêve, une respiration au ralenti qui bascule dans l'irréel. Et aussitôt « Dy-na-mite ! Dy-na-mite ! » — le marteau-pilon revient à la charge.* Le Camembert électrique *est un album entraînant et éprouvant comme toutes les grandes réussites de la rock music : l'éclatement de tous les carcans rythmiques binaires, le renversement de toutes les traditions mélodiques n'empêchent pas la musique de Gong de communiquer une salutaire hystérie, une fureur orgiaque de bon aloi. Un conseil : à écouter très très fort et à reprendre en chœur en hurlant « Lapobrun ! ».*



pour courir derrière. **King Crimson** va-t-il constituer la prochaine défection ? Avec son quatrième album, **Islands** (Philips), il marque de nets signes de fatigue. On espérait ne plus retrouver les scories qui pesaient sur les deux premiers albums : il faut pourtant supporter « The letters », laid et laborieux jusqu'au grotesque, et « Prelude », pour orchestre de chambre, du pseudo-Vivaldi mou. « Ladies of the road » et « Islands », deux chansons au tempo lent sans éclats, se font vite oublier — si l'on excepte la trompette de Marc Charig qui prolonge la fin mélancolique d' « Islands ». Les deux morceaux mettent bien en évidence les atouts et les faiblesses de Robert Fripp. Fripp est un des musiciens les plus brillants de la rock music (il le sait même un peu trop) : il n'a pas son pareil pour jouer avec une table de mixage en studio, moduler les sonorités, obtenir des percussions le son sec et chuintant, du mellotron les amples nappes sonores qui forment la marque particulière de King Crimson. Son habileté d'arrangeur et d'orchestrateur est considérable, chaque nouvel instrument, chaque nouvelle masse sonore intervient à un moment soigneusement réfléchi, chaque détail est mis en place avec la précision d'une enluminure. Les faiblesses se situent dans le domaine de la mélodie : les parties vocales sont plus squelettiques que jamais, chantées ici avec une débauche de maniérisme qui les enfonce encore plus dans leur médiocrité. Les compositions de l'album reposent beaucoup plus sur les climats et les couleurs sonores que sur les mélodies : on est loin de la richesse de « 21st Century schizoid man ».

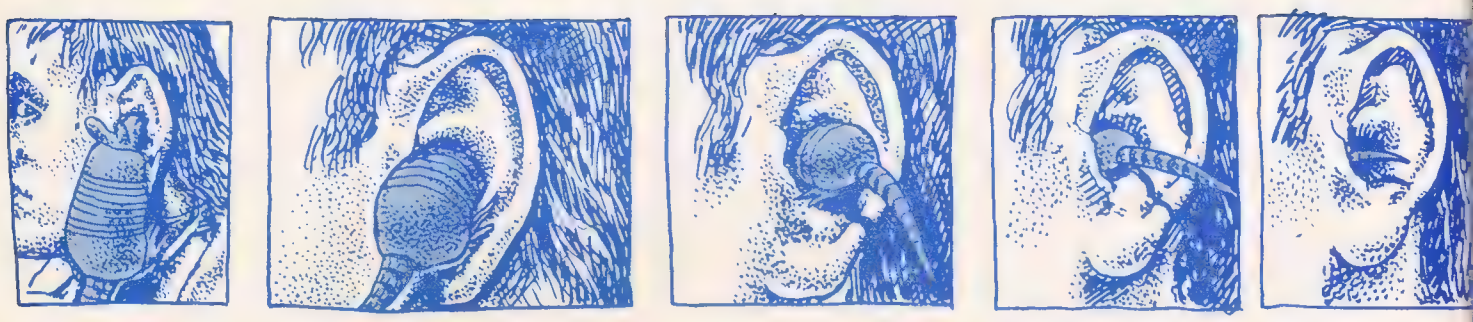
L'échec d'**Islands** marque un essouflement, mais laisse aussi prévoir un départ vers d'autres directions musicales, grâce à deux morceaux enchaînés, « Formentera Lady » et « Sailor's Tale » : un jazz instrumental délicat et ouvragé, fortement inspiré de John McLaughlin, celui de « My goal's beyond », dont Fripp reprend l'instrumentation : guitare acoustique, sax, violon, batterie secondée par des percussions qui rappellent Airto Moreira. On se serait volontiers passé de la seule innovation : les vocations aériennes d'une cantatrice. « Sailor's Tale » constitue le meilleur morceau de l'album. Complètement instrumental, il se termine par un somptueux solo de guitare, où Fripp déploie une invention et une imagination digne de Mahavishnu lui-même. « Sailor's tale » laisse bien augurer de du nouveau King Crimson en gestation — un groupe qui va déconcerter ses anciens fans, suivant en cela l'exemple de Soft Machine.

Autre déception : le troisième album de **Kevin Ayers**, **Whatevershebringswesing** (Harvest — import. Music Action). Déception par rapport à ce qu'on pouvait attendre de Kevin Ayers, à savoir des miracles. L'album plane tout de même à mille lieues au-dessus du gros de la production pop. D'un point de vue strictement musical, on ne peut que se sentir frustré. Kevin Ayers pousse la complaisance jusqu'à la provocation, et se vautre dans le slow le plus gluant (« Whatever she brings we sing ») ou dans la pseudo-ballade de cow boy (« Champagne Cowboy Blues ») avec une délectation cynique. L'ensemble de l'album baigne dans les tonalités propres à Kevin Ayers, un humour énigmatique et tendre, un léger penchant pour la prédication (« There is loving »), un solide culte du bizarre et de la mystification, et une célébration constante de l'alcool. Le charme personnel de Kevin Ayers ne fera pas avaler tous les morceaux de l'album, mais quelques pièces maîtresses récompenseront les fidèles Ayersiens : la splendide ouverture symphonique arrangée par David Bedford pour « There is loving », « The stranger in the blue suede shoes », un conte musical ficelé avec fougue, et surtout « Song from the bottom of a well », la seule incursion dans les effets électro-acoustiques, qui vaut presque à elle seule de faire main basse sur l'album.

La série **Rock generation** (Byg), constituée grâce aux bandes inédites de Giorgio Gomelsky, va bientôt atteindre son dixième volume. Les volumes 7 et 8 nous intéressent particulièrement puisqu'ils présentent un enregistrement de **Soft Machine** (avec Kevin Ayers et Daevid Allen, sans Hugh Hopper) au Marquee club, en 1965, bien avant leur premier album, avant même que leur style n'ait pris un tour franchement « psychedelique » : il y a là l'occasion de faire une véritable archéologie du Soft, de découvrir les liens qui le rattachent aux grands courants de la rock music, et surtout — eh oui — à la soul music noire américaine. On constatera aussi que Soft Machine maîtrise parfaitement l'art d'accommoder les restes, puisqu'on retrouve les thèmes de cette époque dans les trois premiers albums du Soft, dans **Shooting at the Moon**, second album de Kevin Ayers, et dans le **Banana Mon** de Daevid Allen.

Signalons déjà deux albums dont nous reportons la chronique au prochain numéro (oui, je sais, j'avais dit ça aussi pour la liste complète des albums de Zappa sortis en France, mais tout compte fait ça n'intéresse personne, ou alors si ça vous intéresse écrivez-moi) : l'extraordinaire **Tago Mago** (United Artists), double album de **Can**, une des plus belles réussites de la nouvelle musique allemande. Et **666**, étonnant et imposant monument de **Vangelis Papathanassiou**, organiste de feu **Aphrodite's Child**, qui contient quelques moments superbes.

Jean-Pierre Lentin.



Barbieri le chat

Gato Barbieri, saxophoniste « coltranien », est né en Argentine ; il a pourtant fait sienne la revendication radicale du free jazz : la négritude. Ce représentant du tiers-monde était aussi à la recherche de son identité. A Rome, où il séjourne longtemps, des amis, cinéastes, comme Bertolucci, l'encouragent. Puis il rencontre Don Cherry à Paris. Ils partent ensemble à New York. Dès lors, sa propre histoire se confond avec le mouvement encore naissant du free jazz.

On le retrouve aux côtés des plus grands, lors des enregistrements historiques pour ESP : Don Cherry, Pharoah Sanders, Steve Lacy. Il enregistre en leader pour cette compagnie « In search of mystery ». Il participe aux expériences du Jazz Composers Orchestra de Mike Mantler et de Carla Bley, à celle du Liberation Orchestra du bassiste Charlie Haden. Depuis, il semble avoir trouvé sa propre voie en intégrant à sa musique les rythmes, les percussions de l'Amérique Latine et le chant. Deux albums témoignent de cette évolution : « The Third World » et le récent « Phœnix ». Ses passages successifs au festival de Bilzen, et à Montreux, l'ont consacré « grande vedette du nouveau jazz » ; et pourtant, les « puristes » voient dans cette démarche une régression.

L'apport des mélodies, des rythmes latino-américains se confirme. Gato Barbieri, dans l'interview qui suit, explique cette confrontation devenue nécessaire pour lui entre le cri, la tension du free jazz et le rythme, le folklore.

A la salle Wagram, le 4 février, il est entouré de Lonnie Smith Junior (musicien habituel de Pharoah Sanders) au piano, du percussioniste Na-Na, de J.-F. Jenny Clarck à la fender-bass, et de Marvin Patiloo à la batterie. Ce concert est le premier d'une tournée qui va le conduire à travers la France et l'Europe.

Il se produira avec son groupe le 1er mars à la Maison de la Culture de Rennes, le 3 à Châtellerault, le 5 à Sceaux, à la M.J.C. les Gémeaux, le 9 et le 10, à Nancy, le 11 à Metz.

Que représente ce retour de votre musique à la musique latino-américaine, un attrait commercialisable, ou le besoin de retrouver votre identité ?

« **Third World** », « **Phoenix** » c'est un peu l'Amérique latine qui arrive enfin à moi. J'ai trouvé mon identité. Le changement s'est fait naturellement et je n'en étais pas conscient. Un changement qui a pour point de départ une décision volontaire est suspect, celui qui se produit naturellement est seul intéressant.

Au moment où je joue, alors qu'elle peut sembler facile, ma musique me paraît difficile à faire. Certains y voient un pas en arrière parce qu'en apparence elle repose sur des structures plus simples ; mais la facilité n'est qu'apparente.

A la grande période de l'explosion du free-jazz, vous étiez un des rares blancs parmi les noirs. Comment vous êtes-vous intégré à cette revendication musicale de la négritude ?

Difficilement. Avec les musiciens noirs il y eut et il y a toujours des problèmes raciaux et, par la même, musicaux. Il faut y croire et, malgré les coups sur la tête, on peut alors parvenir à franchir la barrière. Si j'ai rejoint les musiciens de la New Thing c'est que le free-jazz était la seule musique qui devait être jouée à ce moment-là. Maintenant c'est différent. Je suis allé à New York avec Don Cherry. Deux ou trois mois après, j'ai fait avec Don mes premiers enregistrements. A ce moment-là je serais parti n'importe où pour jouer cette musique.

Vous avez participé aux expériences du Jazz Composers Orchestra de Mike Mantler. Récemment, vous avez aussi apporté votre contribution à l'opéra de Carla Bley. Que pensez-vous de cette expérience de grands orchestres Free et de l'utilisation pour l'opéra de musiciens pop-jazz, comme Jack Bruce ou J. McLaughin ?

L'expérience du JCOA est fantastique. Tout était clair, précis pour les musiciens. L'opéra, essentiellement œuvre de Carla Bley, est différent de la première expérience, même si le résultat en est proche. Même Carla a senti le besoin de rythme, qu'elle ignorait avant. Si pour moi il représente un retour à la terre, pour elle c'est autre chose, mais elle en a besoin aussi. Le rythme fait respirer la musique. Pour le free-jazz, c'est une bonne ouverture. Le rythme revient toujours pour donner une base, pour préciser, pour apporter une couleur nouvelle à une musique semblable à celle que nous jouions auparavant. Il y a quelque temps, nous vivions le free-jazz comme quelque chose d'unique, de fermé à l'extérieur : nous pensions qu'il n'y avait que cela, et soudain tout s'est ouvert. Nous nous sommes aperçus de l'existence d'autres conceptions musicales. J'ai donc décidé d'intégrer à mon groupe une fender bass et des percussions. Autrefois, je couvrais le son de la contrebasse, un instrument que j'affectionne particulièrement. Avec la Fender bass, la sonorité est bien plus présente, palpable. Quand Cecil Taylor joue, on n'entend pas le bassiste ; moi, j'ai besoin de le sentir. Je voudrais ajouter plus encore de percussions, intégrer à la sonorité d'ensemble des rythmes folkloriques, tous ces tambours de l'Amérique latine aux timbres lourds, les percussions indiennes...

Trouvez-vous suffisamment de travail dans les clubs américains ? Quels sont vos rapports avec Flying Dutchman et avec votre compagnie ?

Si je viens en Europe, ce n'est pas pour trouver du travail, mais surtout parce qu'un musicien doit bouger, confronter son expérience à celle des autres. Aux Etats-Unis, j'arrive à travailler mieux qu'autrefois, d'autant plus que le réseau des universités commence à se développer. J'aime bien travailler avec Bob Thiele, tout s'accomplit dans une totale liberté. J'ai d'ailleurs renouvelé mon contrat d'exclusivité avec Flying Dutchman. Mon prochain disque sera un « Live à Montreux ». J'enregistrerai par la suite deux nouveaux albums. Mais un musicien de jazz a du mal à vivre de sa musique : en fait, il n'y a que trois clubs à New York, le Vanguard, un club à Harlem, et un autre à Brooklyn. Les patrons appartiennent à la Maffia, ce qui rend les engagements dangereux. Aussi faut-il assumer sa condition de vivre comme un bohémien, sans maison. Le disque **Phoenix** se termine sur Bahia, cet endroit de rêve où j'aimerais aller vivre. Parfois on voudrait tout laisser tomber et partir, mais tout recommence, les clubs, les concerts. Le public européen me paraît plus réceptif à cette musique car, même s'il ne comprend pas, il sent la nécessité d'écouter. Une plus grande culture peut-être...

Dans Phoenix, en concert, vous chantez. Avez-vous l'intention d'intégrer plus abondamment la voix, le chant ?

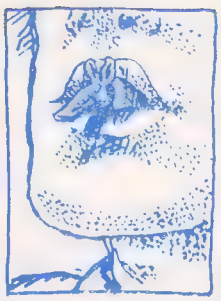
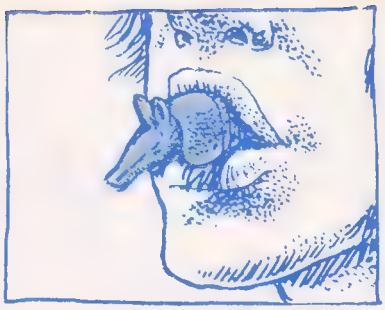
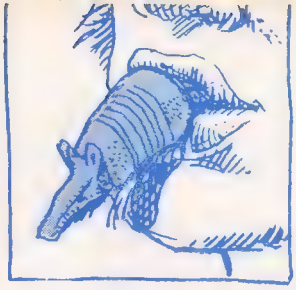
Non, quand je chante, c'est que la musique le veut. Je répète des phrases lancinantes, je parle de l'Argentine. Ma musique est souvent descriptive, même si elle ne décrit pas une situation particulière.

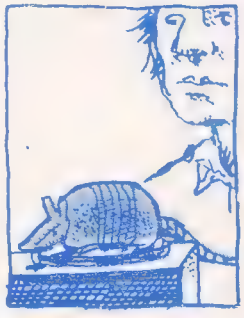
A ce propos, croyez-vous à l'engagement politique du free-jazz ?

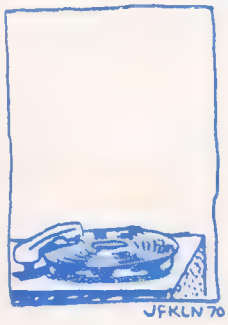
Je m'intéresse à la politique, bien sûr, et surtout à celle de mon pays, mais d'un point de vue affectif sans doute. Je fais de la musique, et je n'ai pas le courage de prendre une mitraillette. Ma musique est descriptive, c'est tout. Son action peut être diverse. Le cinéaste Glauber Rocha pense que ma musique est plus importante pour le cinéma latino-américain que pour la musique même. Le free-jazz, à ses débuts, était un mouvement politique. J'en ai souffert car j'étais un blanc parmi les noirs. Il n'est pas possible de dire « Brother » à un noir américain, un peu plus au Brésil.

Propos recueillis par Paul Alessandrini

Discographie : disques en leader
— *In search of mystery (E.S.P.).*
— *The third world (Flying Dutchman, en import chez Givaudan.*
— *Phœnix (Flying Dutchman).*





Disques inconnus

LES sorties d'albums étrangers en pressage français obéissent à des lois erratiques : combien de râclures innommables croupissent aujourd'hui dans les bacs des « prix réduits », purgatoire des disques invendables et éternellement invendus ? Combien de merveilles, en revanche, n'ont jamais connu la faveur d'une édition française ? Les plus célèbres (Velvet Underground, Frank Zappa, premiers Dead et Airplane) ont toujours trouvé le chemin des boutiques d'importation, jusqu'à ce que les marques françaises se décident à les importer elles-mêmes. D'autres connaissent un sort moins enviable : invendues et inconnues dans leur pays d'origine, elles ont peut-être été importées — à une dizaine d'exemplaires — pendant une semaine ou deux. Ensuite, c'est la grande nuit. Le but de cette rubrique est de faire connaître des albums parfois vieux de plusieurs années, souvent inconnus des critiques pop et spécialistes improvisés, véritable « underground de l'underground » qui recèle dans ses profondeurs caverneuses des trésors inépuisables.

Ce mois-ci : trois albums anglais (1), et un courant musical méconnu ou méprisé malgré sa grande richesse. Lorsqu'on parle de la musique anglaise d'inspiration baroque, fantastique ou avant-gardiste, on pense généralement aux groupes électriques. On ignore qu'une abondante lignée de groupes se sert des instruments acoustiques et de certains styles tirés du folklore pour créer des climats tout aussi irréels ou expressionnistes. L'Incredible String Band constitute bien sûr le grand ancêtre, inventoriant tous les folklores du monde pour créer une musique nouvelle (une attitude inverse de celle de Fairport Convention et autres groupes de « folk électrique » qui s'en tiennent aux styles folkloriques traditionnels). Les descendants de l'Incredible se nomment Panama Limited, Forest, Tea and Symphony, Dando Shaft, Spirogyra, Heron (chacun possède au moins un album à son actif). Et surtout trois groupes : Comus, Jan Dukes de Grey et Principal Edwards Magic Theatre.

Formé par six musiciens (guitare, basse, violon, hautbois, percussions, chant), **Comus** (un album chez Pye) puise son inspiration dans le folklore anglais et balkanique, pour créer une musique nerveuse, sombre, étrange, aux rythmes cruels et endiablés. Les textes cultivent un humour méchant, avec des pointes dans l'érotisme (« Song to Comus ») ou vers la folie (« The prisoner » est interné dans un asile psychiatrique). Chaque chanson est portée par la voix rauque, cassée, presque avinée du chanteur-compositeur R. Wootton, à laquelle s'oppose celle, fragile et presque immatérielle, de la percussionniste. Il faut aussi mentionner le style insolite et sautillant du violoniste, responsable de quelques incursions dans la musique contemporaine.

Principal Edwards Magic Theatre concrétise presque idéalement l'idée qu'on peut se faire d'une communauté artistique. Une quinzaine de membres : danseurs, chanteurs, musiciens, experts en light-show, afin de créer un spectacle complet. Leur second album, **Asmoto running band** (Dandelion) illustre ce désir. Les cinq musiciens (guitare, basse, percussions, violon, batterie) et les deux chanteurs explorent les sonorités liquides ou troubles des éléments (le feu, la glace, la terre, etc.) tour à tour évoqués dans des chansons déroutantes et belles. Les paroles sont toujours somptueuses, et parfois la juxtaposition des syllabes prend le pas sur les mots eux-mêmes. A écouter surtout : « Hou' amih », répétitif et lancinant, et « Autumn lady dancing song », inspiré du Nô japonais.

Jan Duke de Greys forme sans doute le groupe le plus intéressant des trois, c'est aussi, hélas, le seul des trois qui se soit dissout, à cause du manque de succès commercial. Ils font une plus grande part à l'électrification, font passer la clarinette par la wah-wah, mais reposent surtout sur les instruments acoustiques. Chaque membre du trio est un multi-instrumentiste (guitare, batterie, flûte, saxophone, clarinette, trompette, zelda chord), l'orchestration y gagne une originalité et une diversité peu communes. Sur leur second album, **Mice and rats in the loft** (Transatlantic), on trouve seulement trois morceaux. Le premier, « Sun Symphonica », occupe toute la première face, et constitue sans doute la seule tentative réussie à ce jour d'intégration d'éléments pop dans la musique symphonique : une grande suite mouvante construite de façon très classique, en trois mouvements, mais sans rien de pompeux. Les deux autres titres, « Call of the wild » et « Mice and rats on the loft » utilisent des harmonies déroutantes et extrêmement élaborées. La musique de Jan Dukes de Grey est souvent trop ambitieuse pour ses propres auteurs, et l'exécution comporte de nombreuses bavures, qui confèrent au groupe un son particulier, brut et plein d'enthousiasme, capable des pulsations les plus haletantes.

Gilles Prou.

(1) Disponibles chez Music Action, 15, carrefour de l'Odéon, Paris-6e.

FREE BYG NEWS, journal gratuit de rock et de jazz, recherche individus sympathiques pour distributions massives dans les facs et à la porte des lycées - Paris et province. En récompense, des disques en cadeau Envoyer noms et adresses, éventuellement téléphone, à **FREE BYG NEWS,** 77-Trocy-en-Multien, qui vous contactera.

LES LECTEURS PARLENT AUX LECTEURS

nos idées, nos envies, nos désirs

Actuel, qui s'est autoproclamé porte-parole de cette nouvelle culture, qu'est-ce que c'est ? Surtout une mine de renseignements, généraux pour les particuliers ravis d'y trouver des articles sur les idées « dans le vent » (mais oui ma chère) et particuliers pour les généraux (pas les militaires mais les renseignements !) qui y puisent des tas d'adresses leur ayant échappé jusqu'à présent (voir notamment la brillante page du numéro 14 sur les communautés !). En dehors de çà, par-ci par-là, un ou deux bons articles mais sans rapport avec la nouvelle culture (il va falloir trouver un autre nom pour éviter les répétitions !) française puisque, attention ! celle-ci n'existe pas !

Comment, elle n'existe pas ? Et la presse underground alors ? Bof, qui osera le premier avouer la débilité criarde de ces feuilles de choux qui ne se justifient que par l'extase de voir enfin publier quelque part sa prose paranoïaque ? Ça serait donc ça la nouvelle poésie la nouvelle expression écrite, hé bé, on se prépare une belle vieillesse ! Bon, qu'est-ce qu'il reste de valable ? Ah ben si, les militants, les vrais, les purs, ceux qui rêvent de construire chez nous des systèmes sûrement différant radicalement du nôtre, mais quelle en sera la finalité ? Sinon encore une fois l'expansion économique à travers l'augmentation constante de la production industrielle ! C'est ça que vous voulez petits camarades ? Et puis vous les avez déjà vus rire ces militants, mais non, la révolution (j'ai encore oublié la majusoule sacrée !), c'est trop sérieux pour qu'on ait le temps de rire !

Mais alors, on est coincé, ou je suis un affreux pessimiste, empêcheur de nouvelle-culturer en rond ? Peut-être, et le pire est que je ne propose rien sinon le conseil d'imaginer en commun du vraiment nouveau, un peu commes Yippies de rubin et hoffmann, mais sans tomber dans l'imitation ! Créons réellement de toutes pièces le vrai nouveau monde, celui dans lequel on rêve de vivre, utilisons tous les moyens pour ridiculiser ce système décadent et surtout les plus inattendus ; seule voie pour le voir disparaître. La presse free n'est vendue qu'aux initiés, les combats contre les pigs ne servent qu'à apporter des voix aux élections aux réacs, ce qu'il faut, c'est utiliser au maximum les moyens de diffusion pour rendre publiques nos idées, nos vœux, nos envies, nos désirs, nos rêves, nos obsessions, nos...

Vivons !

SRI Ganesha, Toulouse.

Tourisme communautaire

La communauté de Frayssinous, il y a un mois, était menacée d'expulsion par la SAFER, organisme d'Etat qui a voulu racheter la ferme pour reboiser les terrains afin d'empêcher la réalisation d'une expérience communautaire. Le propriétaire étant de leur côté, les copains de Frayssinous croient avoir trouvé une solution légale.

Mais la conséquence des appels lancés dans Actuel, Charlie-Hebdo, et Cie *a été un grand nombre de lettres et de visites. Le mouvement de solidarité sera mis au service de toute autre communauté en but à la répression. Cependant les camarades de Frayssinous, très ébranlés matériellement et psychologiquement par de trop nombreux passages (sans parler de flics et d'incompréhension des paysans et villageois voisins) exigent de tous ceux qui veulent venir les voir de leur écrire auparavant une lettre précisant les buts de leur visite et d'attendre la réponse avant de prendre la route.*

Si le nombre des passages est trop grand, la vie du groupe n'apportera rien de plus qu'un camp de travail ou qu'un centre d'intellectuels en vacances et les rapports, restant superficiels, ne permettront pas au groupe d'atteindre ses buts : meilleure prise de conscience de soi, dans la nature et la société, par une vie quotidienne nouvelle. Autogestion, non-propriété, vie sexuelle libre, respect de la nature, rapports politiques avec l'extérieur, etc.

C'est dans ce sens qu'il est plus profitable que ceux qui veulent vivre une telle expérience créent eux mêmes un groupe et trouvent un lieu. Ce conseil, critiquant le « tourisme communautaire » n'empêche pas les échanges, les rencontres, les visites et les actions communes mais l'important n'est pas de « voir » ou de « penser » une vie communautaire, mais de l'expérimenter soi-même.

(Ils ne sont pas les seuls dans ce cas. Faites réellement attention au tourisme communautaire : n'envahissez pas les communautés sans avoir écrit auparavant et avoir reçu une réponse positive.)

Une regrettable erreur nous a fait inscrire le nom de Stéphane Sorel, journaliste de talent, au bas de la petite colonne sur le cinéma dans notre dernier numéro (à droite de la page 73).

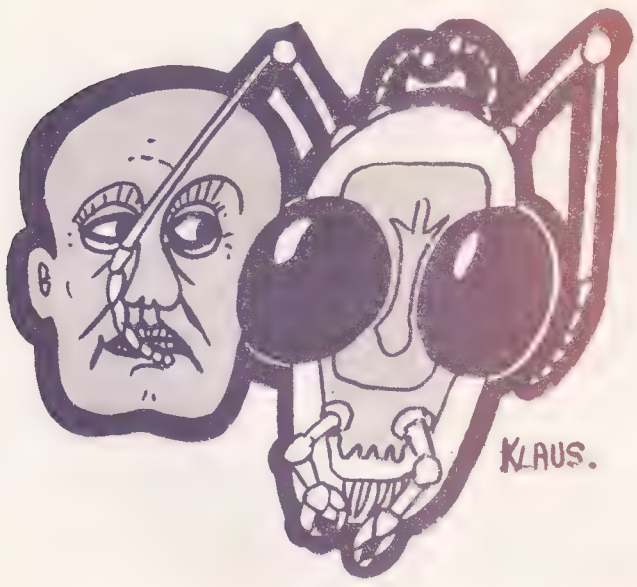
organisations anti-pollution

En France, les recherches scientifiques sur la pollution manquent d'unité. Aucun Centre National de recherche, comme dans d'autres pays. Des organismes anciens se sont orientés plus ou moins dans cette voie. L'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale, par exemple, l'I.N.R.A. (Institut National de la Recherche Agronomique), ou l'Institut des Pêches. Des trusts privés, ou des organismes dépendant de la Défense Nationale, se penchent aussi sur le problème.

D'une toute autre inspiration, des Comités de Défense voient le jour un peu partout. Comités anti-nucléaires (Fessenheim, Bugey), comités régionaux ou locaux pour la sauvegarde d'une contrée, ou d'une rivière. Déjà, des exemples prouvent l'efficacité de ce type d'action : dans l'Eure, les habitants d'un village ont empêché juridiquement la mise en service d'une papeterie. Pour qu'un tel comité de défense atteigne son but, il faut absolument le déclarer Association (régie par la loi de 1901) et trouver des appuis auprès des municipalités : celles-ci possèdent en effet le pouvoir légal d'interdire une nuisance.

On peut demander les renseignements au journal Survivre et vivre **(2, avenue de Verrières, 91 - Massy. Le prix de l'abonnement équivaut au montant d'une journée de salaire) ou au Mouvement** Etre **(boîte postale n° 10, paris 19e) pour qui « la solution ne peut venir que d'un changement complet des valeurs, c'est-à-dire d'un changement complet de civilisation ». Ne se contentant pas de lutter contre cette pollution, créée par un système que nous connaissons bien, ce mouvement entend organiser des réunions, des comités, des bibliothèques ambulantes : il s'agit d'informer, de dénoncer, mais aussi de proposer de nouvelles formes de vie, de nouvelles valeurs.**

Pour la défense de la région de Larzac (Aveyron) menacée par l'extension du camp militaire (de 3 000 à 7 000 ha), un comité s'est créé qui vient de lancer une pétition nationale. Adresse : « Le Larzac pour tous », BP 96, 12 - Millau.



Balard place forte de tous

J'ai lu votre numéro spécial sur le service militaire et vous envoie un petit témoignage personnel, un écho de Balard, place forte de tous les pistonnés.

Il est évident qu'à Balard, nous ne connaîtrons jamais les rigueurs de l'Armée. La plupart d'entre nous travaillent dans les bureaux, sortent chaque soir à 6 heures pour rentrer chez soi et revenir le lendemain matin à 8 heures, disposent de longs week-end et comme obligations strictement militaires, nous n'avons que trois ou quatre gardes dans l'année et une semaine où nous sommes consignés sur la base. Rien de bien grave, un régime très confortable. Bien entendu, l'arbitraire, un arbitraire très mesquin, insinuant, règne ici comme ailleurs, comme pour nous rappeler que nous sommes, malgré tout, à l'armée.

Bien plus grave apparaît l'inégalité sociale qui est de règle à Balard, comme dans les autres bases de pistonnés, ainsi que vous l'indique le camarade de Dupleix. Il existe ici des services peu enviables, ceux des corvées et des gardes. Les soldats qui y sont affectés voient beaucoup de leurs permissions « sucrées », doivent être présents sur la base à partir de 7 heures du matin (une heure plus tôt que nous) et sont commandés par une clique de sous-offs hargneux et bornés, alors qu'ailleurs ils sont relativement convenables. Or, je constate que le personnel de ces services infernaux est constitué presque entièrement de garçons appartenant aux couches les moins favorisées de la population, alors que les étudiants et autres fils de la bourgeoisie sont évidemment affectés dans les bureaux. Pour tout dire, certains « bureaucrates » les surnomment « les Portugais de Balard ».

D'ailleurs, même d'un bureau à un autre, c'est encore l'inégalité, selon le tempérament du chef de service. Certains services ont droit à plusieurs après-midis de liberté par semaine, d'autres n'ont droit qu'au strict minimum.

Les classes sociales sont ainsi sévèrement compartimentées. Les ouvriers avec les ouvriers, les étudiants avec les étudiants. La plupart des étudiants sortent de Sciences Po' ou de Droit et possèdent une mentalité puante. Fiers d'être pistonnés et anxieux de le faire bien remarquer. Avant de partir pour l'armée, j'avais marché en plein dans le baratin humaniste, si particulier à la bourgeoisie : « Tu verras, à l'Armée, tous égaux, pas de classes sociales, de nouveaux horizons à l'infini. » J'ai dû cruellement déchanter. Rien de tout cela, dès le premier jour, les jeux étaient faits une fois pour toutes. Etudiants, je me suis retrouvé avec d'autres étudiants, et pas involontairement.

Parfois, on se hasarde à parler politique. Alors, là, c'est la fin de tout. Triomphe du Café du Commerce genre 1930. *On s'acharne sur les ratons qui violent nos femmes, la preuve,* l'Aurore *de ce matin, sur les communistes ennemis de la liberté, sur les Russes qui « doivent avoir un ticket pour pouvoir baiser » (sic), sur les gauchistes qu'on devrait tous foutre en prison, et on y va de la purge, de la liquidation en masse, et tous les poncifs y passent. Alors, je me pose souvent cette question angoissante. En cas d'insurrection populaire, le contingent, tel qu'il est, abruti, intoxiqué, aliéné, ne tirera-t-il pas sur les révolutionnaires ?*

Il faut être à l'Armée pour y croire. Je me rends maintenant compte, définitivement, de ce que nous ne représentions en mai 1968 *qu'une infime minorité lucide, et que l'ennemi, ce n'est pas seulement la génération installée au pouvoir, mais aussi cette presque totalité de la jeunesse, aussi conne, aussi férocement bornée que ses parents, qui n'hésitera pas à nous zigouiller, au nom de leur médiocre confort, au nom de la bagnole.*

2e classe de Balard.

POUR LES 30 000 LYCEENS DES LYCEES AGRICOLES

Je suis toujours très frappée de voir, que lorsqu'on aborde le problème du lycéen, on ne mentionne jamais l'existence des quatre-vingt-dix lycées agricoles en France qui, regroupant en moyenne deux cents à trois cents jeunes par établissement, totalisent environ **40 000 personnes entre 16 et 21 ans.**

Ces établissements n'accueillent qu'à partir de la 4e et vont, pour certains, jusqu'aux classes de technicien supérieur, c'est-à-dire deux années après le niveau du baccalauréat.

Essayons d'analyser tout d'abord l'aspect répressif global du système.

Répression institutionnalisée

L'implantation géographique de ces lycées qui, de part leur vocation « agricole », sont situés à la campagne, quelquefois à 10 ou 15 km de la ville, fait que, dans la majeure partie des cas, 90 % des jeunes sont pensionnaires.

A partir de la seconde, on autorise une sortie tous les jeudis après-midi entre 13 h 30 et 19 h (avec autorisation des parents) et tous les quinze jours sortie obligatoire chez les parents. En dehors de cela, on est bouclé au lycée, sans aucune autre communication avec l'extérieur que quelques rares postes de TV et quelques journaux (le Nouvel Observateur faisant partie — comme chacun sait — de ces journaux « triés à gauche » à peine tolérés).

Répression sexuelle

Un exemple : un lycée de 280 garçons, mixité = 8 filles gardées à vue évidemment, la sortie du jeudi après-midi sert à se défouler dans les quelques bistrots du coin avec ce que l'on trouve. L'information sexuelle : n'en parlons pas ; on prétend dans ces établissements que savoir comment fonctionne une vache suffit à l'imagination.

Répression scolaire

- 38 heures de cours en moyenne par semaine. L'apprentissage de la vie professionnelle agricole consiste à décrotter les bestiaux ou à biner les betteraves de l'exploitation, laquelle exploitation sert dans la plupart des cas à engraisser le directeur.
- Compositions, interrogations écrites, devoirs surveillés, contrôlés, chronométrés. Récemment, le Ministère de l'Agriculture a publié une longue circulaire dans laquelle il explique comment noter de 0 à 20.

Répression au niveau du recrutement

Suite à notre système de sélection, les « meilleurs » allant en classique..., etc., nous recrutons tous les « laissés pour compte » de l'Education Nationale et les « bons à rien » (dit-on) des familles bourgeoises, sans compter les 30 % qui alimentent le **cycle court,** lequel cycle court délivre des « diplômes » d'ouvriers agricoles !!!! C'est dire que si vous êtes paumé ou que si vos parents ne savent pas comment faire pour se débarrasser de vous, venez, il y a l'air pur et la bouse de vache gratis en supplément.

UN PETIT ZAPPA, S.V.P.

Etant objecteur de conscience, j'aimerais trouver des gars qui comprennent ma situation... à 200 F par mois que le ministère des Affaires sociales veut bien me donner pour avoir refusé le service militaire. Et dire qu'il faut vivre avec ça. Même pas de quoi m'offrir un petit 33 t de Zappa, de Sun Râ, Family, Hawkwind, Byrds, Gong, Jimmy Hendrix, ou Traffic, bien d'autres même... Y aurait-il une ou plusieurs âmes charitables pour me donner un coup de main. Fraternellement. François Saint-Jean, 32, rue Preschez, 92-St-Cloud.

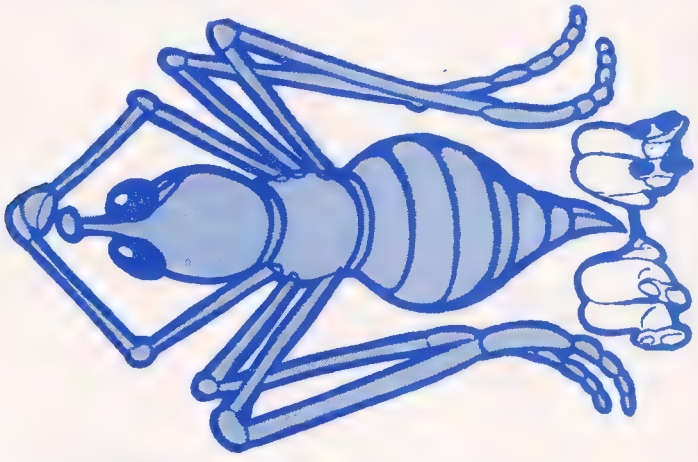
Nous sommes en troisième, voilà l'histoire

Je t'écris pour te raconter ce qui se passe dans notre putain de boîte.

Ayant eu 4 heures de colle par la « direction » pour un malheureux crouton de pain à la cantine, le dirlo nous a foutu une rédac sur la discipline au C.E.S. Je t'assure qu'elle a été servie la vache ! On lui a flanqué des rédacs (2 potes et moi) telles, qu'elle en est encore verte. On a parlé de discipline concentrationnaire, de honte de l'académie, on a dit que l'établissement était dirigé par des gens qui n'ont pas l'étoffe de leur poste, que cette discipline allait former des néo-nazis, des abrutis, ou des militaires de carrière. Finalement, l'affaire a filé en eau de boudin. Je crois que la direction a eu la trouille car tous les élèves étaient au courant et solidaires. On avait avec nous quelques profs. On a été menacés de graves sanctions (renvoi) puis l'affaire s'est subitement calmée. On est allés chez la dirlo. Elle nous a dit qu'elle nous prenait pour des gamins. Elle s'est sentie visée dans les rédacs et s'est plutôt aplatie. Elle nous a dit, le sourire moqueur aux lèvres, que désormais, si il y a des mesures ou des punitions qui nous déplaisent on peut aller en discuter. Si c'est réalisé, quel progrès ! Le principal, qui a pris le machin également pour lui, a reconnu publiquement, que sous le coup de la colère, il disait n'importe quoi. En effet, après avoir lu les « devoirs », il est arrivé plutôt fumasse dans la salle de cours. Il nous a dit que « tout incapable » qu'il était, il nous poursuivrait dans tous les établissements où on serait plus tard. Hier il est venu en classe pour inspecter et il a recommencé à sourire hypocritement. Enfin le surgé l'ayant pris pour lui aussi (ou elle, c'est une femme) a envoyé sa secrétaire pour nous dire que tout ce qui arrive n'est pas sa faute, qu'elle n'a pas demandé sa place de flic et tout et tout... Et pourtant c'est elle qui à la cantine nous a envoyés chez la dirlo. Bref, tout le monde est bien gentil et revient sur ses pas... Sauf nous évidemment ! Tout le monde nous lèche, nous montre son cul à qui mieux mieux. Je vous jure que le spectacle est cocasse et qu'à l'école, tous les élèves ont la tête haute. Moralité de l'histoire, les dirigeants ne sont que des tigres en papier.

Publiez ça pour montrer que même les « mômes » de 15 berges s'intéressent à ce qui se passe.

Serge Bathendier



A PROPOS DU GAUCHISME

Claudine, tu m'emmerdes ; la révolution est une chose trop sérieuse pour qu'on la confie aux journalistes. Je t'avais dit : « Je ne veux pas faire d'article, je ne veux pas d'interview. » Je t'ai dit : « Je veux bien discuter avec toi de ce que je pense. » Je t'ai dit ça pas parce que je suis un maniaque de la lutte anti-récupération, mais parce que en ce moment j'estime qu'il n'y a rien à récupérer de ce que je peux penser, et d'ailleurs, ça suffit, pas de justification.

Je me suis trompé, pas parce que tu découpes ce que j'ai dit, pas parce que tu extrais des choses qui, coupées notamment d'une épaisseur historique, passent pour des attaques conscientes, pures et simples, de ceux qui essayent de faire quelque chose, pas parce que tu me fais dire des contre-sens notamment sur « l'utopie réalisée ».

Non, je me suis trompé parce que je croyais que tu ferais un article sur ce qui se passe et ce que tu en penses ; mais tu nous a chié un article dans le plus pur style « objectif » des contemplateurs du **Monde,** des adorateurs du calendrier et des spécialistes des rapports de force. Ce que tu penses, on ne le saura jamais ; tu rejoins la dérisoire cohorte des observateurs, du **Nouvel Obs.,** par exemple.

Alos ne te mouilles pas tu es libre. J'espère que le mouvement de masse éclaboussera un jour assez fort et te mouillera que tu le veuilles ou non. C'est donc clair, je regrette d'avoir discuté avec toi. Je te demande de passer cette lettre. Salut.

Roland Castro.

LES SEULES REVOLUTIONNAIRES

Actuel, dans un article réellement informé, et un journal un peu moins implacablement certain dans la débilité, l'article que vous intitulez « Au-delà du gauchisme » aurait dû commencer par s'appeler « Renouveau du gauchisme », dans des mains scrupuleuses ; politiquement intègres ; c'est-à-dire surtout pas des mains de mecs.

En effet, si tout au long de cet article, vous semblez volontairement, avec une mauvaise foi révoltante, essayer d'étouffer une vérité flagrante : celle que ce sont les femmes, et elles seules qui sont les réelles prolétaires, et les seules Révolutionnaires dans ce système ; malgré toute la confusion que les mecs, qui essaient encore une dernière rattrapée, tentent de faire encore pour dévier l'attention, et nous rebaillonner.

Nicole Bley, 13 février 1972.

LETTRE D'UN REDACTEUR ABSENT

Même à Actuel, les apophtegmes les plus éculés, sont mis en pratique avec une inexorabilité qui fait trembler. Les absents ont toujours torts, dit-on, et j'ai commis l'impardonnable erreur de ne pas me manifester au journal pendant les quinze jours qui suivirent la remise de mon texte sur l'underground parisien. Mes petits camarades, comme bien vous le pensez, en profitèrent pour vider leurs querelles et glisser quelques perfidies entre les nobles périodes de mon article. En principe, lorsqu'on a un prétexte, on n'a pas besoin d'excuse ; ils ont prétendu avoir les deux. Certains passages de mon texte, raturés par moi, auraient été illisibles pour l'imprimeur, et (ce que je veux bien croire) mes « collègues » n'étaient pas dans leur état « normal » lorsqu'ils les décryptèrent. Quoi qu'il en soit, si le sens général de ce que j'ai écrit n'a pas été modifié, un garçon pour lequel j'ai plutôt de la sympathie (Jean-Pierre Kaifon) a été pris à partie deux fois, et de telle manière, que je suis contraint de signaler le mal fondé de ces attaques. On a commencé par mettre dans sa bouche des propos qui ne sont pas les siens (il semble regretter le temps où « les couches populaires n'avaient pas accès à l'underground) puis, on l'a traité de pseudo-prophète. Or, pour être un pseudo prophète, il faut, au moins, se prendre pour un vrai. Je connais Kaifon, mais je ne pense pas que ce soit son cas. Mes petits camarades d'Actuel ont eu la plume lourde. Ce qui est vrai pour quelques uns, au sein d'un groupe, ne l'est pas obligatoirement pour tous, et je suis tout à fait capable de me faire des ennemis seul, je n'ai besoin, pour cela, d'aucune aide. C'est compris, messieurs du comité de rédaction ?

Jean-Patrick Capdevielle.

LES CAMEMBERTS
les camemberts fleurissent
c'est nouveau ça
j'ai mal à l'artichaut
les nuits d'amour de DACHAU
dans les chambres à gaz
la barbe !
celle du prophète est sale
et il en a marre
le prophète
avec sa barbe
sale
de crier par les rues :
« la fin du monde est pour demain
profitez-en avant ! »
dehors il neige
je vais aller acheter des cerises
et m'emplir les poumons
du bon air glacé et pollué
de la cité du béton
un papillon vole
ce n'est plus la saison
des papillons
il a oublié de mourir
les camemberts fleurissent
c'est dépassé maintenant
ils sont morts et pourris
et je marche
demans.

Serge Bancarino

Sous cette ville
Toujours sale
Il est un superbe album
De grisaille
Que des artistes
Peignent de désespoir.

Jacques Allard

ON EST MONTE DE LA VILLE

Voilà, on — Max, Ida et Pedro — a trouvé chez un ami une propriété de trente hectares avec des bois, des pâturages, des bergeries et une grande maison, des petits chemins, des murs et de la flotte.
Ça se situe au pays Basque près de Saint-Etienne-de-Baigorry, ça s'appelle la maison : « Ahuntzainenea ».
On nous a laissé la jouissance de nous démerder avec la terre, les trois chèvres, et les poules, et deux bergeries, et les paysans. Y a aussi un four à pain. C'est chouette de pétrir la pâte et etc. Nous on est monté de la ville sans gros sabots, en espérant trouver des copains pour s'oxygéner un peu. Mais, depuis un an qu'on est là, on n'arrive pas à trouver dans la région des copains ou des types (et du fric) qui voudraient essayer.
Ça nous ferait bien chier de voir un truc de plus se foutre en l'air par notre connerie et faute de pouvoir trouver des gens intéressés. Alors, on a pensé à vous pour nous faire connaître des types qui viendraient voir, goûter, essayer.
Max. Ida. Pedro. - « Ahuntzainenea » 64 - Saint-Etienne-de-Baigorry.

en uniforme de pyjama bleu clair

J'arrivais à l'hôpital D. un après-midi de janvier. Formalités d'entrée puis vestiaire. On doit tout y laisser y compris les objets personnels. On y est entré en militaire, on en ressort en pyjama d'uniforme bleu clair. Je réussis tout de même à garder quelques habits civils dissimulés dans le hall, sous un banc. On me conduit dans mon service : Psychiatrie, 4e étage, fenêtres grillagées, dortoirs de 6, repas à 11 et 17 heures, un poste de télévision, fermeture des portes à 23 heures. Mais on me destine à beaucoup mieux : le service fermé. Une lourde porte (plusieurs serrures) s'ouvre devant moi, me laissant entrevoir au bout d'un noir couloir un monde étrange. Mon cœur se met à cogner fort, j'ai envie de fuir. « Alors, ça vient. » Le gardien, pantalon et veste d'un blanc douteux, me dévisage du seul œil qui lui reste. « Qu'est-ce que c'est que ce sac ? » Il me désigne un sac en plastique dans lequel se trouvent quelques livres, des cigarettes, un rasoir électrique, et me l'arrache des mains. « On vous le rendra après la fouille. » On ne m'a rendu que les livres. Le rasoir est interdit, les prises d'électricité sont colmatées pour éviter tout suicide, quant aux cigarettes, elles deviennent la propriété de la communauté.
On me donne un lit dans un couloir, il n'y a que quatre chambres à deux lits et nous sommes douze plus le gardien, alors on couche dans le couloir en attendant.
Premier repas, premier contact avec ceux qui me côtoient. On mange sans couverts. Uniquement un bol de plastique et une cuillère, toujours pour éviter les suicides. La nourriture est bonne et en général copieuse. Sur les douze occupants du service, dix sont des appelés du contingent et deux des engagés à la retraite. Le plus vieux, surnommé pépé par le gardien, est complètement sénile, il pisse partout et passe ses journées à attendre d'imaginaires visites (ses femmes dit-il). L'autre est un digne commandant, encore droit, l'esprit dérangé par quelques campagnes peu victorieuses. Il parle peu et affiche un mépris ardent. Il mange seul à une table.
Des dix appelés, chacun a une histoire, et ils représentent bien, et nous représentons bien, ces marginaux que l'armée a pour but d'éduquer, c'est-à-dire de briser.
L'un est paysan de l'Ardèche. N'avait jamais, ou presque, franchi le seuil de l'exploitation familiale. Il se trouve incorporé dans un commando de choc en Allemagne. A sa première permission, il reste chez lui. Déserteur, il est enfermé. Tentative de suicide, hôpital.
Un disciplinaire du fort d'Aiton : après deux mois de classes, il déserte un mois. Il est repris, condamné à quatre mois de prison. A sa sortie, on le conduit au fort. C'est l'hiver, il travaille avec les autres à casser de la glace en plein bois ! surveillé par les gardiens (petits chefs) et les chiens. Un jour, on l'oblige à rentrer au pas de course. Plusieurs kilomètres après une journée de travail, et par moins 10°. Il s'arrête en chemin, épuisé, refuse d'en faire plus. Il est condamné à trente jours de « Calbot », un cachot constamment éclairé, où il fait froid, et où l'on a des couvertures que pour la nuit (sauf punition). Il est interdit de fumer, pourtant il réussit à cacher quelques cigarettes. Il est pris : la punition doublera : soixante jours de Calbot. Il cassera la figure à l'adjudant qui viendra le lui annoncer. Crise de nerfs. Hôpital militaire. Il y arrive menottes aux mains, accompagné d'un gardien armé et d'un chien. On viendra le chercher un soir après le repas. Il est parti dans le plus grand mystère, pour où ? Nous n'avons jamais pu le savoir.
Les autres étaient des malades : état dépressif plus ou moins profond, avec ou sans tentative de suicide. Deux cas particulièrement révoltants :
L'un, marié, père de deux enfants, femme enceinte sans travail. Parents sans grandes ressources. Il est obligé de travailler pendant son service (gardien de nuit dans un hôtel), pour faire vivre sa famille. Ses nerfs lâcheront. Suicide. Trois jours de coma et puis le retour miraculeux à la vie. Il attendra deux mois de plus pour être réformé, et un mois encore pour être libéré.
L'autre, sorti de l'Assistance. Plusieurs mois de prison pour vol de voiture, puis récidive avec complications : dix-huit mois fermes. Il les passe à préparer un examen commercial. Il réussit, sort de prison, trouve un travail, projette de se marier, puis reçoit son ordre d'appel. Comme ancien condamné, il est envoyé dans un régiment disciplinaire en Allemagne. Dépression nerveuse. Tentative de suicide. Hôpital militaire. Il fait la grève de la faim pendant douze jours, puis on est venu le chercher pour le mettre au sérum. Qu'est-il devenu ?
En service fermé, les jours sont longs. On ne peut sortir. Les fenêtres munies de grillages et de lourds barreaux donnent sur la rue, la liberté. Je suis resté cinq jours sans courrier, puis on m'a apporté cinq lettres (une par jour). Alors que je n'avais aucune nouvelle de ma femme enceinte, on « stockait » mes lettres !
Un jour, j'ai eu un malaise, je suis tombé. Le gardien m'a relevé et mis sur un lit. Je n'ai pas vu de médecin de la journée. Comme un camarade le faisait remarquer un peu fort on l'a enfermé en cellule, car il y a une cellule dans le service fermé !

Paul.

ÇA VA PAS LA TÊTE

2. Psychiatrie et anti-psychiatrie

La folie ne se situe pas de l'histoire, de la société et de ses répressions. Mais pour l'individu, la folie est aussi un surgeon et un voyage. Après une petite histoire de la psychiatrie (Actuel n° 16), **voici l'expérience de l'anti-psychiatrie anglaise. Viendront ensuite d'autres épisodes : anti-psychiatrie française, médecines parallèles, recherches subversives et déroutantes, méditation, chimie du cerveau...**

La communauté vit dans une grande bâtisse lugubre, trois étages de briques qui furent rouges et que la crasse industrielle de l'East Side londonien a recouvert d'un épais vernis noirâtre. Les fenêtres de la façade n'ont plus de carreaux : les enfants du voisinage ont pris l'habitude de les bombarder de pierres. Un autre de leurs passe-temps favoris consiste à faire irruption dans la maison en ricanant bêtement pour aller « reluquer les cinglés ». Et si vous demandez votre chemin aux commerçants, ils vous jettent un regard mi apeuré mi méprisant, comme si vous demandiez le château de Dracula à des paysans transsylvaniens.

Nous somme en 1966. La bâtisse s'appelle Kingsley Hall, elle héberge depuis le début du siècle des organisations pacifistes ou humanistes, Mahatma Gandhi y a séjourné en 1931. La communauté qui y a élu domicile aujourd'hui ne présente qu'une particularité : elle inclut des hommes et des femmes que la société appelle « fous » « aliénés », « psychotiques » « schizophrènes », « psychopathes », « paranoïaques », à moins que ce ne soit « schizophrènes paranoïdes ». Ils sont en liberté. Et même plus : rien ne les distingue des membres « normaux » de la communauté, psychiatres en rupture d'asile, anciens infirmiers ou assistantes sociales, étudiants en médecine, freaks et heads de passage Aucune discipline précise ne règle leur emploi du temps : ni infirmiers en blouse blanche, ni administration de calmants (neuroleptiques), ni entretien obligatoire avec le psychiatre, ni travail abrutissant pour un salaire symbolique (« ergothérapie ») Personne ne les soigne, ne les traite, ne les analyse ou ne les interprète : ils vivent. Délivrés de la bienveillance meurtrière de leur famille, délivrés des préjugés de la psychiatrie, ils sont libres de trouver eux-mêmes leur chemin vers une nouvelle personnalité, libres également de stagner dans un demi-monde peuplé de fantômes et de symboles.

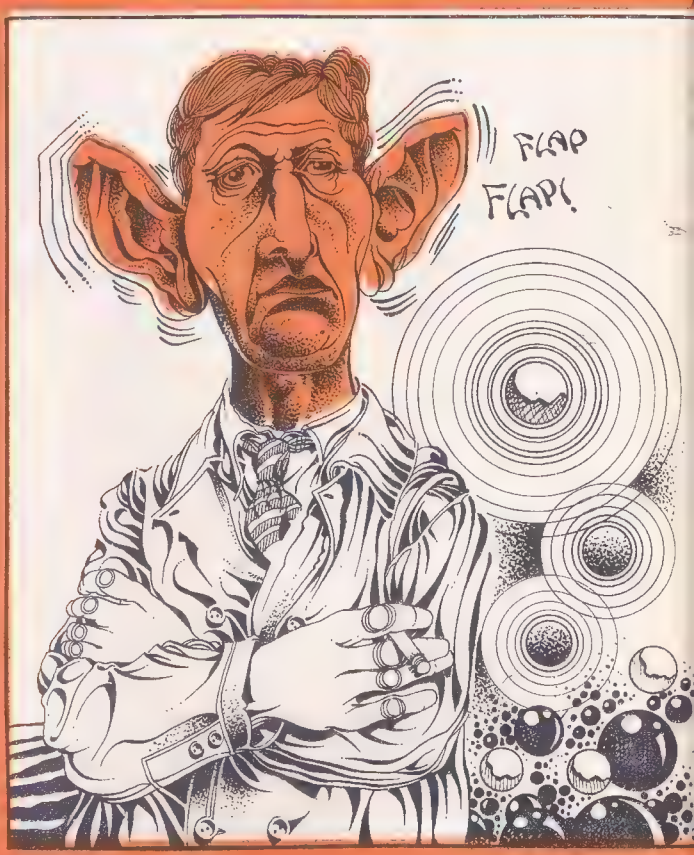
Kingsley Hall ressemble à n'importe quelle communauté urbaine : une communauté un peu plus vaste avec sa salle de réunion, sa salle de jeu, son hall, sa dizaine de chambres individuelles, sa chambre de méditation, sa chapelle, son labo-photo. Un peu plus animée aussi, elle forme l'un des lieux de rencontre de l'underground londonien en pleine explosion, des groupes de théâtre expérimental y répètent, la Free School et l'Anti-University y tiennent leurs premières classes, des séminaires y réunissent artistes et intellectuels d'avant-garde, sociologues révolutionnaires et psychiatres dissidents.

De temps en temps, il se passe quelque chose de **vraiment** inhabituel. Dans une chambre, une femme de quarante ans, enroulée sur elle-même dans la position du fœtus, gémit doucement. Ou bien elle barbouille les murs de vastes fresques en excréments. Elle se nomme Mary Barnes. Trois ans plus tard, elle écrira un livre sur son expérience, **A journey through madness** (bientôt traduit en français).

« Depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à l'âge de quarante-deux ans, date de mon arrivée ici, j'ai passé la plus grande partie de ma vie dans des hôpitaux : un an dans un hôpital psychiatrique comme patiente, et le reste comme soignante dans divers hôpitaux. Je n'ai vraiment guéri qu'à Kingsley Hall. Depuis ma dépression schizophrénique, il y a douze ans, je savais ce que je voulais : remonter le temps jusqu'à la période prénatale et revenir au monde. »

A Kingsley Hall, elle peut enfin entreprendre ce long voyage vers l'espace intérieur. Pendant quelques semaines, elle continue à travailler à l'hôpital dans la journée et « régresse » le soir à Kingsley Hall. Puis elle démissionne.

« La vie devint bientôt fantastique. Toutes les nuits, je déchirais mes vêtements : il fallait que je sois nue. Etendue par terre au milieu de mes excréments. Maculant le mur de matières fécales. Je courais et criais dans toute la maison, ou bien me ramassais en boule

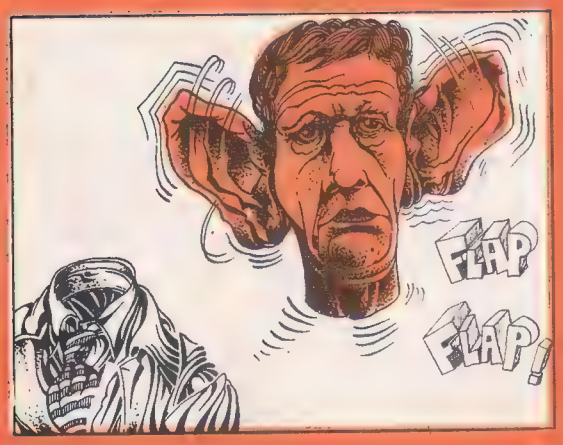


dans la cuisine. A moitié consciente d'être en train de devenir folle. »

Les autres occupants ont du mal à la supporter. On lui interdit d'emporter ses excréments à l'extérieur de sa chambre, mais l'odeur se diffuse tout de même. Finalement, elle cesse de s'alimenter, on doit la nourrir au biberon. Elle ne parle plus et reste immobile des journées entières.

« Puis je remontai la pente, j'accomplis une seconde naissance. Je voulais de nouveaux vêtements, rien de noir, la couleur que j'avais toujours portée jusque-là. J'étais sorti de l'engrenage, je fonctionnais à nouveau. J'avais conscience d'être une personne séparée.

La communauté de Kingsley Hall n'existe plus. Les deux dernières années, les « psychiatres » avaient quitté les lieux, laissant les « fous » prendre en



charge totalement leur vie quotidienne. Ceux-ci reçurent un ordre d'éviction en mai 1970. La société ne supporte pas longtemps qu'on brise un tabou aussi solidement ancré que l'exclusion de la folie. Mais d'autres communautés du même type ont pris la relève. Instruites par l'expérience, elles mènent une existence plus discrète, presque secrète. Elles n'acceptent de nouveaux membres qu'avec précaution. Formées à partir de l'association volontaire de « fous », elles ne veulent pas — ou plutôt elles ne peuvent pas — constituer une alternative à la psychiatrie institutionnalisée.

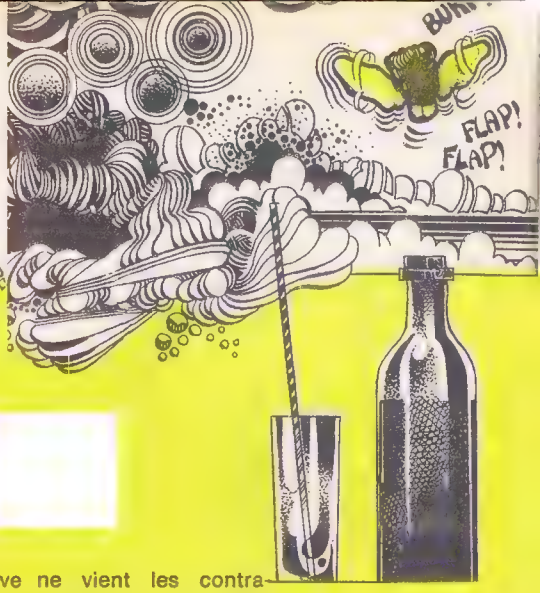
Les fondateurs de Kingsley Hall et de la Philadelphia Association (créée en 1965), qui se donne pour but d'aider à la création et au fonctionnement de telles communautés, se nomment Ronald D. Laing, David Cooper, Aaron Esterson, Leon Redler. Tous ont suivi une carrière de psychiatre classique, du doctorat en médecine à l'internat dans les hôpitaux, à la pratique privée en clinique ou à l'exercice de la psychanalyse. Certains, comme Joseph Berke ou Morton Shatzman, sont venus des Etats-Unis rejoindre les Anglais après leurs premières apparitions dans les congrès internationaux et les séminaires de psychiatrie. On a groupé leurs idées sous le nom d'antipsychiatrie, un titre qu'ils arborent : tous ont pu éprouver, au cours de leurs années de pratique, l'inadaptation fondamentale du savoir et des réalités psychiatriques, et les décrivent aujourd'hui comme une entreprise purement policière au service du conformisme social.

Le schizophrène — la «catégorie de fous» à laquelle l'anti-psychatrie a surtout consacré ses recherches — représente le type même du « cinglé » selon l'imagerie populaire : il peut rester des années sans parler, dans une quasi hébétude, ou au contraire accomplir des séries sans fin d'actes aberrants. C'est le fou qui grimpe aux arbres, qui se prend pour Jésus-Christ, qui entre sans raison apparente dans de soudains accès de colère ou de panique. Il souffre de « pensées désorganisées », d'illusions et d'hallucinations (le plus souvent auditives), de sentiments de « dépersonnalisation » (tout ce qui l'entoure devient étrange, incompréhensible, inquiétant), il n'est pas très sûr de savoir qui il est, il soupçonne ses parents de vouloir l'assassiner. C'est la victime toute désignée de pratiques barbares comme la lobotomie ou l'électrochoc, c'est aussi celui qu'on bourre de neuroleptiques, camisole de force mentale bien plus efficace que les étoffes et les chaînes les plus résistantes, administrées plus souvent pour apaiser le personnel soignant désarçonné par le surgissement de l'irrationnel que pour aider le patient lui-même.

Renversant une tendance vieille d'un siècle, les anti-psychiatres contestent l'existence même de l'entité « schizophrénie ». Dans leurs écrits, lorsqu'on trouve le terme, il faut toujours lire « personne étiquetée schizophrène ». Ils se défendent également d'avoir fait du schizophrène le nouveau « héros et martyr » du XXe siècle, un visionnaire tragique et persécuté dans la tradition romantique. Ils ont voulu seulement se débarrasser des préjugés du pseudo-savoir psychiatrique, redécouvrir l'expérience même du schizophrène à partir d'une confrontation spontanée et directe avec lui, d'être humain à être humain et non de soignant à soigné, de sain d'esprit à malade mental, d'éducateur à éduqué.

La société procède à l'égard de ceux qu'elle désigne comme fous à une entreprise méthodique et raisonnée d'**invalidation.** L'antipsychiatre rompt là. Trois démarches successives caractérisent son attitude. Il analyse par quelles voies un individu est acculé à la condition de fou, par sa famille, par les diverses institutions « éducatrices » et répressives, par la psychiatrie même. Il s'immerge dans l'expérience de la folie, s'essaie à la saisir comme une attitude intelligible, voyage intérieur vers une renaissance personnelle et crée des lieux où la folie puisse suivre son cours et mener le voyageur jusqu'à « l'autre rive ». Enfin, l'antipsychiatre étudie les mécanismes sociaux qui créent ou déclenchent la folie, le caractère morbide et aliénant de la soi-disant « normalité » (en particulier de son institution clé : la famille) et il s'interroge : quelle révolution renversera les valeurs et fera repartir la civilisation sur de nouvelles bases ? Pour comprendre la condition d'un « fou », il faut remonter aux origines, aux enchaînements qui ont déclenché l'apparition de la maladie, à la première institution qui ait désigné le fou, qui l'ait enfermé dans un rôle dont souvent il ne se déprendra plus jamais : sa famille.

Il ne s'agit pas là d'une découverte de l'antipsychiatrie. Dès le début des années 50, des équipes de psychiatres anglais ou américains, comme Gregory Bateson, Theodore Lidz ou Lymann Wynne, mettent en évidence le rôle de la famille dans la genèse de la schizophrénie. Gregory Bateson énonce la théorie du « double-bind » (double con-



trainte, double impasse) : l'enfant reçoit de ses parents, souvent par des moyens non verbaux, des séries d'ordres et d'injonctions contradictoires. Il y a un déséquilibre fondamental au sein de la famille, qui nécessite la création et l'exclusion d'un des membres comme « victime expiatoire » et quasiment rituelle pour préserver l'existence même du groupe familial. Le traitement du schizophrène doit donc porter sur l'ensemble du groupe familial grâce à des confrontations entre le malade et sa famille, des interventions et des interprétations du psychiatre, parfois même l'hospitalisation d'un membre de la famille considéré auparavant comme sain d'esprit.

L'apport original de Laing et Cooper est de ne pas s'être arrêtés là : les mécanismes familiaux maladifs comme la « double impasse » ou la « pseudo-mutualité » n'agissent que comme « déclencheurs » d'un processus qui touche au plus profond de la nature même des rapports humains. Tous les psychiatres ont remarqué que les schizophrènes possèdent une intuition prodigieuse, des relations interpersonnelles. Peu en ont tiré toutes les conclusions. Pour les anti-psychiatres, la folie représente un voyage vers la santé mentale véritable, un état aussi éloigné de ce que nous appelons « normalité » que la ladite normalité est éloignée de la folie. Ce voyage aboutit rarement, et la plupart des explorateurs involontaires se perdent en route, errant pour le restant de leurs jours dans la confusion, les ténèbres et le chaos. La cause de leur échec est évidente : la société se préserve soigneusement d'une guérison qui la remettrait complètement en question. Elle met tout en œuvre pour empêcher l'issue du voyage : « Aucun âge dans l'histoire de l'humanité n'a plus perdu le contact avec ce processus naturel de **guérison** qu'accomplissent **certains** de ceux que nous nommons schizophrènes. Aucun âge ne l'a plus dévalué, ne lui a imposé de telles prohibitions et dissuasions. Au lieu de l'hôpital psychiatrique, une sorte d'usine pour remettre en service les victimes d'accidents nerveux, nous avons besoin d'un endroit où ceux qui ont voyagé plus loin, et se sentent donc plus perdus que les psychiatres et les autres personnes « saines d'esprit », puissent progresser encore **plus avant** dans l'espace et le temps intérieurs, et accomplir le chemin du retour. Au lieu du cérémonial de **dégradation** de l'examen psychiatrique, du diagnostic et du traitement, nous avons besoin pour ceux qui sont prêts (en langage psychiatrique : ceux qui sont en passe de subir une dépression psychotique) d'un cérémonial d'initiation, à travers lequel ceux qui ont déjà fait le voyage guideront le voyageur, entouré d'une pleine approbation sociale, vers l'espace et le temps intérieurs. En termes psychiatriques : des ex-patients aideront de futurs patients à devenirs fous. » (R.D. Laing, **Politique de l'Expérience**).

Un tel cérémonial demande un lieu privilégié. Cet endroit, David Cooper essaie d'abord de le créer au sein même des structures psychiatriques en place : de 1962 à 1966, il dirige un service expérimental das un grand centre psychiatrique de Londres (Shenley) : le « Pavillon 21 » ou la « Villa ». Il accueille surtout de jeunes patients, dont c'est souvent la première hospitalisation et qui n'ont pas encore été usés, déformés, sclérosés par des années de « traitement ». A l'intérieur du service, Cooper s'efforce de faire disparaître les hiérarchies trop commodes, la distinction rigide des rôles, infirmiers, médecins ou patients. On abandonne la discipline routinière assurée habituellement par les infirmiers, les pensionnaires doivent assumer eux-mêmes leur vie quotidienne : ils peuvent rester au lit toute la journée s'ils le désirent, ils s'occupent eux-mêmes de leur ménage ou de leur vaisselle. S'ils refusent, aucune sanction administrative ne vient les contrarier : ils subiront simplement les conséquences de leur propre saleté. Des réunions très fréquentes, auxquelles chacun est libre de participer, assurent la gestion du service.

La résistance principale à ce programme semble venir des infirmiers et du personnel soignant : face à ce renversement des rôles et des routines, ils manifestent désarroi, angoisse et même une panique intense. Ils ont organisé leur vie autour de la **défense** contre la folie, ils ont muré leur esprit contre le surgissement redouté de leur propre folie. La disparition de leur autorité institutionnalisée entraîne un foisonnement de fantasmes et de déformations. Peu à peu, les nouvelles méthodes se trouvent rognées et vidées de leur sens par une conjonction des autorités administratives et du personnel subalterne. Le Pavillon 21 n'a pas été officiellement supprimé : Cooper a préféré démissionner lorsque l'expérience, malgré ses succès thérapeutiques, s'est retrouvée dans l'impasse.

La communauté de Kingsley Hall partait d'un principe inverse : créer un groupe en dehors de toute institution établie, dans lequel « fous » et « psychiatres » vivent ensemble sur un pied d'égalité.

La psychiatrie officielle a vomi l'antipsychiatrie, mais pas les freaks, les acid-heads et les tenants multiformes de la « révolution culturelle ». Rejetés par les institutions, Laing et Cooper ont cessé de leur parler. Ils s'installent dans un contexte révolutionnaire. Leur interrogation dépasse le domaine de la psychiatrie, ou plutôt renverse la perspective : le « malade » n'est plus le fou, mais l'ensemble des rapports sociaux qui l'ont exclu et l'ont invalidé, la civilisation elle-même.

« La paranoïa à notre époque — au moins dans le monde occidental — est un envol vers la liberté et la plénitude. Un seul problème : il faut faire preuve d'assez de discrétion pour éviter

l'assassinat social ou une rééducation plus douce et plus civilisée par une psychanalyse prolongée. Le problème n'est pas de « résoudre » les angoisses de persécution, mais, lucidement, de les **utiliser** pour détruire une situation persécutante réelle et objective, dans laquelle on se trouve pris avant même sa naissance. » (Cooper, **Death of the Family).**

Lorsque le paranoïaque ou le schizophrène accusent leurs parents de conspirer leur assassinat, ils n'ont pas complètement tort. Que signifie cette mutilation de leur expérience, cette négation de leur identité personnelle et de leur autonomie, cette exclusion parmi les « fous » dès que l'enfant ose se révolter ? Un assassinat mental en bonne et due forme.

« Ce que nous appelons « normal » est le produit de la répression, de la dénégation, du dédoublement, de la projection, de l'introjection et d'autres formes de mutilation de notre expérience. Plus on prend conscience de ce fait, plus il devient absurde de continuer les descriptions générales de maladies supposées spécifiques : schizoïdes, schizophréniques, hystériques.

Il y a des formes d'aliénation relativement étrangères aux formes « normales » d'aliénation. La personne « normalement » aliénée, en vertu du fait qu'elle agit plus ou moins comme tout le monde, est considérée comme « saine d'esprit ». D'autres formes d'aliénation ne concordent pas avec l'aliénation dominante : la majorité « normale » les qualifie de folles ou mauvaises. La condition d'aliénation, de sommeil, d'inconscience et d'hébétude est la condition de l'homme normal. (R.D. Laing, **Politique de l'Expérience).**

L'antipsychiatrie entreprend une critique impitoyable de la vie quotidienne, des pièges du langage, des impasses et des trompe-l'œil de la communication, tableau de la **mystification** multiforme qui passe pour constituer la normalité.

A l'origine, au cœur de la mystification, on trouve une fois de plus la famille. David Cooper lui a consacré un pamphlet véhément et baroque, **Death of Family** : « Une des premières leçons du conditionnement familial, c'est toujours qu'une personne ne se suffit jamais pour occuper son propre monde. On nous enseigne dans tous les détails qu'il faut se défaire de sa propre personnalité et vivre agglutiné, coller des bouts d'autres personnes à l'intérieur de soi-même et oublier la différence entre ces éléments étrangers en soi-même et les éléments personnels. Il s'agit là d'une aliénation dans le sens d'une soumission à l'invasion massive par les autres — originellement les autres membres de la famille. »

Laing tient un langage similaire dans **Politique de l'Expérience** : « Cette dévastation de la vie intérieure vient essentiellement d'une violence perpétrée sur chacun de nous et par chacun de nous sur nos propres personnes. Le nom habituel dont se pare une grande partie de cette violence est **l'amour.** (...) Les enfants ne renoncent pas facilement à leur imagination, à leur curiosité, à leur rêves. Il faut les aimer pour les amener à renoncer. »

Répression redoublée : après l'acte de répression, il faut faire oublier qu'il y a eu répression, refouler la conscience même qu'il existe un interdit. Vaste lavage de cerveau par lequel nous sommes tous passés.

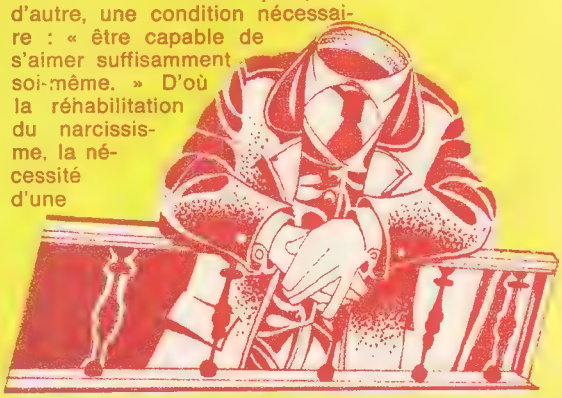
« Dans la situation familiale, les hypnotiseurs (les parents) ont été eux-mêmes hypnotisés (par leurs parents) et exécutent leurs instructions en élevant leurs enfants de façon à ce que ceux-ci élèvent à leur tour des enfants de la même manière — à savoir qu'il est interdit de se rendre compte que l'on exécute des instructions. Parce que l'une des instructions est de ne pas penser que l'on a reçu un ordre. Cet effet a souvent lieu dans l'hypnotisme. » (R.D. Laing, **Politique de la Famille.)**

Dans son dernier livre, **Nœuds** (Knots), Laing recense avec une précision terrifiante, presque mathématique, de nombreuses variétés de fausses communications, cercles vicieux, horribles machineries où l'esprit se broie, s'écroule sur lui-même, se dessèche, architectures qui charpentent toute notre vie quotidienne. Fascination complaisante du désespoir, pessimisme radical ?

« Nous espérons partager l'expérience d'un rapport humain, mais le seul commencement honnête, ou même le seul but, revient peut-être à partager l'expérience de son absence. » **(Politique de l'Expérience).**

« Votre esprit est un territoire occupé : emparez-vous-en ! », proclamait un magazine mystique et coloré de la bonne époque psychédélique anglaise, **Gandalf's Garden.** Encore doit-on débusquer les envahisseurs : opérer un « désapprentissage » massif et systématique. Il faut passer au crible tous les rapports humains, dépister les manipulations, les collusions, les malentendus, les doubles sens, les impasses. « Notre seule tâche dans le contexte du monde capitaliste est de nous libérer personnellement par une Révolution de la Folie. Si cette libération est assez radicale et assez massive, elle rendra le monde occidental ingouvernable. » (D. Cooper, **Death of the Family.)**

Les moyens de lutte ? Communautés où s'expérimentent de nouvelles formes sociales, où l'on recherche une « dialectique viable entre la solitude et l'être-avec-les-autres ». Au-delà : la redécouverte de toutes les notions vitales que notre civilisation caricature et dénature. L'amour, par exemple. Rien à voir avec la falsification qui en tient lieu dans le couple traditionnel : « Ce que la société nous conditionne à demander n'est pas l'amour, mais la sécurité. » Pour aimer quelqu'un d'autre, une condition nécessaire : « être capable de s'aimer suffisamment soi-même. » D'où la réhabilitation du narcissisme, la nécessité d'une



masturbation pleine, joyeuse, orgasmique, « au moins une fois dans sa vie », la pleine reconnaissance de ses tendances homosexuelles. Il faut retrouver l'éducation par delà le lavage de cerveau, une éducation dans les deux sens, où les parents se laissent éduquer par leurs enfants, ou le « sage » fait de chacun un leader. Il faut redécouvrir la jouissance par delà le bonheur : « La jouissance se distingue clairement du bonheur, qui revient toujours à la sécurité, c'est-à-dire à la restriction trompeusement confortable de ses possibilités. La jouissance inclut le désespoir, s'avance jusqu'à la limite ultime du désespoir et, au-delà, redécouvre la jouissance. Alors que le bonheur est un sentiment unitaire et monotone issu de la sécurité, la jouissance constitue l'expression complète et simultanée d'un spectre : jouissance à une extrémité, désespoir au milieu, à nouveau jouissance à l'autre extrémité. » (Cooper, **Death of the Family**).
Comment cette « révolution mentale » s'articule-t-elle sur une lutte sociale concrète ? « Il faut distinguer entre les formes et possibilités prérévolutionnaires et post-révolutionnaires. Tout ce que nous pouvons faire dans un contexte prérévolutionnaire est d'installer quelques prototypes isolés qui pourront se développer à une échelle massive dans un contexte post-révolutionnaire » (...).
« Il faut reconsidérer dans ses termes les plus fondamentaux le sens de la révolution dans les pays capitalistes. Il me semble que cette reconsidération doit partir de l'expérience micro-sociale, élaborée dans des groupes de confrontation, face à face (...). Pour moi, il y a acte révolutionnaire lorsqu'une personne transcende les principaux éléments de son conditionnement micro et macro-social en direction d'une affirmation spontanée de sa pleine autonomie personnelle. » (Cooper, **Death of the Family.**)

Laing et Cooper refusent jusqu'au bout le rôle de prophète : Laing est parti aux Indes pour étudier, paraît-il, les techniques de méditation. Quant à Cooper, il est ce qu'il est convenu d'appeler « un alcoolique ». Certains n'hésiteraient pas à ajouter : un fou. Phyllis Raphael, une de ses anciennes patientes, a raconté dans **Ink** ses tentatives pour l'interviewer : « David Cooper ne reçoit plus de patients et n'écrit plus. Il reste étendu sur un matelas à Holloway, surveillé par un ancien patient, un garçon nommé Roy, qui le tient dans ses bras lorsqu'il crie et qu'il tremble. Roy lui achète une bouteille d'alcool par jour. David Cooper est un ivrogne.

entretien avec Ronald Laing

Comment voyez-vous l'avenir de la psychiatrie ?
Elle va se séparer en deux branches distinctes. Il y aura la psychiatrie au service des institutions, par exemple de l'armée, de la marine ou des grandes firmes industrielles : elle servira à interroger les gens et à les sélectionner. Certaines compagnies emploient déjà des psychiatres pour filtrer les candidats aux postes dirigeants. Et cette tendance ne peut que se répandre massivement. Elle transforme la psychiatrie en un moyen de plus en plus perfectionné du contrôle des esprits.
Il y a une autre voie : le client décide de son propre chef, sans intervention extérieure, d'aller voir le psychiatre. Il s'établit entre les deux personnes une sorte d'entente ou de contrat strictement privé. Le client dit à peu près ceci : « Je pense m'être engagé dans une sorte d'impasse, de cul-de-sac, de nœud que je n'arrive ni à comprendre ni à démêler. Pouvez-vous, grâce à votre expérience de circonstances similaires, m'aider à m'extirper de cette situation ? » Cela me semble être un marché honnête. J'accepte si j'ai le temps, si ça m'intéresse, ou si je pense avoir quelque chose à apprendre, et si j'estime avoir quelque compétence pour résoudre le problème. J'entreprends cela et rien de plus : je ferai ce que je peux pour dévoiler ce qui se cache derrière la situation, telle que mon interlocuteur me la révèle, par mots, gestes ou d'autres manières. Je ne cherche pas à lui trouver un boulot ou à le sortir d'un boulot, à sauver un mariage ou à le briser. Je ne veux pas empêcher les gens de se suicider, je veux simplement leur dire pourquoi, d'après ce que je peux voir, ils ont envie de se tuer. Je ne veux exercer aucune forme d'action policière sur leur vie, les empêcher de faire quoi que ce soit. Je me défendrai simplement contre toute attaque physique — cela fait partie du contrat. Dans ces conditions, le psychiatre considère son mandat comme un contrat librement consenti entre lui et la personne qui le consulte. Cela ne regarde que ces deux personnes, à l'exclusion de tous les organes de pouvoir de la société.
Dans quelles directions voulez-vous pousser la recherche ?

Essayez de découvrir qui, parmi les personnes diagnostiquées schizophrènes, est en train d'accomplir une sorte de « trip » prolongé, et dans quelle mesure il serait possible de prescrire une marche à suivre pour ce trip. Je connais quelques personnes qui ont fait un tel voyage, mais dans les conditions actuelles, il est pratiquement impossible de le mener à bien.
Beaucoup de gens prévoient l'explosion de la famille et de la monogamie en Occident. Voyez-vous ce processus comme inévitable, pensez-vous qu'une nouvelle forme sociale va les remplacer ?

La famille telle que nous la connaissons — la famille occidentale, urbaine, « nucléaire » (deux générations seulement sous le même toit, parents et enfants) — est une forme sociale très inhabituelle qui s'est développée récemment dans des circonstances socio-économiques particulières. Il n'y a aucun doute qu'il s'agit là d'une de ces nombreuses formes sociales qui apparaissent et disparaissent selon les circonstances. Suivant l'anthropologie comparative et l'histoire des cultures, d'après ce que j'ai lu et ce que des anthropologues m'ont dit, notre famille nucléaire n'a jamais existé au cours de l'histoire de la race humaine jusqu'à il y a un peu plus de cent ans en Europe. Elle n'existe toujours pas en dehors du complexe industrialisé.
Il est difficile d'imaginer une forme sociale où l'on exige autant de deux personnes, et où ces deux personnes exigent autant l'une de l'autre et d'eux-mêmes. Le couple doit trouver la totalité de sa satisfaction sexuelle, toute son intimité et la plus grande partie de ses consolations, gratifications, joies et plaisirs, l'un avec l'autre et avec personne d'autre. Je parle de ce que l'on perçoit encore aujourd'hui comme idéal, un idéal par rapport auquel les gens mseurent leur échec. Par-dessus le marché, le couple doit fournir une référence pour les enfants.

On parle beaucoup de néo-tribalisme. Pas de doute : les vieilles formes disparaissent et de nouvelles émergent, et pas seulement parmi les jeunes. Récemment, sans qu'on en parle beaucoup, des membres des classes moyennes très conventionnels ont commencé à monter des logements communs, et vivent dans des unités regroupant plusieurs familles.

Beaucoup de gens qui lisent Wilhelm Reich conçoivent une sorte d'orgasme idéal, condition préalable de toute libération. L'idée qu'il n'y a pas de libération

« L'interview s'est déroulée comme une farce. A Stockholm, il avait quitté la scène en déclarant qu'il n'avait pas envie de donner une conférence et que les spectateurs n'avaient qu'à tous faire l'amour. Je l'interrogeai là-dessus, mais il commença à m'expliquer combien il aimait les singes : les singes me dit-il, baisent pendant des heures entières et sont pacifiques. Puis il essaya de m'étendre sur le matelas. Il se mit à pleurer. Il perça un grand trou dans sa chemise avec une cigarette. Il but du whisky mais ça ne l'empêcha pas de trembler ni de faire des bonds soudains en criant de terreur. Comme il n'avait pas mangé je lui offris un plat venant d'un restaurant chinois : il s'assit dessus. Je lui demandai s'il désirait quelque chose, il me répondit qu'il ne désirait qu'une chose : libérer le singe du zoo de Londres et l'emmener vivre avec lui. »

Cooper répondit par une lettre également publiée par **Ink** :

« C'est un meurtre que de définir une personne. Appeler quelqu'un alcoolique, schizophrène homosexuel, psychopathe, c'est exercer une violence contre lui « Je considère comme une déficience de ma part le fait de ne pas être un « alcoolique », de ne pas pratiquer ouvertement l'homosexualité, de ne pas chérir ma schizophrénie comme une vengeance contre le monde J'avoue que j'en avais ras le cul au moment de l'interview avec Phyllis, mais la plupart du temps, je plane grâce au sexe ou avec certaines substances (...).

« Si vous n'êtes pas assez schizophrène, vous êtes fou. Si vous ne ressentez pas assez votre homosexualité, vous êtes un pervers. Si vous ne vivez pas convenablement votre addiction. vous êtes intoxiqués au fait de ne pas être intoxiqué. Il n'y a plus ni névrosé, ni pervers, ni [illegible] détruire ceux qui détruisent la folie (...).

« J'ai fait un plan pour libérer Guy, le gorille du zoo de Londres. Je rêve de lui tout le temps, et j'ai préparé l'opération très soigneusement. La nuit, il y a des rondes toutes les heures, et nous savons comment entrer. Il suffit de briser la vitre de sa cage et de scier six barreaux, le gorille sera libre... » Il faut un courage sacré pour aller jusqu'au bout de ses idées.

Jean-Pierre Lentin.

Bibliographie antipsychiatrie

[illegible] : **Politique de l'expé-**
[illegible] : **Soi et les autres** (Gal-
[illegible] : **Le moi divisé** (Stock) ; **Nœuds**
[illegible] ; **L'équilibre mental, la folie et la famille**, en collaboration avec Aaron Esterson (Maspéro) ; **La politique de la famille** (Stock) ; David Cooper : **Psychiatrie et anti-psychiatrie** (Seuil).

possible sans libération sexuelle semble se répandre massivement.

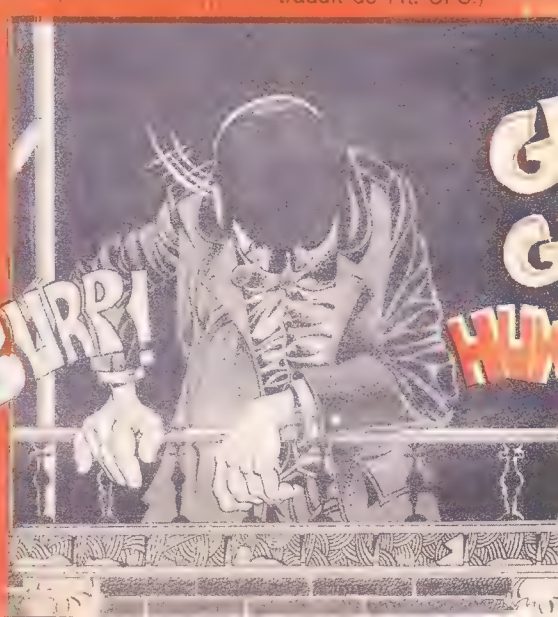
L'une des manières de comprendre Reich revient à considérer l'aptitude à expérimenter pleinement l'orgasme comme l'indice le plus révélateur d'une libération par rapport à toute une série de problèmes. Je connais cependant beaucoup de gens qui déclarent — et je n'ai aucune raison de douter de leur parole — atteindre de merveilleux orgasmes, mais qui se sentent tout de même très mal en point. Si quelqu'un a réussi de ce côté-là, il n'est pas nécessairement arrivé à la fin du voyage. On peut finalement fétichiser l'orgasme, en faire une nouvelle sorte d'obligation on peut créer par-là une nouvelle raison de se sentir coupable quand on n'atteint pas l'orgasme et qu'on en a honte. Il y a vingt ans, les jeunes gens de ma génération se sentaient embarrassés, honteux ou coupables de se masturber si quelqu'un de plus vieux qu'eux le leur demandait. Maintenant je rencontre des jeunes qui ont honte d'avouer qu'ils ne se masturbent pas. Ils ont renversé l'impasse, mais l'impasse existe toujours. Il faudrait arriver à ce qu'on ne se sente ni honteux ni coupable qu'on se masturbe ou qu'on ne se masturbe pas.

Quelle est votre opinion sur Leary et ses idées sur l'acide : répandre l'acide à tout prix, brancher les gens le plus vite possible sans souci des conséquences ?

Je respecte sa position. Ce n'est pas mon style. Leary a pris pour la première fois de la mescaline à Mexico. Il a trouvé ça tellement fantastique qu'il voulait absolument faire partager son expérience à tout le monde. Je suppose que c'est un trait de caractère très américain. Ensuite, entre la scène « beat » de la North Beach et le mouvement des flower children à Haight Ashbury, on a fabriqué illégalement d'énormes quantités de LSD. D'après les informations que je possède, certains membres de « l'élite » des acid-heads ont fait une expérience : ils ont distribué sur une courte période trois cent mille trips gratuits. Et le mouvement est né de cela — en même temps que de l'usage massif de l'herbe. Cela a suffit pour créer un foyer dans une petite surface, un ensemble de quelques rues. Un des types qui a fait ça est venu me voir à Londres et m'a demandé si je pensais que ce serait une bonne idée d'essayer ici, à Londres : distribuer dans l'undergroud un demi-million de trips d'acide pur — c'était techniquement possible — et voir ce qui allait se passer. J'ai répondu qu'à mon avis, ça n'était pas une bonne idée. Cela produirait, comme à San Francisco, une floraison de formes sociales, de communes, de groupes tournés vers le psychédélisme. Mais ça n'aurait pas duré : il y aurait eu un chaos incroyable, une réaction brutale de la police et de la société en général. Dans une atmosphère de confusion et de paranoïa, beaucoup de gens auraient flippé sans avoir aucun refuge. Les accidents auraient fini dans les asiles psychiatriques, et là, ils auraient subi le lavage de cerveau habituel.

Si les gens qui ont pris de l'acide font savoir aux autres aussi simplement et honnêtement que possible en quoi consiste leur expérience, les gens trouveront eux-mêmes leur chemin, si/ou quand ils se sentiront prêts. En fait, c'est ce qui se produit depuis longtemps et continuera à se produ[illegible]
mais avec beaucoup d'autres composés chimiques — on en découvre tous les jours. Il y a probablement une série infinie de substances chimiques parentes qui ouvrent l'esprit, et qui vont affecter profondément la conscience de l'humanité. A long terme, je ne vois rien qui puisse arrêter ça. La législation gouvernementale devra s'adapter.

(Propos recueillis par Félix Scorpio, traduit de l'It. UPS.)



C'était aujourd'hui dimanche, hier, c'était lundi. Maman me dit :

« Il faut que pépé s'aère un peu. Ouvre la fenêtre. »

J'ouvre la fenêtre. Maman le met sur le balcon. Elle le montre aux voisins qui le montrent du doigt. Pépé s'aère un peu. Maman arrose les fleurs. Pépé est retraité depuis vingt ans, c'est ce que dit maman et c'est pour ça qu'on l'aime. Il nous parle en muet mais on ne l'entend pas. Alors, il se tue. Pépé n'est plus. Plus besoin d'arroser les fleurs

C'est alors qu'un monsieur tout noir descend par la cheminée. Il m'apporte des bonbons. J'ai horreur des bonbons. Il s'invite à dîner. Puis il l'embrasse et maman aussi. Maman me dit :

« Il faut mettre le couvert. »

Je mets le couvert. Trois assiettes, trois couteaux, trois fourchettes et trois cuillères. Le monsieur tout noir met pépé dans la poubelle. Sa barbe blanche dépasse un peu. Je tire dessus pour rire. Maman me gifle. Je fais semblant de pleurer pour lui faire plaisir. Le monsieur se verse à boire. Maman se verse à boire. Le monsieur lui offre une cigarette. Maman prend la cigarette. Le monsieur sort son briquet à gaz. Maman prend feu. Il lui souffle dessus. Je me mouche très fort pour chasser la fumée. Le monsieur me dit qu'il peut faire sortir la fumée par les oreilles et me demande de lui appuyer sur son ventre et de le regarder dans les yeux. Je le regarde dans les yeux. Mais la fumée ne sort pas de ses oreilles. Il me l'envoie dans les yeux. Il est bête. Je lui dis et je lui pince le nez. Maman dit :

« A table, la soupe est servie. »

On se met à table. Je crache dans la soupe. Maman n'a rien vu. Je mange la soupe à la petite cuillère, ça dure plus longtemps. Le monsieur rote et dit que c'est très bon. Je demande à maman si pépé ne s'ennuie pas tout seul à la cuisine. Maman fait semblant de pleurer. Le monsieur tout rouge me fait les gros yeux. Il s'amuse beaucoup. Maman va chercher les nouilles et les viandes. Maman me coupe la viande en petits morceaux. Elle dit au monsieur qu'elle a du retard. Le monsieur est inquiet. On passe au dessert. De la crème au chocolat. J'aime. Maman prépare le café. Elle dit au monsieur qu'il est son gros nounours. Le gros nounours est sur les genoux de maman. Maman me dit que le marchand de sable est passé, qu'il est temps d'aller au lit. J'embrasse maman sur les lèvres. Le monsieur m'embrasse. Je vais à la cuisine embrasser pépé. Ça pue ! Je me déshabille tout seul dans ma chambre. Le monsieur et maman se font un gros câlin. J'appelle maman. Elle vient me border et je vois ses seins. Je fais semblant de dormir et le monsieur fait semblant de partir et je fais semblant de la croire, pour ne pas faire de peine à maman. Un jour, moi aussi, je serai grand et tout noir. Je dormirai dans le lit de maman et je lui donnerai de l'argent pour qu'elle aille faire les courses. Maman me croit endormi, elle éteint ma chambre.

Le gros monsieur pète. Maman fait : « Oh » ! et ça les fait rire. Et puis après, j'entends le lit grincer et maman se plaindre. Et je pleure, rien que pour moi.

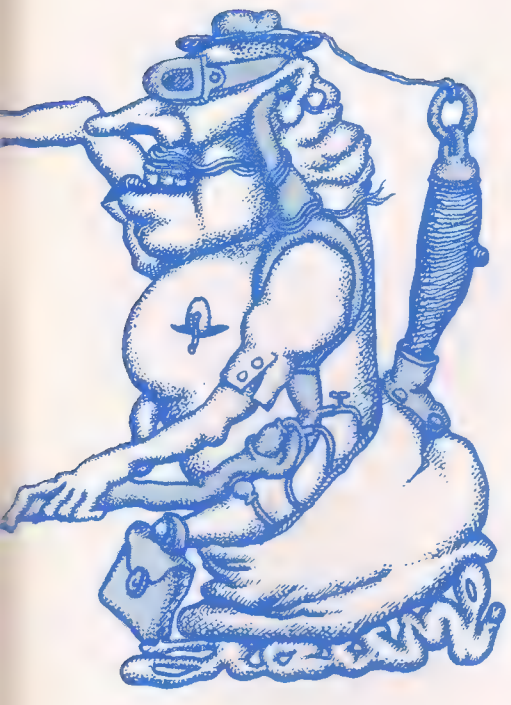
J'entends des pas dans l'escalier. C'est maman qui revient du marché, les bras chargés de friandises. Je me cache sous le lit. La clé enfourche la serrure. Maman m'appelle. Je n'y suis pour personne. Elle est dans la cuisine. Je n'y suis pas. Maman dit :

« Où es-tu, mon enfant ? »

Je ne réponds pas. Elle s'affole. Elle me cherche partout. Elle vient dans ma chambre, dit :

« Ça sent mauvais ! »

Ouvre les placards, m'appelle et moi, comme un con, j'éternue. Elle me dit de sortir de ma cachette et que je ne suis pas gentil de lui faire peur comme ça.



Je sors de ma cachette, couvert de moutons, une mouche sur le nez. Maman rigole. Elle n'a pas de suite dans les idées. Elle triche au lieu de jouer avec moi. Alors, je suis triste et je la regarde. Mais, elle pleure. Je crois qu'elle ne m'aime pas. Je vais faire pipi. J'en mets un peu à côté. J'essuie avec du papier de soie. Il en reste toujours. Alors, je lèche, ça va plus vite.

Maman veut m'emmener chez le docteur. Elle veut me faire mourir comme pépé. Alors, je lui demande où elle a mis la poubelle. Elle me répond qu'on l'a volée. Mais je ne la crois pas. Elle dit ça pour me rassurer.

C'est aujourd'hui. Maman me lave de partout. Je suis tout nu et j'ai froid. Elle me tripote le zizi. Elle me tire dessus. Elle me passe le gant de toilette dans la raie des fesses. Je sens son souffle chaud dans le cou. Alors, elle me lave les cheveux. Ça pique un peu. Elle me frotte la tête et me passe la main dans les cheveux. Elle va chercher à côté une grande serviette. Ça goutte le long de mon dos, ça me chatouille, ça me rend gai. Maman est contente. Elle m'essuie de partout. Puis, elle me lave les dents. Je suis coincé contre sa poitrine. Ça sent la sueur et c'est bon. Je me rince la bouche et je crache un peu dans le lavabo.

Enfin, maman me met du sent-bon. Et je sens bon. Elle m'apporte du linge propre. Me dit de me presser, qu'il va bientôt arriver. J'enfile mon slip. Je coince mon zizi. J'enfile mon maillot de corps.

On sonne. Un monsieur entre. Maman lui dit :

« Bonjour, docteur. »

Le docteur dit :

« Bonjour, madame. »

Ils se serrent la main. Il a un gros cartable. Il le pose sur la chaise. Me fait un sourire. Je lui tire la langue. Il sort un carnet et un stylo et puis un drôle de machin qu'il se branche dans les oreilles. Puis il regarde les genoux de maman. Ça m'agace. Le docteur dit de me déshabiller. Maman me déshabille jusqu'à la ceinture. Le monsieur docteur me met le bout de son machin tout froid contre la poitrine. Il me tripote, lui aussi, mais moins bien que maman.

« Toussez. »

Je tousse.

« Crachez. »

Je crache.

« Sautez. »

Je saute.

« Volez. »

Je vole.

« Respirez. »

Je respire.

« Pleurez. »

Je pleure.

« Faites ah. »

Je fais ah.

C'est tout. Maman me rhabille. Le monsieur m'a posé des tas de questions. Maman tourne la tête. Elle est triste. Je vais tuer le docteur. J'ouvre la fenêtre, mais il est reparti.

Le monsieur tout noir est revenu. Il a mis sa langue dans la bouche à maman. Maman en a fait autant. Ensuite, il m'a demandé si j'allais bien. Je lui ai dit :

« Merci et toi ? »

Il ne me répond pas. Maman lui parle à l'oreille. Le monsieur tout noir hoche la tête. Alors, on passe à table. Je n'ai pas faim. Je le dis à maman. Maman me dit :

« Fais-moi plaisir. »

Je lui fais plaisir et je mange un peu. Le monsieur tout noir renverse la sauce sur son pantalon. Ça me fait rire. Le monsieur, lui, ça l'énerve et il me gifle. Maman se lève elle aussi. Elle se fâche. Elle dit que je suis son fils et que c'est elle qui est chargée de mon éducation. Le monsieur dit qu'il n'y a pas de quoi être fier. Maman s'enferme dans la cuisine. On l'entend pleurer. Le monsieur tout noir a l'air bête. Il cherche sa main. Elle est restée collée contre ma joue. Le monsieur tout noir me regarde d'une drôle de façon. Je lèche les doigts de sa main sur ma joue en tirant ma langue de côté. Elle a les ongles sales. Le monsieur et moi, on se regarde en chien de fusil. Il me reprend sa main. Ça me déchire un peu la joue. Il la met à son cou et dit :

« L'incident est clos. »

La main pianote et j'entends une belle musique. J'ai des larmes aux yeux. Elles s'envolent au plafond et dansent. C'est très beau. Maman dit qu'elle aurait voulu apprendre le piano, mais qu'elle a pas pu. Le monsieur, lui, s'en fout. Je crois qu'il n'entend pas la musique. Il dit que la musique ça l'ennuie et que ça nourrit pas son homme. Alors sa main ne bouge plus et la musique s'arrête.

Le monsieur tout noir est là. Maman est contente. Moi pas. Il demande la main de maman. Maman dit : « oui ». Mais elle la garde. Elle lui saute au cou. Elle lui saute au cou. Maman me dit qu'ils vont se marier. Cela ne m'intéresse pas. Le monsieur tout noir m'explique ce que cela veut dire. Je sais ce que cela veut dire : on va le voir plus souvent.

Je fais la tête. Le monsieur tout noir dit qu'on lui a volé dans le métro la main qu'il avait autour du cou. Je dis : « Bien fait ! » Le monsieur tout noir fait semblant de ne pas entendre. Mais son oreille s'allonge un peu. Maman dit qu'il doit aller chez le coiffeur se la faire couper. Je suis pour. Il dit : « On verra. » Puis, il sort de son cartable

une paire de pantoufles et une bague pour maman. Maman enfile la bague. Le monsieur tout noir chausse ses pantoufles. Ça pue des pieds. Maman respire le bonheur. Ils sont mariés. Le monsieur tout noir, alors, nous montre le joli crochet qu'il vient de s'acheter. Il le fixe sur son moignon. Maman l'aide un peu. Elle dit qu'il est ravissant. Le monsieur m'observe et ne dit rien. On entend le silence et puis, plus rien. Maman remue les lèvres. Le monsieur aussi. Je leur dis de parler plus fort, mais aucun son ne sort de ma bouche. Maman remue les lèvres. Le monsieur aussi. Je leur dis de parler plus fort, mais aucun son ne sort de leur bouche. Je tape du poing sur la table. Une fois, deux fois, trois fois, de plus en plus fort. Ça ne fait même pas mal à la main. Alors, je continue. Le monsieur tout noir remue toujours les lèvres, et maman aussi. Une main noire vient taper à la fenêtre. J'ouvre la fenêtre. Elle entre dans la maison. Le monsieur tout noir reconnaît sa main. Il sourit, la donne à maman qui l'embrasse. Après, je ne sais plus.

Je suis dans mon lit, le monsieur docteur est là dans le salon. Je l'aperçois. Il discute avec maman. Il dit qu'il ne comprend rien et que ça fera trente francs. Le monsieur tout noir donne trois billets. Le docteur dit : « Au revoir » et se sauve en courant.

Maman est sans dessous-dessus. Le monsieur tout noir est tout nu. Son zizi pendouille. Il est poilu de partout. Maman vient me voir. Elle m'apporte une boisson chaude et un suppositoire bleu. Je lui montre mes fesses. Elle me le met dans le trou du premier coup. Ça ne fait pas mal. Elle m'aime beaucoup. Elle m'embrasse, puis elle me dit :

« Tiens, bois ça pendant que c'est encore chaud. »

Je lui dis que c'est vraiment trop chaud. Alors, elle souffle dessus et je bois ce sirop en fermant les yeux, tellement c'est mauvais. Elle m'embrasse encore une fois sur la joue et me dit :

« Bonne nuit, mon chéri. »

J'ai fait pipi au lit. Un gros pipi. Ça a traversé. Et mes mouches se sont noyées. Maman veut les mettre à la poubelle. Je lui dis que nous n'en avons plus, qu'elle est partie en emmenant pépé. Maman me dit que Georges (c'est le monsieur tout noir) est allé, ce matin très tôt, en acheter une en plastique, au marché. Elle me la montre. Je la trouve bien propre pour une poubelle et je lui dis. Elle me répond qu'elle est neuve et que c'est pour ça. Puis, elle me dit :

« Rangeons tout ça, avant qu'il n'arrive. Ensuite, elle se fait couler un bain. S'enferme dans la salle de bains. Je regarde par le trou de la serrure. Je ne vois pas grand-chose. La chemise de nuit glisse le long de ses reins. Je vois ses jambes en morceaux. Elle a pris du ventre, comme pépé. Et j'entends le bruit des vagues que maman fait en se lavant. Elle chante et c'est beau. Il y a longtemps qu'elle n'avait chanté. Je le lui crie. Elle me dit que c'est vrai et que c'est beau la vie. Je lui dis : « oui » pour ne pas la contrarier. Elle ouvre la porte. Elle est enroulée dans une serviette éponge. Elle s'est lavé les cheveux. Elle s'essuie le visage. Elle me dit de lui faire un dessin. Elle me donne du papier et des crayons de couleurs. Je gribouille sur le papier. Je lui montre. Elle me dit que c'est beau. Elle n'y connaît rien. Alors, pendant qu'elle se sèche les cheveux, je fais sur le mur blanc, une maison verte avec un toit bleu et la main du monsieur tout noir devant. Je fais des nuages en forme de fleurs de toutes les couleurs au plafond, en grimpant sur la table du salon. Maman arrive là-dessus. Elle se fâche. Je suis plus grand qu'elle. Elle me dit de descendre, que le monsieur tout noir ne va pas être content, qu'elle va passer l'éponge et qu'il faut se presser. Elle va à la cuisine. Revient avec une éponge et de l'eau savonneuse dans une cuvette. Je la regarde faire, assis dans le fauteuil du monsieur, qui est à nous. Elle frotte dur. Mais le dessin ne veut pas mourir. Il reste collé contre le mur. Au plafond, les fleurs se détachent une à une. Je les avais mal dessinées, sans doute. Maman n'est pas contente. Elle est rouge de colère, mais elle ne me dit rien. Elle ne chante plus.

Le monsieur tout noir me dit : « Salut. » Je lui dis de rester. Il reste. Maman a mis les fleurs dans un pot. Elle chante, elle danse. Le monsieur sourit. Il prend possession du fauteuil, sort ses pantoufles et un journal. Maman met le couvert. Je l'aide un peu. Le monsieur tout noir dit que ça va de plus en plus mal, que les ouvriers sont des cons et que les Chinois sont jaunes. Maman dit : « A table. » On se met à table. Le monsieur tout noir dit qu'il a des soucis et des problèmes, que les affaires font mal, ou quelque chose comme ça. Il dit à maman qu'il a eu du mal ce matin à lacer ses chaussures. Maman lui promet de l'aider.

On mange avec un lance-pierre. Le monsieur tout noir dit que ca va plus vite et qu'il n'a pas le temps. Maman dit qu'elle comprend, qu'il est très courageux. Alors, elle lui fait en vitesse un « petit » café et un gros câlin. Et moi, ça me gêne. Je le dis. Le monsieur tout noir dit : « Bon !» Maman dit de ne pas faire attention à moi. C'est le comble. Le monsieur tout noir regarde sa montre, dit : « Merde ! » Il remet ses pantoufles dans son cartable. Maman l'aide à lacer ses souliers. Il l'embrasse sur la joue. Je l'embrasse en bavant. Il s'essuie du revers de la manche, dit : « Cochon ! » Et s'en va. Maman, les yeux bordés de reconnaissance, dessert la table. La main du monsieur tout noir me fait signe d'approcher. J'approche. Elle me gifle très fort. Maman qui a tout vu, éclate de rire. A l'entendre, on dirait qu'elle est plusieurs. J'ai peur et je lui dis. Elle me dit qu'il n'y a vraiment pas de quoi. Elle va finir la vaisselle. Alors, je l'aide un peu et je casse quelques assiettes. Elle me dit : « Merci. » La vaisselle est finie. Elle doit

sortir. Elle me dit d'être sage. Se met du rouge à lèvres sur les joues, sur les lèvres. Elle m'embrasse. La clef enfourche la serrure. Je suis seul.
Je vais chercher un grand couteau dans la cuisine. Je poignarde les murs. Ils saignent. J'ouvre la fenêtre. Les mouches à merde arrivent par centaines. La main du monsieur tout noir tourne de l'œil. Désespérée, elle griffe la table, se raidit. Elle est enfin immobile. Alors, je la saisis. Je la montre aux mouches. Et les mouches font leurs œufs dessus et leur caca. Quand elles se sont bien amusées, je les tue une à une. Je mets la main du monsieur tout noir dans la poubelle. Je prends un joli sac en papier. Je mets les mouches dedans. Je les écrase en m'asseyant dessus. Les mouches et le papier se mélangent. J'ouvre le sac et je mange quelques mouches et je vais dégueuler au cabinet. Je tire la chasse. Dans la cuvette, ça fait comme une soupe de légumes écrasés. J'y mets le doigt, je goutte. C'est bien meilleur. Mais la soupe disparaît, dommage ! Alors, je range ce qu'il reste de mouches sous mon lit.

On sonne. C'est une petite fille. Je la regarde à travers le mouchard et ça la déforme. Elle a un ruban dans les cheveux et une robe blanche. Je lui ouvre. Elle me dit : « Bonjour, je suis la petite marchande d'allumettes. »
Et moi, je lui dis :
« Je suis un jeune homme dérangé, que me voulez-vous ? »
« Rien. »
« Entrez. »
Elle entre et me dit :
« C'est beau chez toi. »
Je dis non et je fais le modeste. Elle enlève sa robe et me montre son corps nu et me donne une boîte d'allumettes. Je craque une allumette et la fille flambe. Je referme la porte et je la regarde encore par le mouchard s'envoler légère en fumée par l'escalier. Je lui aurait bien mis ma langue dans sa bouche, mais ce n'est pas propre et si maman revenait, que dirait-elle ? Maman justement revient. Elle me demande si tout c'est bien passé. Je lui dis que tout s'est bien passé, qu'une petite fille est venue, qu'elle s'est dévêtue et que je l'ai fait brûler avec ses allumettes. Maman me dit que je lui raconte des histoires. Elle n'a rien compris. Tant mieux, je ne serai pas puni.

Le monsieur tout noir a mal aux dents. Elles tombent une à une sur le parquet. Maman les ramasse et les range soigneusement. Le monsieur dit :
« Quel jour sommes-nous ? »
Maman dit :
« Jeudi. »
Le monsieur fait : « Ah ! »
On entend le silence.
Maman s'est achetée des cheveux blancs et des rides au front. Le monsieur tout noir marche de guingois et lit tout le temps :
« Ah ! Si j'avais mes jambes de vingt ans. »

On ne mange plus. Maman dit qu'il faut faire des économies et qu'une retraite ne fait pas vivre un ménage. Le monsieur tout noir acquiesce. Maman lui chausse ses pantoufles. Le monsieur tout noir dit :
« Attention Gabrielle ! Et mes rhumatismes. »
J'ai maigri. Maman a vendu tous ses meubles, sauf le fauteuil et deux chaises. Le monsieur tout noir s'est laissé pousser la barbe. Je lui tire dessus, pour lui faire plaisir.
Moi je les trouve de plus en plus laids, le lit ne grince plus aussi souvent. Et maman pue du bec. Le monsieur tout noir pète toujours, mais moins souvent. Il ne grandit plus. Je leur dit qu'ils vont mourir. Ils me disent qu'ils se font à cette idée. Moi pas. Je leur demande si je peux les aider. Le monsieur tout noir hausse les épaules et crache sa dernière dent. Maman se baisse pour la ramasser. Elle me montre son cul. Il est tout mou, tout ridé.
Enfin, on fait semblant de passer à table. Mon petit frère dans son bocal se joint à nous. On l'appelle « Fœtus ». Il est tout jaune et baigne dans le formol. Il n'est pas très causant, mais on l'aime bien. Moi, je préfère mes mouches. Il y en a partout. Maman ne me dit plus rien.

Alors, j'ouvre la fenêtre et je mets le monsieur tout noir sur le balcon. Maman apporte la poubelle en plastique. Elle est méconnaissable et sale. Le monsieur tout noir nous parle de sa mère, puis il se glisse dans la poubelle et nous dit : « Adieu ! » Maman ne pleure pas, mais elle me dit qu'un vieillard c'est quand même lourd. Moi, je ne dis rien et je remets le couvercle et j'embrasse maman sur les lèvres.

Yves Dautin

Petites Annonces

Depuis plus de six mois, nous publions des petites annonces gratuites. Aujourd'hui nous sommes submergés : il devient impossible de tout classer et de tout publier, faute de place, de temps et d'argent. Comme il n'est pas question de transformer les petites annonces gratuites en petites annonces payantes, nous sommes obligés d'adopter la solution suivante : pour qu'une petite annonce puisse passer dans le journal, il faut qu'elle soit inscrite dans le formulaire ci-dessous que vous devez découper et nous envoyer. Les autres textes ne passeront que s'il reste de la place. Ainsi nous pourrons nous y retrouver et continuer à publier le maximum d'envois.

Autres remarques : nous préférons aider ceux qui cherchent à agir. C'est pourquoi l'immobilier, le commercial et le cœur ne paraîtront qu'en fonction de l'espace disponible. Nous ne pouvons pas, non plus, faire suivre le courrier, ce qui représenterait pour nous un travail administratif énorme. Nous ne ferons donc suivre qu'aux organismes souterrains qui tiennent à le rester. Sinon, assumez, indiquez une poste restante ou une boîte postale. Inscrivez *Actuel Petites Annonces* sur l'enveloppe. Ecrivez en capitales ou tapez à la machine : très souvent nous n'arrivons pas à vous lire. Pour qu'une annonce puisse paraître dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 11 mars.

Contacts

[illegible]

92-BAGNEUX : [illegible]

SOTTEVILLE-LES-ROUEN : [illegible]

89-AUXERRE : [illegible]

58-FOURCHAMBAULT : [illegible]

91-VERRIERES-LE-BUISSON : [illegible]

42-ROANNE : [illegible]

92-ASNIERES : [illegible]

93-DRANCY : [illegible]

78-LE PECQ : [illegible]

67-SELESTAT : [illegible]

86-POITIERS : [illegible]

[illegible]

ESPAGNOL EN CARENE : [illegible]

[illegible]

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ....

Prénom ....

Adresse ....

Texte de l'annonce ....

....

....

ponse assurée. Catherine Dizier, 2, rue des Colibris, 92-Bagneux.

38-GRENOBLE : Les paumés comme moi qui ont essayé de contacter Chantal Heymann et d'autres, venez me voir. Jacques Curty, 42, rue H.-Duhamel, 38-Grenoble.

92-SCEAUX : Fille solitaire, 15 ans, aimant pop, liberté, amour et paix, ch. copains de 16 à 20 ans et plus dans banlieue-sud de Paris. Ecr. ou venez me voir. Michèle Larbouillat, 15, allée de Trévise, 92-Sceaux.

53-CHATEAU-GONTIER : Gars très seul, ch. correspondant (e) s. Régions et âges indifférents. Réponse à toute lettre. Ecrire à Lucien Orditz. Prieuré St-Jean, 53-Château-Gontier.

10-TROYES : Trois de Troyes, ch. d'autres de Troyes de la région ou d'ailleurs pour truc underground vivifiant... Ecr. Daniel Daugneau, 40, boulevard Jules-Guesde, Aile-Sud, 10-Troyes.

45-ORLEANS : Le Club des Poètes d'Orléans cherche poèmes, nouvelles, lettres, journaux intimes, si vous en faites, qu'ils soient bien ou cons, envoyez-les avec votre adresse à Véronique Bellenove, 14, rue de la Concorde, 45-Orléans.

19-BRIVE : Poète anar, « disciple » de Brassens, aimerait contacts épistolaires avec F. et G. de tous pays s'intéressant à la poésie à thèse (Hugo et Géraldy, s'abstenir). Alain Galan, groupe poésie, foyer culturel, 19-Brive.

AUVERGNE : André Gaska, 1, rue Henri-Dunant, 03-Varennes.

92-ASNIERES : Pendant les week-end, je souhaite m'oxygéner. Ch. camarades avec voiture. En échange, je ferai menus travaux ménagers. Bella Bechery, 10, rue Barreau, 92-Asnières.

69-LYON-6e : Serge Sibert, chez Mme Etard, 29, cours Vitton.

PARIS-9e : Guy Dubois, 36, rue de Trévise.

92-NANTERRE : Denis Loubier, 1, rue des Venets, esc. 2.

PARIS-15e : Gilles Creskens c/o Mme Maisonnier, 6, rue Houdart-de-Lamotte.

51-ST-MEMMIE : Michel Franquenk, 4, allée Ch.-Baudelaire.

MORAL A PLAT : Soldat Rodet Yves, 2e Cie, 1re section, S.P. 69.808.

19-BRIVE : Trois libertaires malheureux cherchent freakesses. Christophe Soulié, 8, rue Martial-Bulouleix, 19-Brive.

51-HURON PAR VITRY-LE-FRANÇOIS : Dubois Jocelyne.

51-CHALONS-SUR-MARNE : Téléphoner au (26) 68-37-64 (groupes d'élèves-inspecteurs P.T.T. qui s'emmerdent...).

53-LAVAL : Anar. Robert Rousset, 18, rue de la Charité.

PARIS-6e : Etienne Lelong, 23, bd Montparnasse, flûtiste, militaire par erreur, cherche amis et amies, musicos divers. Tél. 548-60-97.

PARIS-5e : Sympathisant du F.H.A.R. Fabrice Lambert, 21, rue des Boulangers.

95-EAUBONNE : André et Catherine Menard, 12, résidence Edmond-Rostand.

BORDELAISE NON VIOLENTE : Bordelaise voudrait regrouper gens qui cherchent nouvelles formes action politique en particulier non violentes : théâtre de rue, etc. Envisage achat local. Intéressés Bordeaux ou les environs, écrire : B. de Fromentel, rés. Les Acacias, bât. 1, avenue de Saige, 33-Pessac.

ECOLOGIE A LOOS : Ch. d'urgence (Lille et région Nord) gens intéressés par écologie pour bosser avec Comité existant, gens int. par B.D. (pour causer), 3 scénaristes gags ou B.D. (pour m'éviter de penser). Lecteurs ou ami (e) s d'Actuel (R.G., s'abstenir), Renata, grande, belle, allemande, j'la trouve plus, snif !... Hubert Delerue, 10, rue Pasteur, 59-Loos.

VIERGE TABOU : Avis à toutes les futées. Ecrivain déjà visité trois fois par la police, je m'attaque au tabou de la virginité en le démystifiant par le détail. Lesquelles d'entre vous m'aideront à terminer mon enquête en répondant à un questionnaire ? H. Prémont, 26, avenue Jourez, 1420, Braine-l'Alleud (Belgique).

FESTIVAL DANS LA TRUFFE : Ch. G. et F. dynamiques aimant la pop en vue de former un comité régional pour l'organisation d'un festival ayant lieu dans le Périgord. Ecrire : A. Cotton, chez A. Bruniau, 14, rue Pierre-Barbezant, 83-Hyères.

SANGLIER ROCK : A partir de février, soirées rock, pop, folk, jazz. Formule spéciale. Rens. : Michel Grèzes, auberge du Sanglier, 81-Dénat.

LILLE CHOUETTE : Un endroit chouette à Lille : pour marginaux et autres, rencontres dans un lieu non commercial où faire mosik et plein de choses. Envoyez offres (local, presse, matériel et fric, etc.) Daniel Gesson, 119, rue Nationale, 59-Bachy.

BENEVOLES DE CHARME : Photographe ch. J.F. bénévoles tous âges et tous styles pour photos mode et charme. Epreuves gratuites. Ecrire en envoyant photos si possible. Daniel Cornel, 3, rue Jean-Weber, Paris-20e.

EVOLUER DANS L'ESPRIT : J.H. 20 ans, ch. n'importe qui région Brest-Quimper en vue de faire de bonnes photos. But : évoluer dans l'esprit sous toutes ses formes. Ecrire à Fau Jean-Luc, ch. 201 29-Ban-Lannéoo, Poulmic.

ROYAN LIBRE : Ch. jeunes de Royan et des environs désirant faire un journal d'expression libre, de poèmes, de B.D., de critiques et de pop.... Le numéro 1 est paru au mois de février. Ch. aussi jeunes aimant la musique pop, la littérature underground pour écouter de la musique, possédant local. Possédons deux labos photo. Ecrire : Patrick Denicourt, « L'érudit », 30, bd de la Côte-de-Beauté, 17-Vaux-sur-Mer.

CHAMPAGNOLE FREAK : 1er festival pop freak de Champagnole (22-23 juillet). Tous les groupes névrosés, refoulés, gauchistes, anars seront les bienvenus. Contacts : Pop addicts, 11, rue du Palais, 39-Champagnole.

COR COMMUNAUTAIRE : Groupe ch. en vue d'un retrait (non démissionnaire) en communauté urbaine puis rurale pour la création de spectacles. 1) Musiciens violons et violoncelles, instruments à vent (si possible un cor anglais et un trombone), pianiste, organiste, batteur, bassiste et guitariste. 2) G. et F. pour élément chorégraphique, théâtral et pictural (photographe pour light show) et pour développer dans la commune artisanat, élevage et agriculture pour survie. Jean-Robert Jovenet, 27, rue Vauvenargues, Paris-18e.

ASSEZ FOUS : Ai intention de créer canard banlieue est (Montreuil), ch. des gens assez fous. Gérard Massip, 14, rue Paul-Doumer, 93-Montreuil.

LYCEEN FEDERE : Lycéen désirant autonomie des lycées, refusant pseudo-participation, voudrait recevoir rens. sur actions dans bahuts en vue fédéralisme lycées. Ecrire : Patrick Chanal, lycée Gabriel-Fauré, 07-Tournon.

INSTIT SAUVAGE : Ch. profs et instits assez dingues pour croire en pédagogie moderne en vue animation sauvage interne et externe. Région Brest. Gérard Pellen et J.-J. Roué, 31 bis, rue Dixmude, 29-Brest.

RIMAILLEURS BEATS : Aimerai être en contact avec enthousiastes beats qui fonderaient journal ou bien avec rimailleurs assez techniciens pour textes fous, connaître le plus de musiciens désireux de travailler des chansons. Chantal Coulaud, 44, rue des Tournelles, Paris-4e.

ENGAGES, ECRIVEZ en vue de gribouiller un petit quelque chose sur les motivations de l'engagement et sur tout ce qui s'y rattache, ch. témoignages d'engagés sortis ou encore à l'armée. Ecrire Jacques Mathieu, 21, rue Saint-Rome, 31-Toulouse.

CINEASTES, ON VOUS AIDE : Que vous soyez amateur ou professionnel, si vous avez fait des films fantastiques, SF, insolites (n'importe quel format et durée), nous pouvons beaucoup pour vous. N'hésitez pas. Ecrivez à : Louis Guillon, 18, avenue de Breteuil, Paris-7e.

CESSERAS : Vivons à l'écart depuis plusieurs années : 4 personnes et 2 enfants. Grande maison en état (ateliers). Aimerions prendre contact. Activités possibles chez nous dans tissage, agriculture, bois tournés, jouets. Lafourcade, 34-Cesseras.

RUEIL : Trois mecs, 18 ans, s'emmerdant depuis toujours, ch. trois filles aimant bonne musique, échange d'idées. François Laute, 40, rue Ferdinand-Buisson, 92-Rueil-Malmaison.

STOP : Je l'ai prise en stop à Vernon et l'ai laissée au pont Mirabeau. Elle a mon adresse mais je n'ai pas la sienne. Désire continuer conversation et réaliser action commune. Christian.

VOUDRAI ECHANGER quelques missives avec l'auteur de « Je suis un vieux con ». Adam Tobola, service de chirurgie, hôpital des armées, 17-Rochefort.

Cherchons **CONTACTS EN CORSE** en vue discussion et ce qui s'en suivra. Ecrire ou venir voir le soir, Jacques Audier, domaine de Valrose, à Borgo par Bastia (20).

CH. J.F. pour me garder pendant trois ou quatre mois des enfants (une petite fille d'un an et un garçon de 4 ans). Nourrirai, logerai et donnerai petit salaire. Jolie villa, 9 km de la mer. Mme Manqui, 9, route de Port-Louis, 56-Hennebont.

CHOISY : Ch. G. et F. pour faire quelque chose ensemble. J.-P. Ora, 41, rue des Frères-Reclus, 94-Choisy-le-Roi.

TIMIAS : Appelé malgré lui, ch. à rencontrer passionnés théâtre, voyages ; hébergement une ou deux nuits. Infirmier Timias, SPGP 498.

PARIS-16e : Ch. correspondants. Réponse et amitié assurée. Guy Lombardo, 82, rue Lafontaine, Paris-16e.

LANNEMEZAN : Musicien, aimerai communiquer avec jeunes pour échange d'idées. Frère Wilhelm, rue du Coteau, 65-Lannemezan.

PARIS-15e : Ch. corresp. Bernard Montagne, 15, rue de la Convention, Paris-15e.

RENNES : Pas le moral. Ch. contacts. Patrick Steunou, chez Régéard, appt 5380, 3, cours Kennedy, 35-Rennes-Villejean.

PARIS-10e : Ch. corresp. J.-P. Melli, 19, rue Bichat, Paris-10e.

PARIS-5e : Aime la musique. Pas les racistes. B. Kamel, 210, rue St-Jacques, Paris-5e.

TOULON : Militaire ch. correspondantes. Hubert Viollaz, Cie 5 B, GEM, St-Mandrier, 83-Toulon-Navale.

PETITES PUB: C'EST PAS CHER

C'est pas cher : dépêchez-vous, 200 F pour 1/21e de page, soit 35 mm de hauteur sur 60 mm ; 350 F pour 1/8e de page, soit 50 mm de hauteur sur 125 mm.

Clémentine
40, rue de la Montagne-Ste-Geneviève
Paris 5e - 326-27-61
fond de cour
ouvert l'après-midi
Importation de tous les disques pop américains 35 F
C'est le moins cher de Paris

LE PARAPLUIE
PRESSE ALTERNATIVE
N°6 en vente partout mensuel 3 FR.
La Presse alternative C'est le début d'un monde libre
Pour tout contact:
LE PARAPLUIE
42 rue R. BOULANGER
PARIS Xeme
Abt: 20 Francs - 6 Numeros - avec: 1 disque 30cm - Poster - ou petite annonce gratuite.

UNDER-GROUND
Arrivages hebdomadaires
E.V.O., SEED, etc.
Livres anglais
Librairie « Actualités »
38, rue Dauphine - Paris-6e

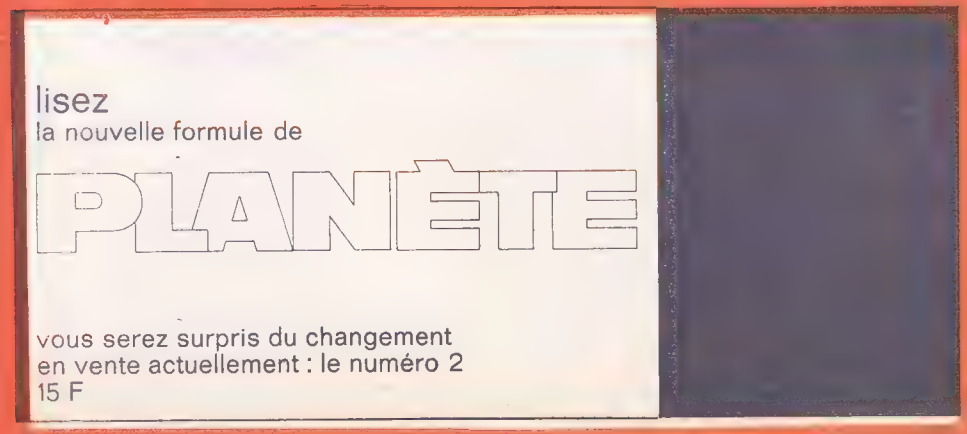
COUPLE CHERCHE COUPLE isolé pour bonnes vibrations en vue communauté. Gérard Darmon, 11-15, rue Gandon, Paris-13e.
92-BOULOGNE : Aimerait contacter gars et filles. Gérard Lebredonchel, 33, rue des Peupliers.
VILLACOUBLAY : Deux militaires ch. deux nanas pour recevoir courrier. Sansonnet et Boileau Germas 15/060 BA 107, 78-Villacoublay.
06-MENTON : Ecrivez ou si de la région venez me voir. Gérard Corneil, Winter Palace, 06-Menton.
FREJUS : Bidasse engagé par dégoût société civile, antimilitariste. Ecr. Richier Guy, Camp Lecoq, 8e Cie, 83-Fréjus.
ST-MAUR : Ch. ami (es) freaks et fous. Ecr. Claire Tessier, 15, rue du Four, 94-St-Maur. Tél. 883-17-43.
WATTEN : Voudrait corr. avec fille. Pense voyager cet été (stop). Ecrire Gildas Vancampenhout, rue de l'Hermitage, 59-Watten.
77-OZOIR-LA-FERRIERE : J.F. anglaise, 18 ans, pas de problèmes mais connais personne à Paris et aimerais parler ou écr. à quelqu'un en anglais ou en français. Ecrire à Maureen, résidence Vincennes, pavillon 27, 77-Ozoir-la-Ferrière.
45-FLEURY-LES-AUHAIS : Ecr. ou passer, on pourra planer un moment ensemble. Pascale Martin, 9, résidence de Lamballe, 45-Fleury-les-Auhais.
ROUTE : Strasbourg ch. âme sœur pour faire tour du monde fin 1973, j'ai 17 ans. Libs Serge, 21, rue Kléber, 67-Schiltigheim.
VOSGES : J.H., 24 ans, recherche les isolés (ées) à l'esprit créateur et les âmes simples remplies d'humour, qui désirent se rencontrer de temps en temps au milieu des sapins. Balland Denis, Sainte-Hélène, 88-Rambervillers.
AIE ! Déprimé par tristesse petites annonces dont je m'occupe. Ecrire Mirak et Sylvie au journal.
SAINT-MALO : Ch. contacts. Danielle-Blanche Daniel, 10, rue de la Fosse, 35-St-Malo.
AIRE : Ch. correspondantes. Jacques Muhlfurer, centre Jean-Sarrailh, 40-Aire-sur-Adour.
LIMOGES : Ch. amies à Limoges. Claude Hermocet, 4, rue Marcel-Sembat, 87-Limoges.
VEUT RECEVOIR des lettres. Laurent Delaporte, Delsack, Betriebe, 2, Hambourg, 1, Stattdeich, 27 R F A.
Ch. F. ne pouvant avoir d'enfants mais qui aimerait en élever. Suis dans le même cas. Jean-Luc Berquier, 45, rue Boulard, Paris-14e.
Poterie, céramique et sculpture : Ch. artisan région Midi ou Bretagne pouvant apprendre le métier à J.F. A. Toupet, 13, rue des Moulins, 45-Orléans.
SAINT-BRIEUC : Ch. F. et G. pour actions diverses et durables, voyages, rencontres, création journal. Venir ou écrire. Christian Mey, 18, rue de Brest, 22-St-Brieuc.
Ch. oreille agissante. Art' et Fact', 163/3, rue des Corliers, 59-Tourcoing.
PARIS-8e : J.H., 22 ans, ch. contacts avec gens aimant photo, cinéma, littérature. Bernard Gourmelen, 48, rue de Berri, Paris-8e.
TARBES : Guy Jouaville, 17, rue Henri-Bellevue, veut prendre contact avec lecteurs et lectrices d'Actuel de Tarbes ou de la région.
PARIS-5e : Démoralisé, cherche correspondants (tes) de tous pays, pour discuter avec eux. Ecrire : Gauthier Dominique, hôpital du Val-de-Grâce, 277, rue Saint-Jacques, Paris-5e.
PARIS-12e : Aimerait correspondre avec membre ou sympathisant du F.H.A.R. en vue organisation et action. Tauphin Rémy, 8, passage Abel-Leblanc, Paris-12e.
CHATEAULIN : Ch. à rencontrer d'autres jeunes de la région intéressés par extension pacifiste. S'adresser Frin Gérard, route de Brest, 29 S-Châteaulin.
C'EST TRES SIMPLE : Nana 17 ans très chouette, cherche ami(es) pour échange idées ou n'importe quoi. Que tous les gens pas encore trop enfumés m'écrivent s'ils ont le moral bas, je les remonterai. Possibilité de route. Laurence Georget, 24, square Besunce, 13-Marseille.
SCHIZO : Cherche schizo(e)s si possible ex-Burloud ou hôpital psychia à qui parler, et antipsychiatrophiles, aimant Beckett, Arthaud ou Burroughs, avec qui correspondre. Urgent. J. Gueller, 3, rue du Pré-Boité, 35-Rennes.
POUR FONDER PARTI ANARCHISTE PACIFISTE : Cherche plusieurs J.F., J.G. Pour m'écrire : Coudert J.-P., 5, allée du Midi, résidence Anotéra, 94-Orly, tél. : 684-93-43 (Jean-Pierre).
J.H. : 22 ans ch. g. ou f. toutes régions aimant soleil, nature, voyage. Ecrire à Hervé Autret, 15, rue La Pérouse, 29 N-Brest.
CH. 16 : J.H. 22 ans en marge des mouches de la place publique et seul avec lui-même ch. âme baudelairienne : De La Chambre Seize, hôtel des Douves, 19, rue des Douves, 29 S-Quimper.
Si vous vous emmerdez venir dimanches et samedis 13, rue du Verger, 59-Valenciennes. 2 filles aimeraient faire qq. ch. de valable. Demander Annelyse Hansen.
VELOMANIAQUE voudrais rencontrer J.F. vélowomaniaque pour discuter vélosophie, vue odyssée en bicyclette prochains mois. Vélosophiquement vôtre, Jean-Bernard Mériaux, 5, rue Victor-Hugo, 59-Haussy.
DUNKERQUE : Avancé photographierait groupe pop région gratuitement. Ch. également J.F. jolie ou pas pour poser rémunérée en épreuves. M. Charles, 44, rue Marceau, 59-Rosendael.
92-BAGNEUX : Motocyclistes et lecteurs paumés écr. Bernard Degoutte, 21, rue des Cuverons, 92-Bagneux.
PARIS : Existe-t-il des frangines aptes à vivre immédiatement l'hétérogynie libre et gratuite et fuir le refuge des solitudes en groupe pour faire n'importe quoi, sans justification, quand le désir s'impose ? La Joyeuse Veuve, B.P. 15.007, Paris-15e.

Messages

OHE ! Désire revoir Dominique, étudiante aux Beaux-Arts, rencontrée le 22 janvier, rue de Maubeuge, à Paris. Ecrire Olivier Semichon, 9, allée Auguste-Blanqui, 92-Nanterre. Tél. : 204-31-59.
PSSST ! Mec génial et incompris ch. la nana qui a écrit « Deux ruines du futur » (Actuel, fév. 72) et qui veut écrire un bouquin sur la naissance de la terre, j'ai mon idée sur la question. Pierre-Jean Bermond, 25, av. Eisenhower, 39-Dôle.
S.V.P. : Voudrais savoir s'il y a des free-clinics dans la région de Lille ou à Lille ou sinon dans le Nord. Ecrire à Didier Six, 23, rue Capitaine-Jasmin, 59-Phalempin.
URGENT, bassiste, organiste, batteur, ch. un sax qui joue aussi flûte. Tél. à ALE. 49-25, Marc, de 19 h à 19 h 30 ou écr. Vincent Chavagnac, 42, rue d'Aboukir, Paris-2e, 6e ét., le matin.
S.V.A.R. organise expo surréaliste à 91-Yerres. C.E.C. de Yerres, du 4 au 18 mars.
ABONNEZ-VOUS à « The Village Voice », hebdo de New York. Pour recevoir dernier numéro, envoyez 4 timbres à 0,50 F à Jean-Michel, Librairie Nouvelle du Marais, 17, rue Francs-Bourgeois, Paris-4e. Prix des abonnements : 1 an, 52 numéros : 110 ; 6 mois : 55 F ; 3 mois : 30 F. Possible aussi obtenir It, Frendz, Rolling Stone ; écrire pour rens.

Route

JUILLET HIPPY : Trois jeunes gens cherchent endroit pour passer vacances (mi-juillet, de préférence dans un milieu hippy). Jean-Claude, 3, rue des Troënes, 68-Münster.
AMERIQUES : 20 ans, part très prochainement en Amérique du Sud, ch. G. 20 ans ou F. 18 ans. Jean-Louis Paret, 7, rue du Laos, Paris-15e.
KON KON : Petit kon, 19 ans, ch. autre petit kon masculin ou féminin pour jouer au kon et faire la route cet été (France et alentours). Amen. Jean-Louis Reviron, 58, rue Jean-Jaurès, 42-Firminy.
ILES : Planeur, 23 ans, ch. G. ou F. aimant camping sauvage, marche, chasse sous-marine, hatha yoga pour vacances en Corse ou Sardaigne. Juillet et/ou août. Philippe Chevalier, 214, bd Gallieni, esc. F, 92-Villeneuve-la-Garenne.
CROISIERE : Avons décidé de repartir faire la route mais sur un voilier. Sommes deux et aimerions partir à une dizaine. Départ novembre 1973. Bertrand Conneau, S.P. 91.423.
DU SOLEIL ! Ch. F. ou G. pour voyager au Maroc ou dans autres pays ensoleillés en vue communauté. Départ en mars ou avril pour plusieurs mois. Vincent Debouny, 31, rue Christianens, 1060, Bruxelles.
ST-MANDE HALTE : Peintre chômeur souffre solitude mais la préfère aux cons. Ecrire ou passer, on verra bien. Accueille ceux qui font la route, pas trop nombreux because chambre de bonne. Alain Plouvier, chez Mme Valude, 47, av. Daumesnil, 94-St-Mandé (3e ét., esc. de service).
EN ROUTE : G. 19 ans, ch. F. (vacances, stop, etc.). Daniel Collet, 5, rue des Amandiers, 94-Cachan.
RG INDIENS : Désire faire la route, voudrait prendre contact avec G. et F. connaissant Inde et aussi partir avec moi. Didier Nicolas, rue Principale, 08-Pourru-Saint-Rémy.
LA MECQUE : Alain, 19 ans, ch. G. ou F. chouette pour voyage Israël et autres pays. Départ avril, mai. Alain Darmois, 36, rue Léo-Lagrange, 94-Kremlin-Bicêtre.
EUROPA : Etudiant, 19 ans, ch. G. ou F. tous âges pour prendre la route et voyager cet été en Europe. Roland Leclerc, C.U. de Rangueil, Tripode B, chambre 415, 31-Toulouse.
PAN ! Les sans abri, les affamés, les chevelus, poilus, barbus peuvent s'arrêter chez nous, ils ne prendront pas de coup de fusil. Michel Lepage, 15, rue des Vignes, 31-Toulouse.
JACQUETTE : Ch. J.F. ou copoin pour foutre le camp. Claude Pierre Gilbert, 27, rue Albert-Schweitzer, 68-Colmar.
O2 : G. sympa ch. F. sympa pour s'oxygéner, vacances Pâques. Voyage et villa gratis. Tél. : 527-14-11, Olivier.
ANAR-STOP : Petit local d'anarcho-communistes croyant aussi en Hendrix et amitié, peuvent héberger pour un soir. Adresse connue des jeunes du village, 62-Angres.
BAIN DE PIED : Ch. G.F. pour un mois Côte d'Azur, les pieds dans l'eau cet été. Yves Delachaume, 24, rue Mont-Ste-Geneviève, Paris-5e.
GRAND NORD : Mec ch. tuyaux, renseignements et autres sur Amsterdam et pays scandinaves. Départ début mai. Passer ou écrire. Joël Rousseau, 7(rue de Nancy, Paris-10e.
U.S.A. : Etudiant ch. F. pour parcourir les Etats-Unis en stop pendant l'été 72. Philippe Baché, 12, rue Parrot, Paris-12e.
INDES : Ch. G. ou F. ayant grande expérience de la route pour partir en Inde ou ailleurs. Georges Faraüs, 5, rue Jean-Mermoz, 73-Chambéry.
AU CAS OÙ : U.S.A. : Part aux Etats-Unis cet été, de juin à septembre ; compte traverser d'Est ou Ouest. Aimerai posséder quelques adresses pour savoir où aller au cas où (malade, flic, fric, bouffe, lit...). Ecrire : Patrick Peron, 248, avenue Napoléon-Bonaparte, 92-Rueil.
REZE-LES-NANTES : Ferons cet été Montargis-Provence à pied (avec vieux cheval traînant vieille calèche, pour folklore, bagages et enfants). Ecrire : Myrielle Cholet, 2, rue du Lieutenant-de-Monti, 44-Rezé-les-Nantes. Râleurs, pieds plats et obsédés, s'abstenir.
SAUMUR : Lecteurs d'**Actuel** région Saumur, si vous êtes seuls, incompris, passez me voir et écrivez. Verrons possibilités d'entreprendre quelque chose. A ceux sur la route : arrêts, manger, dormir. Barlouis Claude, 139, rue de Montagland, 49-Bagneux-Saumur.
MEC DE 16 ANS, cherche garçons ou filles de 16 à 18 ans pour partir en stop cet été. N'ai pas de but précis. Lionel Couraud, 77, bd du Redon, Marseille-9e.
SOMMES DEUX TYPES DANS UNE PIAULE, isolés. Souhaitons avoir contact dans le but de trouver amitié. De plus, quiconque de passage pourra y trouver abri. Chomat Blousard, 12, avenue de Saxe, Lyon-6e.
J.H., 25 ANS, ch. J.F. pour voyage en Hollande, avril ou mai. M. Bonnet, 203-10-51, poste 33-02.
La tribu de Piedgros **NE PEUT PLUS,** faute de



fric et de place, recevoir les gens de passage, même pour 24 heures. La Tribu.
NANTES : 18 ans, ch. fille ou mec de la région pour tour d'Europe en juillet en train (carte : 370 francs). Renseignements : Bruno Champenois, 1, rue Malesherbes, 44-Nantes.
COGNAC : J.H., 19 ans, ch. G. et F. intéressés par voyage en Tchécoslovaquie en voiture en avril. Argent nécessaire : 1.000 F (séjour, frais d'essence). Si des gars veulent m'aider, écrire Gérard Louis, 28 bis, rue Joseph-Pataa, 16-Cognac.
FONTAINEBLEAU : 2 garçons, une fille et un combi WW, ça fait un long voyage. Partons en avril. Rens. précis sur pays, cartes, bouquins, pièces métalliques, même fric, trucs pouvant nous servir. Lenoir, 25, rue Grande, 77-Fontainebleau. Venez si vous voulez.
POETE TIMIDE ch. F. douce et tendre pour prendre la route avec elle. Brenet Bernard, Les Tuileries de la Croix, 16-Giarat (écrire le mercredi).
LEVALLOIS-BIRMANIE : Ch. J.F. pour voyage en Birmanie et même un peu plus loin. On est trois à avoir décidé de partir. Ch. une quatrième. Ecrire vite. Réponse assurée. Fiquet Xavier, 99, rue P.-V.-Couturier, 92-Levallois.
AI BESOIN D'UN MARI pour avoir un passeport et partir en Afrique. Divorce rapide. Frais partagés. Ecrire Francine au journal.
LE NEPAL EN MAI : G. 17 ans, ch. F. 16-17 ans libérée pour route mai ou juin (Inde, Népal). Ecrire d'urgence. Le boutton Eric, 24, av. de la Porte de Vincennes, Paris-12e.
LE NEPAL EN SEPTEMBRE : Ch. J.F. pour partir voyage au Népal, mois de septembre. Peut la loger dans communauté et lui trouver boulot si elle en a pas. Ecrire : Gilbert Pastori, c/o M. Roux, 234, route de Flandres, 93-Dugny Pont-Yblon.
NAVIGATEURS : Ch. personnes prêtes à participer communautairement à l'achat d'un voilier pour faire les îles de l'Océan Indien et du Pacifique. Ecrire : Aubry, 30, rue Sedaine, Paris-11e.
EN VUE VOYAGE MAROC : Ch. plus de renseignements possibles et divers. Ecrire : Philippe Saint, 19, rue de la Versenne, 79-Bressuire.
FUMANETTAS : Mecs qui passent dans la région, la porte est toujours ouverte, mais attention au chien. Philippe Vragnol, 19-Fumanettas, par Saint-Exupéry.
VOILIER COMMUNAUTAIRE : Equipe ch. autres beats pour achat d'une goélette de 37 m. Vieux modèle en bois pour voyage plusieurs années autour du monde. En bref : fonder une communauté sur un vieux voilier. Départ proche. Ecrivez ou venez : Jean-Luc Souque, pour Bernard, 88, rue de la Concorde, 31-Toulouse. Le soir, sonnez quatre coups.
DISPOSONS GRANDE MAISON CAMPAGNE (20 km ouest Bagnols/Cèze) et pouvons loger ceux qui passent par là. Désirons prendre contact avec les lecteurs d'**Actuel** à Bagnols. Francis et Béatrice de Bièvre, Mas du Mouton, 30-Verfeuil.
CONSEILS ET FINANCES : Part cet été en voiture jusqu'au Cap Nord, Finlande, etc. Ch. personnes pour m'aider financièrement et de leurs conseils (veux faire un film). Michel Astruc, 47, rue Mansart, 78-Bois-d'Arcy.
GUS : 20 ans ch. pote qui aurait du pognon à gauche pour faire une virée en Afrique, en camionette. Ecrire Olivier Schalburg, « Les Humberts », 69-Dommartin.
PIAULE : J.H. 20 ans ch. endroit ou pieuter à Lille fin mars pendant 8 j., participation aux frais, chez mec hors circuit. Ecrire Français J.-C., 13, av. J.-Méline, 88-Remiremont.
BEA(T) ROUTE : 19 ans. Finis mes études cette année. Ecris un peu. Aime la poésie, la musique que je fais et celle que j'écoute. Cherche une fille extra sous toutes les formes (genre beat hippie) libérale. Pour la route. Pays Nordiques. Temps illimité. A partir début été. Ecr. Bernard Sauveur, Valenza. L.T.E. 39-Moretz.
CH. PLACE BAGNOLE : Direction Casablanca (Maroc), départ 25 mars environ. Si ça vous dit de skier à l'Oukaïden dans l'atlas marocain (2 200 à 3 300 m) pour Pâques sans dépenser trop de fric, on peut arranger ça. Ecrivez vite à Fred Agroid, Lycée Camille-Guérin, 86-Poitiers.

Communautés

SITU CITY : Gr. résoument post-situationniste, désirant acheter un important village dans la Drôme, rech. jeunes gens, jeunes filles ayant goût et aptitude à se refaire une cohérence dans expérience d'avant-garde. Incapables, militants, fantasmeurs s'abstenir. Début travaux, printemps 72. Rivière, 9, rue Delizy, 93-Pantin. Tél. 357-70-86 jusqu'au 15 mars.
VIE NOUVELLE : Communauté « Vie Nouvelle » 05-La Roche-des-Arnauds : ch. couples avec ou sans enfants ou femmes seules (21-40 ans) désirant partager maison rurale pour expérience communautaire, écrivez-nous avec détails. La Communauté organise un mini-festival (amical, non commercial) début août. Groupes théâtre amateurs, musiciens folk, cordons bleus végétariens, contactez-nous d'avance.
ENTHOUSIASTE : Ch. en vue former comm. 100 à 150 pers. d'ici un an, des mecs valables qui seraient prêts à faire du fric dans ce but dès aujourd'hui. Ch. aussi renseignements sur village abandonné ou coin aménageable. Les idées sont bienvenues. Michel Ernest, 1, rue Jean-Mermoz, 06-Le Cannet.
IMPATIENT : Mec 31 ans, salarié, ch. gens avec ou sans enfants pour fermer comm. Est-Paris (Montreuil, Saint-Mandé, Alfortville), préf. + 20 ans, salariés. Mystiques, militants s'abstenir. Priorité créativité, communication. André Mazaingue, Poste restante, 94-Vincennes.
PARIS : Pour création communauté in Paris, rech. G. et F. (+ 21 ans) libérés des contraintes de leur éducation (locaux disponibles). Pour Paris uniquement. Ecr. à Patrice Le Comte, 13, quai de Conti, Paris-6e, DAN. 75-79 le soir. Si vous habitez la province, écrire Danièle-Blanche Daniel, 10, rue de la Fosse, 35-Saint-Malô.
MAINS BUCOLIQUES : Fait appel aux mecs qui ont la chance d'être avec nature. Ch. baraque très isolée pour rien ou presque (fric néant) + travail saisonnier chez agriculteurs ou autre, moitié Sud rance ou entrerais dans groupe vivant comme tel, apporterai que mes mains. Réponds à tous. Patrick Bouchery, 5, rue Jules-Bruneau, 51-Reims.
74-MASSIGNY : Couple 2 enfants, ayant grande ferme et un peu de fric cherche garçons et filles et couples avec enfants, pour créer communauté. Seul critère : être tolérant sur tout. Régis et Colette Lefèvre, Chérance, 74-Massigny.
RAS LE BOL ! Marie-Claude, ch. F. 20-24 ans pour créer communauté avec G. ayant ras le bol petits chefs, boulot aliénant ; faites vos valises et venez nous rejoindre ! Ecrire Marie-Claude Mièvre, 20, rue St-Saëns, 92-Rueil.
MAROCAIN ISOLE : J.H. marocain, certificat d'enseignement technique, a besoin d'un contrat de travail pour quitter le Maroc et se joindre à une communauté rurale. Je suis capable en agriculture et en mécanique. Ecrire Wassil Ahmed, école de Toulal, Meknès (Maroc).
BOUT DU MONDE : Envoyer rens. précis et sérieux sur pays du bout du monde de langue française, anglais, espagnole, avec moyens de les atteindre, d'y survivre, établir des communautés. Idées pour créer des moyens parallèles d'émigration saisonnières. Ecrire S.O.S., 30, rue Sedaine, Paris-11e.
PAS FOUS : Deux types pas fous. Ch. G. et F. pour fonder communauté rurale dans le Midi. Robert Lamotte, 10, bd Gambetta, 94-Nogent-sur-Marne.
DROME FEMININ : Ch. leader féminin. Communauté naissante près de Die (Drôme), travail de la terre, artisanat, musique, peinture sans idéologie si ce n'est vivre en paix dans l'amitié et l'amour. Seule ambition : promouvoir la vague communautaire. Les filles intéressées peuvent écrire à Patrick Bigeard, Challanges, 21-Beaune.
METZ SOCIABLE : Ch. deux filles 18-20 ans, région Metz, jolies, sociables et douces pour former communauté. Ecrire : Jean-Pierre Girardeau, 76, rue de la Caillère, 49-Cholet.
MIDI-LILLE : Ch. à Lille et environs G. et F. 19 ans et plus pour fonder communauté dans le Midi, pouvant apporter aide financière. Ecrire : M. Invernizzi, 26, rue du Gand, 59-Lille.
MEC SEUL : Mec seul, 18 ans, ch. contacts avec G. et F. de n'importe quel âge en vue communauté. Michel Van der Stichelen, 30, rue des Pommois, 78-Les Clayes-sous-Bois.
VACHEMENT : Libérez la vie, l'imagination, la création, l'amour, la sexualité, les enfants. Aimerai rencontrer F. et G. qui en veulent vachement pour former communauté rurale. Ecrire : Daniel Colombo, 164, rue Edouard-Mory, 94-Fontenay-sous-Bois.

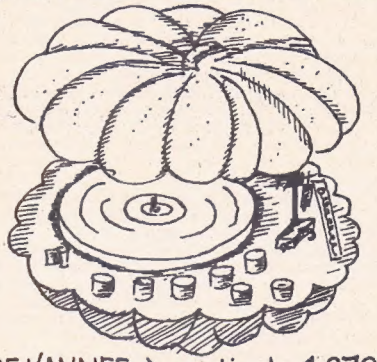
Mosik

SANS DOMICILE : Musicien, jouant orgue, piano électrique, ch. groupe style Yes, Zappa, 17 ans, huit de pratique. Pas d'adresse fixe. Ecrire au journal.
TUYAUX ENCORDES : Mec 17 ans, jouant 12 cordes genre folk (aussi blues et jazz) aimerait contacter autres guitaristes pour échanges documents, partitions, tuyaux afin de compléter ses connaissances musicales. Possibilité création d'un groupe de folk. Dominique Forestier, 26/16, rue G.-Clemenceau, 59-Lille.
JOLIE MUSICO : Musico, 22 ans, ayant studio et s'emmerdant ch. jolie musico, seule, sympa et pas con pour composer chanson pop à texte. Jean-Claude, 604-69-86.
GROUPE ARRAS et région ayant esprit non pollué, ch. organiste avec matériel si poss. Vends Ampli Solo 70 W Fender Telecaster, tout cela en bon état. Sergeant Bernard, 26, rue de la Sucrerie, 62-Boiry-Ste-Rictrude, par Boisleux-aux-Monts.

LE PIED HAUTE FIDELITE

Venez me voir
PRIX ACTUELLISES

CHAINES GRANDES MARQUES.
MATERIEL DE SCENE
1.760F AMPLI PLATINE 2 BAFFLES
TETE MAGNETIQUE
CREDIT 6 A 21 MOIS
50F A LA COMMANDE
VERSEMENT LEGAL A LA LIVRAISON
INSTRUMENTS MUSIQUE
..ET LA CHAINE LA PLUS DINGUE...



...DE L'ANNEE à partir de 1.970F
DEMANDER GERALD
chez André Faye dans la cour du
14 fbg-st-honoré
265-95-25 et 34-31

ORGANISTE : Groupe pop débutant possédant matériel et local rech. « organiste-chanteur ». Ecrire ou tél. Patrice Martin, 15, rue du Lt-Colonel-Dax, Paris-18e (254-40-74, après 20 h).
SEMOOL : Groupe musique underground **Semool** ayant enregistré un disque chez Futura (33 t) ch. mécène. Ecr. ou tél. à Ph. Martineau, 115, bd de Ménilmontant, Paris-7e (357-05-74).
CH. SAXO : 700-78-18.
CHALONS : Auteur-compositeur-interprète (style Cohen, J. Mitchell, poésie introspective), ch. contacts pour soirées (frais de déplacement). Ecrire Allan, BP 99, 51-Châlons.
WAKE UP : Que ceux et celles qui en savent long sur les Doors m'écrivent (posters pirates, etc.). Luc Gay Capdeville, 1, allée du Prunier, 92-Bagneux.
GUITARISTE ET BATTEUR (17 ans), ch. bass (2 ans de basse mini, 4 ans maxi) et chant. en vue groupe rock (Stones, Coryell, Gallagher, Winter), Paris seulement. Tél. MED. 96-46, Bernard, entre 19 h et 20 h 30.
18 ANS, CH. HIPPIE BRETON pour faire festivals pop Bretagne ou étranger. Ecr. Yves Samson, 15, rue du Dr-Menguy, 29 N-Carhaix.
TOULOUSE, groupe en formation, ch. local près du centre pour répéter. Florval, 13, rue du Chant-du-Merle, 31-Toulouse.
MECENE INTELLIGENT, mélomane sensibilisé à la finesse structurale de l'harmonie (et aux affaires) pour dépôt de brevet guitare « révolutionnaire ». Jouanin, 2 bis, rue du Sénégal, Paris-20e.
WEEX-END DUKE ELLINGTON, puis divers jazz (du traditionnel au free), ch. pers. intéressées et déjà passionnées. J. et C. Bloch, 55.01, rue St-Saëns, Le Bois des Roches, 91-St-Michel-sur-Orge.
DOCUMENTATION : En vue d'écrire un répertoire de blues, ch. articles discographies, photos biogr., découpes, soit toutes formes de doc. Ecr. Olivier M., Neuville 5, 6000. Charleroi (Belgique).
BASSISTE POETE DEBILE, ch. soliste style B. Fripp/D. Gilmour et batteur style Carl Palmez/Ian Mc Giles, doublé d'un percussioniste évolué pour groupe progressiste, dans la région de Perpignan. Ecr. Jean-Louis Olive, 66-St-Félicien-d'Amont.
ENGHIEN, j'écris poèmes, chansons, etc., ch. à entrer en contact avec J.F. si poss. (compt. guit.) pour collaborer et scène. Pierre, 5, rue Haussaire, 95-Enghien-les-Bains.
ANTIBES : S'il existe dans la région 06 des instrumentistes Folk ou Blues (gratouilleurs s'abstenir) : guitare, banjo, violon harmonica, qu'ils m'écrivent, on verra ce qu'on peut faire. Patrick Vaillant. 2, av. Saint-Donatien, 06-Antibes.
CONSEILS : Ch. corresp. ayant bonne expérience des communautés, pouvant donner conseils de base importants pour fonder communauté agricole et artisanale. Ecrire : Patrick Ney, 27, av. du Gal-Leclerc, 78-Viroflay.
LA COMPLEMENTAIRE : Mini communauté, quatre adultes et quatre enfants. Nous commençons à nous en sortir, mais il faut aller plus loin dans la recherche du bonheur. Nous cherchons la complémentaire qui nous permettra de créer une communauté provinciale et artisanale (photos, tissage, batik, émaux, expression artistique de tout ordre). Idées neuves indispensables. Minets et parasites s'abstenir. Astorg-Manier, 33, rue J.-J.-Rousseau, 91-Corbeil.
PLAISANTIN SALAUD : Mme Chauvin nous prévient que la P.A. parue dans le numéro 13 sous le titre : Un moulin aux alentours de Chartres, est une sinistre plaisanterie. Il y en a une par numéro. C'est toujours salaud.
ROULEMENT A ROUEN : En vue fonder communauté urbaine, bases libertaires, région Rouen, recherchons filles. Travail extérieur par roulement. Route envisagée. Vie en couples. Renseignements : Daniel. 2, rue G.-Hébert, 76-Deville-lès-Rouen.
BRICOLO : Mec bricoleur, aiderait gracieusement toutes comm. parisiennes dans leurs travaux et désirerait entrer en contact avec personnes (non paraistes) qui envisagent une expérience qui survive plus d'un été, et dont tout reste à faire. Réponses assurées même aux gens ne me donnant que leur avis sur la question. M. Knaus, 20, rue Villebois-Mareuil, 92-Colombes.
SAUMUR : Si vous voulez vous regrouper pour vivre... possède terrain de 7 hectares dans les collines du Lot. Possible de camper. Daniel Indebetou, 379, chemin de Grenelle, 49-Saumur.
MONTPELLIER : J.H., 20 ans, désire connaître projet communautaire ou communauté suscept. incorporer un membre de plus sur bases agr., biologique, artisanat. Tolérance, sincérité... Réponse assurée. J.-M. Guibbaud, 6, rue Henri-Guibbaud, 6, rue Henri-Dunant, 34-Montpellier.
MAGNUM : Groupe pop Magnum cherche batteur même débutant avec matériel. Ecrire Patrice Martin, 15, rue du Lt-Colonel-Dax, Paris-18e. Tél. 254-40-74 (après 20 h).
GROUPE LIGHT SHOW tout neuf et fauché ch. matériel projection d'occase, pas cher (projecteurs diapositives, rétroprojecteur) et contrats pour payer le matériel. Ecrire Dominique Menant, 33, rue du Général-Leclerc, 92-Issy-les-Moulineaux.
DUO : Ch. fille 18/25 ans (étrangère bien venue) sachant la guitare et chanter pour former duo. J'ai 27 ans. Guy Lombardo, 82, rue Lafontaine. Paris-16e.
PAN : Prêts dès mars pour jouer dans vos partouzes et ailleurs. Notre style est fonction de nos instruments (guit. bass. Tumba simple). Masson Jacques, 92, av. Thorez, 94-Ivry.
LIMOGES : Musicien compositeur Folk et Blues cherche chanteuse dans région si possible et parolier. J. Dubarry, 112, rue Ranson, 87-Limoges. (Pas sérieux s'abstenir.)
LILLE : Groupe fauché, cherche endroit sympa pour répéter et survivre. J.-L. Wannenmacher, 22, av. Salomon, 59-Lille.
ISERE : Permanence-Carrefour dans l'Isère : Chantal Bernard, poste restante, 38-Grenoble.

Négoces

LOCAL : Groupe de copains (10 environ) ch. pour le mois d'août 1972 une barraque à louer à prix relativement modeste. Préférence Sud-Est de la France. Joëlle Beck, 7, rue de Verdun, 90-Belfort.
GUITARE : Ch. guitare avec vibrato 300 F max. Ecrire à Denis Boudet, 10, rue A.-Verein, 92-Neuilly-sur-Seine.
DUPLICATEUR : Vends duplicateur gestetner 320 + valise pour 2e couleur, très bon état : 2.100 F. H. Garlet, 10, rue St-Saëns, 30-Toulouse.
PLATINE : Presque pas de pognon, devient con sans free jazz, cherche platine mono ou stéréo. Claude Domzalski, 116, rue de l'Escalette, 59-Mouvaux.
VELVET : Ch. pour pas cher disques de Nico et du Velvet underground (sauf le double « Featuring Nico »). Christiane Abiven, cité P. de Lanrédec I, 29 N-Brest.
OCTOBRE : Vends état neuf « La Révolution inconnue », de Voline, une documentation inédite sur la révolution russe 1917-1921 (690 p.), état neuf : 40 F. J.-C. Geoffroy, 33, rue Michelet, 10-Troyes.
ACHAT : Ch. disques 33 t bon état entre 10 et 15 F de Zappa, Dead, Airplane, Steppenwolf, Hendrix. Alain Pailleur, 1526, rue du Père-Soulas, 34-Montpellier.
CHARLIE : Ch. numéro 3 **Charlie Mensuel** (avril 1969). Marc Eichenbaum-Voline, 17, rue Marguerite, 92-Clamart.
DIVERS : Achéterais disques free jazz bon état, housse saxo alto même usagée, flûtes de toutes sortes. François Aynard, St-Martin, 95-Pontoise.
ARTISAN : Jeune artisan en céramique, rech. revendeurs Paris ou province. Jack Allard, poste restante 47, 8, place de la Bourse, Paris-2e.
PIRATE : Possesseur de 500 disques 33 t, j'enregistre bobines tout format : pop, classique, variétés, poésie, jazz, etc. Bernard Kappes, 18, rue Fontaine-du-Lange, 63-Clermont-Ferrand.
VENDS guitare folk, bon état + housse, prix à débattre. FON. 50-24 (9 h - 12 h).
TOP MUSIC, 15, rue de la Croix-d'Or, 34-Montpellier, paie comptant après audition obligatoire toute bonne mosik, faire offre de prix, exp. en port dû dans colis postaux soignés. Disques et cassettes. Toutes auditions défectueuses seront retournées.
VENDS 0,50 F : Actuel 1 à 3 et 7 à 9 - **Charlie Hebdo** nos 16, 18 à 33 et 43 à 48, **Idiot Liberté** 1 à 18. F. Penchemel, 16 bis, rue Gandon, Paris-13e.
JEUNE POETE chômeur publie un recueil de 21 poèmes. Un exemplaire : 12 F. Gérard Lemaire, 36, rue du Jeu-de-Paume, 02-St-Quentin.
VENDS guitare sèche très bon état, bonne sonorité. Tél. 237-20-50 (entre 17 et 19 h, demander Alain.
ETUDIANT, 20 ans, a faim, envoyez-lui de quoi se payer à bouffer. J.-F. Bouquet, 58, av. Jean-Perrin, 92-Sceaux.
ACHETE premiers romans de Sternberg : « Le Délit », « L'Employé », « Toi, ma nuit », « Géométrie dans... » (les 2). Héberge ceux qui font la route. Marcel Mutter, 7, rue Armorique, 29 N-Brest.
CH. LOCAL à Toulouse en vue formation club de folk. Alain Florval, 13, rue du Chant-du-Merle, 31-Toulouse.
COURS : Donnerais cours de guitare gratuit, de préf. le vendredi soir. Ecr. J.-F. Villeney, 39, rue Henri-Pauquet, 60-Creil.
BRIC A BRAC : Tête Hi-Watt 200 watts : 3.000 francs ; 4 baffles, procédé Jensen, 80 watts chaque : 800 F ; pièce-chambre écho Binson éclorec 2 A : 1.100 F. Tente camping 7 places, neuve : 300 F. Tél. 277-39-99.
CHELLES : 70 tuniques indiennes à vendre au détail ou en gros. Tél. 957-18-58. Jean-Claude Hay, 9, rue Duchesne, 77-Chelles.
VENDS AMPLI bass Wem 80 watts, bon état. Xavier Jouvelot, 30, rue de Châteaudun, 28-Clorjes. Tél. 86.
CH. FLUTE traversière bon état, bas prix. Ecr. Christian Lefoll, 47-Bonencontre.
VENDS AMPLI WINSTON, 200 W : 5.000 F, Amp Farfisa 60 W : 1.500 F, Amp Gibson 50 watts : 1.500 F, Amp. Galanti 30 W : 800 F. Prix à déb. Matériel très bon état. Tél. 287-24-03, heures repas.
« POEMES SANG » en vente 10 F, frais d'envoi compris contre mandat-lettre. Jacques Thibaud, 20, rue Francisco-Ferrer, 35-Rennes.
RECEVEZ « FACETTES », la revue des amateurs d'histoire, du langage, des collectionneurs Le numéro : 3 F. Laurent Michel, 40, rue Offenbach, 44-St-Nazaire.
CHERCHE REFUGE : Déglingués cherchent env. Grenoble, chalet, bergerie, refuge, gratuit, perdu dans la montagne pour nous retaper une semaine ou plus avant faire qq.ch. Claude Lavaire, La Neuville-s.-Ressons, 60-Ressons-s.-Matz.
CH. AMES CHARITABLES pour envoyer gratuitement et dans le cas où elles n'en auraient plus besoin anciens numéros d'**Actuel** et autres journaux presse-libre, ouvrages sur l'anarchie ou écrits de Jerry Rubin « Do it », Hoffman ou Marcuse. Où j'habite, ces choses sont introuvables. Luc Soubon, rue E.-de-Parny, 97-4 St-Paul, La Réunion.
« MAINMISE », revue underground canadienne, 240 pages, en vente en France. Exp. franco contre chèque ou mandat de 10 F. Cazenave, 39, rue Camille-Godard, 33-Bordeaux.
A VENDRE BANJO 4 CORDES (ténor) Framus, très bon état + étui : 250 F. Ecr. ou téléphoner à Mougey Pierre, 17, rue de l'Abbaye, 78-Poissy. Tél. 965-01-27.
CHERCHE MODELE : Et. peinture rech. J.F. pour poser. Ecr. Thierry Leroy, cité U., 94 bd Sévigné, 35-Rennes.
ENCORE CHARLIE : Ch. gratuit collections de **Charlie** ou série. Denis Venderhaegen, 31, rue Slosse, 59-Santes.
VENDS 6 PIRATES DYLAN 30 F pièce, très bon état. S. Mironneau, 60, rue Montmartre, Paris-2e.
ON DEMANDE MECENE : Poète ne sachant plus comment concilier exigences survie et création, rech. mécène généreux et totalement désintéressé. Ménopause, s'abstenir. Patrick Chosson c/o Mme Solnicki, 6, rue R.-Aolland, Les Chaumottes, 58-Coulanges-les-Nevers.
AIMERAIS TROUVER UNE DACTYLO SYMPA et courageuse pour taper mes romans. Rémunération très faible (thèmes : dégoût de la société, drogue, liberté sexuelle, folie). Pierre Benichou, 70, rue Compans, Paris-19e, 202-68-79.
EDUCATEURS DE STRASBOURG préparent un livre où il y aura plein de choses intéressantes en pédagogie. A paraître courant avril : 35 francs. Souscription jusqu'au 15 mars pour 30 F. Jean Pax, école d'éducateurs, 3, rue Sedillot, 67-Strasbourg. Se recommander d'**Actuel**.
CH. vélo de route plusieurs vitesses. Ecrire Philippe Horowitz, 11, rue de Sontay, Paris-16e.
CH. étui d'occasion pour guitare Folk (EKO 6 cordes). Ecrire Jean-Pierre Défossé, 233, bd Aristide-Briand, 93-Montreuil, 7e étage.
AUTEUR COMPOSITEUR INTERPRETE ayant besoin immédiat d'argent pour faire vivre son enfant qui va naître cherche M.J.C., cafés, théâtres, cabarets, fêtes de lycées, etc., pour s'exprimer. Ecrire Lusson, 23, rue des Tamaris, 28-Nogent-le-Rotrou.
CH. roulotte de tziganes ou gitans pas trop abimée, pas trop cher et en état de marche. Ecrire à Coharde Joël, rue de la Champagne, 51-Avize.
LA VOITURE CASSE LES PRIX : Pour survivre freak accidenté de la route vend matériel mosik Marsh allsow vox Foundation Bass 100 W + une chambre d'écho Wem + une gratte prime. Urgent, petits prix. Jean-Philippe Frenkel, 13, rue de la Vieille, 34-Montpellier.
RECHERCHE décorations underground pour 2 CV. Gérard Margerie, Plainville, 27-Bernay.
REVE ET REALITE : 22 ans vient de sortir premier recueil poésie intitulé « La Terre et les Etoiles » ; la terre c'est pour le réel et les étoiles c'est pour le rêve. Si vous voulez le lire adr. chèque 11 F : Alain Veillon, 62, bd de Verdun, 18-Argent-sur-Sauldre.
LILLE SOUTERRAIN : Un endroit chouette à Lille pour la création d'un local non commercial avec toute la presse marginale française, etc., qui permettrait un tas de choses au gens du coin et à ceusse de passage. Envoyez fric, matériel, proposition de tout genre à Dominique Gresson, 119, rue Nationale, 59-Bachy.
BOULOT : J.H. 18 ans ch. boulot ayant rapport avec la musique. Christian Hardy, 27, rue de Paris, 94-Joinville-le-Pont.
FAUCHE EN STOP : Jeune fou 17 ans, ch. éditeur pour publier prétendus poèmes. Rejetant la société ai besoin fric. Ch., J.F. pour éventuel voyage en G.-B. à Pâques (en stop), ch. adresses et combines pour vivre en G.-B. un mois. Ecrire Malick Reckallan, 84, rue du Pré, 72-Le Mans.
KAI ! A la place de les tuer nous préférons donner chiots de chasse. Tél. ou écrire 471-10-34 M. Bertrand, rue du Bel-Air, 95-Mesnil-Aubry.
LIGHT SHOW : Projecteurs effets liquides, moirés, polarisants, 3 D proj. multiliquides colorés, 350 F. Kieffer Jean, 16, rue Colbert, Marseille-1er.
HI-FI : Vends chaîne hi-fi, changeur 45 tours, 2×8 watts, excellent état, encore 6 mois sous garantie : 550 F. Gilles Flochlay, 25, allée Sainte-Croix, 29 S-Douarnenez.

Projets

JEUNES PARISIENS EMIGRES dans les Cévennes pour réveiller les indigènes endormis sur les meules de foin. Avons créé troupe théâtrale. Recrutons tous les volontaires. Vous avez pas besoin d'apporter vos gamelles. Venez chaque samedi entre 18 et 23 h à « La raternelle », Grand'Rue, 30-Sauve.

FESTIVAL : Cherchons groupes musiciens isolés, comédiens, danseurs, artisans ; bref artistes de tout poil et de tous genres, pour fête festival en pleine nature. Personnes intéressées ou ayant idées pour nous aider au point de vue fric (en avons pas assez), écrire à : Decemond Annick, 82, rue Jean-Jaurès, 26-Saint-Vallier.

LYON : Ch. à Lyon des gens intéressés par le théâtre libre de guérilla d'option anarchiste non violente. Dominique Achard, 9, rue Pierre-Audigé, 14-Caen.

LOCAL : Si tu ch. local à Reims pour faire une activité commune genre bijouterie, poterie, tissage, agrobiologie ou n'importe quoi d'autre, si tu veux monter un spectacle, gratouiller en public y a peut-être poss. au 21, bd Jamin, 51-Reims. Demander Alain.

Avis

SALUT ! On est deux Français depuis plus d'un mois en prison en Italie. On partait direction les Ineds, on était bien dans notre peau, maintenant on devient fou, on s'emmerde ; on compte sur vous tous pour nous écrire et nous envoyer tout ce que vous pouvez. Jean Haddad, Erick Christian, Carcere Varese, Italie.

HELP : Instit. seule, 2 enfants, souvent malades, peut plus vivre à Paris. Espère depuis trois ans aller région Savoie, ch. permut. ou combine, laisserait de bon cœur F4, plus meubles. Ecr. Nosal, 3, rue des Varennes, 94-Bonneuil.

IMPRIMEUR : Pour tous vos problèmes d'imprimerie, écrivez-moi ! Je vous donnerai mes conditions. J'ai offset, ronéo, maquettiste, etc. Je pourrai réaliser vos bulletins de « A à Z ». Géraldine Bénoud, B.P. 1244, 44-Nantes.

FILLETTES : J.F. photographe ch. fillettes (7-9 ans) pour modèles. Ecrire pour rendez-vous : Décaudin Anne-Marie, 5, rue Eugène-Manuel, Paris-16e.

LE « COMITE POUR LE PROCES DU GENERAL MASSU » communique : L'appel au procès du Général Massu a déjà recueilli plus de 300 signatures. Un comité s'est créé avec pour tâche d'entreprendre une vaste campagne d'information et d'action visant à obtenir la condamnation publique de la torture, de ceux qui en font l'apologie au sein de l'armée française, et de ceux qui la couvrent. Le « Comité pour le procès du Général Massu » s'indigne du fait que l'Assemblée nationale ait refusé d'inscrire à l'ordre du jour les questions orales avec débat posées par Michel Rocard sur l'apologie de la torture pratiquée en Algérie. Adr. adhésions et soutien à François Maspéro, 1, place Paul-Painlevé, Paris-5e, C.C.P. Hervo 12 986-29 Paris.

NON VIOLENTS : Jean-Marie Muller fera une conférence débat sur la non-violence à Compiègne 7/3, 20 h 15 « salle Marché aux herbes ». Les sympathisants peuvent se joindre au groupe de rech. et d'action non violente.

SOUCOUPES : Ceux qui sont passionnés par le problème des O.V.N.I. (objets volants non identifiés) m'écrivent. Richard Alain, 2, Petite-Chartreuse, 13-Aix-en-Provence.

AVIS : Par désir d'anonymat et de paix, le Groupe Ashoka vient de se dissoudre et, donc, n'habite plus le Vaucluse.

LE PROFESSEUR américain vivant en Allemagne (Pladen ?) doit m'écrire. Cause : perdue la lettre. Dominique Collin, 105, rue Danton, 91-Draveil.

ERIC qui était à Frayssinous rech. Malika Kahldi, Jean-Jacques, Françoise et Patrick Legardeur. Ecrire 10, bd Jean-Cocteau, 79-Niort.

GILLES, tu habites Paris, tu as 16 ans, tu as écrit le 13-11-71 à Martine dont la lettre était publiée dans le numéro de septembre. Elle voudrait avoir de tes nouvelles. Envoie adresse. Martine.

MARK MULLER, le Métèque, voudrait bien de tes nouvelles. Chez Mme Le Cloérec, La Lande, 56-Arradon.

BELGES ayant informations sur la répression dans l'armée, peuvent les faire parvenir à **Release,** 8, rue des Commerçants, 1000 Bruxelles.

NON François (no 14, p. 2), tu n'es pas seul. Ecris-moi et j'essaierai de te remonter le moral. Que tous ceux dans son cas m'écrivent. Jean-Louis Barraud, poste restante, 17-Lagord.

CHRISTIAN de Nancy : reçu ta lettre, envoie adresse. A.P.

KEITH, rech. Jacky Bedet, 19 ans, habitant région Angers (connu sur la route). Quidelleur Claude, H.L.M. rue Prevost-d'Augier, 34-Sète.

OYONNAX : Recherche jnes gens d'Oyonnax ayant passé une annonce Actuel no 15. Bourbon Sylvette, B.P. 55, 39-St-Claude.

SALLE DE SPECTACLE (500 places, spots, etc.) trop souvent vide. Si vous faites de la musique, du théâtre, ou n'importe quoi, profitez de l'occase. Centre Culturel Marc Sanguier, 1, allée Margueritte, 57-Montigny-les-Metz, ou Jackie Bordenave, 87, rue Dassenoy, 57-Metz-Nord.

APINIOU, journal de rien, publie annonces et pub underground, gratis, aussi des infos, c'est un recueil mensuel de rech. d'expression. Apiniou, 11, rue de Brière, Le Boismont, 94-St-Mandé (perm. le samedi après-midi, 47, av. Daumesnil, 94-St-Mandé).

PHOTOGRAPHE, 23 ans, très sincère, ch. pour livre-photo sur rech de la beauté pure, et évent. photo mode : filles (jeunes ou pas), complètement démentes (fringues, physique, esprit), de toutes races ; très belles ou très laides, grosses ou maigres. Mod. bénévoles mais agrand, posters ou dossier gratuit. Ecrire : Michel Geslain, 10, rue Durantin, Paris-18e.

CENTRE D'INTERET : Vivons seuls au calme. Abeilles, bois, jouets, danse, navigation à voile, eaux-fortes, construction navale. Un de ces trucs vous intéresse ? Venez en discuter autour d'un verre ou écrivez à Lafourcade, 34-Cesseras.

FESTIVAL GRATUIT : Le samedi 18 mars, à 15 h, aura lieu au lycée Paul-Eluard, avenue Jean-Moulin, St-Denis, un festival de musiques : pop, jazz, folk. Organisé par les élèves et entièrement gratuit. Venez nombreux !

APPOLO : Si vous écrivez des poèmes ou des histoires fantastiques, si vous réalisez des dessins format 14/21, si vous recherchez des amis (es) en France et à l'étranger, si vous désirez gagner un peu de fric, alors écrivez-nous d'urgence et soyez nombreux à défendre la poésie dans ce monde qui se décompose chaque jour davantage. Nos conditions (hélas, nous devons payer notre imprimeur...) : abonnement annuel à la revue pour pouvoir se faire éditer : 10 F. Annonces : 2 lignes de 10 cm dactylographiée (ou manuscrites) : 5 F. Paiement par chèque ou mandat à l'ordre de : Michel-H. Bouton, 38, rue Georges-Bizet, 21-Dijon.

ICI PAT ET CATH : Avons fait l'annonce qui s'appelait « Regroupez les quinze ans ». N'écrivez surtout plus chez Patricia Habit, car on a des emmerds, mais chez Mlle Brigitte Gouge, 7, rue de Cambrai, tour L, Paris-19e.

ERRATUM : Comédiens dans les tripes. Adresse 7, rue de Civry, Michel Melki, Paris-16e.

PEINTURE EXTRA : Ma femme fait des peintures, mais je ne sais pas où elle pourrait les montrer et les vendre. Deroubaix, 86, rue des Entrepreneurs, Paris-15e.

MALENTENDU : Mme Patrick Dessourages, chez Mme Janglet, 10 port Michelet, 59-Cambrai, ne peut loger personne.

Week-end et Séminaires à **VIE NOUVELLE,** 05-La Roche-des-Arnauds :

14-18 février : Entraînement aux vocations humanitaires.

15-29 mars : Para-Psychologie (facultés psychiques).

11-21 mars : Le phénomène hippies et mouvements de jeunesse.

18-19 mars : Prophéties bibliques et événements mondiaux.

25-26 mars : Comment démarrer une communauté.

JE VOUDRAIS REMERCIER tous ceux et celles qui se sont proposés pour traduire des nouvelles de SF, parce que je ne peux répondre à tout le monde (submergé de lettres). Philippe Hupp, 34, rue Bossuet, 57-Metz.

VALERIE ET FLORENCE : Les fugues c'est bien, mais il faut prévenir les parents. Sans blague, ils sont inquiets. Ecrivez ou téléphonez en P.C.V.

CLOWNS : Si il y a des gars qui ne savent pas quoi faire et si ils ont quelques idées pour faire le clown pour des gosses infirmes que cela amuserait, si on pouvait acheter un bus et aller où on seraient utiles... Ecrire Johny Roux, 11, rue Armand-Carrel, Paris-19e.

AGENCE AN 01, 7, rue Pierre-Girard, Paris-19e. Pour aider copains en difficulté, nous avons créé cette agence parallèle. Cela consiste à centraliser offres et demandes (sauf commerciales ou matrimoniales) uniquement par correspondance. Joindre enveloppe timbrée si possible, sommes pas riches.

JE DANSE : J'enseigne même la danse. Aucune personne passionnée dans mon coin. Qui veut venir danser avec moi ? Anna Lafourcade, 34-Cesseras.

J'AI UN PIED, pour ensemble se faire un peu de fric hors du système exploiteur exploité. Ecrire M. Garcia, 16, rue Tolosane, 31-Toulouse, enveloppe timbrée pour réponse.

HELP ! Anar taré, isolé, cherche anars, G. ou F., de ma région pour « faire quelque chose ». Hervé Hawia, 3, rue Caron, 92-Malakoff.

FETE SAUVAGE : Les 12-13-14-15 août à 43-Fongeac dans vallée de l'Allier, possibilité camper, sono sera sur place, recherchons groupes, musiciens même sans instruments. S'adresser : Jean-Louis Borie, 13, rue des Chanelles, 63-Clermont.

UNDERGROUND PRESS : Journal pour personnes éclairées, no 3 en avril. Que ceux qui ont quelque chose à dire sur la répression dans les lycées (surtout), la presse parallèle et la musique nous écrivent. On a besoin de correspondants dans les principaux lycées des principales villes de France pour informations sur événements lycéens et musicaux de leur région. De bonnes volontés pour créer un réseau de distribution dans leurs régions. Pierre Formé, Ecole Saint-Martin (My), 95-Pontoise.

ENSEIGNANTS EN LUTTE : Un organisme de coordination visant à regrouper tous les enseignements en dehors de tout parti ou syndicat est en train de se créer. Son but, faire collectivement front à la répression (nombreux enseignants mutés ou suspendus depuis déc. 71) et organiser ensemble les formes de lutte. Contacter le « Collectif Enseignants » Politique-Hebdo, 14-16, rue des Petits-Hôtels, qui transmettra.

CINEASTE GENIAL et fauché, Antoine Adam, invite à dernier film : Le héros, 22 mars 1972, 21 h, 7, rue Albert-de-Lapparent, 7e. On fera casquer 5 F.

Journaux

ENVOYEZ ARTICLES ou poèmes. Ch. renseignements sur/contre école et enseignement non répressif. Yves Vrod, 4, quai Carnot, 29-Concarneau.

ANARS : Ch. G. et F. libertaires et sympas (région Marseille) pour fonder groupe d'action anarchiste (tract, journal, autogestion). Gérard Bernal, 44, Le Bocage, 13-La Penne-sur-Huveaune.

EXPERIENCE THEATRALE : J.H., 19 ans, expérience théâtre et expression corporelle, ch. jeunes gens pour monter spectacle et tournée pendant les vacances universitaires. Région Bretagne de préférence. Toutes les suggestions seront les bienvenues. Eric Bourgeois, 185, rue de Fougères, 35-Rennes ou passer au club d'Anglais à la fac de lettres.

VIRUS : Canard fait à Perpignan, sympa, no 001 est sorti. Ecrire Bernard Cappi, 4, rue Gutenberg, 66-Perpignan, en joignant 3 timbres à 0,50 F. En plus d'argent, Virus ch. collaborateurs.

AME, association de moyens d'expression ch. à se faire connaître. Son but : développer le goût de l'initiative artistique, de la réceptivité active et participante, le goût d'une qualité vraie. Plein de projets. Gérard Clausse, 118, rue du Chemin-Vert, Paris-2e.

TENTONS DE CREER UN TRUC BIEN : peut-être un atelier d'expression libre et ce qui vous fera plaisir. Philippe Gogly, 3, allée de la briqueterie, 93-Le Raincy.

M.J.C. ACCUEILLANTE : Ch. J.G. et J.F. pour participer collectivement au sein d'une M.J.C. sympa, accueillante et politisée. M.J.C. Guy Moquet, 94-Orly. Vendredi soir et samedi et dimanche après-midi.

SCENARISTE B.D. ch. dess. genre Gir ou Mézières pour travailler ensemble un western. René Durand, 52, rue du 4-Septembre, 66-Espira-de-l'Agly.

IOXOI, light show participe à recherche théâtrale, festivals, concerts, etc. Besoin urgent d'un type qui s'y connaît en électronique. François Bournaud, 32, rue Faidherbe, Paris-11e.

POUR CINE CLUB, ch. film sur activités jeunes (communutés, musique, etc.). Pierre Lebreton, 6 bis, rue des Liévries, 35-Redon.

VIERZON-LA-DURE : Deux intellectuelles dépravées veulent rencontrer des freaks. C'est dur à Vierzon. Anne Raynal, 3, rue Gambon, 18-Vierzon.

TISSAGE ET POTERIE : Ch. pers. qualifiée en tissage et en poterie, avec exp. communautaire. Claude Hadengue, « Orval », 74, rue N.-D.-des-Champs, Paris-6e.

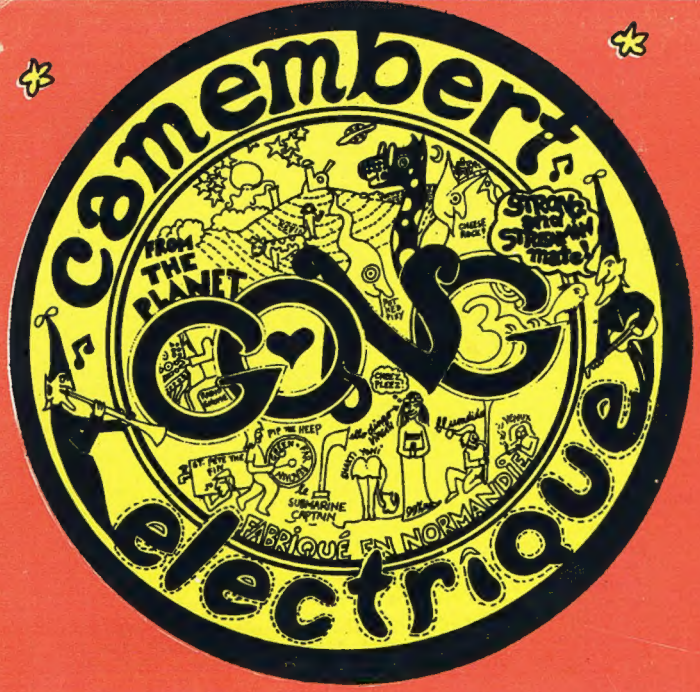
SURREALISME EXIGE : Aimerai contacter poètes se considérant comme surréalistes. Publie une revue (sur offset 200 ex.). Le premier numéro sortira vendredi 11 février. Publierai dans cette revue textes. Achèterai éventuellement si prix abordable, bouquins, revues sur le surréalisme.

CHERCHE GROUPE CINEASTES indépendants pouvant m'aider à réaliser mes projets. D'autre part, besoin urgent de fric, vends « Pilote » nos 1 à 217 en bon état. Yves Lorigny, rue H.-Billois, bt N, appt 74, 17-Royan.

CHERCHE DISTRIBUTEURS pour un journal écologique : **Le Courrier de la baleine.** 50 % de bénéfice sur la vente. Ecrire à Serge Nallot, Les Amis de la terre, 25, quai Voltaire, Paris-7e.

UN CANARD GRATUIT (comme il se doit) qui traite de poésie et parfois de prose lorsque c'est pas trop mal torché. Et aussi de dessins. « Soi-même », M. Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83-Le Luc.

COOPERATIVE : Ch. à nous mettre en contact avec des collectivités pour achats en gros (halles, etc.). Possédons voiture. Aussi pour envisager ensemble comment résoudre autres problèmes. Ecrire ou passer : Paradis Catherine, 44, rue de la Procession, Paris-15e (1er étage).



Depuis quelques lunes déjà, d'étranges cris venus d'outre-temps faisaient flétrir de crainte les oreilles orchidées des radio-télescopes, et puis un matin un étrange disque blanc et noir apparut, qui semblait venir de la planète GONG. A chaque seconde il grandissait et lorsqu'il cacha le soleil la panique s'empara de la vieille terre.

Les cris étaient devenus grondement : «Dynamite, Dynamite, Dynamite, répétaient les rochers du grand canyon du Colorado», «Fuck, Fuck, Fuck, répondaient les méandres de la muraille de Chine.»

Des hauts plateaux du Tibet aux profondes forêts amazoniennes et de Sumatra à Bois-Colombes, la planète bleue tout entière était envoûtée. Alors, dans un parfum de fin du monde, le Camembert Electrique se posa.

De son cœur moelleux jaillirent six créatures chantantes et d'une beauté atroce. Elles avaient nom : Shakti Yoni, Bert Camembert, Pip Pyle, Submarine Captain, Blumdido et Bad de Grasse.

Et le camembert me direz-vous ? il vécut heureux et sans l'aide de personne, se fit beaucoup d'enfants que vous trouverez chez tous les bons épiciers abonnés à l'Electricité de France.

On dit qu'elles seront le 3 Mars au C.C.M. de CHELLES.

Le 5 à PALAISEAU (M.J.C.).

Le 11 à St-MAUR-des-FOSSÉS (M.J.C.).

Le 12 à VIROFLAY (M.J.C.).

Le 16 à PARIS CHARONNE au théâtre des Deux Portes.

Le 17 à MARLY-le-ROI (M.J.C.).

Le 18 au festival de TROYES.

Le 23 à FONTAINEBLEAU (M.J.C.).

Le 24 à ÉVRY (M.J.C.).

Le 25 à SARTROUVILLE (M.J.C.).

BYG
RECORDS
n°4
CAMEMBERT
ELECTRIQUE